Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

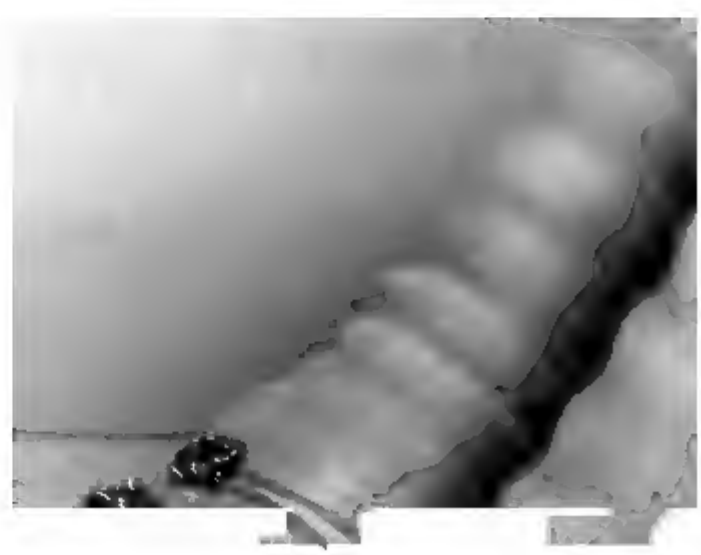
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

800052895X



RÉVOLUTIONS

DE

CONSTANTINOPLE

EN 1807 ET 1808.

I.

RÉVOLUTIONS

DE

CONSTANTINOPLE

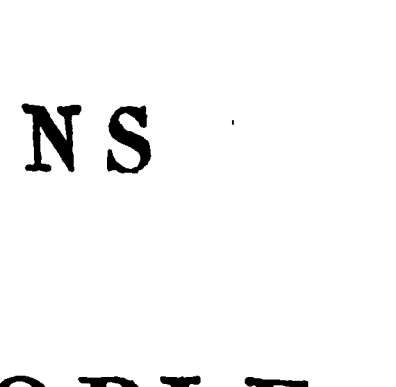
EN 1807 ET 1808,

PRÉCÉDÉES D'OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'EMPIRE OTTOMAN;

PAR A. DE JUCHEREAU DE SAINT-DENYS,

Colonel au Corps royal d'état-major; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de l'ordre du Croissant ottoman.

TOME PREMIER.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,

Rue Neuve des Petits-Pères, n° 3, près la place des Victoires.

1819.

246. b. 139.

IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT fils, HOTEL DES FERMES.

AVERTISSEMENT.

TÉMOIN oculaire des dernières révolutions de Constantinople, j'ai pu, comme inspecteur en chef du génie militaire, et par mes relations directes et fréquentes avec les ministres de la Porte, observer avec exactitude, les mouvements et les acteurs, et apprécier les obstacles et les événements. Ce récit est donc le résultat de mes propres observations, et de nombreux renseignements que j'ai pris sur les lieux et que je considère comme exacts par leur conformité avec mes notions sur le temps, les personnes et les localités.

PRÉFACE.

Au commencement du dix-huitième siècle, Pierre-le-Grand entreprit de réprimer le pouvoir et les prétentions du clergé russe, dont le chef voulait élever sa chaire patriarchale au-dessus du trône des czars, d'abolir la milice indisciplinée et séditieuse des strélitz, qui osait souvent dicter la loi à ses souverains et quelquefois même les déposer, et enfin de régénérer sa nation, qui, ayant été long-temps tributaire des Tartares avait conservé les mœurs et les usages des peuples asiatiques, et ne prenait aucune part, aux progrès des Européens dans les arts, les sciences et la civilisation. Pierre réussit, et la Russie, sortie tout-à-coup de sa barbarie et de son obscurité, marcha à pas de géant vers sa prospérité.

Au commencement du dix-neuvième siècle, le sultan Sélim III forma aussi le projet non moins

hardi d'abolir les janissaires, plus indisciplinés et plus nombreux que les strelitz, de détruire les prétentions des oulémas, d'abattre le pouvoir du mufty, qui, sans vouloir élever sa chaire au-dessus du trône des empereurs ottomans, partage cependant par ses fetfas ou décisions la puissance législative du monarque et l'action du gouvernement; et enfin de régénérer sa nation, en la faisant participer aux découvertes des Européens dans les arts et les sciences, à leurs institutions militaires et à leurs progrès dans l'agriculture, le commerce et la civilisation. Sélim échoua, et la Turquie, restée dans la barbarie sous un gouvernement maîtrisé par des prêtres et par des soldats séditieux, a pris, depuis ces tentatives malheureuses, une marche plus active vers sa ruine.

Mais pour mieux juger ces grands événements, si dignes de fixer l'attention des historiens et des philosophes, jetons un coup-d'œil rapide sur l'état de la Russie au moment où Pierre-le-Grand commença à opérer ses réformes, sur

les obstacles que ce prince eut à vaincre et sur les causes de ses succès. Le récit suivant des révolutions de Constantinople, en 1807 et 1808, fera connaître la différence de la position et du caractère de ces deux monarques, les dispositions des deux peuples, et les motifs qui, dans deux entreprises tendant au même but, ont produit des résultats si opposés.

La Russie, devenue chrétienne dans le cours du onzième siècle, sous le czar Volodimir, se vit bientôt obligée de plier sous le joug des Tartares, qui, après avoir asservi l'Asie sous Gengis-Kan, pénétrèrent en Europe. Les Russes devaient être alors ce que sont les Grecs du Levant sous la domination des Osmanlis. Libres dans l'exercice de leur religion, soumis et *trem*blants devant leurs maîtres tartares, ils ne conservaient leur existence politique que par une dépendance servile et en payant régulièrement les tributs imposés par le vainqueur.

Mais la famille de Gengis-Kan s'affaiblit par la *di*vision de son vaste empire, et par les guerres

qui eurent lieu entre les descendants de cet infatigable conquérant.—Profitant de ces désordres, les Russes reprirent courage; ils reconquirent peu à peu leurs anciens domaines, et ne tardèrent pas à les agrandir sous leur glorieux czar Ivan-Basilides.

Les prêtres, en excitant et en entretenant l'enthousiasme du peuple contre ses oppresseurs, qui de païens étaient devenus musulmans, coopérèrent à la délivrance de leur patrie et obtinrent de la reconnaissance des souverains de grands priviléges, qu'ils cherchèrent à agrandir par la suite aux dépens de leurs bienfaiteurs.

Les strelitz, en formant un corps permanent d'infanterie régulière, battirent la cavalerie tartare, ajoutèrent les royaumes de Casan et d'Astracan aux anciennes possessions de la Russie, et devinrent le principal appui et la gloire de cet empire.

Les troubles excités par la conduite tyrannique de l'usurpateur Boris-Godonow, par l'extinction de la famille souveraine et par les prétentions des

quatre faux Démétrius, relâchèrent les liens d'amour et de respect qui unissaient les sujets à leurs souverains.

Les prêtres, qui avaient mis en avant plusieurs de ces faux Démétrius, dont un avait été moine, profitèrent de ces troubles pour augmenter leurs richesses et leur influence, et prétendirent bientôt que l'autorité du patriarche était au moins égale à celle du czar.

Les strelitz, courtisés tour à tour pas ces usurpateurs, qu'ils servaient ou abandonnaient suivant leurs caprices et leurs intérêts, devinrent remuants, exigeants et séditieux.

L'extinction de la famille souveraine avait fait naître les prétentions de plusieurs princes étrangers. Ladislas, fils du roi de Pologne Sigismond III, était soutenu par un puissant parti qui l'appelait au trône. Les provinces voisines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de Gustave-Adolphe.

Mais les Russes, repoussant ces prétendants

qui auraient pu les soumettre par la suite à une domination étrangère, aimèrent mieux choisir parmi eux un prince qui fût digne de les commander. Le choix tomba sur Michel Romanow, fils de l'archevêque de Rostou, et allié par les femmes aux anciens czars.

C'est à cette famille que la Russie doit la fin de ses malheurs, ainsi que sa régénération, sa puissance et sa gloire.

Le nouveau czar Michel Romanow n'eut pas à souffrir des prétentions du clergé et des excès des strelitz subordonnés aux prêtres, parce que l'archevêque de Rostou, son père, devenu patriarche, le dirigea par ses conseils et employa son immense influence et ses richesses à affermir sa famille sur le trône de Russie.

Mais Alexis, fils de Michel, ne trouva pas le même appui dans le patriarche Nicon. Celui-ci, moine austère et prêtre ambitieux, ne cessait de déclarer qu'il était le chef de l'autorité spirituelle comme le czar l'était de l'autorité temporelle, et prétendait que comme la religion se trouvait in-

téressée dans les opérations importantes du gouvernement, on ne pouvait pas faire sans lui la paix ou la guerre ou établir les lois générales et les impôts.

Nicon, victime de son orgueil excessif et de son avarice, qui lui avaient fait des ennemis dans son propre corps, fut déposé. Mais Alexis, tourmenté par des guerres étrangères, eut sans cesse à lutter pendant son règne contre les prétentions du *clergé* et les excès de ses soldats. — Sentant *qu'il* ne pourrait jouir d'une autorité indépendante, qu'en disciplinant ses troupes et en civilisant sa nation, il dirigea toutes ses opérations vers ce but régénérateur.

Fédor son fils, prince très-éclairé, suivit les traces d'Alexis. Mais étant d'un tempérament faible et valétudinaire, il ne fit que paraître, et laissa le sceptre à son frère Pierre, à l'exclusion de son autre frère Ivan, qui était plus âgé. Ivan presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions, était plus propre à déshonorer un trône qu'à l'occuper.

Le czar Pierre Alexiowitz, âgé de dix ans, ne pouvait pas encore exercer par lui-même l'autorité souveraine que Fédor son frère lui avait laissée. Des parents de sa mère Narishkin aspirèrent à la régence. Mais Sophie, sœur du monarque, princesse éclairée, intrigante et ambitieuse, résolut, non d'être régente, mais de régner avec ses deux frères.

Les prêtres, gagnés par elle, favorisèrent ses vues. Les strélitz furent les instruments sanguinaires de son ambition. Les Narishkins périrent avec leurs partisans ; d'horribles excès furent commis par cette soldatesque licencieuse; le testament de Fédor fut cassé, et Sophie, associée aux czars Ivan et Pierre, obtint les honneurs et l'exercice de la souveraineté.

Pierre, parvenu à l'âge de dix-sept ans, annonce qu'il veut gouverner par lui-même. Sophie et son favori Galitzin s'effraient, et chargent six cents strélitz d'arrêter et de massacrer ce jeune prince. Pierre, averti à temps, se sauve, convoque les boyards attachés à sa famille, gagne

plusieurs chefs des strélitz, forme un petit corps d'armée, caresse le clergé et marche sur Moscou. Sophie est renfermée dans un monastère, Galitzin est exilé et perd son immense fortune, qui est confisquée au profit de la couronne; Ivan continue à figurer sans danger dans les actes publics, et Pierre commence à tenir d'une main vigoureuse les rènes de l'État.

Ce monarque, convaincu par le souvenir des orages politiques qui avaient accompagné son enfance, et par les dangers personnels qu'il venait de courir, de la nécessité de civiliser sa nation, d'abaisser les prêtres et de contenir les strélitz, pour affranchir l'autorité souveraine, adopta les vues de son père Alexis, et commença à les exécuter avec une ardeur et une fermeté conformes à son âge et à la force de son caractère.

Mais pour instruire et civiliser sa nation, il fallait que Pierre commençât par s'instruire et se former lui-même; car son éducation avait été entièrement négligée par sa sœur Sophie, qui avait espéré le gouverner ou n'en avoir rien à

craindre, en lui permettant de s'abandonner à ses passions fougueuses et de croupir dans une honteuse ignorance. L'histoire des rois n'offre pas un exemple semblable à celui que donna Pierre-le-Grand dans cette circonstance.

Pierre commence ses études à l'âge où les autres hommes ont coutume de les finir. Ne trouvant pas dans ses États des moyens suffisants d'instruction, et convaincu que dans un pays à régénérer, le monarque doit servir d'exemple vivant et de modèle à ses sujets, il quitte son empire, se cache sous un nom supposé, parcourt l'Europe sans faste pour mieux la connaître et s'éclairer, se mêle à toutes les classes, voit tout, observe tout, et non content des connoissances théoriques qu'il acquiert, il se fait même ouvrier afin de devenir le directeur utile de ses nouveaux établissements.

Ne pouvant travailler à abaisser l'autorité du patriarche et du clergé, avant d'avoir réussi à contenir les strelitz qui étaient leur principal soutien, il transforme les deux compagnies des

préobasnisky et des semenousky qu'il avait eues auprès de sa personne avant la chute de la princesse Sophie, en deux régiments des gardes, organise deux corps composés en grande partie d'étrangers, qu'il fait commander par Gordon et le Fort, l'un Anglais et l'autre Genevois, et envoie les strelitz sur les frontières, du côté de la Lithuanie et de la Crimée, sous le prétexte de les défendre contre les Polonais et les Tartares qui menaçaient l'empire d'une invasion.

Ces sages mesures sauvèrent la Russie ; car tandisque Pierre-le-Grand voyageait pour s'instruire et éclairer sa nation, les partisans du fanatisme et de la barbarie travaillaient sourdement pour faire avorter ses projets. La princesse Sophie, tourmentée par la passion de régner, s'entendit avec les prêtres, intrigua avec les vieux boyards, mécontents des réformes, et souleva les strelitz.

Ces soldats séditieux marchèrent en tumulte sur Moscou pour rétablir Sophie sur le trône ; mais vaincus et dispersés par les troupes étran-

gères de le Fort et de Gordon, ils furent enfin pris et jetés dans les prisons.

Pierre, arrivant à la hâte, punit les principaux coupables et pardonna à Sophie, qu'il aurait fait périr, s'il avait été aussi cruel par caractère qu'il l'a été quelquefois par politique. Mais il fut sévère et inexorable envers les strelitz. Après avoir aboli par un ukase ce corps si long-temps formidable à l'autorité souveraine, il fit pendre ou décapiter environ deux mille de ces soldats rebelles, et exila le reste en Sibérie.

La politique lui défendait d'avoir des ménagements pour cette soldatesque, aussi vile et lâche dans le malheur, qu'insolente et séditieuse dans la prospérité. Le moment était favorable. Les strelitz effrayés ne savaient que se prosterner et s'avilir devant leur monarque irrité; ils demandaient grâce ; mais cette grâce aurait été une grande faute politique. La conduite sévère de Pierre-le-Grand à leur égard les fit disparaître à jamais.

La chute des strelitz entraînait celle du clergé.

N'ayant plus pour eux l'appui des soldats, les prêtres durent céder aux volontés du monarque. La dignité patriarcale fut abolie. Les immenses domaines des patriarches, qui rendaient ces pontifes redoutables à leurs souverains, furent annexés aux biens de la couronne, et servirent à soudoyer les nouvelles troupes, qui protégeaient les réformes et les nouvelles institutions.

Les Russes, plus asiatiques qu'européens, conservaient encore en grande partie le costume des Tartares, l'habit long et la barbe. Pierre-le-Grand les obligea à s'habiller comme les peuples auxquels il voulait les assimiler. Convaincu que la force d'un monarque légitime n'est grande qu'autant que ses sujets jouissent de leurs droits d'hommes et de citoyens, il abolit le mot *esclave*, que prenaient les Russes en s'adressant à leur souverain, et commença dans ses propres domaines l'affranchissement des paysans.

Toutes ses entreprises, secondées par l'étendue et la profondeur de son génie, par le zèle de ses serviteurs, qu'il savait choisir et qu'il prenait

indistinctement dans toutes les classes (1), et parmi toutes les nations; et enfin, par la persévérance inébranlable et par l'inflexibilité de son caractère, ont été couronnées du plus grand succès. Des établissements immenses, dignes d'être mis en parallèle avec ceux du même genre que les nations les plus riches et les plus éclairées de l'Europe ont exécutés peu à peu, parurent sortir tout à coup du néant à la voix créatrice de ce monarque régénérateur. L'agriculture perfectionnée servit à accroître la population et le bien-être général. Le commerce, favorisé par de nouveaux débouchés tant extérieurs qu'intérieurs, fit naître l'industrie et les richesses. Le Volga fut uni à la Néva par des canaux de communication. Les nouveaux ports d'Asoph et de Saint-Pétersbourg permirent au pavillon russe, jusqu'alors inconnu, de flotter sur la Baltique et

---

(1) Menzikoff, qui de garçon pâtissier devint prince et général d'armée, fut le plus zélé, le plus intelligent et le plus utile des collaborateurs de Pierre-le-Grand.

sur la mer Noire. La Russie n'avait pas un bâtiment armé avant le règne de Pierre, et en peu d'années les escadres russes battirent celles de la Suède.

Soixante mille Russes avaient été vaincus et obligés de mettre bas les armes, à la bataille de Narva, par huit mille Suédois sous les ordres de Charles XII. Les armées russes, formées à la discipline la plus sévère et constamment exercées, se perfectionnèrent peu à peu par des succès variés, et gagnèrent, neuf ans après leur défaite de Narva, la bataille décisive de Pultawa, contre le même Charles XII, qui voulait renverser Pierre-le-Grand et qui fut réduit à chercher un asile dans les États du Grand-Seigneur.

La Livonie, l'Estonie, l'Ingrie et une partie de la Finlande accrurent les domaines de la Russie. Ces succès électrisèrent la nation; les vieux boyards cessèrent de murmurer. Les jeunes nobles, n'étant pas influencés par de vieux préjugés et d'anciennes habitudes, mirent de l'enthousiasme à favoriser les entreprises du mo-

narque qu'ils admiraient. — Les prêtres eux-mêmes, sentant qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de chercher à captiver la bienveillance du czar, renoncèrent au fanatisme, acquirent des lumières pour parvenir à la fortune, et finirent par seconder avec zèle les nouvelles institutions qu'ils avaient combattues.

L'agrandissement de cet empire, dont la population fière et belliqueuse avait, en sortant de la barbarie, toute l'énergie des peuples nouveaux, acquit dès-lors une marche progressive, dont le génie de Pierre-le-Grand régla le cours par ses institutions, après en avoir créé l'action par ses travaux. En moins d'un siècle la Russie est devenue une des premières puissances de l'univers et l'arbitre des peuples européens.

Mais ces réformes, auxquelles Pierre-le-Grand pouvait seul procurer un succès aussi prompt et aussi complet, furent secondées par quelques circonstances particulières, par l'état du pays et par les dispositions des Russes. Les Moscovites étant chrétiens repoussaient les institutions et

les mœurs des autres peuples de l'Europe, non par motif de religion, mais parce qu'elles contrariaient leurs habitudes et leurs anciens usages. Les strélitz, qui étaient assez puissants pour disposer du trône, formaient un corps isolé au milieu de la nation, attendu que les jeunes russes capables de porter les armes n'étaient pas tous affiliés à cette corporation militaire. Le clergé, fort de l'ignorance du peuple, n'avait que l'influence que donnent les fonctions sacerdotales, et trouvait constamment des amis du trône dans les magistrats chargés de la justice, et quelquefois parmi les boyards, intéressés par devoir à défendre l'État et les prérogatives de la couronne. Les paysans serfs n'avaient d'autre volonté que celles des maîtres dont ils dépendaient.

Pierre-le-Grand put donc trouver dans sa nation un soutien contre le clergé et les strelitz; mais la position du sultan Sélim III, qui avait formé la résolution de l'imiter, était bien différente. Nous verrons, dans le récit des dernières révolutions de Constantinople, et dans les obser-

vations qui le précèdent, que, même en supposant que ce prince eût possédé la force physique et morale de Pierre-le-Grand, comme il avait ses bonnes intentions et une partie de son génie, il n'aurait jamais trouvé dans sa nation un appui et des moyens suffisants pour renverser l'antique pouvoir des janissaires et des oulémas, et pour mettre les Osmanlis, en les civilisant, au niveau des plus grandes nations de l'Europe.

RÉVOLUTIONS
DE
CONSTANTINOPLE
EN 1807 ET 1808.

PREMIÈRE PARTIE.

Observations sur le Grand-Seigneur et la dynastie Ottomane, sur le corps ecclésiastique et judiciaire des Oulémas, sur les Janissaires et les autres corps militaires, sur la marine, les finances, le commerce, la population et le régime actuel de l'Empire Ottoman.

TROIS grandes révolutions ont agité l'empire ottoman durant les années 1807 et 1808. En moins de deux ans deux empereurs ont été déposés et étranglés; cinq grands visirs ont été destitués, décapités ou empoisonnés; plusieurs ministres subalternes ont été mis en pièces par la populace de Constantinople; les nouvelles milices régulières dites des *nizam gedittes* et des *seymen*, ont été dissoutes et en partie exterminées. Tous ces grands événements, qui se sont

succédé avec une rapidité extraordinaire, ont été regardés en Europe comme des révolutions effrayantes, dont les conséquences funestes devaient se faire sentir pendant un très-grand nombre d'années. Mais les Turcs n'y ont vu que le résultat heureux d'une résistance ordinaire contre un gouvernement novateur, qui voulait changer les lois civiles et militaires de l'empire. Le calme a succédé aux plus affreux orages et le même peuple, alternativement souverain et esclave, a repris avec tranquillité ses fers sous un nouveau sultan. Tel est l'effet des lois et surtout des usages, qui gouvernent l'empire ottoman.

Mais le simple récit de ces grandes révolutions ne pourrait présenter qu'une énigme continuelle et difficile à débrouiller; j'ai cru qu'il convenait de le faire précéder par un exposé de la constitution actuelle de la Turquie, et par quelques détails et observations sur la force, les revenus, le commerce et la population de cet empire.

Plusieurs voyageurs célèbres ont écrit sur l'empire ottoman. Mais la plupart d'entre eux n'ont cherché à trouver dans cette terre classique que des restes mutilés d'anciens monuments, et n'ont parlé que légèrement et avec mépris des barbares qui gouvernaient ces fertiles contrées. Quelques-uns des écrivains, qui ont voulu approfondir la

constitution et les lois des Turcs, ont parlé avec emphase de l'autorité indéfinie du Grand-Seigneur et de la dépendance servile des sujets, parce qu'ils n'avaient parcouru cet empire que dans des moments de calme, lorsque rien ne paraissait pouvoir entraver la volonté du souverain regardé comme le lieutenant de la Divinité (1).

L'ambassadeur Porter et le chevalier d'Ohson, sont les auteurs qui ont le mieux écrit sur les lois politiques et religieuses de l'empire ottoman. Mais le premier s'est trompé en cherchant dans les lois existantes, et non dans les usages successivement introduits une force capable de balancer l'autorité souveraine. Le second nous a peint les Turcs, dans sa laborieuse et savante compilation, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils seraient, si les anciennes institutions politiques et religieuses étaient encore en vigueur, et si les lois seules gouvernaient les peuples.

Les voyageurs, qui ont visité la Turquie dans des temps difficiles et qui ont été témoins des trois dernières révolutions, peuvent avoir conçu une idée exacte de cet empire, parce que les principaux corps de l'état et les différentes classes

(1) Les Turcs appellent leurs empereurs *Zilutlah*, miroir ou image de Dieu.

de la nation ont été obligés, durant ces époques orageuses, de montrer à découvert leurs droits, leurs prétentions, leurs passions et leur puissance respective.

Du Grand-Seigneur et de la dynastie Ottomane.

L'empereur des Turcs est regardé par tous les mahométans sunnites (1) comme le successeur légitime du prophète et des califes orthodoxes. Il possède comme eux le pouvoir du kitab ou livre, et celui du kilitch ou épée, c'est-à-dire, l'autorité religieuse et temporelle. Mais les califes, qui étaient ou prétendaient être de la race de Mahomet, n'avaient dû leur puissance souveraine qu'à leur titre de premier iman, ou chef du sacerdoec. Les empereurs ottomans étant d'origine tartarə, n'ont dû, au contraire, qu'à leur épée leur autorité religieuse et les honneurs du califat. Cette circonstance a nécessité quelques modifications dans l'exercice de l'autorité religieuse des califes ottomans, et a été la première source de l'im-

(1) Les mahométans sont divisés en deux classes, les Schütes et les Sunnites. Les premiers abhorrent les trois premiers califes, qu'ils regardent comme des usurpateurs; les seconds ont un grand respect pour leur mémoire.

portance et des prérogatives du corps des oulémas.

Les premiers empereurs ottomans qui fondèrent et agrandirent cet empire dans un temps, où le califat était divisé entre plusieurs prétendants, qui tous se déclaraient les successeurs légitimes du prophète, prirent aussi le titre de calife, afin de jouir sans contrôle d'une souveraineté absolue dans leurs états.

Mais ces monarques guerriers et conquérants dédaignèrent de remplir par eux-mêmes les fonctions *judiciaires* et sacerdotales, qui leur appartenaient comme califes ou premiers imans (1). Ils chargèrent le mufty de l'interprétation des lois, confièrent aux mollas et aux cadis l'administration de la justice, et laissèrent aux scheiks et aux imans les cérémonies ordinaires du culte.

Cette négligence trop prolongée des sultans ottomans à remplir leurs devoirs sacerdotaux et judiciaires, accoutuma peu à peu les peuples à considérer les oulémas comme les seules personnes qui eussent le droit d'exercer ces fonc-

(1) Le sultan Amurat I^er^, troisième empereur des Turcs, fut le premier qui commença à un âge déjà avancé à assister aux prières publiques et à réciter le *Namaz* comme chef des imans, d'après les conseils de Meula Fenari, qui était alors mufty.

tions, consacra et affermit cette prérogative avantageuse.

Le monarque, qui aurait dû être le premier et le seul oracle de la loi, se vit enfin réduit à consulter le mufty, et se trouva lié dans l'exercice de son autorité suprême par les fetfas de ce pontife. Cette influence des oulémas aurait fini peut-être par arracher l'autorité souveraine à la Porte Ottomane, si les sultans régnants n'avaient eu la sagesse de conserver et même d'exercer fréquemment leur droit inhérent à la qualité de calife, de changer à volonté les agents de leur puissance religieuse aussi bien que ceux de leur puissance politique et militaire.

Une des causes qui contribua le plus à augmenter l'influence politique des Oulémas, fut leur zèle ardent, l'austérité de leurs mœurs et leur humilité apparente pendant les trois premiers siècles de la monarchie. Ces vertus leur gagnèrent l'estime du souverain et l'affection des peuples.

Les Oulémas furent humbles, modestes et obéissants, aussi long-temps que les empereurs ottomans, commandant eux-mêmes leurs armées, furent couronnés par la victoire. Ils ne manquèrent jamais alors de trouver un accord parfait entre les lois du prophète et les volontés du monarque régnant. Mais lorsque, détestant les

fatigues de la guerre, les sultans se renfermèrent dans leurs harems, confièrent le commandement des armées à des visirs ou à des pachas, et éprouvérent des revers, les oulémas, possédant une grande influence sur un peuple fanatique et mécontent, commencèrent à secouer le joug et à faire sentir leur importance.

Cependant les oulémas ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur influence politique serait précaire et incertaine, tant qu'elle n'aurait pour appui que des privilèges et l'amour capricieux de la populace. Ils s'efforcèrent d'attacher le corps des janissaires à leurs intérêts.

Ceux-ci possédaient de grands privilèges, qu'ils devaient comme les oulémas à la faveur et à la reconnaissance des anciens sultans; ils avaient acquis l'estime de la nation par des services importants et par de nombreuses victoires, et ils avaient conçu autant d'horreur que de mépris pour leurs souverains dégénérés.

Les janissaires se trouvèrent flattés des avances faites par le corps des oulémas, et furent charmés de pouvoir donner à tous leurs mouvements séditieux la sanction vénérable des interprêtes de la loi et des chefs de la magistrature. Ces derniers acquirent de la force par leur union avec les janissaires.

Tels furent les principes, qui cimentèrent l'alliance politique de ces deux corps; alliance, que la résistance malheureuse de quelques sultans rendit encore plus forte et plus solide, et qu'on peut regarder comme ayant entièrement altéré l'ancienne constitution de l'empire ottoman. Il est résulté de cet état de choses, que la Porte ne peut plus faire une nouvelle loi et établir un impôt, sans avoir préparé les corps des oulémas et des janissaires à approuver la nouvelle ordonnance, à lui obéir et à en protéger l'exécution. Le despotisme du souverain a été quelquefois modifié dans certaines opérations qui auraient pu être oppressives pour le peuple; mais l'intérêt et la gloire de l'Empire ont été souvent sacrifiés aux vues particulières des deux corps alliés.

L'empire ottoman, dont toutes les institutions sont essentiellement théocratiques et militaires, et qui ne peut être fort que lorsque le chef de l'état l'est aussi, a vu naître sa faiblesse et sa décadence de l'affaiblissement de l'autorité souveraine.

La résistance des oulémas et des janissaires contre le chef de la religion et de l'état, ne devant son origine qu'à la révolte et à des usurpations, au lieu de tendre à modifier le despotisme du souverain et d'avoir des résultats avantageux

à la liberté du peuple et à la prospérité générale, est, non-seulement la principale, et peut-être la seule cause de la faiblesse actuelle de l'empire ottoman ; mais encore de l'ignorance et de la barbarie des Turcs.

Car les oulémas et les janissaires, c'est-à-dire, les magistrats et les soldats, qui par la nature de leurs fonctions ne devraient être que les instruments du souverain, en étant devenus les rivaux, le gouvernement se trouve très-souvent sans force et le pays sans protection. Quant à l'ignorance et à la barbarie qu'on reproche aux Turcs, et que plusieurs écrivains attribuent à l'islamisme sans considérer que les Arabes, qui ont répandu cette religion dans une grande partie de la terre, cultivaient avec succès les arts et les sciences dans le temps que l'Europe chrétienne était plongée dans la plus honteuse ignorance, ce n'est également que dans la puissance politique de ces deux corps, qu'on doit en chercher le motif. Les oulémas ont toujours craint l'introduction des lumières et l'étude des sciences exactes, qui auraient pu jeter du mépris sur l'alcoran, sur ses obscurs et nombreux commentaires, sur l'immense collection des fetfas souvent contradictoires des muftys, et enfin sur tout l'édifice de leur érudition théologique.

Les janissaires, qui ont abandonné en partie leurs anciens règlements de discipline, et qui ont contracté l'habitude de ne faire qu'un service peu pénible, prétendent que le même sabre invincible, qui a conquis tant de royaumes, suffira pour les défendre, et rejettent avec horreur la discipline sévère des Francs, leurs armes perfectionnées et leurs nouveaux systèmes de tactique,

Ces deux corps, en empêchant la Turquie de se mettre au niveau des autres puissances européennes, et d'adopter leurs découvertes utiles et leurs institutions militaires, ont augmenté sa faiblesse, sa misère et sa dépendance, à mesure que les états voisins se sont élevés par leur force, leurs richesses, leurs lumières et leurs progrès rapides dans tous les genres d'industrie.

Plusieurs écrivains, qui n'ont jugé du gouvernement turc que par les apparences, ont crû que l'autorité du Grand-Seigneur était illimitée, parce qu'ils l'ont vu disposer arbitrairement de la vie de ses ministres et de ses serviteurs : mais le pouvoir du Grand-Seigneur sur ses ministres est celui d'un maître à l'égard de ses esclaves. Tout Turc, qui accepte un emploi au service de la Porte, renonce à sa liberté et met ses biens et son existence à la disposition d'un

maître, dont il n'est plus le sujet, mais l'esclave. Il n'en est pas de même des autres osmanlis, ainsi que des rayas ou sujets non musulmans de l'empire; ceux-ci ne peuvent être condamnés que par les tribunaux, d'après les lois existantes et sur la déposition de deux ou plusieurs témoins. Les janissaires, les bostangis, les canonniers et les autres militaires sont jugés par un tribunal particulier établi dans chaque corps. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que le Grand-Seigneur, exerçant l'autorité prévôtale, qui lui appartient comme chef d'un gouvernement militaire, et qu'il délègue à son grand-visir et aux pachas des provinces, fait punir tout homme pris en flagrant délit, sans suivre les formalités des sentences judiciaires : mais dans ces occasions peu fréquentes, qui ont pour but de frapper de terreur, par la promptitude et la sévérité du châtiment, une populace naturellement féroce et inquiète, le crime est toujours avéré; et ces punitions subites, dont les militaires sont ordinairement exemptés par leur renvoi à la police de leur corps, tombent en général sur des hommes de la dernière classe du peuple, et trop fréquemment sur des rayas.

Si le sultan, entraîné par des inclinations sanguinaires, venait à abuser de ce droit terrible,

qui est le meilleur frein dans un pays où l'on ignore l'emploi des précautions d'une police prévoyante, des murmures séditieux se feraient bientôt entendre. Les oulémas ne manqueraient pas de citer les lois outragées par les caprices d'un tyran persécuteur; les janissaires crieraient à la vengeance, et le sultan recevrait, par sa déposition ou sa mort, le juste châtiment de sa cruauté.

En voyant les entraves mises à l'autorité du souverain, les révolutions fréquentes qui ont bouleversé cet empire, la mort ou la déposition d'un si grand nombre de sultans, et les révoltes successives de tant de pachas contre l'autorité de la Porte, on peut être étonné qu'aucun de ces événements n'ait produit le démembrement d'une seule province, et que la dynastie ottomane continue à occuper ce trône orageux.

Cependant cette maison souveraine, malgré la fin tragique de plusieurs de ses chefs, non-seulement n'a rien à craindre de pareilles révolutions, mais elle est même le seul lien politique qui unisse toutes les parties de cet empire, et le pivot sur lequel repose l'existence des deux Turquies.

Cette circonstance tient aux institutions primitives qui ont présidé à l'existence et préparé la

grandeur de cet empire, au souvenir de l'illustration des premiers empereurs, et à l'isolement de la dynastie ottomane, au milieu d'un peuple composé d'individus plutôt que de familles.

Osman Ier, fondateur de cette monarchie, au lieu de donner le nom de *Turcs* à ses soldats, qui d'origine tartare auraient dû porter cette dénomination alors commune à toutes les hordes, qui, depuis *Genghiz-Khan*, étaient sorties des pays situés au delà et au nord de l'Oxus, pour ravager l'Asie mineure et la Syrie, les appela *Osmanlis* (1), c'est-à-dire enfants *d'Osman*.

Ce prince ne respirant que l'amour de la gloire et des conquêtes, mais observateur sévère de la

---

(1) Les Osmanlis se regardent comme insultés, lorsqu'on les appelle *Turcs*, expression qu'ils emploient pour désigner un homme grossier.

Le mot *turc* était employé depuis le sixième siècle de l'hégire, pour désigner dans l'Orient les Scythes ou Tartares venus à la suite de Genghiz-Khan, et ceux de toutes les armées de conquérants ou brigands, qui ont passé l'Oxus depuis cette époque pour se porter en Syrie ou dans l'Asie mineure. (*Voyez* le *Gulistan du* poëte *persan* Scheik-Saadi, qui vivait dans le milieu du sixième siècle de l'hégire.) Nicéphore appelle *Turcs* les soldats d'Aladin, sultan d'Iconium.

discipline et de la justice, vivait avec simplicité parmi ses soldats comme un père au milieu de ses enfants, et leur prodiguait les richesses, que ses conquêtes lui procuraient dans un pays abondant et fertile. Ses vertus, imitées par ses successeurs immédiats, attirèrent, par l'espoir d'acquérir des richesses et d'en jouir en paix sous un gouvernement protecteur, la foule des aventuriers qui ravageaient, dans les quatorzième et quinzième siècles, l'Asie mineure et la Syrie, et que les armées conquérantes de Genghiz-Khan et de ses successeurs avaient laissés derrière elles dans leurs marches rapides. Ceux-ci n'ayant d'autres points de réunion que la famille Ottomane, s'attachèrent à elle avec zèle et fidélité, lui procurèrent bientôt un ascendant irrésistible dans l'Asie mineure, en chassèrent les Grecs, renversèrent le trône du sultan d'Iconium, passèrent en Europe et fixèrent en peu de temps le siége de l'empire dans la Thrace sous le sultan Amurat Ier. Ce prince, par l'institution des janissaires, donna une plus grande force et un nouvel éclat à sa famille. Ces nouveaux soldats, tous prisonniers de guerre, ou enfants de tribu, n'ayant plus de parents, ne pouvant pas se marier, se regardaient comme appartenant à la famille régnante, à laquelle de bons traitements, des

faveurs nombreuses et leurs succès militaires les attachèrent de plus en plus.

La coutume, qui exista long-temps de ne conférer les dignités les plus hautes et les plus lucratives qu'à des Itch-Oghlans ou pages élevés dans le sérail, et réellement esclaves du sultan, honora ce dernier titre, et fit considérer comme esclaves du souverain, tous ceux qui parvinrent par la suite à occuper les principaux emplois à la cour, à l'armée et dans l'administration des provinces. Le droit que les maîtres ont d'hériter de leurs esclaves, s'appliquant, dans ce cas, au souverain relativement aux principaux fonctionnaires de l'empire, empêcha, qu'aucune famille ne s'élevât et ne se soutînt au-dessus de la multitude et établit une égalité parfaite entre tous les Osmanlis.

Ces principes conservés avec soin et pour lesquels on ne trouve quelques exceptions que dans les provinces éloignées de la capitale, sont cause, que les familles turques (1) n'ont pas de nom distinctif et héréditaire, que chaque individu y est connu par une dénomination religieuse et par

(1) Il n'en est pas de même en Perse et en Arabie. Les familles ont des noms distinctifs et conservent avec soin leur arbre généalogique.

quelque sobriquet fondé sur des qualités morales ou des défauts physiques, que la gloire et le mérite des ancêtres est nul et que les descendants directs des plus illustres visirs et pachas, exercent souvent les emplois les plus vils aussi bien que ceux du prophète, que l'on voit quelquefois traîner leur turban vert, dans l'avilissement et la boue. La famille ottomane est la seule qui ait un nom, une descendance suivie, des droits héréditaires, une existence politique. Elle est le point de réunion générale; tout se rapporte à elle; elle est tout; on ne voit qu'elle et la nation: l'une ne pourrait pas exister sans l'autre.

Nous venons de voir, que quoique la dynastie ottomane soit solidement établie sur le trône de cet empire, dont l'existence tient à la sienne, la personne du sultan régnant est exposée à des dangers continuels, par la résistance et l'accord des janissaires et des oulémas. Mais outre ces dangers, qu'une conduite sage et modérée peut détourner, l'empereur ottoman aurait à craindre l'ambition de ses frères et de ses parents, sans les précautions cruelles, qui ont été adoptées pour éviter les guerres civiles, lesquelles ont ensanglanté la Turquie durant les deux premiers siècles de son existence. Elles devaient presque toutes leur origine à l'incertitude du droit de

succession au trône parmi les princes de la maison ottomane (1).

Autrefois les jeunes sultans jouissaient de la même liberté que les autres sujets de l'empire et étaient souvent employés dans le commandement des armées et le gouvernement des provinces. Mais plusieurs de ces princes se rendirent coupables de révolte et de cruauté envers leur souverain et leur père. Selim Ier déposa et fit mourir Bajazet II, son père; celui-ci lutta long-temps contre son frère Zizim (2) pour la succession au trône. *Le* grand Soliman lui-même, fut exposé au *danger* d'être détrôné par son fils Moustapha. Ce dernier empereur, à qui les Turcs donnent le nom de Canuni, parce qu'il fit réunir dans un code général les principales lois et les réglements militaires de l'empire, établit pour règle invariable et perpétuelle, qu'à l'avenir tous les sultans appartenant à la race ottomane seraient élevés dans le sérail sous les yeux du sultan régnant, qu'ils n'en sortiraient qu'avec lui, et qu'ils ne seraient plus employés dans le commandement des armées et le gouvernement des provinces.

Cette loi fondée sur l'esprit de vengeance et de

(1) Un empereur mort ou déposé est ordinairement remplacé par le prince le plus âgé de la famille.

(2) Cantémir l'appelle *Jem*.

jalousie, qui animait alors le grand Soliman, ne fut exécutée avec rigeur que depuis Mahomet III. Elle mit fin à tous les troubles, que l'ambition des jeunes princes aurait pu exciter; mais elle a porté un coup mortel à la gloire et à la prospérité de l'empire ottoman.

Depuis cette époque les jeunes sultans languissent dans une prison rigoureuse jusqu'à leur mort, ou jusqu'au moment heureux de leur avénement au trône. Appelés à devenir les chefs d'une nation belliqueuse, au lieu de vivre dans les camps et au milieu des soldats, ils n'ont devant les yeux que des eunuques noirs et la captivité.

Un kodgea ou précepteur, choisi pour son austérité réelle ou apparente parmi les muderis ou docteurs de la loi, est chargé de les instruire dans l'Alcoran, de leur apprendre les éléments des sciences cultivées autrefois par les Arabes, ainsi que les calculs chimériques de l'astrologie, qui sert à diriger les opérations importantes de ce gouvernement, et enfin, de leur faire connaître toutes les finesses du farci, ce style bizarre, mélangé d'arabe, de turc et de persan, dont on se sert dans la chancellerie ottomane.

Ce professeur, toujours animé par l'intérêt du corps, auquel il appartient, met sa principale étude à envelopper l'esprit de ses jeunes élèves

de tous les préjugés qui sont propres à leur inspirer une haute admiration pour l'érudition théologique des oulémas, et un souverain mépris pour les connaissances et la civilisation des peuples infidèles. Des femmes, dont la stérilité est constatée par leurs rides et leur âge avancé, sont chargées de consoler ces princes des rigueurs de leur prison; mais elles ne servent qu'à énerver leur âme et à détruire leur santé.

Pouvait-on espérer de former des hommes et surtout des princes avec un pareil genre d'éducation? Il en est sorti en général des êtres abrutis et efféminés.

La série brillante (dont l'histoire des nations n'offre aucun autre exemple) des dix premiers empereurs ottomans, qui tous coopérèrent par leur prudence et leurs vertus guerrières à la gloire et à l'agrandissement de cet empire, fut remplacée par une ligne honteuse de princes, qui incapables de soutenir les fatigues de la guerre et de montrer des sentiments dignes de la force d'âme et du courage de leurs ancêtres, abandonnèrent entièrement les rênes de l'état à leurs ministres et s'endormirent dans l'indolence et les voluptés de leur harem.

La dégradation de la maison souveraine eut une influence funeste sur l'empire. L'action du

Gouvernement fut affaiblie. L'estime de cette nation de soldats pour ses premiers maîtres avait accru l'autorité du souverain; son mépris pour leurs successeurs la diminua et fit naître, comme nous avons vu, les prétentions et l'influence des janissaires et des oulémas. Le courage et la discipline sévère des janissaires, les dispositions belliqueuses du peuple et surtout les divisions des princes chrétiens ont soutenu pendant long-temps et même jusqu'à la fin du dix-septième siècle la gloire du nom ottoman.

Mais depuis l'époque de la réclusion des princes, les limites de la Turquie ont cessé de s'étendre. Les armées ottomanes, jusqu'alors invincibles, ont éprouvé des revers; les révoltes des pachas ont déchiré l'empire, et c'est depuis la mort du grand Soliman que la misère et la dépopulation toujours croissantes sont devenues le signe évident d'une lente décadence. Celle-ci a réduit cet état colossal, qui renferme les plus belles provinces du monde, et qui a menacé autrefois d'engloutir l'Europe, à jouer un rôle presque insignifiant dans la confédération européenne.

Les empereurs ottomans devenus d'autant plus cruels qu'ils étaient lâches et efféminés, ne se contentèrent pas de donner des fers à tous les

membres de leur famille; mais craignant que la maison souveraine ne devînt trop nombreuse à cause du grand nombre de femmes renfermées dans les harems, ils eurent soin, à leur avènement au trône, d'élaguer, par le fer ou par le cordon, toutes les branches collatérales et inutiles, afin de donner plus de vigueur, disaient-ils, au tronc principal.

Le lâche et cruel Mahomet III fit périr ses dix-neuf frères et toutes les concubines que son père avait laissées enceintes, et resta seul de toute sa famille. Par suite de cette politique barbare, tous les enfants mâles nés du mariage d'une sœur ou cousine du sultan régnant avec un des sujets de l'empire, sont condamnés à une mort inévitable au moment de leur naissance.

Des actes trop fréquents de cette politique cruelle ont exposé plusieurs fois la dynastie ottomane au danger imminent de son extinction, et ont engagé les janissaires à se déclarer les tuteurs et les gardiens des princes captifs. Les dernières révolutions qui ont fait périr les sultans Selim et Moustapha n'ont laissé que le sultan Mahmoud pour seul soutien de la famille souveraine et de l'empire.

Si ce monarque venait à mourir avant que son fils unique, Abdul Hamid, parvînt à l'âge de

pouvoir commander aux autres hommes, les Turcs, qui ne connaissent pas les régences, qui n'admettent pas qu'un enfant mineur puisse gouverner par un substitut ou régent armé du pouvoir suprême, et fidèle à ses devoirs, et qui se rappellent avec douleur les scènes honteuses et tragiques qui ont ensanglanté le règne du trop jeune Osman II, se trouveraient dans des positions difficiles et imprévues. Il leur serait impossible de s'en tirer dans l'état de faiblesse où languit cet empire, et la maison ottomane devrait sa ruine aux cruelles mesures qui ont été adoptées pour sa conservation.

Des Oulémas.

Les oulémas par leur influence sur le peuple, et par la nature de leurs fonctions judiciaires et religieuses dans un gouvernement théocratique, forment la branche la plus importante de l'état, après le souverain. Il est nécessaire de faire connaître leur composition, leurs devoirs, leurs prérogatives, et les moyens sur lesquels repose toute leur influence politique.

Ce corps se divise en deux classes, celle des hommes de loi, et celle des hommes d'église, et il n'y a guère d'exemple qu'un individu ait

quitté l'une de ces deux classes pour passer dans l'autre.

Les fonctions de tous les membres du corps des Oulémas étaient primitivement sacerdotales et judiciaires, parce que l'Alcoran sert de base à toutes les lois religieuses, civiles et politiques des musulmans. Mais comme un même homme ne pouvait pas suffire aux pénibles devoirs que lui imposaient l'administration de la justice, et les nombreuses prières du culte mahométan, une distinction nécessaire eut bientôt lieu entre des fonctions si différentes. Les cadis ou juges formèrent un corps séparé de celui des imans ou prêtres et s'occupèrent exclusivement de la justice et de l'interprétation des lois.

Les cadis ayant le droit d'exiger des rétributions assez fortes pour toutes les causes soumises à leurs tribunaux, devinrent riches. Les Imans ne recevant que des salaires modiques sur le revenu des mosquées, dont l'administration ne leur était pas confiée, restèrent pauvres. Cette circonstance rendit la classe des prêtres inférieure à celle des hommes de loi, et cette dernière attira par ses avantages les intrigants et les ambitieux. Cependant les Imans n'auraient pas manqué d'acquérir l'ascendant, que les hommes d'église possèdent facilement chez une nation fanatique

et ignorante, si le mufty, en qualité de chef du corps, n'avait pas conservé soigneusement le droit exclusif de nommer à tous les emplois ecclésiastiques. D'ailleurs, la coutume qui s'établit bientôt, de ne choisir pour le service des mosquées, que ceux des élèves qui montraient le moins d'adresse, d'intelligence et de zèle pour l'étude, et de réserver les autres pour la magistrature, rendit la classe des prêtres inférieure à celle des juges, non-seulement par les richesses, mais encore par les lumières et les talents.

Cependant les hommes de loi sentant l'importance des fonctions sacerdotales n'y renoncèrent jamais d'une manière expresse et les remplissent encore dans quelques circonstances. C'est même pour consacrer ce principe, que le mufty a seul le droit de réciter les prières dans les deux événements les plus importants de la vie des empereurs Turcs, c'est-à-dire leur avénement au trône et leur mort, et que les deux chapelains du sérail, quoique sortis de la classe des imans, font partie du premier ordre de la magistrature.

Tous les O smanlis peuvent prétendre à être admis dans le corps des oulémas. Mais les jeunes gens destinés à cette carrière doivent faire leurs études sous le titre de *softas* ou *patiens* dans les médressés ou colléges de théologie et de droit, qui

sont attachés aux grandes mosquées dans les villes principales de l'empire. Ces élèves subissent, après quelques années d'étude, un examen peu rigide sur l'alcoran, sur la langue arabe et sur la psalmodie des prières publiques, et peuvent dès-lors être employés au service des mosquées; mais admis dans le sacerdoce, ils ne doivent plus avoir d'autre vue que de terminer leur carrière dans cette classe inférieure du corps des oulémas.

Les softas, qui se destinent à la judicature, doivent continuer leurs études et parviennent, après plusieurs examens et une assez longue attente, au titre de *mulazim*, qui est le premier grade d'introduction dans la classe des hommes de loi. Ces mulazims deviennent cadis ou juges, et naibs ou lieutenant de juges.

Mais ceux d'entre eux, qui fondant leurs espérances sur leurs talents, leurs connaissances et leur bonne conduite, ou bien sur la faveur plus puissante des chefs du corps, désirent acquérir le titre de *mudéris* ou docteur, doivent continuer leur ennuyeux noviciat pendant sept ans, après lesquels ils subisent un dernier examen en présence du mufty. Ce pontife a seul le droit de leur conférer ce titre honorable, sans lequel on ne peut parvenir aux principales dignités de la magistrature.

Les enfants des principaux oulémas sont dispensés de ces lentes et nombreuses formalités par une coutume injuste et contraire à l'essence de ce gouvernement, et dont la faiblesse seule du souverain a pu permettre l'introduction. Élevés dans la maison paternelle, ils obtiennent souvent le titre de mudéris avant l'âge de dix ans, et se trouvent par ancienneté à la tête du corps avant d'avoir atteint leur quarantième année. Les enfants des visirs et des grands dignitaires de la Porte obtiennent quelquefois un pareil avantage par la faveur spéciale du Grand-Seigneur, et sont distingués sous le titre de beymollas. Mais ces derniers exemples sont rares, tandis que les priviléges des enfants des mollas, ne dépendant pas de la faveur du souverain, sont devenus par l'usage les droits légitimes d'une aristocratie héréditaire.

Les mudéris de Constantinople sont divisés entre eux en dix ordres ou grades successifs, dont le plus élevé est celui de Soulimanyé. Ceux qui sont parvenus à ce dernier grade, peuvent seuls prétendre aux principales dignités de la magistrature.

Les mudéris des autres villes de l'empire ne concourent pas avec ceux de la capitale, et n'ont d'autre perspective ou d'autre destination que

les emplois de mufty de province ou les fonctions de professeurs dans les colléges de droit.

La loi d'ancienneté est suivie avec assez de rigueur pour les premiers grades de la hiérarchie des mudéris (1). Mais la volonté du mufty dérange souvent l'ordre régulier du tableau dans les grades supérieurs, et pour le choix des sujets qui sont appelés aux emplois de cadis-askers et à ceux de mollas de 1re et 2e classe.

Les deux cadis-askers de Romélie et d'Anatolie, le stambol-cadisi ou juge de Constantinople, et les mollas de la Mecque et Médine, d'Andrinople, de Brousse, de Damas, du Caire, de chacun des trois faubourgs de la capitale (Galata, Scutari et Eyub), de Jérusalem, de Smyrne, d'Alep, de Larisse et de Salonique occupent dix-sept tribunaux, auxquels on parvient successivement par ancienneté ou par faveur, et font partie du 1er ordre de la magistrature. Celui-ci se compose non-seulement des titulaires actuels, qui ne peuvent jamais rester plus d'une année en fonction; mais encore de tous ceux qui, ayant occupé un de ces tribunaux, conservent avec le droit d'être réélus, les honneurs de leur dernière dignité. Les individus de ce premier ordre sont

---

(1) *Voyez* d'Ohsson.

au nombre de cent : leur chef, qui est le plus ancien de ceux qui ont occupé la dignité de cadis-askers de Romélie, est connu sous le nom de reis-ouléma. Il jouit de très-grands honneurs, et succède ordinairement à la dignité vacante de mufty.

Les deux cadis-askers de Romélie et d'Anatolie sont les chefs des cadis ou juges, l'un en Europe, et l'autre en Asie, et nomment à tous les cadilics vacants dans leurs départements respectifs. Le premier, ayant une juridiction plus étendue, et pouvant seul juger les causes relatives aux revenus de la couronne, a le pas sur son collégue.

La loi, qui exige que tous les cadis soient remplacés dans leur emploi au bout de dix-huit mois d'exercice, afin de les empêcher d'acquérir une influence locale, qui pourrait devenir dangereuse ou incommode au Gouvernement, augmente le crédit et les richesses des cadis-askers, à cause du choix des nouveaux juges, et par les profits qu'ils retirent de ces fréquents changements.

Cinq grands officiers du sérail, quoique n'étant pas employés à des fonctions judiciaires, sont considérés comme appartenant à ce premier ordre de la magistrature, et peuvent y par-

venir aux dignités les plus éminentes. Ceux-ci sont le khodgea ou précepteur du Sultan, le hekim-bachy ou premier médecin, le munedgin-bachy ou chef des astronomes et astrologues, et les deux hunkear-imamis ou chapelains du Grand-Seigneur.

Les mollas des dix villes de Bagdad, Bosnie, Merasch, Sophie, Belgrade, Antab, Kutaya, Conya, Philipopoli et Diarbekir forment le second ordre de la magistrature; celui-ci se compose des mudéris qui, ne comptant pas sur la faveur des chefs du corps, n'ont pas la patience d'attendre leur rang tardif d'admission dans le grade élevé de la soulimanyé. Leur carrière est limitée. Ils ne doivent pas espérer de sortir de ce second ordre de la magistrature. Leurs fonctions sont annuelles et amovibles comme dans l'ordre plus élevé.

Nous avons vu que les mudéris, étrangers à la capitale, n'avaient d'autre perspective que celle d'être employés comme muftys de province ou comme professeurs de médressés. Ces muftys ont dans leur district particulier des fonctions analogues à celles de grand mufty, ou chef du corps en sa qualité d'interprête des lois; mais, comme leurs décisions ne sont relatives qu'à des questions individuelles et à des intérêts

peu importants, leur influence politique est peu de chose, et leur rang est subordonné à celui du cadi de la province.

Les divers classements des oulémas et les barrières insurmontables qui les séparent, sembleraient annoncer qu'il existe une dépendance et un droit d'appel des tribunaux des cadis, à ceux des mollas et des cadis askers. Cependant tous ces magistrats et même les naybs, qui, admis dans le corps de la judicature sous le titre de mulazims, achètent des mollas et des cadis, moyennant une rente annuelle, le droit de remplir pour eux leurs fonctions judiciaires, jugent en premier et dernier ressort tant au civil qu'au criminel, et remplissent en outre les fonctions de notaire et celles d'officier de police. Leur mode de jugement est très-expéditif. Les parties directement intéressées plaident par elles-mêmes : la déposition de deux témoins suffit pour constater le fait et pour guider la conscience des juges. Cette précipitation et la corruption des juges et des témoins dictent assez souvent des sentences iniques.

Les hommes d'église se divisent en scheiks, khiatibs, imans et muezzins. Les premiers font les fonctions de prédicateurs, les khiatibs sont chargés de la surveillance de la mosquée et ne récitent que les prières du vendredi; les imans

remplissent toutes les fonctions journalières du culte et les muezzins appellent du haut des minarets les musulmans à la prière. Tous ces hommes d'église sortent des classes élémentaires des médressés, dépendent du mufty pour leur nomination et leur avancement, et ne connaissent par intérêt et par habitude d'autre volonté que celle de ce pontife.

Le mufty est le lieutenant du Grand-Seigneur dans l'exercice de sa puissance spirituelle comme le grand visir l'est de sa puissance temporelle. Ces deux grands officiers de l'empire sont égaux en dignité et marchent sur la même ligne.

La durée de leur fonctions n'est pas limitée. Seuls, parmi tous les dignitaires de l'état, ils sont supposés être nommés à vie. Mais le mufty est l'oracle de la loi. Toutes les nouvelles lois et les questions, relatives aux grands intérêts de l'empire doivent lui être soumises; il partage par ses fetfas ou décisions légales, la puissance législative du souverain et l'action du gouvernement. Il dirige aussi comme chef d'un corps, dont les principaux emplois sont soumis à sa nomination, l'influence politique que celui-ci a acquise. Le grand visir, au contraire, n'est que la créature de la faveur et n'a d'existence que par elle. La mort est presque toujours le terme de

sa grandeur précaire, tandis que le mufty n'a à craindre que la destitution et l'exil.

D'ailleurs ce dernier châtiment que le souverain peut infliger sans danger, lorsqu'il n'a d'autre intention que de punir les prévarications et les intrigues personnelles d'un mufty trop avide ou trop remuant, aurait des résultats funestes, si ce pontife était considéré par les oulémas comme la victime malheureuse de son zèle pour la religion, l'état et les intérêts de son corps. Le nouveau mufty, quoique souvent ennemi personnel de son prédécesseur, serait alors obligé de suivre les mêmes principes et de s'exposer au même sort, et l'obstination du Gouvernement, dans un pareil cas, produirait infailliblement une insurrection dangereuse pour le souverain et toujours fatale à ses ministres.

Tel est l'effet de la puissance, qu'a acquise et qu'exerce par son chef un corps, qui, autrefois faible, soumis et respectueux, n'était que l'instrument aveugle de l'autorité souveraine, et qui est parvenu par sa politique et ses priviléges à se rendre indépendant d'elle et à la maîtriser,

Les priviléges communs à tous les oulémas, sont de ne payer aucune taxe ni aucune imposition publique, de ne pouvoir pas être punis de mort et de n'être pas exposés à la loi arbitraire

des confiscations. Seuls ils jouissent de ces prérogatives dans un pays où la mort et les confiscations sont les moyens ordinaires dont le monarque se sert à l'égard des fonctionnaires publics pour affermir sa puissance et augmenter ses revenus.

Les auteurs turcs remarquent que c'est depuis environ deux siècles que les oulémas jouissent sans obstacle de ces priviléges, qui leur avaient été souvent contestés par les souverains qui ont régné avant cette époque. Cette observation prouve que la faiblesse des sultans dégénérés a pu seule leur concéder de si grands avantages. Mais le plus grand privilége que les chefs des Oulémas ont retiré des calamités publiques et de la faiblesse du gouvernement, est d'avoir réussi à former dans leur corps une véritable aristocratie, en assurant à quelques familles la jouissance héréditaire et presque exclusive des principales magistratures, et en assujétissant le sultan à suivre dans le choix du mufty l'ordre des classements établis par les règlements du corps (1).

Les oulémas possédant des lumières que les

(1) Le Grand-Seigneur ne choisit plus les muftys que parmi les cadis-askers, ex-cadis-askers ou les muftys déjà destitués. Il les prenait autrefois indistinctement parmi tous les membres de l'ordre.

Turcs estiment, des richesses qui inspirent du respect dans tous les pays, et ayant acquis des droits et des priviléges, indépendants de l'autorité souveraine, sont un objet continuel de terreur et de jalousie pour les monarques régnants. Cependant, quoique souvent ennemis de la personne du monarque, on peut les regarder comme le plus ferme appui de l'ordre actuel des choses et de la dynastie Ottomane.

La cause d'une telle conduite tient à leur éducation, à leurs principes et à leur état politique. Destinés à remplir des fonctions purement ecclésiastiques et judiciaires, ils sont élevés dans la haine des armes et dans la jalousie des hommes de guerre. La crainte que ceux-ci, en s'introduisant parmi eux, ne dérangeassent l'ordre des classements fondés sur des connaissances et des études théologiques, et ne parvinsent à les assimiler aux autres corps de l'état, leur a fait adopter, de bonne heure, pour loi fondamentale, que tout ouléma serait à jamais exclus de la prêtrise et de la magistrature, aussitôt qu'il aurait accepté des fonctions qui ne seraient ni sacerdotales ni judiciaires.

Cette loi, exécutée avec une rigueur inflexible, a établi une barrière insurmontable entre les hommes de guerre et les oulémas. La politique,

l'intérêt et la crainte d'un danger commun, ont coutume de réunir ces deux corps (qui devraient être naturellement rivaux), et les portent quelquefois à déposer un monarque, dont ils sont également mécontents, pour le remplacer par un prince de la même famille, sans considérer cette action comme une infraction aux lois de l'empire. Mais comme toute révolution qui aurait pour but de renverser la dynastie actuelle, ne pourrait être conduite et soutenue que par des hommes de guerre et par un général audacieux, à qui rien ne paraîtrait sacré, elle serait vue avec horreur par les oulémas, dont les droits, les priviléges et l'influence politique, fondés sur la faiblesse du gouvernement actuel; s'écrouleraient avec les débris de la maison Ottomane, à laquelle sont attachés d'une manière inséparable toutes les lois, les institutions et les abus actuels de cet empire.

Des Janissaires et des autres corps militaires de l'Empire.

Nous allons parler en premier lieu des janissaires, qui partagent et soutiennent l'influence politique des Oulémas, et qui, ayant été les principaux auteurs de la puissance et de la gloire de

cet empire, sont devenus par leur fanatisme et leur indiscipline la cause de sa décadence actuelle.

Les premiers empereurs turcs ne durent leurs grands succès contre les Grecs énervés qu'à la réunion volontaire et accidentelle de leurs compatriotes Tartares, que l'espoir du butin, ou celui d'un établissement conforme à nos anciennes tenures féodales, attirait sous leurs drapeaux victorieux. Mais les services de ces guerriers peu disciplinés cessaient ou devenaient peu utiles aussitôt qu'ils avaient obtenu la récompense qui les avait attirés. Le concours seul de nouveaux avanturiers également avides soutenait et alimentait les armées ottomanes.

Amurat Ier sentit le défaut de ces rassemblements précaires, et résolut de former un corps permanent qui reçut une solde régulière du trésor impérial, et qui, par son institution même, ne dût jamais posséder des timars ou domaines féodaux. Il employa à la formation de ce nouveau corps ses propres esclaves, et ordonna que le cinquième des prisonniers de guerre, et le dixième des enfants des villages chrétiens et tributaires y seraient incorporés. Ce prince sut toujours se procurer par sa grande économie des fonds suffisants pour fournir une nourriture saine et abondante, et une solde exacte à ces

nouveaux soldats. Il les rendit dociles par sa sévérité impartiale et ses faveurs; et braves et infatigables par l'exemple de sa bravoure et de son activité. Résolu d'ajouter aux bienfaits les prestiges de la religion toujours puissante sur une jeunesse nouvellement convertie, il fit appeler Hadgi-Bektache, le plus célèbre santon de ce siècle, et l'invita à bénir et à nommer cette association de jeunes guerriers. Bektache les nomma *Janissaires* (1), les bénit, leur inspira par ses discours un enthousiasme brûlant, et fut l'auteur des règlements de dicipline qui les gouvernent encore. La manche blanche de ce santon suspendue au bonnet de janissaire rappelle sans cesse à ces soldats les conseils et les lois qu'ils ont reçus de lui. Bektache est devenu leur protecteur céleste. Son nom invoqué dans les combats a servi plusieurs fois à ranimer leur courage et à affermir la victoire. C'est au nom de ce même santon, qu'on a toujours vu se former à Constantinople ces attroupements nombreux de janissaires, qui ont déposé tant de sultans et fait périr leurs ministres.

Les janissaires étant une troupe permanente de soldats aguerris et soumis à une discipline sévère devinrent le principal appui des armées otto-

(1) Nouveaux soldats.

manes et acquirent un ascendant irrésistible sur toutes les levées féodales que les chrétiens opposèrent aux entreprises des Turcs. La cohérence inébranlable des rangs serrés de leurs colonnes d'infanterie les fit triompher de la cavalerie brillante que les confédérés chrétiens amenèrent dans les plaines de Cassovie, de Nicopoli, de Varna et de Mohatz et détruisit l'empire des soudans d'Égypte, dont les cavaliers Circasses, Mamelucs étaient regardés comme invincibles. Ils ne furent vaincus, que lorsqu'on leur opposa des troupes d'infanterie permanentes, régulières et disciplinées comme eux.

Le commencement du dix-septième siècle est l'époque intéressante où plusieurs souverains de l'Europe, entièrememt délivrés des entraves du système féodal, commencèrent à avoir sur pied, des troupes nombreuses d'infanterie. Celles-ci, constamment occupées d'opérations et de manœuvres militaires, acquirent la force d'ensemble et l'activité d'action, qui sont les premières qualités des armées. La tactique, la stratégie, l'attaque et la défense des places furent étudiées avec soin et avec succès. Les chances de la guerre dépendirent moins du nombre et des dispositions des soldats et purent être soumises au calcul.

On vit alors Turenne couvrir avec moins de

40,000 hommes les frontières du nord et de la France, que plus de 150,000 ennemis menaçaient sur différents points. Les progrès de quelques peuples de l'Europe, dans l'art de la guerre, devinrent bientôt communs aux autres nations chrétiennes, que l'idendité ou la similitude d'opinions religieuses dispose à adopter les nouvelles institutions et les découvertes utiles. Mais ils furent perdus poor les Turcs.

C'est à peu près à cette même époque, que les empereurs turcs, élevés dans la captivité du sérail et cessant d'être guerriers virent leur autorité s'affaiblir avec la perte de leur réputation, que les Oulémas commencèrent à acquérir une influence contraire à l'esprit militaire de cet empire, et que les janissaires au lieu d'être, comme autrefois, les défenseurs du trône, devinrent les instruments aveugles de l'ambition des prêtres et des magistrats. Nous avons vu plus haut, qu'il était de l'intérêt des Oulémas, de s'opposer fortement à l'introduction des nouvelles armes et des institutions militaires, qui auraient rendu au souverain son ancienne force et aux troupes leur discipline.

Les empereurs turcs, au lieu de combattre les funestes effets de la politique des Oulémas en se rapprochant des janissaires et en gagnant leur

estime et leur affection, se firent un devoir constant de leur montrer de l'éloignement et sappèrent eux-mêmes les fondements de leur autorité, en changeant entièrement la composition de ce corps.

Les janissaires avaient été remarquables jusque vers le milieu du seizième siècle de notre ère par leur bravoure, leur discipline et leur dévouement à leur souverain, parce qu'ils n'avaient formé jusqu'alors qu'une association de jeunes esclaves, qui, sans patrie, sans parents et sans fortune regardaient leur corps comme leur patrie, le Grand-Seigneur comme leur père et n'attendaient leur fortune que de leur valeur et de leur bonne conduite. Mais ces qualités qui les avaient rendus utiles aux entreprises militaires des monarques ottomans disparurent en partie, lorsque ces souverains, endormis dans leur harem préférèrent les plaisirs à la gloire, dédaignèrent leurs soldats et permirent que l'esprit d'indiscipline et de faction s'introduisît et s'affermit dans leurs troupes. Écoutant les conseils de leurs lâches courtisans, et entraînés par la malheureuse influence de leur éducation efféminée, ces empereurs turcs crurent qu'il était plus simple et plus avantageux d'affaiblir et de dénaturer la milice des janissaires, que de se corriger eux-mêmes.

Les services importans que les janissaires avaient rendus à l'État, leur avaient acquis de grands priviléges, qui excitaient l'envie des autres corps militaires et du reste de la nation. Ces priviléges qui ont survécu à la gloire et à la discipline des janissaires et qui existent encore, sont d'être le premier corps militaire de l'État, de servir de gardes au souverain, aussitôt qu'il sort de son sérail, de recevoir du trésor impérial, outre une nourriture saine et abondante, une solde qui, modique d'abord, s'accroît avec les années de services, et d'obtenir enfin dans un âge avancé une pension de retraite et des commandements militaires. Ils forment pendant la paix la garde sédentaire des places de guerre, dont les clefs ne peuvent être confiées qu'à des officiers de ce corps. A l'avénement d'un sultan, ils ont coutume de recevoir, et réclament impérieusement, comme les gardes prétoriennes des empereurs romains, une gratification considérable que l'épuisement du trésor public ne permet pas de leur payer depuis plusieurs règnes (1). Tous ces priviléges

(1) Quelques odas ont des priviléges particuliers. Les cinq premiers odas sont toujours employés à la garde des places de guerre les plus importantes, et leurs chefs en sont de droit gouverneurs. Les 60e, 61e, 62e et 63e odas,

généraux et particuliers, acquis par des services importants et par des actes honorables de dévouement, avaient fait naître dans le cœur des musulmans nés libres, le désir de pouvoir y participer. On permit d'abord à un petit nombre de ces derniers d'entrer dans le corps des janissaires, et on cessa d'y incorporer les prisonniers de guerre. Ceux-ci furent vendus pour augmenter les revenus de l'État.

Le concours des musulmans fit abandonner peu à peu l'usage d'exiger des villages chrétiens la dîme des enfants mâles pour en former les compa-

---

dits des *solacs*, sont composés de soldats d'élite pris dans tout le corps des janissaires. Ceux-ci marchent toujours à côté du sultan, ont un casque doré et un habit semblable à celui des gardes des empereurs grecs et sont armés de lances, même en temps de paix et durant les cérémonies religieuses. Les 64e, 68e et 71e odas sont employés à la garde des chiens et des oiseaux de chasse du Grand-Seigneur, quoique les princes Ottomans aient renoncé depuis long-temps aux plaisirs fatigants de la chasse, aussi bien qu'aux dangers de la guerre. Les chefs de ces odas ayant l'avantage d'approcher souvent du souverain, parviennent facilement à des dignités éminentes. Le 17e odas, dit des *cerias*, a le privilége honorable, en temps de guerre, de placer ses tentes vis-à-vis celle du Grand-Seigneur, de manière à obliger celui-ci à les traverser pour entrer dans la sienne.

gnies des agem-oghlans, ou des novices du corps. Déjà, vers l'année 1680, les rayas étaient entièrement délivrés de ce tribut, le plus cruel de tous ceux qui leur avaient été imposés par le droit de conquête.

On permit aussi d'inscrire sur les contrôles des odas un grand nombre de volontaires qui, ne faisant aucun service, ne recevaient aucune solde, mais qui fiers de porter le nom de janissaires étaient sûrs de trouver dans les soldats de ce corps des protecteurs zélés auxquels ils devenaient eux mêmes des compagnons utiles dans les moments de crise et d'insurrection. Quelques chrétiens même furent admis à cet honneur.

Comme une volonté libre guidait le choix de ces volontaires inscrits, on vit les rôles de quelques odas célèbres, se composer de plus de dix mille noms, tandis que d'autres n'en contenaient pas deux cents. Il résulta de l'abandon du principe primitif, qui n'admettait que des esclaves et des prisonniers de guerre dans le corps des janissaires, que cette milice cessa d'être un instrument facile à manier entre les mains du souverain, et qu'identifiée avec la nation, elle fut entièrement sous l'influence des opinions populaires.

L'ancienne discipline, qui avait été le nerf et

la gloire des janissaires, ne tarda pas à s'affaiblir. Des musulmans libres avaient trop de peine à se soumettre au régime imposé à des esclaves. Les lois concernant le célibat des janissaires furent négligées; on permit aux hommes mariés d'habiter hors des casernes.

Comme une ancienne loi refusait la soupe aux janissasires qui n'étaient pas présents aux heures de distribution, le gouvernement crut qu'il lui serait plus avantageux d'augmenter ses revenus par la diminution de la consommation des vivres, que de forcer ces soldats à remplir leurs devoirs, en recevant avec exactitude leur subsistance journalière.

Les casernes ne furent plus habitées que par des hommes qui, étant sans métier et sans industrie, n'avaient pas d'autre moyen de se procurer leur subsistance. Les exercices et les manœuvres, ordonnés par le grand Soliman, furent abandonnés. Les janissaires ne se rassemblèrent plus qu'aux époques du paiement de la solde, pour défiler par oda et deux à deux devant les nazirs ou inspecteurs.

Ils ne firent plus que le service des gardes et des patrouilles. Leurs armes en temps de paix ne furent que de simples bâtons; on leur défendit de porter des armes à feu, parce que ces

hommes insubordonnés auraient été plus nuisibles qu'utiles à la tranquillité publique avec des instruments de guerre.

La résidence dans les casernes n'étant plus indispensable pour recevoir la solde de janissaires, tous les principaux employés du gouvernement eurent soin de faire inscrire leurs domestiques sur les rôles des soldats actifs de ce corps et les firent salarier par l'état.

Les pensions de plusieurs oturacs ou vétérans furent souvent accumulées sur la tête d'un courtisan ou d'un valet; la solde même des janissaires, *étant* payée sur des certificats individuels des chefs de corps, fut soumise à un agiotage favorable à la malversation, et ruineux pour les soldats.

Ainsi la gloire, la discipline, les exercices, l'expérience militaire et la force morale et physique des janissaires disparurent; mais leur orgueil, leurs prérogatives, leur importance politique et les dépenses de l'état pour leur entretien s'accrurent au lieu de s'affaiblir, et le souverain se trouva maîtrisé par une troupe qu'il avait cherchée à réprimer en la dénaturant.

Le corps des janissaires, qui compte trois à quatre cent mille noms inscrits sur ses registres, et qui reçoit annuellement du gouvernement la

solde de plus de soixante mille soldats prétendus actifs, n'a jamais fourni dans le cours des trois dernières guerres un contingent de plus de vingt-cinq mille hommes. Ceux-ci, nouveaux dans l'exercice des armes et n'ayant pas l'habitude d'agir en masse, ne présentaient en général que l'aspect d'une cohue séditieuse plus bruyante que brave, et plus disposée à se disperser qu'à combattre.

Comme les principaux acteurs des révolutions de 1807 et 1808 appartiennent à toutes les classes du corps des janissaires, et quelques-uns même aux dernières, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la composition de ce corps.

Le corps ou orta des janissaires a été divisé par les règlements du grand Soliman en 196 odas, d'après le nombre des chambres qui étaient destinées à cette troupe dans les casernes de Constantinople. Ces 196 odas étaient divisés en 101 odas de jaja-beys, 61 de bolukis, et de 34 de seymanys. Les premiers, à qui la garde des places de guerre et des frontières était spécialement confiée, se distinguaient des autres par le droit qu'avaient leurs officiers de porter des bottes jaunes et d'accompagner à cheval l'aga des janissaires; tandis que ceux des bolukis et des seymanys ne pouvaient avoir que des bottes rouges et étaient obligés de suivre à pied leur général.

Cette organisation a éprouvé peu de changement. La distinction des couleurs des bottes existe encore; mais les fonctions et l'importance de ces trois corps se sont confondues. Comme nous l'avons dit, quelques-uns de ces odas ou régiments, tels que le trente-unième, sont très-forts, et renferment plus de dix mille soldats, et volontaires inscrits; d'autres n'ont pas deux cents hommes; la force de la plupart d'entre eux roule entre quatre et cinq cents janissaires de toutes dénominations. Le soixante-cinquième oda, auquel appartenait le soldat qui osa porter ses mains criminelles sur la personne sacrée d'Osman II, dans l'émeute de 1623, n'existe plus depuis cette époque, et malgré tant de séditions postérieures n'a pas encore cessé d'être un sujet d'anathème dans les prières du soir des janissaires.

La célébrité ou le discrédit de chacun de ces odas, ainsi que l'état de population et les dispositions plus ou moins belliqueuses des habitants du district particulier destiné à son recrutement, sont la cause de cette différence, que les militaires européens regardent, avec raison, comme une irrégularité monstrueuse et qui prouve combien le gouvernement turc est lié par les anciennes institutions devenues abusives.

Les premiers janissaires, qui habitaient plus

souvent les camps que les casernes, étaient distingués entre eux par les numéros des marmites employées à leur usage. De là provenaient le titre de Tchiorbadgy ou Directeur de la soupe donné au chef de chaque oda, et l'importance attachée aux fonctions de la cuisine.

L'atchy ou cuisinier, les karakauloudgys ou marmitons, les saccas ou porteurs d'eau devinrent les sous-officiers de chaque oda, et furent chargés de l'arrestation et de la punition des coupables. Les marmites elles-mêmes, étant le point principal de réunion des janissaires, acquirent une plus grande considération que les drapeaux. Le bairactar ou porte-enseigne fut subordonné à l'atchy ou cuisinier.

La division des janissaires par odas nécessita l'addition de deux nouveaux emplois. Les odas-bachy ou chefs de chambre, les vékils-khadgy ou dépensiers devinrent les lieutenants du tchiorbadgy; les premiers pour la surveillance et la discipline intérieure, et les autres pour la comptabilité et les vivres.

Les tchiorbadgys sont choisis par l'aga des janissaires, qui a coutume de vendre cette place à un oda-bachy pour la somme de cinq à six mille piastres. La solde d'un tchiorbadgy est peu de chose, mais ses profits sont assez considérables,

et ce titre ouvre la carrière aux premières dignités militaires de l'état. Les tchiorbadgys profitant du système corrupteur, qui règne dans toutes les branches du service public, s'efforcent de s'indemniser de leurs avances en disposant des emplois subalternes. Mais les odas-bachys, qui ne peuvent être choisis que parmi les janissaires du même oda, et qui n'ont pas entre leurs mains la distribution de la solde et des vivres, finances peu pour leur charge non lucrative. Tirés du nombre des janissaires du même oda, et ayant dû passer par tous les grades, ils sont regardés par les soldats comme leurs défenseurs naturels et jouissent d'une influence qui les rend formidables à leurs chefs.

La solde d'un oda-bachy est de cent vingt aspres par jour, celle du cuisinier est de quatre-vingt-dix, celle du bairactar de quatre-vingts; les marmitons et les porteurs d'eau reçoivent cinquante à soixante aspres; les oturacs ou vétérans ont jusqu'à quatre-vingt-dix aspres. La solde moyenne des simples janissaires est de vingt aspres (1).

---

(1) Cent vingt aspres valent une piastre turque. La piastre qui valait 4 fr. 80 cent. vers le commencement du 18e siècle est réduite actuellement à 20 sous.

Ces rapports, qui établissent une différence de solde trop faible entre des fonctions si différentes, ne pouvaient convenir qu'à un corps composé primitivement d'hommes égaux par leur état d'esclavage. Depuis la réduction de l'aspre à deux deniers, c'est-à-dire, à la cinquième partie de sa valeur primitive, la différence de solde entre ces divers emplois est devenue encore moins sensible; la considération, attachée au grade et à la supériorité d'appointements, a été réduite presqu'à rien; les officiers n'ont pu commander qu'en flattant les soldats, et le gouvernement a perdu le plus puissant moyen d'influencer la soldatesque par la voie de ses officiers.

Le corps des janissaires recevait du trésor public, vers la fin du XVII[e] siècle, la somme de trois mille sept cent quatre-vingt-quatre bourses (1) pour sa solde annuelle; ce qui fait un peu plus de neuf millions de francs, puisque la piastre turque valait alors environ quatre francs quatre-vingt centimes de notre monnaie actuelle. Cette milice reçoit actuellement près de 10,000 bourses. Si l'on ajoute à la solde le prix des comestibles fournis aux soldats, qui habitent les casernes de Constantinople et celles des

(1) La bourse est de cinq cents piastres.

places de guerre, on aura une somme d'environ vingt millions de nos francs pour le total des dépenses occasionnées à l'état par le corps des janissaires.

Les chefs principaux qui composent l'état-major général des janissaires sont, l'aga des janissaires (yenit-cheri-agasi), le seymen-bachi, l'istambol-agasi, le kiaya-bey, le yenit-cheri-efendi, le musuragasi; le bach-tehiaous et l'orta-tehiaous.

L'aga des janissaires est le chef suprême du corps. Il choisit à son gré tous les généraux et les colonels de son arme, fait arbitrairement la distribution des détachements qui doivent composer la garnison des villes de guerre confiées aux janissaires, et nomme les gouverneurs de ces places. Ces nominations, pour lesquelles il consulte ses intérêts pécuniaires et politiques, augmentent considérablement sa fortune et soutiennent son crédit.

Mais pouvant être destitué et mis à mort sans jugement, par ordre du Grand-Seigneur comme un de ses esclaves, l'aga des janissaires n'a de ressource pour éviter ou éloigner cette disgrâce que dans l'affection de ses soldats. C'est vers ce but que tendent ses principaux efforts; et lorsqu'il a réussi à acquérir sur les janissaires une

influence prédominante, il devient alors l'homme le plus dangereux pour l'autorité souveraine.

Mais la situation de ce chef est plus incommode que brillante, et plus dangereuse qu'utile; car s'il craint d'un côté les caprices du monarque et les intrigues d'une cour corrompue; de l'autre, il est en butte à tous les mouvements séditieux d'une soldatesque indisciplinée, qui, semblable à une populace devenue souveraine, ajoute plutôt foi aux accusations qu'aux éloges, n'encense que pendant un moment, et dont les caresses excessives sont toujours l'avant-coureur de la mort.

Les empereurs ottomans avaient coutume autrefois de conférer cette importante dignité à un de leurs itch-oghlans, élevés dans le sérail. Mais depuis que les janissaires sont devenus si puissants, c'est parmi les officiers de l'état-major-général ou parmi les simples tchiorbadgis, c'est-à-dire parmi des hommes élevés dans le corps et imbus des principes qui y dominent, que le Grand-Seigneur est obligé de choisir celui qu'il destine à remplacer un aga mort ou destitué, ou celui dont les fonctions ont cessé de droit après un an d'exercice. Cette limitation dans le choix des hommes appelés à cette haute dignité aurait

été le coup le plus terrible porté à l'autorité souveraine et à la tranquillité de l'empire, si les janissaires n'avaient eux-mêmes détruit l'effet de cette grande prérogative par leur indiscipline et leurs cruautés. Car la fin tragique de plusieurs agas, que les janissaires ont sacrifiés à leurs fureurs, a rendu timides la plupart de ceux qui ont été appelés à remplir ces fonctions précaires et dangereuses. Ceux-ci nageant entre deux écueils et instruits par le sort de leurs prédécesseurs, se sont toujours efforcés de comprimer les mouvements séditieux de leurs soldats, et ont montré de grands ménagements pour la cour.

Les dernières révolutions de Constantinople en sont un exemple. Excitées par des chefs subalternes et dirigées par les oulémas, toutes ces insurrections ont toujours entraîné et quelquefois englouti dans leur mouvement rapide les agas des janissaires; mais elles n'ont jamais reçu d'eux leur première impulsion.

Le seymen-bachi est le chef de ces odas de janissaires, qui sont compris dans la classe des seymanis. Il est le premier lieutenant de l'aga, a coutume de lui succéder et le remplace de droit sous le titre de yenit-chéri-agasi-caimacam toutes les fois que celui-ci s'éloigne de Constantinople en temps de guerre pour accompagner

le grand-visir et prendre le commandement des janissaires de l'armée.

Le yenit-cheri-kiaya-bey est le second lieutenant de l'aga des janissaires. Il expédie au nom de celui-ci les brevets des officiers et les ordres de mouvement et de service, et reçoit tous les rapports. On peut le regarder comme le chef d'état-major-général de ce corps.

L'istambol-agasi est le commandant particulier de tous les janissaires de Constantinople. Cet emploi est d'autant plus important, que c'est dans la capitale que les janissaires montrent leur funeste ascendant contre l'autorité du gouvernement.

Le yenit-cheri-efendi est le juge du corps. Tous les différens importants, qui s'élèvent entre les janissaires, sont soumis à son tribunal. Les soldats accusés d'un crime capital ou d'un acte d'insubordination qui cesse d'appartenir par sa gravité à la police intérieure et particulière des odas, sont renvoyés devant lui. Mais ses sentences sont soumises à l'approbation de l'aga des janissaires qui juge en dernier ressort.

Le musur-agasi est l'agent de tout le corps des janissaires auprès de la Sublime Porte, et tire son nom du musur ou cachet du corps, qu'il porte sans cesse sur lui. Il réside constamment

auprès du grand-visir. Son devoir est d'être le défenseur des intérêts collectifs et individuels des janissaires auprès du gouvernement. Il a le droit de réclamer ceux d'entre eux qui ont été arrêtés, afin de les envoyer à la police particulière de leur oda ou devant le yenit-cheri-efendi.

Le bach-tehiaous est chargé de l'admission des nouveaux soldats et de tenir les registres du corps. Il doit recevoir les derniers en les tirant par l'oreille et en leur donnant un soufflet. Ce traitement, qui n'est pas humiliant dans un pays où les coups ne sont que le simple châtiment d'une faute commise, avait pour but de faire sentir aux jeunes esclaves admis dans ce corps leur extrême dépendance à l'égard de leurs supérieurs et la soumission aveugle qu'ils leur devaient.

L'orta-tehiaous est chargé de l'exécution de toutes les sentences prononcées par l'aga des janissaires, par le yenit-cheri-efendi ou par les chefs des odas. Il est aidé dans ces opérations par deux tehiaous.

Tout janissaire condamné à mort perd ce titre honorable avant d'être exécuté. Son nom est rayé des registres de son oda. Cet exemple de respect pour l'honneur du corps avait un effet puissant et utile, lorsque les janissaires étaient des esclaves

enorgueillis par la victoire et habitués aux vertus de leur état par un rude apprentisage et par une discipline sévère. Il n'est plus qu'une simple formalité depuis que ce corps est confondu avec la nation musulmane.

Depuis que les janissaires sont devenus dangereux au Gouvernement par leurs fréquentes révoltes et presque inutiles à la défense de l'état par leur ignorance et leur indiscipline, il paraîtrait de l'intérêt du souverain de corriger ou de licencier cette milice pernicieuse. Le premier de ces deux partis serait le plus sage, puisque ce corps par son ancienneté, ses services et son état actuel est devenu un des éléments essentiels de cette monarchie militaire. Le second n'est pas praticable, tant que la Turquie voudra être une puissance indépendante; car pour licencier le corps des janissaires, il faudrait leur opposer une nouvelle milice tirée de la nation et nous avons vu que la partie la plus vigoureuse et la plus guerrière de la jeunesse musulmane a coutume de se faire inscrire dans les odas de janissaires.

La régénération des janissaires était praticable, lorsque ce corps ne contenait que des esclaves quelquefois turbulents mais toujours faciles à ramener. Depuis que la composition de ce corps a changé de nature, et que des monarques éner-

vés ont mieux aimé porter la langueur des harems dans le sein de la discipline militaire que de soumettre eux-mêmes et leurs soldats à la vie dure et rigoureuse des premiers temps, les janissaires ne pourront être corrigés que lorsque le souverain et la nation le seront eux-mêmes.

Un prince qui, né dans le sérail, élevé dans la mollesse, captif pendant la meilleure partie de sa vie, et enchaîné dans ses opinions par les préjugés les plus propres à abrutir l'esprit humain, porterait sur le trône le discernement nécessaire pour connaître le néant de sa grandeur apparente et les vices des institutions actuelles, et qui, en faisant les réformes indispensables, donnerait lui-même l'exemple des vertus et des qualités qu'il voudrait inspirer à ses ministres et à ses soldats, serait un phénomène extraordinaire qu'il n'est guère raisonnable d'attendre et d'espérer.

Les malheurs des dernières guerres auraient dû ouvrir les yeux aux Turcs. Mais, comme les armées victorieuses des Russes n'ont pas encore passé la chaîne des Balkans, la populace de Constantinople et les habitants de l'Asie mineure, égarés par les jactances des janissaires, attribuent ces revers à la trahison.

Les oulémas, qui connaissent la véritable

cause du mal, se contentent d'attribuer les nombreuses disgrâces des dernières campagnes à la colère céleste, et ne manquent jamais de proposer de l'apaiser par le sacrifice des ministres qui leur donnent de l'ombrage par leurs talents ou par leur influence.

Il est à craindre que cet aveuglement ne se dissipe que lorsque, attaqués par des armées nombreuses, dont la marche ne sera plus gênée par des considérations politiques, ils verront leurs troupes dispersées, la Romélie envahie, Constantinople menacé et les Grecs en armes.

Alors ils reconnaîtront leurs funestes erreurs, et regretteront de n'avoir pas adopté le régime militaire des Francs, de s'être laissé aveugler par des prêtres ambitieux, et d'avoir affaibli l'autorité de leur souverain. Heureux, si en portant en Asie ce tardif repentir, ils y adoptent des idées et des institutions propres à les rendre une puissance respectable dans ce continent, qui fut le berceau de leur grandeur et où ils pourront former encore une nation nombreuse et respectable!

Malgré les reproches qu'on doit faire aux janissaires, on ne peut cependant s'empêcher de reconnaître que l'existence de ce corps est une

des causes qui ont le plus contribué à la conservation de l'intégrité de cet empire contre les entreprises intérieures des pachas et des gouverneurs des provinces; car il forme une puissante corporation, qui étend ses nombreuses ramifications dans toutes les provinces, et qui ne reçoit son mouvement que d'elle-même ou de son chef.

Avant qu'un pacha parvienne à acquérir assez de richesses pour se procurer une armée particulière et permanente et se mettre à l'abri de l'avidité et des persécutions du gouvernement, les janissaires de sa province sont pour lui ce que sont ceux de la capitale à l'égard du Grand-Seigneur et de ses ministres. Leurs menaces et leurs mouvements ont souvent paralysé dans leur origine les projets criminels d'un pacha plus ambitieux que puissant; et leurs plaintes, adressées à leur chef, et portées par lui au pied du trône, ont coûté la vie à plusieurs de ces gouverneurs.

Nous avons vu que les janissaires, devenus formidables à l'autorité souveraine, se sont constitués d'eux-mêmes les tuteurs des princes captifs du sérail. En arrachant plusieurs d'entre eux à la mort qui leur était destinée par des empereurs ombrageux et cruels, ils ont empêché plus

d'une fois l'extinction entière de la maison ottomane, et ont par conséquent sauvé l'empire.

Mais c'est assez parler du corps des janissaires ; les détails précédents suffiront pour en donner une idée exacte. Nous allons faire connaître les autres corps militaires qui, sans avoir la même importance politique, sont susceptibles de devenir plus utiles pour la défense de la Turquie.

De l'Artillerie.

Nous commencerons par le corps des topchis ou canonniers. Les mémoires intéressants du baron de Tott nous apprennent que sous le règne de Moustapha III et d'Abdul Hamid, les Turcs n'avaient pas encore de canons de campagne. Cependant ils s'étaient montrés autrefois égaux, et quelquefois supérieurs aux autres nations européennes dans l'usage de l'artillerie, et avaient profité avec soin de toutes les nouvelles découvertes. Leurs progrès ne se sont arrêtés que lorsque les oulémas et les janissaires, en paralysant complètement l'action du Gouvernement, curent porté l'inertie dans toutes les branches de l'administration publique,

Depuis cette époque, l'orgueil des Turcs n'é-

tant plus nourri que par le souvenir de leurs anciennes victoires, les porta à concevoir une admiration stupide pour les instruments de guerre qui les leur avaient procurées, et à dédaigner autant par indolence que par mépris les progrès successifs des Francs dans l'art militaire.

Les batteries de côte étaient armées de canons monstrueux, dont quelques-uns sans affûts, sans tourillons, sans boutons de culasse, et ne pouvant être remués, servaient à lancer des boulets de granit de sept à huit cents livres. La principale défense des remparts de leurs villes de guerre, consistait dans des canons, qui placés sur des affûts longs et massifs, lançaient des boulets de cent vingt livres, et nécessitaient l'emploi de plus de vingt canonniers pour être remis en batterie.

A ces armes gigantesques, dont les batteries de côte et les places de guerre continuent à être encore hérissées, ils ajoutaient pour leur artillerie de siège, des pièces de canon de tous les calibres, depuis celui de quarante jusqu'à celui de douze; et, par un sentiment de haine contre toute innovation, ils conservaient avec soin aux pièces nouvellement fondues et à leurs affûts les proportions et les formes qu'elles avaient dans le temps de leur adoption en Turquie.

attelées avec des chevaux. Ses ordres menaçants, son zèle et sa fermeté ne produisirent d'autre effet que de faire fondre, monter et équiper à Constantinople quelques pièces d'artillérie légère par les soins du baron de Tott. Celui-ci forma une centaine de canonniers.

Ces nouveaux canons ne furent pas envoyés aux armées; les efforts du baron de Tott pour perfectionner les diverses branches de l'artillerie, devinrent inutiles. Moustapha III mourut; la paix se fit, et rien ne fut changé dans le personnel et le matériel de l'artillerie ottomane.

Dans la guerre terminée par le traité de Yassy, les défauts de l'artillerie turque se firent d'autant plus sentir que celle des Russes s'était beaucoup perfectionnée pendant la paix précédente. Mais l'indolent et vieux Abdul Hamid n'avait ni volonté ni intelligence, et faisait consister la sagesse à laisser régner tous les abus.

Selim III, doué d'un génie actif, et animé par l'exemple de son père (Moustapha III), forma la résolution hardie de régénérer ses armées et sa nation. Il demanda des officiers intelligents à la France, à la Suède et à l'Angleterre, accueillit ceux qui lui furent envoyés par ces puissances amies, les encouragea par ses largesses et adopta

plusieurs de leurs projets pour le génie, la marine et l'artillerie.

Les fonderies turques avaient été dirigées avec assez d'intelligence vers la fin du dix-septième siècle, par un renégat italien, nommé Sardi, autrefois officier de l'artillerie vénitienne. Cependant celui-ci, que les Turcs regardent comme le régénérateur de leurs anciens établissements de Tophané, et dont les écrits en langue turque sur l'artillerie existent encore et sont estimés, se contenta de perfectionner les fourneaux, la composition des moules, la fonte et la polissure des canons; mais il se vit obligé de suivre les anciens modèles.

La fonderie de Tophané, mise par les officiers français sur un pied respectable, fut destinée à servir de modèle aux autres établissements du même genre. Les fourneaux furent perfectionnés; on discontinua de couler des canons au-dessus de trente-six livres de balle; on adopta les nouvelles dimensions des pièces françaises. Des canons de 12, 8 et 4 furent exclusivement destinés à l'usage de l'artillerie de campagne, d'après le système qui régnait alors en France. La construction des affûts fut dirigée par des ouvriers français. Ceux-ci ne tardèrent pas à former des élèves habiles. On abandonna,

dans la fonte des canons de bronze, l'usage inutile des noyaux; et les pièces, coulées entières, furent forées par des alézoirs verticaux et horizontaux, qui existent et qui ont été perfectionnés depuis cette époque.

Les nouveaux changements ne furent pas adoptés avec un esprit servile d'imitation pour tout ce qui tenait à l'artillerie française; car les Turcs, ayant remarqué, par des expériences répétées, que les obusiers alongés de six pouces des Russes avaient une portée plus étendue que ceux que la France leur avait envoyés, ils les préférèrent à ces derniers et les adoptèrent. Ils ont ajouté-dernièrement, par des raisons semblables, des pièces de six, suivant le modèle autrichien, à leur artillerie de campagne.

Les oulémas et les janissaires ne firent entendre aucun murmure à l'occasion de ces changements opérés dans le matériel de l'artillerie, parce que les malheurs des dernières guerres en avaient fait sentir la nécessité : ces innovations utiles ne faisaient d'ailleurs aucun tort à leurs priviléges; mais lorsque le sultan Sélim voulut organiser le personnel de l'artillerie, et parut disposé à adopter pour cette arme le système d'organisation et la discipline des Francs, il con-

nut bientôt par les murmures des soldats combien cette entreprise serait dangereuse.

Ce monarque laissa aux topchis leurs titres et leurs prérogatives de janissaires; mais il divisa ce corps en cent dix odas de cent vingt hommes chacun. Les officiers et sous-officiers de ces odas devaient avoir les mêmes titres, jouir de la même solde et obtenir les mêmes récompenses que ceux des janissaires; mais la solde moyenne du simple canonnier, au lieu d'être de vingt aspres par jour, fut portée à quarante aspres, afin que cet encouragement utile servît à grossir ce corps, que le sultan Sélim avait résolu de soumettre à une discipline sévère, et dont il voulait se servir comme d'un modèle et d'un appui pour ses autres réformes militaires.

Le chef du corps, sous le titre de topchy-bachy, obtint les honneurs de pacha à deux queues, et reçut trente mille piastres d'appointements annuels; mais on lui ôta les droits abusifs, qu'il retirait de la fabrication de la poudre, des fonderies, et de la vente des emplois. Un nazir ou intendant fut chargé de l'administration des vivres, de la solde des troupes et de la comptabilité de toutes les dépenses relatives aux établissements d'artillerie, et reçut dix mille piastres d'appointements. Ces deux chefs, natu-

rellement rivaux, eurent des attributions qui les forcèrent de se surveiller mutuellement, et purent correspondre séparément avec le grand-vizir.

Cependant dans la crainte que leur intérêt personnel ne les réunît pour tromper le gouvernement et le voler, le sultan Sélim ordonna que toutes les opérations importantes, relatives à l'artillerie et aux établissements qui en dépendent; seraient discutées et déterminées dans un divan composé du topchi-bachi, du nazir, du directeur des fonderies et de tous les tchiorbadgis du corps, qui se trouveraient à Constantinople.

L'ambassadeur de France, Aubert-du-Bayet, avait amené avec lui à Constantinople un détachement d'artillerie à cheval. Les manœuvres promptes et précises de ces canonniers, et les mouvements rapides des pièces, qui pouvaient suivre partout la cavalerie, même sur les chemins les plus difficiles, étonnèrent et enchantèrent les Turcs. On s'empressa d'imiter les Français; on aggrégea deux compagnies d'artillerie à cheval au corps des topchys. Tous les canonniers turcs désirèrent faire partie de ce nouveau corps d'élite; une émulation utile s'établit entre les soldats admis à cet honneur. Leur bonne volonté et les excellentes qualités des chevaux turcomans ren-

dirent bientôt ces nouvelles compagnies comparables par la vivacité des feux, la célérité des manœuvres et la bonté des attelages à tout ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre dans les armées européennes. Ce corps s'accrut par la suite, et s'élève en ce moment à près de 800 hommes.

La discipline des artilleurs à pied et à cheval fut sévère sous le gouvernement du sultan Sélim. Tous les soldats non mariés étaient astreints à se retirer le soir dans les casernes, où l'on avait rétabli les lois rigoureuses qui existaient autrefois parmi les janissaires, et les sages précautions qui tendaient à garantir la jeunesse du plus affreux des vices. Les canonniers se rassemblaient deux fois par jour et s'exerçaient trois fois la semaine aux manœuvres du canon; ils avaient reçu un uniforme distinctif, lequel assorti au costume asiatique, était cependant commode pour la guerre et convenable aux fonctions de leur état.

Depuis la déposition du sultan Sélim la discipline des topchis s'est affaiblie; les exercices sont devenus plus rares et les mœurs moins pures. Cependant le bon esprit établi dans ce corps par le sultan Sélim, dont la mémoire est toujours chère aux topchis, n'est pas entièrement éteint. Les canonniers se rassemblent encore une fois la semaine pour s'occuper de manœuvres, et se

distinguent des autres militaires par leur bonne conduite envers le public et par leur entière soumission au gouvernement.

Les arabadgis ou conducteurs de l'artillerie ne se composaient autrefois que de charretiers de toutes religions, et principalement de Bulgares, ramassés à Constantinople ou sur les routes que les armées traversaient pour se rendre aux frontières. Le sultan Sélim les organisa militairement et leur donna un chef particulier, connu sous le titre d'arabadgi-bachi : mais l'institution de cette troupe est restée imparfaite, et les arabadgis, conservés en petit nombre en temps de paix, sont bien loin de ressembler à ces soldats du train, si braves, si patients et si utiles, qui sont devenus depuis vingt ans une arme importante dans les armées européennes.

Les dépenses totales du corps des topchys et des établissements qui en dépendent, montent à près de quatre millions de francs; mais on ne fait pas entrer dans cette somme la valeur du cuivre fourni par les riches mines de Tocat, du fer qu'on retire du mont Hémus, et des bois qui sont coupés dans les forêts impériales. L'abondance du cuivre, ses bonnes qualités et la facilité de son transport par mer de Trébisonde à Constantinople, ont engagé la Porte à n'employer que ce

métal pour son artillerie de terre et de mer, et à ne faire usage du fer que pour les projectiles de toutes espèces.

Des Combaradgis ou Bombardiers.

Les bombardiers ou combaradgis forment un corps séparé de celui des topchys, et ont un chef particulier, connu sous la dénomination de combaradgi-bachi. Leur organisation est tout-à-fait différente de celle des topchis et des janissaires, et annonce la nouveauté de leur institution. Ils sont divisés en escouades de quinze hommes chacune, sous la surveillance d'un chef qui porte le titre de calfa. L'officier qui commande cinq de ces escouades, prend le titre de bach-calfa; et il existe douze de ces officiers supérieurs dans tout le corps des combaradgis.

Les bombardiers faisaient partie autrefois du corps des canonniers; mais la difficulté de trouver dans toute l'artillerie ottomane des hommes capables de faire le service des mortiers à bombe, engagea au commencement du dix-huitième siècle le célèbre renégat, baron de Bonneval (1),

---

(1) Le baron de Bonneval fut la victime de son caractère difficile et intraitable. Il servit d'abord la France, sa patrie, contre l'Autriche, combattit ensuite en faveur

connu depuis sous le nom d'Almet-Pacha, à proposer au gouvernement turc de former un corps particulier de bombardiers, dont il devint le chef. Ce corps, composé primitivement d'Albanais et de Bosniaques, dont les combaradgis actuels portent encore le bonnet distinctif, se fit d'abord remarquer par une discipline sévère et par son instruction. Mais, négligé bientôt par le gouvernement, dont il avait fixé dans les premiers temps l'attention et la bienveillance, il commença à décliner, et tomba enfin dans cet état de torpeur et d'inertie, où languissaient tous les corps militaires au moment de l'avénement du sultan Selim.

Ce prince rétablit l'ancienne discipline, ordonna des exercices fréquents, perfectionna tous les établissements relatifs à cette arme par des règlements sages, leur assigna les fonds nécessaires, et mit à la tête de ce corps un renégat anglais très-intelligent, du nom de Campbell,

---

de celle-ci contre la France, alla enfin offrir ses services aux Turcs et trahit sa religion pour se venger des mauvais traitements qu'il prétendait avoir reçus de la cour de Vienne. Il mourut négligé et méprisé par les Turcs, qui l'avaient d'abord accueilli et fait pacha à deux queues. Sa famille existe encore en Turquie et languit dans la misère.

qui avait été officier supérieur dans les armées britanniques (1).

Des Laghumdgis ou Mineurs.

Les laghumdgis ou mineurs sont séparés des bombardiers, sous les ordres d'un chef particulier, intitulé laghumdgis-bachi. Leur organisation et leur costume sont semblables à ceux des bombardiers. Ils sont divisés en escouades de quinze hommes, et ont pour officiers des calfa et des bach-calfa. Leur force totale est d'environ deux cents hommes. Ils s'exercent fréquemment à la construction des mines, pour lesquelles ils ont des tables, tirées des ouvrages français rela-

(1) Ce malheureux Campbell, connu par les Turcs sous le nom de *Ingliz-Moustapha*, est mort dans la plus profonde misère. Un autre renégat anglais, nommé *Sélim*, homme de beaucoup d'esprit et de talents, a été encore plus malheureux que Campbell. Il n'a pas eu, comme lui, de place éminente et est mort, dit-on, dans le désespoir et la mendicité. Le sort de ces renégats ne paraît pas malheureux aux Turcs, qui sont accoutumés à ces instabilités de fortune, et qui passent sans s'émouvoir de l'opulence à la misère ; mais il n'est pas encourageant pour les Francs, qui croient parvenir à un état brillant et heureux en Turquie en abjurant la religion de leurs pères.

tifs à cet art, et mettent dans leur construction beaucoup de temps, de patience et de solidité ; mais il n'existe parmi eux aucun officier qui entende parfaitement la théorie des mines et des contremines, et qui puisse faire un bon usage de ces moyens puissants d'attaque et de défense.

Autrefois les calfa et bach-calfa des bombardiers et des mineurs devaient servir également comme ingénieurs militaires, et avaient ordre de se rendre deux fois par semaine à l'école de Sulidzé, où des khodgeas ou professeurs étaient destinés à leur donner des leçons sur les mathématiques, le dessin et les fortifications. On n'obéissait point à cet ordre ; des khodgeas ignorants, quoiqu'assez bien salariés, se rendaient en vain à l'école aux jours fixés pour instruire les officiers de ces deux corps. Personne ne se présentait ; les khodgeas ne portaient aucune plainte ; les chefs n'y mettaient aucun intérêt ; le gouvernement ne demandait aucun rapport ; et les Turcs, qu'on regarde comme les inventeurs du système bastionné, et qui les premiers ont fait usage de parallèles et de tranchées, n'avaient plus parmi eux un seul officier qui fût en état de conduire un siége.

Des Muendis ou Ingénieurs militaires.

Mécontent de la défense des places d'Oczakow et d'Ismaëlow, dans laquelle les Turcs n'avaient montré qu'un courage aveugle, le sultan Sélim, qui avait senti combien il lui était important d'avoir de bons ingénieurs militaires, résolut de donner une organisation plus parfaite à ce corps et à l'école de Sulitzé. Les vieux khodgeas furent renvoyés et remplacés par d'autres professeurs qui avaient été autrefois les élèves volontaires du général Lafitte (1). Des jeunes gens furent admis à l'école de Sulitzé, depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de douze, et reçurent par voie d'encouragement les vivres et un traitement de quinze piastres par mois.

Ceux de ces élèves, qui après quelques années d'étude, avaient acquis assez de connaissances pour se rendre utiles, passaient à une classe

---

(1) Le général Lafitte avait été envoyé en Turquie par l'ancien gouvernement royal. Il resta près de quatorze ans à Constantinople, y forma plusieurs élèves dans la science des fortifications, et fut chargé de quelques opérations pendant la guerre qui éclata entre les Turcs et les Russes en 1787.

supérieure et obtenaient, sous le titre de muendis-calfa ou sous-ingénieurs, des appointements de trente à quarante-cinq piastres par mois. Tous les professeurs de l'école de Sulitzé et une vingtaine d'anciens élèves, qui après huit ans d'étude avaient donné par leurs travaux des preuves suffisantes de leurs talents et de leurs connaissances dans le génie militaire, formaient le corps des muendis ou ingénieurs.

Le traité de l'attaque et de la défense des places, de Vauban, qui avait été déjà traduit en turc par un prince de Valachie, fut imprimé. Des traductions de plusieurs autres ouvrages sur l'art militaire et les mathématiques obtinrent le même honneur. Une bibliothèque, composée des meilleurs livres français sur l'art de la guerre, la physique, l'artillerie et les fortifications, et contenant près de quatre cents volumes, parmi lesquels on distingnait l'Encyclopédie française, fut établie à l'école de Sulitzé pour l'usage des professeurs et des élèves. On y ajouta des instrumens excellents, qu'on fit venir d'Angleterre, pour faire des opérations geodésiques. Un professeur de langue française fut attaché à cette école, et parut une nouveauté extraordinaire et hardie dans un établissement d'éducation où des musulmans seuls pouvaient être admis. Enfin

quelques officiers supérieurs du génie militaire, français ou anglais, furent employés successivement pendant plusieurs années pour être les directeurs principaux de l'école de Sulitzé et pour surveiller et instruire les professeurs et les élèves.

L'ancienne loi, qui ordonnait aux calfa et bach-calfa des bombardiers et des mineurs de se rendre deux fois la semaine à l'école de Sulitzé ; continua à subsister ; mais on dispensa ceux d'entre eux, qui étaient avancés en âge, de cette obligation inutile, et l'on réserva la moitié des emplois d'officiers de ces deux corps pour les élèves de l'école. Le meinmar-aga, qui est le contrôleur général de tous les édifices publics et particuliers, fut attaché avec tous les officiers, qui dépendent de lui, au corps du génie militaire. Le Sultan déclara dans son Kattichérif, que cet emploi honorable et utile cesserait d'être accordé à la faveur, et qu'il servirait de récompense, à l'avenir, à ceux des ingénieurs militaires qui se seraient distingués par leur zèle, leurs connaissances et leurs services.

Le sultan Sélim, qui avait étudié avec fruit dans les écrits laissés par les Arabes, les ouvrages d'Aristote et les sciences physico-mathématiques, et qui était regardé par les Turcs comme

mais il s'en console en pensant que de plus grands malheurs pouvaient lui arriver . que ce choix lui sauve la vie, et qu'en perdant une grande partie de ses richesses, il acquiert le droit de solliciter un nouvel emploi qui l'indemnisera bientôt de toutes ses pertes.

Des Toulumbadgis ou Pompiers.

Les toulumbadgis ou pompiers forment un corps destiné à arrêter les incendies, et sont divisés à Constantinople, en quatre odas de deux cents hommes chacun. Ils tiennent par leurs institutions au corps des janissaïres, dont ils ont été tirés primitivement et sont habillés comme les artilleurs.

Les ravages effrayants causés par les incendies ont fait établir des règles sévères de précaution et de police pour arrêter les progrès des flammes et empêcher les vols et les autres crimes, qui ont coutume d'accompagner ces funestes événements. Aussitôt que les cris alarmants de feu se sont fait entendre du haut des tours destinées à cet usage, et que la voix lugubre des gardes de nuit les a repétés dans tous les quartiers de Constantinople, le grand-visir, le capitan-pacha, l'aga des janissaires et tous les commandants militaires

doivent quitter leurs palais pour se porter en toute hâte au lieu de l'incendie. Le Grand-Seigneur *lui*-même est obligé par l'usage de sortir de son *harem*, de monter à cheval et quelquefois de traverser le Bosphore au milieu d'une nuit orageuse pour donner l'exemple du zèle, animer les travailleurs et effrayer les scélérats.

Si dans ces occasions malheureuses le Grand-Seigneur arrive au lieu de l'incendie avant son grand-visir, celui-ci est condamné à lui payer une forte amende. Le capitan-pacha et l'aga des janissaires sont traités de même, s'ils se laissent précéder par le visir, et ils exercent un droit semblable à l'égard de leurs subordonnés. Ces règlements institués par Mahomet II, confirmés par les canons du grand Soliman, et conservés par l'usage, sont très-louables et rappellent l'activité des premiers empereurs turcs.

Mais ils servent quelquefois à causer le mal qu'ils sont destinés à détruire: Car lorsque les janissaires mécontents de leur souverain veulent lui donner une leçon utile, ils mettent le feu dans un des quartiers de Constantinople et l'obligent ainsi à venir entendre par lui-même leurs menaces séditieuses et les motifs de leur mécontentement.

Que de chagrins, d'inquiétudes et de fatigues

les monarques ottomans n'éviteraient-ils pas, que de malheurs et de désastres seraient épargnés aux habitans de Constantinople et des villes turques, si, au lieu de rues étroites et de maisons bâties en bois, le gouvernement pouvait exiger que tous les édifices publics et particuliers fussent construits à l'avenir avec des pierres ou des briques si communes dans ce pays et si durables sous ce climat conservateur!! Mais l'usage ennemi de toute innovation engage les Turcs et leurs sujets à bâtir leurs maisons comme elles l'étaient autrefois. Aucun d'eux ne consent à mettre ses propriétés à la disposition d'un gouvernement toujours avide et nécessiteux et à renoncer à son terrain pour y percer des rues ou des places publiques; les lois et les oulémas viennent à l'appui de ces prétentions particulières; la religion sanctionne cette résistance en consacrant le principe dangereux, qu'il est inutile de s'opposer aux arrêts du destin. Enfin le souverain sans forces, voit sa capitale devenir tous les jours la proie des flammes sans pouvoir prévenir les effets d'un si funeste aveuglement.

Des Dgébedgis

Les dgébedgis forment un corps très-ancien, dont l'existence est particulière à la Turquie et dont les fonctions ont toujours été d'accompagner les équipages, les vivres et les munitions de guerre dans les marches, et de les protéger durant les combats. Ce corps qui devrait être composé d'armuriers pour la réparation des armes et de soldats disciplinés pour la défense des équipages n'existait que de nom avant le sultan Selim. Cependant il figurait pour une somme assez forte dans les dépenses du trésor public. Mais les timars destinés au paiement des officiers, étaient partagés entre les principaux employés du sérail et de la Porte, et la solde des dgébedgis détournée de sa première destination ne servait guères qu'à alimenter la foule des valets, des intrigants et des espions, qui entouraient ces grands personnages.

Le mal était si enraciné, que le sultan Selim ayant voulu rendre à ce corps sa première organisation ne put pas y réussir entièrement. La déposition de ce monarque a fait renaître les anciens abus; et ce corps, qui compte près de quatre mille hommes sur ses registres, qui

possède de droit plus de soixante timars et qui retire près de 600,000 fr. du trésor public, aurait peine à réunir cinq cents hommes effectifs pour marcher à la suite des armées.

Le sultan Selim, en rétablissant l'ancienne discipline des dgébedgis avait l'intention de réunir les armuriers de ce corps dans une ou plusieurs manufactures d'armes, afin de pouvoir mettre de l'uniformité dans l'armement des troupes ottomanes. Mais ses tentatives n'eurent qu'un faible succès. Les armuriers de Constantinople, dont une grande partie appartenait au corps des dgébedgis, crièrent contre ces innovations sous le prétexte que leur but impie était de changer la forme de ces armes terribles, avec lesquelles les fidèles Ottomans avaient conquis tant de royaumes. Les autres corps de métiers de la capitale s'intéressèrent à leurs cris et à leurs prétentions et le Sultan, conseillé par des ministres intéressés à la conservation des abus, se vit obligé d'abandonner ou de modifier ses projets.

Chaque armurier suivit sa routine particulière. Les soldats turcs continuèrent à se pourvoir eux-mêmes, suivant leur caprice, d'armes de toutes formes et de toutes espèces. Les nizamgedittes mêmes ne purent jamais être armés d'une manière uniforme, parce que les manufactures

établies par le sultan Selim ne suffirent pas à leur fourniture.

Les armes d'un soldat turc (infanterie ou cavalerie) consistent en général en un fusil, dont le canon et la batterie ressemblent à ceux des fusils espagnols, en un sabre courbe et une paire de longs pistolets. Peu d'entre eux font usage de la baïonnette, quoique les etfas des muftys aient reconnu l'utilité de cette arme, laquelle, adoptée par les nizam-gedittes, a presque entièrement disparu depuis leur abolition.

Des Spahis ou cavalerie permanente soudoyée par l'Etat.

Les Spahis sont divisés en six buluks ou régiments dont chaque chef s'appelle buluk-agassi. Le premier buluk, fort d'environ huit mille hommes, se distingue des autres par la cornette rouge, et a pour chef le spahilar-agassi ou général commandant le corps des spahis.

Le second buluk marche sous la cornette jaune. Il n'est composé que d'environ 500 cavaliers; mais il est commandé par le selictar-agassi ou le porte-glaive du sultan. C'est aux spahis de la cornette jaune, qui formaient la principale force des armées d'Osman I^er^, qu'on doit attribuer les

premiers succès des osmanlis et la fondation de cet empire. Ils jouissent de très-grands priviléges. Leur chef est un des personnages les plus importants du sérail ; tous les cavaliers de ce buluk sont traités comme officiers, et ont leurs appointements assignés sur des fiefs ou timars. Les pages du Grand-Seigneur ambitionnent la faveur d'être admis dans ce corps distingué, qui fait un service constant auprès de la personne du monarque.

Le 3°. buluk de la cornette verte est fort d'environ mille hommes.

Le 4°. buluk, distingué par la cornette blanche, est de la même force que le précédent.

Le 5°. et le 6°. buluk, qui ont des cornettes mi-partie rouge et jaune et verte et blanche, forment ensemble un effectif d'environ quinze cents cavaliers.

Le corps entier des spahis est d'environ douze mille hommes. Il était beaucoup plus considérable autrefois : mais cette cavalerie, qui coûte près de trois millions de francs au trésor public, ayant excité plusieurs fois des troubles à Constantinople, a été envoyée en Asie.

Les spahis se montrèrent turbulents et séditieux long-temps avant les janissaires, parce qu'ils abandonnèrent beaucoup plus tôt que ces der-

niers les règles sévères de leur ancienne discipline. La sublime Porte, voulant se délivrer de ces cavaliers incommodes, se servit des janissaires pour les réprimer, et n'eut pas de peine à diminuer leur nombre, en limitant l'achat des chevaux sous le prétexte souvent bien fondé des embarras du trésor public.

Des Tchiaous.

Les tchiaous formaient autrefois un des corps de la cavalerie permanente soudoyée par l'état; mais ils ne servent en général aujourd'hui que comme huissiers de justice en temps de paix, et comme courriers en temps de guerre. Ils sont au nombre d'environ neuf cents à Constantinople. Leur chef, connu sous le titre de tchiaous-bachy, doit rester constamment auprès du grand-visir, fait exécuter ses ordres, et est chargé de lui présenter tous les personnages importants qui obtiennent l'honneur d'une audience publique. C'est à ce titre qu'il fait les fonctions d'introducteur des ambassadeurs.

Les tchiaous coûtent peu à l'état et sont payés sur des timars et sur les profits qu'ils retirent des jugements dont l'exécution leur est confiée.

Tels sont les corps d'infanterie et de cavalerie,

qui étant constamment sur pied reçoivent leur solde du trésor public. Ils forment la milice régulière et disponible, connue sous le nom de capiculi ou d'esclaves de la Porte : mais, outre cette milice capiculi, le gouvernement turc a le moyen d'accroître considérablement ses armées en temps de guerre, en appelant à lui les troupes connues sous les noms de topraclis et de serratculis, et les corps particuliers commandés et soudoyés par les pachas.

Des Topraclis ou des troupes féodales fournies par les Zaims et les Timariots.

Les topraclis (1) ou troupes du pays sont la même chose que les rassemblements des arrière-bans de nos anciennes monarchies féodales : mais les fiefs ou timars sont mieux réglés en Turquie, qu'ils ne l'étaient dans le reste de l'Europe, parce que le gouvernement a toujours été assez fort pour empêcher ces terres féodales de devenir entièrement héréditaires dans les familles. Le possesseur d'un fief n'a aucun droit légitime de domination et de justice sur les personnes qui l'habitent. Sa seule prérogative est de retirer la dîme des biens

(1) Toprac veut dire *terre* ou *pays*.

qui ont été destinés à cet usage dans le temps de la conquête, où le produit des terres réservées pour la couronne et concédées précairement par le souverain.

Lorsque les Turcs s'emparaient d'un pays possédé par des Chrétiens; ils avaient toujours coutume de partager en trois parties les domaines nationaux et les impôts territoriaux. La première de ces portions appartenait aux mosquées; la seconde à la couronne, et la troisième était destinée à composer des ziamettes et des timars en faveur des serviteurs et des défenseurs de l'état. La partie destinée aux mosquées n'a fait que s'accroître aux dépens de la couronne par les fondations pieuses et trop fréquentes des monarques ottomans. Les ziamettes et les timars, qui sont toujours restés les mêmes, ont cessé de répondre au but utile et politique qu'on s'était proposé en les créant. Les revenus appartenant à la couronne ont été détournés en grande partie de leur destination primitive par l'avidité des ministres, des officiers du sérail et de la foule des principaux agents de l'autorité souveraine.

Le territoire de l'empire ottoman est divisé en 210 Beys, en 300 Zaïms et en 50,000 Timariots. La différence de revenus établit la subordination de ces divers grades. Les timariots

doivent marcher sous les ordres des zaïms ; ceux-ci obéissent aux beys ; ces derniers sont sous le commandement des pachas : mais cette dépendance relative entre les beys, les zaïms et les timariots n'existe qu'en temps de guerre et pendant leur réunion. Ils rentrent tous en temps de paix sous la juridiction commune des pachas, des ayans militaires et des cadis.

Chacun de ces possesseurs de fiefs doit se faire accompagner d'un homme à pied à raison de cinq mille aspres de son revenu ; la masse résultante de tous ces rassemblements devrait être d'environ cent vingt mille hommes (cavalerie et infanterie mêlées) : mais, malgré les ordres menaçants de la Porte, il est rare de voir dans les armées ottomanes plus de trente mille hommes appartenant à la classe des topraclis. Il est inutile de parler de la discipline et de l'utilité de ces corps de troupes, rassemblés à la hâte, combattant sans ordre, variant sans cesse et dispersés pendant la paix.

Des Serratculis ou troupes des frontières.

Les serratculis sont chargés spécialement de la défense des frontières de l'empire. Ils se composent d'infanterie et de cavalerie. L'infan-

terie serratculi se divise en trois parties, les azzaps ou soldats d'élite, les seymenys et les musselins : ces derniers servent en général comme pionniers et sont employés aux réparations des routes et aux travaux militaires. La cavalerie serratculi se compose de gungiullis ou grosse cavalerie, qui reste dans les places de guerre, des beslys ou cavalerie légère, et des delys (1) ou partisans.

Toutes ces troupes reçoivent leur solde sur des fonds particuliers établis dans leur province, dépendent du pacha du pays et l'accompagnent, lorsque le théâtre de la guerre n'est pas trop éloigné des frontières qu'elles sont chargées de défendre. Depuis long-temps les serratculis ne sont plus rassemblés qu'au moment d'un danger pressant. Ils ne reçoivent de solde, pendant leur réunion, que sur des fonds mis provisoirement à la disposition des pachas, et ne forment des corps respectables que dans quelques provinces, telles que l'Albanie, la Bosnie et la Macédoine, où l'âpreté du climat, la nature montueuse du sol, et des mœurs austères ont conservé les habitudes guerrières des anciens habitants.

---

(1) Dely, en turc, veut dire *fou*. Cette dénomination sert à caractériser le courage bouillant et inconsidéré de ces partisans.

Les troupes serratculis, que la Romélie, la Bosnie et l'Albanie envoient aux armées ottomanes près des rives du Danube, sont pour elles un renfort important, qui peut s'élever dans quelques circonstances à près de quarante mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux ; mais les serratculis des provinces asiatiques sont la soldatesque la moins estimée de l'empire (1).

Des troupes particulières des Pachas, Sandjeaks et des principaux Ayans.

Lorsque les circonstances nécessitent un rassemblement de troupes dans une des provinces de l'empire, la sublime Porte autorise le pacha, qui la gouverne, à se procurer les fonds nécessaires et à lever un corps pour le service de l'état. Ce pacha ne manque pas de profiter avec empressement de cette autorisation avantageuse, rançonne les riches particuliers, dispose des fonds publics, s'efforce, sous le prétexte de l'intérêt de la religion, d'arracher de l'argent aux avares éco-

(1) Les succès de l'armée de Bonaparte dans la Syrie, à Aboukir et à Héliopolis, ont été obtenus contre des troupes asiatiques. Mais la place de Saint-Jean-d'Acre, défendue par des Albanais et des nizam-gedittes, a résisté à plus de dix assauts, et a forcé ce général à rétrograder.

nomes des mosquées, et parvient bientôt à créer des corps de cavalerie et d'infanterie toujours plus nombreux que les rassemblements exigés par le gouvernement. Ces pachas, d'abord fidèles observateurs des ordres du sultan, exécutent avec ponctualité ce que la Porte leur commande, marchent et se battent avec zèle contre ses ennemis extérieurs ou contre d'autres pachas rébelles : mais devenus riches par leurs extorsions multipliées, et puissants par l'affection de leurs troupes auxquelles ils s'efforcent de plaire en leur permettant la licence, ils ont coutume d'opposer des difficultés au licenciement de leurs soldats, lorsque le danger, qui en avait nécessité la levée, a cessé d'exister, et se mettent quelquefois en état de rebellion, si le gouvernement insiste sur l'exécution de cette mesure.

C'est ainsi que s'est formé le pouvoir indépendant du fameux pacha de Saint-Jean-d'Acre (Dgezzar) qui, ayant été autorisé par la Porte à lever des troupes pour combattre les Druses et les pachas rebelles d'Alep et de Damas, défit d'abord les ennemis du gouvernement, annexa leurs armées à la sienne et devint assez puissant pour n'exécuter les ordres du Grand-Seigneur que quand ceux-ci convenaient à ses intérêts particuliers.

Passavan-Oglou, pacha de Viddin, profita également de l'ordre qu'il avait reçu de lever des troupes, pour contenir les Serviens. Plus imprudent et moins politique que Dgezzar, il se mit bientôt en état de rebellion ouverte, fit trembler le sultan par ses courses dans la Romélie, et se rendit enfin assez redoutable pour obliger la Porte à ordonner une marche générale des fidèles musulmans contre ce perturbateur du repos public.

Le pouvoir de Moustapha-Bairactar, qui fut assez fort pour renverser le sultan Moustapha, changer tout le ministère ottoman, et se constituer lui-même grand-visir, ne dut son origine qu'à une cause semblable. La Porte s'est repentie plus d'une fois d'avoir permis à l'astucieux Ali-Pacha de lever des troupes pour marcher contre Passavan-Oglou, les suliotes et les brigands de la Romélie. Les pachas ne sont pas les seuls, qui aient réussi à se constituer des armées particulières et permanentes. Les familles de Tchiapan-Oglou (1), et de Caraosman-Oglou qui, quoique composées de plus de cent branches collatérales

---

(1) Les Tchiapan-Oglou dominent dans le nord de l'Asie mineure. Les Caraosman-Oglou sont pour ainsi dire les souverains des riches provinces qui avoisinent Smyrne.

sont devenues riches et puissantes par leur réunion volontaire et compacte sous un chef de leur sang, ont des adhérents nombreux et des troupes soudoyées, qui leur donnent une très-grande influence dans les affaires de la Turquie. Quelques riches ayans, tels que ceux de Sérès dans la Macédoine, et de Philippopoli dans la Thrace sont parvenus par leurs qualités personnelles et par leurs richesses long-temps accumulées dans le secret, à réunir autour d'eux un nombre d'hommes suffisants pour se faire craindre de leurs voisins et se rendre utiles ou formidables à la Porte.

Le gouvernement turc punissait autrefois, comme un acte de rebellion, tous les rassemblements militaires qui continuaient à exister malgré ses ordres. Mais depuis que les janissaires devenus indociles, sont souvent plus nuisibles qu'utiles à l'autorité souveraine, que les troupes féodales, ou topraclis, ne servent en général qu'à embarrasser la marche des armées, à consommer inutilement beaucoup de vivres et de fourrages et à ravager les provinces, le gouvernement turc s'est vu obligé de mettre presque tout son espoir dans les serratculis et surtout dans les troupes particulières, soudoyées par les pachas.

Ces troupes particulières, qui ont composé la principale force des armées ottomanes dans la dernière guerre contre les Russes, ont pour ainsi dire transformé la Turquie en une aggrégation de petits souverains, qui se surveillent mutuellement, qui combattent souvent entre eux et qui n'ont d'autre point politique de réunion, que le Grand-Seigneur auquel ils désobéissent fréquemment, en ne cessant jamais de le reconnaître pour leur chef suprême. Ils présenteraient une image exacte de ce qu'était l'empire germanique, dans les derniers temps, si les pachas et les ayans parvenaient à faire ce qu'Ali-pacha de Janina a déjà exécuté avec succès dans ses états, c'est-à-dire, à rendre les pachalics et les gouvernements héréditaires dans leurs familles.

Observations générales, sur la tactique des Turcs.

Les armées turques, qui conquirent tant de royaumes, avaient une excellente tactique, dont tous les auteurs contemporains s'accordent à faire le plus grand éloge. Leur cavalerie, composée de chevaux forts, vigoureux et infatigables et d'hommes bien armés et sans cesse exercés, ne cédait pas par le courage à nos brillants et

valeureux chevaliers des temps de la féodalité et les surpassaient en discipline. Leur infanterie vivant sous un régime austère et s'occupant continuellement de manœuvres et d'exercices sous les yeux de leurs monarques guerriers avait une immense supériorité sur tous ces vilains mal armés, qui suivaient à pied les chevaliers chrétiens.

Ces deux armes, au lieu d'agir inconsidérément et en isolant leurs mouvements, ne recevaient leur impulsion que de la main du chef; la cavalerie couvrait les deux ailes de l'armée et remplissait les intervalles des diverses colonnes d'infanterie. Une forte réserve composée de troupes d'élite se tenait toujours prête à réparer les accidents et à soutenir les corps qui étaient ou paraissaient accablés par des forces supérieures.

Les Turcs ont toujours fait usage de l'ordre profond dans toutes leurs manœuvres d'attaque et de défense, et c'est dans l'emploi sagement combiné des divers groupes de cavalerie et d'infanterie, qui se mêlaient et s'appuyaient mutuellement, suivant les circonstances et les localités, que consistait le mérite principal de la tactique de leurs généraux. Les évolutions sur trois rangs et en ligne leur ont toujours été inconnues.

Les anciens Turcs, suivant Calchondille, étaient très-savants dans la castramétation. L'assiette de

leurs camps était toujours bien choisie; les divers corps étaient placés dans un ordre parfait; la plus grande tranquillité et propreté y régnaient sans cesse. Des retranchements construits avec soin les mettaient à l'abri de toutes surprises et lorsque l'occupation précaire d'une position ne leur donnait pas le temps de s'y retrancher, les chariots de bagages étaient toujours disposés de manière à opposer à l'ennemi des obstacles difficiles à vaincre.

Les Turcs ont été les premiers à faire usage de pontons portés sur des haquets pour la construction des ponts. Ils sont aussi les inventeurs des tranchées et des parallèles pour l'attaque des places.

Les Turcs actuels font leurs mouvements en colonnes comme leurs ancêtres; mais il ne savent pas, comme eux, mettre de l'ensemble dans les manœuvres combinées de leur infanterie et de leur cavalerie. Leurs camps sont en général mal choisis et rarement retranchés. Les cadavres des chevaux, qu'on y laisse pourrir, en rendent le séjour aussi malsain que désagréable. Il ne reste parmi eux aucune trace et aucune idée des haquets et des pontons qui suivaient les armées de Mahomet IV, dans sa première expédition de Hongrie.

Ce n'est que depuis l'établissement de l'école du génie de Sulitzé, qu'ils ont appris à connaître, par les soins des officiers européens, en consultant leurs archives militaires et les plans de leurs anciens ingénieurs, ces chemins et ces parallèles de tranchée, dont ceux-ci ont été les inventeurs, et qui ont tant illustré le siége de Candie.

Lorsque les Tartares du Budgeak et de la Crimée dépendaient de la sublime Porte, les corps nombreux de cavalerie légère, qu'ils envoyaient au secours de leurs alliés, servaient par leurs courses continuelles et hardies à éclairer une très-grande étendue de pays en avant des armées ottomanes et permettaient à celles-ci de vivre sans inquiétude et sans prendre de précautions. Les Turcs aveuglément soumis à l'habitude n'ont pas encore changé leur ancien système de surveillance; mais n'ayant plus les mêmes éclaireurs vigilants, ils ont été plus d'une fois cruellement punis de leur négligence dans le cours des deux dernières guerres. En sentant la grandeur de la perte qu'ils avaient faite, ils n'ont pu s'empêcher de gémir, en pensant que ces mêmes Tartares, qui étaient leur sauve-garde, rendent actuellement à la Russie les services que la sublime Porte en recevait autrefois.

De la Marine.

Les Turcs, pendant les deux premiers règnes des sultans Osman Ier et Orcan, n'avaient aucune idée de la marine et témoignaient pour la mer cet éloignement qu'elle inspire aux peuples des montagnes ou de l'intérieur des continents. Quoiqu'ils se fussent déjà rendus maîtres du golfe de Nicomédie et d'une grande partie de la côte orientale de la Propontide sous le règne d'Orcan, ils regardaient les détroits du Bosphore et de l'Hellespont comme une barrière insurmontable et ce ne fut qu'en 1356 qu'ils tentèrent le passage du canal de Gallipoli et pénétrèrent dans la Thrace, opération hardie, qui décida du sort de l'empire Grec, et que les empereurs de Constantinople auraient pu empêcher en stationnant quelques vaisseaux dans ces mers resserrées.

Lorsque le sultan Mahomet II s'empara de Constantinople, il dirigea son génie actif du côté de la marine, traita avec ménagement les Génois de Galata, en tira d'excellents pilotes et beaucoup de marins, créa une flotte respectable et s'en servit pour soumettre les îles de l'Archipel et lesprovinces maritimes de la Romélie. Ses successeurs immédiats s'occupèrent avec zèle de

l'agrandissement et du perfectionnement de leur marine, tinrent constamment sur pied des escadres nombreuses, les employèrent utilement pour faciliter la conquête des îles importantes de Chypre et de Rhodes et luttèrent avec succès contre les forces navales de la république de Venise.

Le grand Soliman voulant augmenter sa puissance maritime et diriger l'attention de ses sujets vers la mer, donna au capitan-pacha ou grand-amiral la prééminence sur tous les pachas à trois queues, et attacha les revenus de toutes les îles de l'Archipel et de quelques provinces maritimes au département de la marine.

Mais la bataille de Lépante fut funeste à la puissance navale des Turcs. Depuis ce coup terrible la marine Ottomane n'a plus eu d'éclat.

Avant la guerre terminée par le traité de Kainardgi les flottes turques, qui ne sortaient du port de Constantinople que pendant les mois d'été pour croiser dans les mers de la Syrie et de l'Archipel et pour purger ces parages des pirates, qui ont encore la coutume de les infester; étaient composées de gros vaisseaux de guerre, nommés caravelles, et de frégates.

Ces caravelles ayant leur pouppe surchargée d'une monstrueuse dunette ; étaient hautes,

courtes, mal gréées, et ne pouvaient guère naviguer que dans la saison favorable, choisie pour leur apparition dans ces mers. Les capitaines, pris parmi les valets du capitaine-pacha ou des grands personnages du sérail et de la Porte, n'agissaient que comme simples passagers, et laissaient diriger toute la manœuvre par des pilotes provençaux ou grecs. Ces derniers n'ayant à leur disposition que des matelots indociles, inexpérimentés et ramassés à la hâte dans toutes les rues de Constantinople, mettaient leur confiance dans les esclaves chrétiens, renfermés dans le bagne, et surtout dans les matelots, qui avaient été pris sur les corsaires de l'ordre de Malthe.

L'artillerie de ces vaisseaux, formée de pièces de toutes espèces de calibre, et portées sur des affûts à longs flasques, empêchait souvent de faire feu des deux bords.

Lorsqu'une de ces caravelles était attaquée, la confusion ne tardait pas à se mettre parmi les éléments bizarres qui formaient son équipage. Le capitaine ignorant, mais responsable sur sa tête de la conservation du bâtiment, reprenait alors le commandement et se donnait beaucoup de mouvement pour tout confondre. Les matelots turcs étaient toujours prêts à crier à la trahison

contre leurs camarades d'une autre religion, et surtout contre les malheureux esclaves qui exécutaient les manœuvres. Leurs cris menaçants se mêlaient aux plaintes des canonniers, à qui on apportait rarement les boulets et les gargousses convenables à leurs pièces. L'infortuné pilote, assourdi par les vociférations et par les menaces du capitaine et des matelots musulmans, ordonnait en tremblant la manœuvre au milieu des poignards dirigés contre lui.

Dans cet état de choses, ces caravelles ne pouvaient faire qu'une faible résistance quand elles étaient attaquées avec vigueur ; aussi l'histoire des chevaliers de Malthe nous présente-t-elle des exemples nombreux de ces énormes vaisseaux attaqués et pris par des bâtiments maltais, qui n'avaient pas la sixième partie de leur force et de leur volume.

Lorsque les Russes montrèrent aux yeux étonnés des Turcs une flotte ennemie, qui, partie de la mer Baltique, avait pénétré jusque dans l'Archipel, et que la malheureuse issue du combat de Tchesmé eut fait sentir au gouvernement ottoman les défauts des anciens vaisseaux et de leurs équipages ; la construction des caravelles fut abandonnée. Les vaisseaux turcs prirent une forme qui se rapprochait de celle des vaisseaux

européens ; mais leur armement, la composition de leurs équipages et l'ignorance des capitaines n'éprouvèrent aucun changement.

Les efforts continuels de l'infatigable Hassan-pacha (1) ne servirent qu'à augmenter le nombre des navires et à perfectionner un peu le matériel de la marine. Mais quoiqu'il eût établi une école pour l'instruction des officiers et des casernes spacieuses pour le logement des galiondgis, les officiers continuèrent à croupir dans leur honteuse ignorance, et les marins ne cessèrent pas d'être turbulents, féroces et indisciplinés.

Le règne du sultan Sélim fut l'époque où l'ancien système de construction navale fut entièrement abandonné. Le choix que ce prince fit de Cutchuk-Husseyn-pacha (2), un de ses pages favoris, pour la dignité de capitan-pacha, fut un

---

(1) Hassan-pacha, né à Alger et sorti de la classe des simples matelots, se fit remarquer par une bravoure brillante au combat de Tchesmé. Il fut fait capitan-pacha et occupa pendant plusieurs années cette place éminente.

(2) Husseyn, né en Georgie, avait été donné au sultan Sélim, pour le servir pendant sa première jeunesse et sa captivité. Le jeune esclave sut plaire à son maître. Celui-ci apprécia ses talents naturels, le fit capitaine-pacha et bientôt après lui donna une de ses cousines en mariage.

événement heureux pour la marine ottomane. Cutchuk-Husseyn actif, infatigable, hardi, sévère, très-intelligent, extrêmement généreux, et sûr de la faveur de son maître, résolut de faire une révolution complète dans le département qui lui était confié ; il y réussit.

Il engagea son souverain à demander des ingénieurs-constructeurs à la France, son ancienne alliée, et à la Suède, qui par ses derniers efforts en faveur des Turcs en méritait également le titre. La France envoya MM. Roi, Brun et Benoit. La Suède fit passer à Constantinople plusieurs ingénieurs, dont un seul (M. Rodé) se rendit utile par la construction d'un bassin et de plusieurs ouvrages hydrauliques.

Les ingénieurs français donnèrent aux vaisseaux turcs la coupe, les proportions et les gréements qui étaient suivis dans le port de Toulon. Les magasins de la marine furent abondamment pourvus de tous les objets nécessaires. Plusieurs chantiers furent mis en activité. Le plus grand ordre y régna. Les anciens établissements maritimes de Rhodes et de Sinope ne tardèrent pas à être mis sur un pied aussi respectable que ceux de Constantinople. La Turquie vit sortir en peu d'années de ces trois ports près de vingt vaisseaux de ligne, dont quelques-uns à trois ponts pou-

vaient être mis en parallèle avec les plus beaux navires de la France ou de l'Angleterre.

L'école de marine, fondée par le baron de Tott, rétablie par Hassan-Pacha, fut mise par Cutchuk-Husseyn en état de pouvoir être utile. Des professeurs habiles, dirigés par des ingénieurs européens furent chargés de l'instruction de plus de deux cents élèves qui, divisés en deux classes, étaient destinés à fournir des officiers pour la marine, et des ingénieurs pour la construction navale.

Les marins, encouragés par les largesses de Cutchuk-Husseyn et contenus par sa sévérité inexorable, cessèrent d'être redoutables aux habitants de Constantinople par leur licence et par leurs excès. Ils furent souvent occupés et exercés dans des croisières, sur les mers de l'Archipel et de la Syrie.

Les superbes forêts de la chaîne méridionale du Taurus et de ses nombreux contreforts furent mises sous l'inspection d'hommes instruits, qui en reglèrent les coupes et en assurèrent la conservation. Les mines fort riches de cuivre des environs de Tocat et de Trébisonde furent soumises à une sage régie. Elles augmentèrent considérablement les revenus publics et fournirent abondamment tout le métal nécessaire pour le doublage des vaisseaux de l'État.

Toutes ces améliorations faites en peu d'années et la force navale de la Turquie, élevée au point de la faire figurer parmi les puissances maritimes de l'Europe, prouvent ce que peut le génie d'un seul homme dans ces contrées si riches et si favorisées de la nature. Mais la mort de Cutchuk-Husseyn et surtout la déposition du sultan Selim, ont fait retomber la marine dans son état primitif de faiblesse et de langueur. Les matériaux devinrent rares; les établissements d'instruction furent négligés; les marins ou galiondgis reprirent leur première licence; l'argent manqua, et les constructions nouvelles ne suffirent plus pour remplacer les vides que la main destructive du temps causa promptement parmi ces machines si périssables et si fragiles. On peut craindre avec raison que la marine turque ne soit réduite en peu d'années à quelques bonnes frégates et à un petit nombre de vaisseaux de ligne, incapables de servir. (1)

Cependant en voyant le superbe port de Constantinople, calme dans tous les temps, et où plus de cinquante vaisseaux de ligne peuvent

(1). Le gouvernement turc, depuis huit ans, n'a construit qu'un ou deux vaisseaux de ligne et une demi-douzaine de frégates.

mouiller sans danger ; en longeant le détroit du Bosphore, qui sur une longueur de sept lieues et sur une largeur moyenne de cinq à six cents toises, offre partout un mouillage tranquille, commode, et d'une bonne tenue; en parcourant la Propontide ou mer de Marmara, ce vaste et magnifique bassin, d'environ quatre cents lieues carrées de surface, où des escadres nouvellement armées peuvent manœuvrer, jeter l'ancre, s'exercer et former leurs équipages sans crainte qu'un ennemi plus fort ou plus expérimenté vienne les interrompre; en descendant le célèbre détroit des Dardanelles, facile à défendre, et qu'on doit regarder comme un port sûr dans toute sa longueur de près de vingt lieues, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cet empire ayant en même temps à sa disposition une population nombreuse et des ressources immenses pour le matériel de la marine, pourrait devenir facilement et en peu de temps une des premières puissances maritimes de l'Europe.

Des Revenus de l'empire ottoman.

Les revenus de l'empire ottoman se composent de deux parties ; 1°. ceux du miri ou trésor public ; 2°. ceux du hasné ou trésor particulier du Grand-Seigneur.

Les revenus du miri sont soumis à une comptabilité très-compliquée, mais sagement distribuée dans ses détails. Le grand terfterdar est le contrôleur en chef des finances. Tous les comptes doivent être soumis à son approbation. Aucune somme, quelque petite qu'elle soit, ne peut sortir des caisses du trésor public sans son ordre particulier.

Les principaux bureaux de la terfterdarie sont au nombre de douze. Les emplois de chefs de ces bureaux sont regardés comme très-honorables; les ministres non militaires, en quittant leurs fonctions, sont charmés de pouvoir les obtenir. Un archiviste est attaché à chacun de ces bureaux.

1°. Le premier de ces bureaux est celui du bach-moukassébé. On y règle la comptabilité générale.

2°. Celui du buyuk-rousmanié est chargé de la rentrée des deniers publics et de donner les acquits définitifs.

3°. Malié est le bureau d'où sortent tous les firmans relatifs aux finances; les berattes ou lettres patentes qui paient un droit au Gouvernement, telles que celles qui sont relatives aux nominations des métropolitains, grecs, latins,

arméniens, sont délivrées par le chef de ce bureau.

4°. Malikiané est le bureau où l'on afferme tous les domaines nationaux et les revenus publics, qui ne sont pas en régie.

5°. Le merkoufat est le bureau de l'administration des postes. Il est chargé en même temps de l'approvisionnement de la capitale.

6°. Buyuk-vakouf et kutchuk-vakouf sont deux bureaux établis pour la régie et la comptabilité des biens et revenus appartenant aux mosquées de fondation impériale.

7°. Le maden-calemi est le bureau chargé des produits des mines.

8°. Le buyuk-calemi est chargé des dépenses relatives à l'entretien des grandes forteresses.

9°. Le kutchuk-calemi doit s'occuper des frais relatifs aux forteresses du second ordre.

10°. Le haremein est chargé d'administrer les revenus des villes saintes.

11°. Le broussa-calemi a l'administration particulière des revenus de la province de Brousse, qui ayant été l'ancienne capitale de l'empire ottoman est soumise à un système moins oppressif de taxation.

12°. Le mulsalefat a seul le droit de recueillir

les successions de ceux qui ont encouru la peine de mort et de confiscation.

Les comptes de tous ces bureaux sont soumis à l'inspection du premier d'entre eux qui est le bach-moukassébé, d'où émanent tous les mandats sur le trésor pour les différents services (1).

Le terfterdar envoie tous les jours au grand-visir un état de situation des finances ainsi que de la rentrée et de la sortie des fonds pendant les vingt-quatre heures. Cette comptabilité journalière, la sage répartition des bureaux et la simplicité du travail, y font régner le plus grand ordre; et quoique dans ce gouvernement orageux

(1) Tout homme qui a une somme à réclamer du gouvernement turc pour appointements, pensions, ou fournitures, doit présenter sa demande, avec des pièces à l'appui, au bureau de la comptabilité générale. Le chef de bureau énonce son opinion par écrit, sur la validité de la demande, et envoie sa déclaration au terfterdar et au grand-visir. Si ces deux personnages approuvent la décision du bach-moukassébé, et si celle-ci est favorable à la demande du solliciteur, on prépare dans les mêmes bureaux un teskeré ou mandat sur le trésor public. Cette nouvelle pièce doit être revêtue de la signature du grand-trésorier, du grand-visir et du tchiaous-bachy (ce dernier servant à confirmer la signature du premier ministre), elle devient alors un ordre payable au porteur et sans quittance par le caissier du miri.

les terfterdars et les chefs d'administration soient souvent les victimes des intrigues de la cour ou des mouvements populaires, le système des finances n'est pas dérangé, parce que les employés subalternes n'ont rien à craindre de ces vicissitudes, ne sont pas changés et continuent à diriger sur des principes invariables la marche des affaires de ce département. Les impôts sont assez modiques. Les terres ne paient que la dîme; mais le produit de cet impôt n'entre guère dans les caisses de l'État; une grande partie en a été détournée depuis longtemps pour former de nouveaux timars, lorsque les terres de conquête, destinées à cet usage, avaient été entièrement distribuées.

Les maisons mulkte, ou libres, ne paient qu'un droit, qui varie depuis quatre jusqu'à douze piastres par an. Celles qui dépendent du vakouf, et appartiennent aux mosquées (et c'est la grande majorité) ne paient aucun impôt, comme servant à l'entretien du culte. Ces deux objets, qui devraient composer une des principales branches des revenus du Gouvernement, ne procurent pas au miri la somme de huit millions de francs. Les domaines de la couronne devraient être considérables, puisque le tiers de tout le territoire conquis appartenait de droit au souverain. Mais

la manie des legs pieux, et de la fondation fastueuse de ces grands et riches établissements, connus sous le nom de mosquées impériales, et que chaque souverain a le droit de bâtir pour éterniser son nom, après avoir remporté quelque victoire sur les ennemis de l'Islamisme, ont absorbé une grande partie des domaines de la couronne. Ceux qui restent sont peu considérables, et n'augmentent pas de dix millions de francs les revenus de l'empire.

Les douanes de Constantinople, de Smyrne et des autres Échelles du Levant produisaient autrefois un revenu considérable, parce que la population étant plus riche et plus nombreuse, faisait une plus grande consommation de marchandises européennes, et n'avait pas encore adopté aussi généralement qu'à présent l'usage ruineux des cachemires et des marchandises de l'Inde si préjudiciables aux richesses d'un pays, et si faciles à soustraire aux recherches des douaniers. Cependant ce système était contraire aux vues politiques qui dirigent les autres gouvernements, et favorisait les Francs ou étrangers, qui ne payaient que trois pour cent de droits d'entrée aux dépens des rayas ou sujets, qui en payaient cinq. oin de suivre la marche progressive du prix des narchandises importées, il était réglé, comme il

l'est encore en partie, sur un tarif ancien et i
riable (1).

Le produit principal de ces douanes co
tait sur l'entrée des tabacs, dont la consomm
est immense dans ce pays, où cette plante
cotique forme un des besoins essentiels
habitants. Les droits de gabelle ont toujour
fort modiques, et donnent à peine un rever
deux millions.

Les douanes sans gabelle rendaient à
douze millions de francs, lorsque le sultan S
ayant le projet de former une armée discip
à l'européenne, sentit la nécessité d'améliore
finances. Il éleva à six pour cent le droit d'e
des tabacs, assujettit le vin et l'eau-de-vie
droit de deux paras par oque (2) pour la
mière de ces denrées, et de quatre paras po
seconde (3), et soumit les soies, les cotons
poils de chèvre, le café, les bestiaux, les f

---

(1) Le nouveau tarif arrêté entre la Porte et
ambassadeur actuel, le marquis de Rivière, no
certainement avantageux, puisqu'il a été entière
adopté par l'internonce Autrichien.

(2) L'oque est un poids usité en Turquie et corres
à 400 dragmes.

(3) Ce droit déplut aux zélés Musulmans, parce
sanctionnait la vente publique de ces liqueurs prohi

secs, enfin presque toutes les marchandises et denrées du crû du pays à payer un impôt modéré à leur entrée dans Constantinople et dans les villes principales (1).

Ces droits triplèrent presque les produits des contributions indirectes, et les portèrent à près de trente-neuf millions de francs.

Le kharadge, ou la capitation que paient tous les rayas ou sujets non musulmans de l'empire, a toujours été une des branches principales des revenus du gouvernement. Les femmes, les enfants, les jeunes gens au-dessous de l'âge de quatorze ans, et les mendiants infirmes, sont seuls exceptés de cet impôt, qui, loin de suivre les rapports des fortunes, ne varie que depuis trois jusqu'à quatorze piastres (2).

Le produit de cette capitation a été destiné

---

(1) Par les nouveaux droits du sultan Sélim, la soie paie 2 piastres, 15 paras par teffé ; les cotons 1 para par oque; les bestiaux, 1 para par tête, et le café, 8 paras par oque.

(2) La capitation des infidèles est établie par les lois mêmes de l'Alcoran, qui leur permet de continuer à professer leur religion en payant un tribut. Les lois sévères relativement au costume des rayas ont principalement pour but de faire connaître facilement aux collecteurs du kharadge les individus qui doivent payer la capitation.

par les premiers empereurs turcs à assurer la solde des janissaires. C'est d'après cette considération que cette puissante milice s'est constituée et déclarée dans tous les temps la protectrice des rayas, et les a souvent garantis collectivement de quelques mesures rigoureuses et cruelles adoptées à leur égard par des empereurs fanatiques.

La capitation étant établie sur une classe divisée en plusieurs nations, lesquelles, soumises par une longue habitude, sont sans moyens de résistance, a pu être modifiée d'après la marche progressive du prix des denrées, et a subi un accroissement sensible depuis le dernier siècle. Le kharadge levé sur les seuls rayas de la capitale procure au miri un revenu de près de six millions. On peut estimer à quinze millions de francs le produit de la capitation dans tout l'empire.

Le gouvernement ottoman pourrait retirer d'assez grands avantages du monopole des grains, que les Turcs trouvèrent établi à Constantinople par ces empereurs grecs qui, réduits à leur seule capitale, cherchaient tous les moyens possibles de se créer des revenus, non pour soudoyer des armées capables de défendre leur empire, mais pour soutenir un faste arrogant et pour satisfaire la foule avide de leurs nombreux courtisans, porteurs de grands titres.

Les cultivateurs ne peuvent pas exporter leur blé hors des limites de leur province, et sont obligés de vendre le surplus de leur consommation pour un prix modique aux préposés du Gouvernement. Ceux-ci doivent faire passer ces blés dans les greniers publics de Constantinople, seul dépôt, où les boulangers de cette capitale et les environs peuvent se pourvoir des farines nécessaires à leur manutention.

Ces restrictions contraires à la prospérité générale de l'empire, mais favorables à la population de Constantinople, que la Porte a toujours soin de ménager en tenant le pain à un prix très-modéré, devraient procurer un revenu considérable au miri : mais la malversation, plus active en Turquie que partout ailleurs, parce qu'elle est soutenue par les grands qui s'y intéressent, détruit presque tous les avantages que ce monopole devrait produire, et réduit à moins de dix millions le revenu réel que le miri retire de cette mesure ruineuse pour l'agriculure.

L'exploitation des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre pourrait devenir un objet important à cause de leur richesse et de leur abondance; mais le Gouvernement, accoutumé à être volé par ses subdélégués qu'il rançonne à son tour, a renoncé à l'idée de les faire exploiter pour son

compte, les a affermées et en retire trois à quatre millions de francs.

La plupart des impôts, dont nous venons de faire mention, sont donnés à ferme sous le titre de malikianés aux plus grands personnages de l'empire, contre lesquels personne n'ose lutter aux enchères publiques de Constantinople. Ceux-ci en retirent des profits considérables, qui forment quelquefois leurs seuls émoluments pour les divers emplois qu'ils occupent. Revendus à des agents subalternes, ces impôts sont augmentés par l'avidité des traitants. La nation paie le double de ce que le gouvernement exige, et les rayas, toujours faibles et souvent persécutés impunément, supportent en grande partie le poids de ces aggravations.

Le sultan Sélim avait cherché à mettre fin à ces abus, et avait soumis à une régie, dont lui-même avait inventé le mode d'administration, les malikianés les plus forts et les plus productifs. Cette opération, qui existe encore en partie et contre laquelle luttent sans cesse les principaux agents de l'autorité souveraine, a fait regagner au miri un revenu annuel de plus de six millions.

Ce monarque infortuné, qui ne s'occupait que du bonheur de son peuple et de la prospérité de son pays, connaissant l'inutilité du service des

troupes féodales ou topraclis, avait ordonné que tous les timars au-dessus de cinquante mille piastres de revenu rentreraient dans les domaines de la couronne après la mort des titulaires actuels, et seraient attachés au miri. Celui-ci fut autorisé par un firman à exiger annuellement 1,500 aspres des beys, 800 des zaïms, et 120 des timariots. Les tavernes souvent proscrites, et toujours improductives furent soumises par ce monarque éclairé à un droit de licence, qui augmenta les revenus du gouvernement; le renouvellement annuel des firmans et berattes de nomination à toutes les charges publiques devint aussi une nouvelle source de richesses pour l'état, parce que chaque brevet ou patente fut soumis à une taxe proportionnée à l'importance et au produit de ces emplois.

Les sages dispositions de Sélim, ses nouveaux impôts, sa vigilance continuelle parvinrent enfin à faire monter à près de deux cent mille bourses ou plus de cent millions de francs les revenus du miri, qui ne s'élevaient pas à cent mille bourses, lorsque ce prince monta sur le trône (1).

---

(1) Lorsque le sultan Sélim fut déposé, la faction triomphante demanda au nom du peuple l'abolition des taxes établies par ce prince. Mais les besoins du gouver-

Mais le sultan Sélim entraîné par les embarras continuels des trois guerres qui affligèrent son règne, fut obligé, pour faire face à ses dépenses, de continuer à faire usage de la voie pernicieuse de l'altération des monnaies, mesure, dont il reconnaissait en gémissant les abus et la tendance funeste. Cette altération fut faite même avec si peu de modération, que la piastre turque, qui se soutenait encore à cinquante sous au commencement du règne de ce prince, était tombée à trente sous vers le temps de sa déposition (1).

Je ne m'arrêterai pas à détailler les effets nuisibles qui résultent d'une pareille mesure, laquelle ne tend pas seulement à anticiper sur les revenus, mais encore à les détruire. Je ne la comparerai pas à la voie des emprunts perpétuels ou rachetables, laquelle, en accroissant les charges futures d'un pays par le paiement des intérêts annuels, tend du moins à donner une plus grande circulation aux capitaux. Je me contenterai de

---

nement furent plus écoutés que les cris des séditieux et les taxes restèrent, quoiqu'elles eussent été destinées primitivement au soutien des nizam-gedittes.

(1) Cette conduite imprudente, qui date du commencement du 18e siècle, a réduit la piastre turque, qui valait encore près de cinq francs à cette époque, au cinquième de sa valeur primitive.

faire observer que, dans un pays régi par des lois presqu'invariables et par un système d'administration fondé sur d'anciens usages, et où l'établissement d'une nouvelle taxe produit toujours une réaction violente et dangereuse contre le souverain, les contributions ne pourront jamais éprouver une hausse numérique proportionnée à la dépréciation de la monnaie courante.

Il en résulte que, quoique le Gouvernement retire toujours des anciennes impositions la même quantité nominale, et ne paie la solde des troupes et les salaires des employés que sur l'ancien tarif, cependant les produits des taxes, qui existaient avant le sultan Sélim, se trouvent réduits au tiers et au quart de leur ancienne valeur réelle, parce que les dépenses de l'habillement, de l'armement et de l'entretien des armées, l'achat du matériel nécessaire aux diverses administrations, et la main d'œuvre ont dû se ressentir inévitablement des variations successives de la valeur intrinsèque des monnaies courantes.

Quand on considère la vaste étendue de cet empire, le haut prix de la main d'œuvre et le luxe effréné qui règne dans toutes les classes, surtout dans la plus élevée, on ne conçoit pas facilement comment, avec un revenu d'environ cent millions de francs, le gouvernement ottoman peut faire

face à tous ses besoins : mais les ministres, reçoivent fort peu de choses du trésor publ retirent des timars qu'ils accumulent, et surt des présents sans lesquels on n'obtient rien d ce gouvernement corrompu, un revenu n seulement suffisant pour leurs dépenses tueuses, mais encore pour leur permettre cheter des bijoux précieux qu'ils s'efforcent soustraire à l'avidité du fisc, en cas de disgr

Les gouverneurs des provinces et les co mandants des villes vivent aux dépens du p qu'ils administrent, et versent de l'argent d les caisses du miri.

L'administration de la justice se fait aux dép des plaideurs et des condamnés. Les juges, retirent dix pour cent de tous les procès, au l d'être à charge à l'état, sont obligés de payer redevance au trésor public.

Les frais du culte sont couverts par les reve des mosquées, et celles-ci, dont les recettes s infiniment supérieures aux dépenses ordinair agrandissent tous les jours leurs immenses pitaux.

Les grandes routes et les édifices publics en général réparés et entretenus par des qu'une piété éclairée a destinés à cet usage. S produits de ces fondations ne suffisent pas

déficit des dépenses reste à la charge des provinces. C'est également aux frais des provinces que sont faites les réparations peu considérables des places de guerre qui y sont enclavées. Nous avons vu que, lorsqu'il s'agit de la construction d'une nouvelle place ou de l'addition de quelques ouvrages importants aux fortifications d'une ancienne ville de guerre, la Porte, suivant son ancienne coutume, choisit un ou deux individus enrichis au service de l'état, et les force à dépenser pour l'intérêt général une partie de leurs richesses acquises aux dépens du public.

Les chefs militaires et les principaux officiers des corps permanents retirent leurs appointements d'un ou plusieurs timars mis à leur disposition.

La marine jouit exclusivement de tous les revenus des îles de l'Archipel et de quelques provinces maritimes, et n'a commencé à être à charge à l'état que depuis que ces îles et ces provinces ont été appauvries par les vexations continuelles d'une administration tyrannique. Son matériel et celui de l'artillerie ne coûtent rien au miri.

Lorsqu'une nouvelle guerre contre les infidèles nécessite des dépenses extraordinaires, le Grand-Seigneur a le droit alors de lever une contribu-

tion particulière sous le titre de salanié sur tous ses sujets, et d'en étendre même l'application aux propriétés ecclésiastiques.

C'est ainsi qu'avec un revenu de près de cent millions de francs le gouvernement ottoman parvient à subvenir à tous ses besoins, à remplir ses engagements avec exactitude et à mettre ses dépenses annuelles au niveau de ses recettes.

La caisse particulière du Grand-Seigneur, sous le nom de hasné, a pour revenus l'investiture des pachalics, le droit d'hérédité du souverain à l'égard de tous les agents de son pouvoir militaire et civil, les tributs de l'Égypte et ceux des provinces de Valachie et de Moldavie, les diverses denrées fournies par quelques provinces pour l'usage du sérail, et enfin les présents envoyés au monarque à l'occasion de la circoncision des jeunes princes et des fêtes annuelles des Beyrams.

Ces revenus sont presque tous accidentels et indéterminés; cependant ils suffisent aux dépenses énormes du sérail, égalent et quelquefois surpassent ceux du miri et permettent aux sultans économes de satisfaire une manie assez commune parmi les princes de la dynastie ottomane, celle d'accumuler et de laisser après leur mort un trésor considérable.

Ainsi la substance arrachée aux peuples par

des administrateurs insatiables n'est pas perdue pour le souverain. Mais la Turquie, victime de ce système aussi absurde que vicieux, voit dépérir insensiblement sa population, son agriculture, son commerce et toutes les branches de son ancienne industrie.

Les biens des mosquées, qui n'étaient composés primitivement que du tiers des terres conquises, ont absorbé par des acquisitions successives les deux tiers des propriétés immobilières de l'empire. Les mosquées doivent cet accroissement considérable de fortune aux legs pieux des souverains et des riches particuliers, aux fondations des mosquées impériales et surtout au système des vakoufs. Tout particulier possesseur d'un immeuble, qu'il désire mettre à l'abri de la rapacité du Gouvernement et conserver à ses descendants directs, le cède pour une somme modique à une mosquée, à condition que celle-ci n'en aura la possession libre et entière qu'après l'extinction de la descendance linéale et directe du vendeur.

Par ce contrat nommé vakouf, qui exclut à perpétuité de tout droit de succession à cet immeuble toutes les branches collatérales de la famille du vendeur, la mosquée devient le pro-

priétaire principal et reçoit annuellement une faible redevance à titre de loyer.

La peste par ses ravages, qui éteignent en peu de temps des familles entières, semble destinée à favoriser l'avarice des prêtres d'une religion, qui défend de s'en garantir. C'est ainsi qu'on voit tomber tous les jours, dans le gouffre des possessions immenses des mosquées, tant de propriétés qui n'en peuvent plus sortir.

Si par une révolution heureuse les monarques ottomans pouvaient reprendre tous les timars et les biens des mosquées en se chargeant des dépenses du culte, et soumettre en même temps les revenus de l'état à une sage administration, la Porte retirerait facilement cinq à six cent millions de francs de toutes ses possessions asiatiques et européennes. Le souverain deviendrait fort, parce qu'il serait riche; la corruption, le vol et le péculat ne formeraient plus la base vicieuse de l'administration de cet empire; l'ordre et la prospérité publique renaîtraient en peu de temps, et la Turquie reprendrait en Europe la place éminente, qui lui appartient par sa position, ses ressources naturelles et sa nombreuse population.

Observations générales sur le Commerce de la Turquie.

Avant que le commerce de l'Inde eût pris une nouvelle direction vers le milieu du dix-septième siècle et que les Européens, en créant des colonies en Amérique, eussent procuré de nouveaux débouchés à leur activité industrieuse, le Levant était le grand théâtre des spéculations des principaux commerçants de l'Europe. On allait y chercher les marchandises de l'Inde et de la Perse, les drogues de la Tartarie et les produits riches et variés des provinces Ottomanes et de l'Arabie. Ce commerce concentré pendant longtemps entre les mains des Vénitiens et des Gênois soutenait la puissance et faisait la richesse de ces deux républiques. Celles-ci n'en tirèrent jamais les profits dont il était susceptible, à cause de leur jalousie mutuelle. Le sénat de Venise sacrifia souvent ses avantages commerciaux à l'orgueil de sa domination sur quelques îles de l'Archipel, et lutta avec gloire, mais sans succès, contre la Turquie, dans le temps de sa splendeur et de sa plus grande force.

Les ressources du commerce du Levant restèrent longtemps inconnues aux autres nations de

l'Europe. Jacques-Cœur, dans le cours du quinzième siècle, étonna nos ancêtres par la prompte eréation et la grandeur de sa fortune colossale qu'il devait, dit-on, au commerce du Levant, et passa pour sorcier aux yeux du vulgaire.

Les Anglais qui connurent de bonne heure les grands avantages qui résultent du commerce extérieur, dirigèrent dès le seizième siècle leur attention vers l'Orient. Leur compagnie du Levant fut créée sous le règne de Jacques Ier, environ cinquante ans avant l'expédition des Chartes qui constituèrent les compagnies des deux Indes et du Sud. C'est au commerce de Turquie que les plus anciennes maisons commerçantes de la Cité de Londres doivent le commencement de leur fortune (1). C'est en se livrant à des spéculations heureuses dans cette partie du monde, que les plus illustres familles d'Angleterre parvinrent à réparer les pertes qu'elles avaient éprouvées dans le cours des guerres civiles. Le titre de facteur de la compagnie du Levant fut longtemps considéré en Angleterre comme extrêmement hono-

(1) Le fameux Hampden, si célèbre dans les guerres civiles du règne de Charles Ier, était facteur de la compagnie anglaise du Levant, et mourut à Constantinople, où l'on voit encore son tombeau.

rable, et il conserve encore une partie de son ancien éclat, malgré la décadence actuelle de cette faible branche de l'immense commerce de la Grande-Bretagne.

La France, qui a eu des relations amicales avec la Turquie dès le commencement du seizième siècle, s'est laissé devancer dans le commerce du Levant comme dans celui des Indes orientales et de l'Amérique par l'Angleterre et la Hollande. Cependant M. le baron de Breves (1), ambassadeur de Henri IV, près la sublime Porte, était parvenu par son adresse insinuante à obtenir les plus grands avantages commerciaux en faveur de la France, s'était fait constituer par la Porte le protecteur de tous les Francs trafiquant dans le Levant, et avait réussi à obtenir un firman du Grand-Seigneur, qui défendait à tous les bâtiments européens de se présenter dans les mers de Turquie sous un autre pavillon que celui de France.

Mais l'esprit belliqueux et turbulent né de nos guerres civiles, lequel animait alors toute la nation, la misère générale et les orages continuels du règne de Louis XIII et des premières années de celui de Louis XIV donnaient peu de dispositions aux Français pour les spéculations commerciales.

(1) C'est celui qui a fait bâtir le palais de France à Pera.

Ce ne fut que lorsque Colbert par de sage dispositions eut ranimé l'industrie nationale e favorisé le commerce extérieur, que les négo ciants français dirigèrent leur attention du côt de la Turquie. Nos manufactures de Lyon, du Languedoc et de la Provence furent animées pa ce commerce, dont les retours étaient auss avantageux que les envois.

Les grands profits qui résultaient du com merce de ces riches contrées, devinrent un puissant motif de haine et de jalousie entre les puissances maritimes qui y participaient.

Les parages de la Turquie furent souvent témoins de combats terribles que se livrèrent les flottes rivales de l'Angleterre, de la France et de la Hollande, et dans lesquels s'illustrèrent les Ruyter et les Duquesne.

Un séjour de quelques années dans le Levant suffisait dans ces temps heureux pour faire la fortune d'un négociant actif et économe. C'est avec une surprise mêlée d'envie, que les commercants actuels observent par la lecture des livres de correspondance de leurs prédécesseurs, qu'une spéculation était alors regardée comme peu heureuse, si elle ne produisait qu'un profit net de vingt-cinq à trente pour cent sur la facture.

Cependant les Hollandais, s'étant rendus maîtres

du cap de Bonne-Espérance et ayant formé de nombreux établissements dans les îles les plus riches de la mer des Indes, se retirèrent peu-à-peu du Levant vers le commencement dn 18e. siècle pour diriger la plus grande partie de leurs capitaux vers le riche et immense marché des îles des épiceries et de la presqu'île de l'Indostan.

Les Anglais négociants et conquérants à la fois, ayant arraché plusieurs des îles Antilles à l'Espagne, fondé un vaste empire sur le continent de l'Amérique septentrionale, établi de nombreux comptoirs sur la côte d'Afrique, et étant devenus maîtres de la riche province du Bengale, où ils prenaient et achetaient de première main les marchandises de l'Inde, se montrèrent avec moins d'affluence dans les marchés de la Turquie.

Le nombre des facteurs anglais établis dans les échelles diminua à tel point, que la compagnie du Levant, qui avait été chargée, par les conditions de sa charte de création, de toutes les dépenses relatives à l'entretien de l'ambassade et des consuls d'Angleterre en Turquie, se vit obligée en 1754 d'avoir recours à la bienfaisance du parlement britannique. Celui-ci, voulant encourager cette ancienne et respectable branche du commerce de l'Angleterre et se trompant sur la cause du mal, crut qu'il suffisait de mettre fin au

monopole, et permit à tout particulier de faire librement le commerce du Levant en payant une faible redevance à la compagnie, et en promettant par serment d'obéir à ses règlements et aux ordres de ses gouverneurs. La factorerie du Levant continua à être chargée de l'entretien des ambassadeurs et des consuls : mais, devenant plus pauvre de jour en jour, elle n'a pu faire face à ses obligations, et le gouvernement anglais s'est vu obligé dernièrement de payer lui-même ses représentants et ses agents consulaires.

La France, à qui le commerce du Levant convient beaucoup plus qu'aux deux autres puissances à cause de sa proximité de la Turquie, mit toujours beaucoup de zèle à entretenir ses relations commerciales avec elle, et profita de quelques circonstances politiques pour leur donner un plus grand développement. Outre l'envoi du produit de ses manufactures et des denrées de ses colonies, elle avait trouvé le moyen d'établir entre les provinces maritimes de l'empire ottoman un commerce de cabotage, qui lui était plus profitable que celui de ses liaisons directes.

La terreur, que les corsaires maltais (1) inspi-

(1) Par ces corsaires maltais, je n'ai pas l'intention de désigner les bâtiments armés appartenant à l'ordre de

raient dans tous ces parages, engageait les commerçants turcs à se servir de bâtiments français pour faire transporter avec sûreté leurs marchandises d'une Échelle à l'autre.

Le commerce français du Levant, favorisé par toutes ces circonstances, était devenu actif et avantageux. La France, d'après les calculs de M. Peyssonel, y employait encore en 1792 un capital de trente millions de francs. Ce capital y circulait avec une extrême rapidité, tant à cause de la promptitude des envois et des retours dans le commerce direct, que de l'activité des opérations particulières qui avaient lieu entre les différentes Échelles.

Il est à craindre que les ressources, que la France retirait du commerce du Levant avant la guerre de 1793, n'aient disparu pour toujours. Les riches capitalistes de Marseille, de Lyon et de nos provinces méridionales ont péri presque tous avec leurs richesses. Notre colonie de Saint-Domingue d'où nos négociants de la Provence

---

Saint-Jean-de-Jérusalem, et commandées par des chevaliers ; mais des embarcations souvent légères dirigées par des aventuriers de toute espèce et dont l'armement était autorisé par le Grand-Maître, en sa qualité de souverain de l'île de Malte.

retiraient les plus utiles denrées de leur commerce du Levant, languit sous la domination de deux hommes de couleur, qui se disputent la souveraineté. Malte, dont les corsaires aussi audacieux qu'avides en effrayant les Turcs les obligeaient à avoir recours à la protection du pavillon de France, a passé sous le joug de l'Angleterre. La Porte, qui a été justement irritée contre nous à cause de notre invasion de l'Égypte, n'a plus pour nous cette prédilection et cette confiance, qu'elle nous témoignait autrefois comme à ses plus anciens et plus fidèles alliés. Les négociants turcs, n'ayant plus depuis long-temps de communication directe avec nos ports, se sont procuré par d'autres voies les marchandises que nous avions coutume de leur fournir.

Les négociants français aussi bien que ceux de la Hollande et de l'Angleterre s'accordaient d'ailleurs à se plaindre, plusieurs années avant l'époque de notre révolution, que le commerce du Levant n'offrait plus les mêmes avantages qu'autrefois, et attribuaient le peu de débit de leurs marchandises et la diminution de leurs profits à la misère toujours croissante et à la dépopulation de la Turquie (1). Celle-ci doit avoir eu nécessairement

(1) Cette dépopulation est tellement sensible dans

la Hongrie et l'Allemagne, et montrer autant d'adresse et d'activité dans leurs opérations commerciales que de parcimonie dans leur manière de vivre.

L'activité des commerçants grecs ne se fit pas remarquer seulement dans les principales Échelles; on vit les insulaires de l'Archipel et entre autres les habitants de la petite île d'Hydra près du golfe d'Athènes, construire des navires de plus de deux cents tonneaux, parcourir la Méditerranée, se lancer dans l'Océan et aller chercher les denrées coloniales à Londres et jusque dans les principaux ports de l'Amérique.

Les Anglais ont coutume de porter dans le Levant des draps dont les Turcs font peu d'usage, de la clincaillerie, des outils de fer, des montres, des pendules, du plomb, du fer blanc, de l'étain, de la morue, quelques percales et de la cochenille, ainsi que du sucre et du café.

Leurs exportations consistent en soie écrue, cotons, poils de chèvre et de chameau, tapis, café de Moka, drogues médicinales, vin, huiles, bois d'ébène, bois de cyprès, miel, cire et fruits secs.

La France y importait des draps de toute espèce fort estimés dans le pays, de la clincaillerie, des montres de Genève, des denrées colo-

niales, des fefs ou bonnets, des toiles et beaucoup de soiries. Elle en retirait à peu près les mêmes objets que l'Angleterre. La promptitude des envois et des retours rendait ce commerce infiniment plus profitable à la France qu'à l'Angleterre. Mais notre commerce avec le Levant étant contrarié par les causes que j'ai énoncées plus haut et qui tiennent aux malheureux événements de notre révolution, languira long-temps et aura beaucoup de peine à reprendre une partie de son ancienne activité.

La Hollande, qui apportait dans le Levant le fruit de l'industrie des autres peuples, en exportait des matières brutes qu'elle allait débiter dans les pays manufacturiers. Il est probable que le nouveau gouvernement des Pays-Bas qui a perdu ses plus belles colonies de l'Inde, fera des efforts pour rendre à la Hollande cette branche de son ancien commerce de transport et pour procurer dans le Levant un débit avantageux aux draps de la Belgique.

L'Autriche, qui vient de joindre à ses vastes domaines tous les états maritimes de l'ancienne république de Venise, va lutter avec avantage contre les autres puissances commerçantes dans les marchés de la Turquie. La ville de Venise avait des manufactures actives qui n'étaient des-

tinées que pour le commerce du Levant. Ce sera sous le pavillon d'Autriche qu'on verra entrer à l'avenir dans ces échelles les verres de Bohême, les draps de l'Allemagne, les produits des manufactures de la Suisse et les soieries de la Lombardie. Ce pavillon y deviendra plus commun que celui de France et d'Angleterre.

L'Espagne, qui depuis trente-trois ans, a fait sa paix avec les Turcs et qui entretient constamment un envoyé extraordinaire à la Porte et des consuls dans les échelles, n'a jamais eu de relation commerciale avec le Levant. Cette puissance qui, ayant les plus belles et les plus riches colonies du monde, négligeait le commerce de ses propres états, ne pouvait guère s'occuper de celui d'un pays où elle aurait eu à lutter contre les nations les plus industrieuses de l'Europe.

La Russie est de toutes les puissances européennes celle qui fait le commerce le plus avantageux avec la Turquie; car elle n'en reçoit qu'un peu de vin et des fruits secs et y fait des envois considérables de beurre, de suif, de caviar, de goudron, de toiles, de fourrures et de grains provenant de la Pologne et de la Crimée. Elle attire à elle une grande partie de l'argent des Turcs et travaille à leur ruine autant par son commerce que par sa politique.

C'est avec les provinces méridionales russes dont la prospérité guidée par les principes les plus sages, croît tous les jours d'une manière merveilleuse et dans lesquelles on a vu le hameau obscur de Khodgea-bay changer de nom (1), s'agrandir et devenir en moins de vingt ans une des villes les plus commerçantes de l'Europe, qu'il conviendra dorénavant aux puissances à qui les Turcs ont permis le passage de la mer Noire, d'aller chercher un théâtre actif et profitable pour leurs spéculations commerciales.

Le commerce que les Turcs faisaient autrefois avec les Indes et la Perse se soutient encore par des caravanes dans lesquelles les Arméniens sont les principaux intéressés. Mais depuis que les marchandises de ces pays ne sont plus destinées comme autrefois à être exportées pour l'Europe et sont consommées presqu'entièrement dans le pays, ce commerce est devenu extrêmement préjudiciable à la Turquie dont il enlève le numéraire (2).

---

(1) Odessa.

(2) Surtout, par la grande consommation des schalls de Cachemire, dont la mode s'est trop généralement répandue depuis trente ans, et qui sont devenus pour les deux sexes des classes un peu opulentes, un objet de première nécessité.

Les caravanes qui se rendent de l'Inde dans la Turquie, se partagent après avoir passé le Candahar et le pays des Afgans, en deux parties dont l'une prend la route d'Ispahan et se rend de là à Bagdad et à Alep, et l'autre marche directement sur Téhèran, capitale actuelle des rois de Perse, et se dirige après cela sur Constantinople par Sultanié, Erzérun, Tocat et Angora.

Des différentes nations qui composent la population de l'Empire Ottoman.

La population de l'empire ottoman se compose de plusieurs nations que le droit de conquête, la force et une longue habitude lient ensemble, et dont une, qui se dit l'esclave du Grand-Seigneur, regarde et traite les autres comme ses sujets. Quoique vivant sous le même climat et le même gouvernement, elles diffèrent entre elles par leur costume, leurs mœurs et leurs institutions aussi bien que par leur croyance religieuse. Cependant la différence de religion est la seule barrière qui les sépare : c'est par elle seule qu'elles se distinguent l'une de l'autre. Tout individu qui abjure la religion de ses pères, change en même temps son habillement, ses usages, son état politique et partage la condition du peuple dont il a adopté les principes religieux.

La première, la plus nombreuse et la plus puissante de ces nations est celle des Osmanlis. C'est elle qui par ses conquêtes a fondé cet empire; elle seule est chargée de le défendre; toutes les autres lui sont subordonnées. Cette nation s'accroît tous les jours par des déserteurs des autres sectes; mais elle ne permet à aucun des siens de l'abandonner pour changer d'état et de croyance. Elle est relativement aux autres nations soumises, ce que les Français étaient à l'égard des Gaulois dans les premiers siècles de notre monarchie. On peut la regarder comme la noblesse de l'empire ottoman dont les autres nations seraient les classes roturières.

Des institutions tout à fait militaires et le souvenir de leurs anciennes victoires, donnent aux Osmanlis le caractère fier, noble et hardi des peuples guerriers. Une religion, qui en élevant l'âme de ses sectateurs vers des contemplations séduisantes, leur prêche des vertus simples; l'aumône, la charité, l'obéissance, tend à rendre les Osmanlis charitables, hospitaliers, probes et respectueux envers leurs chefs.

Le dogme de la prédestination, que l'Islamisme consacre, leur procure dans la douleur et au milieu des plus grandes calamités une résignation supérieure à celle des anciens Stoïciens.

L'égalité politique qui existe entre tous les Osmanlis, et l'espoir que chacun d'eux a de parvenir aux plus hautes dignités, donnent à tous un air de fierté et d'importance. L'Osmanli, qui du dernier rang est parvenu à occuper une place éminente, prend sans effort et sans exciter le moindre étonnement le ton et la gravité nécessaire à son nouvel emploi. Mais des révolutions fréquentes, un gouvernement militaire, des lois sévères, des exécutions nombreuses, accoutument l'Osmanli à la vue du sang et le disposent à la cruauté. L'influence d'un clergé ambitieux qui craint l'introduction des lumières, porte les Turcs à confondre dans un égal mépris les peuples civilisés de l'Europe avec les rayas de leur empire et à rejeter avec dédain des institutions qui amélioreraient leur sort politique, et les arts qui adouciraient leur existence sociale.

Ces funestes préjugés en font un peuple isolé et barbare sur le continent d'Europe dont il occupe une des plus belles parties.

Nous avons fait connaître dans le tableau précédent les lois qui gouvernent ce peuple, sa force, sa puissance, ses richesses et les vices de son administration. Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur la nation grecque autrefois si florissante, maintenant si malheureuse, que beaucoup d'au-

teurs se sont plus à décrier parce que sans considérer la différence des temps et des positions, ils y ont cherché en vain les héros et les sages de l'ancienne Grèce.

Des Grecs.

Les Grecs vaincus par Rome, conservèrent le nom et une partie de la gloire du peuple romain pendant plus de dix siècles après la chute de cette orgueilleuse capitale. Ce ne fut qu'en 1453 que la nouvelle Rome, après avoir résisté à tant de sièges, tomba enfin sous la domination des Barbares. Elle aurait probablement évité ce sort si dans les derniers temps qui ont précédé sa chute, elle n'avait pas été courbée sous le joug d'un clergé arrogant et ambitieux, et si les patriarches n'étaient devenus plus puissants que les empereurs, et les moines plus nombreux que les soldats.

Mahomet II, qui joignait à ses talents guerriers une sagacité extraordinaire, ne tarda pas à apprécier les Grecs, et à découvrir la véritable cause de leur faiblesse et de leur chute. Il résolut de les contenir en les remettant sous la domination du patriarche et du clergé; tel fut le motif politique qui dicta ce fameux kattichérif que les

Grecs regardent comme leur Charte constitutionnelle.

Ce prince judicieux établit, par ce katti-chérif, le patriarche de Constantinople chef de la nation grecque, président du synode et juge suprême de toutes les affaires civiles et religieuses. Il l'exempta du kharadge aussi-bien que tous les membres du synode (1), lequel, composé de douze métropolitains, fut destiné à former le grand-conseil de la nation.

Tous les cadis et gouverneurs militaires turcs eurent ordre de faire exécuter les sentences judiciaires du patriarche à l'égard des chrétiens du rit grec, celles des évêques à l'égard de leurs paroissiens, et d'assister le clergé dans le recouvrement de ses droits et de ses revenus. Le patriarche de Constantinople et tous les autres métropolitains furent autorisés à exiger une contribution annuelle de douze aspres de chaque famille et d'un sequin de chacun des papas de leur diocèse. Tous les legs pieux furent déclarés

(1) Les douze métropolitains qui composent le synode et qui résident constamment à Constantinople, sont ceux de Césarée, d'Éphèse, d'Héraclée, de Cisique, de Nicomédie, de Nicée, de Calcédoine, de Salonique, de Dorcon, de Ternove, d'Andrinople, d'Amasie et le patriarche de Jérusalem.

légitimes. Il fut Ordonné aux osmanlis de regarder les églises comme des lieux sacrés et inviolables. Aucun Grec ne put être contraint d'abjurer la foi de ses pères pour embrasser celle du peuple conquérant.

Mais tous les avantages de cette Charte sont pour les prêtres. Leurs droits, leurs priviléges et leurs pouvoirs y sont déterminés et garantis ; le peuple n'y est mentionné que pour payer et pour servir.

Cependant Mahomet II, voulant flatter un peu la nation grecque, déclara, dans son kattichérif, que l'élection du patriarche de Constantinople ou du chef suprême de l'église œcuménique serait faite par les représentants du clergé et de la nation, et qu'il ne pourrait être déposé que par le consentement et d'après la demande du corps qui l'aurait élu. Cette considération, qui paraissait si favorable, est devenue depuis une cause de dissensions continuelles parmi les Grecs, et une mine abondante où le gouvernement et les ministres turcs ont coutume de puiser pour satisfaire leur avarice.

Le premier patriarche, qui fut élu d'après le kattichérif de Mahomet II, reçut le caffetan et le hazeran ou bâton de commandant en présence de ce monarque, qui lui fit remettre une gratification de mille séquins. Les patriarches grecs

conservèrent cette prérogative jusqu'à Parthénius qui, égaré par l'ambition ou le fanatisme, se rendit coupable et parjure envers la Porte.

Depuis cette époque les patriarches de Constantinople ne sont plus admis à la présence du sultan, et ne reçoivent le caffetan d'honneur et le hazeran que sous les yeux du grand-visir. Au lieu de toucher, comme autrefois, une gratification de mille séquins, ils sont obligés de payer à la Porte une somme de cent bourses à titre de présent d'installation.

Le patriarche tient divan chez lui deux fois par semaine pour juger les causes civiles. Ses sentences ne devraient pas être définitives, puisque les parties ont le droit d'appeler de son tribunal à celui des Turcs; mais on les engage toujours d'avance, par un serment et par un compromis, à s'en tenir à la sentence qui aura été prononcée par le chef de l'église.

Les crimes ne sont pas de son ressort; les tribunaux turcs peuvent seuls s'en occuper. Cependant, pour conserver la dignité du nom chrétien, il est rare que les Grecs remettent à la justice des Turcs les voleurs et les assassins qui sont de leur rit. Ceux-ci, jugés par le patriarche, sont condamnés ordinairement aux galères et vont grossir, d'après la simple demande de ce pontife,

la foule des esclaves enchaînés qui travaillent dans les arsenaux de Constantinople.

L'administration de la justice forme un des revenus du patriarche et de tous les métropolitains. Tous prélèvent un droit de dix pour cent, pour chaque cause, sur la valeur de l'objet contesté. Les profits du patriarche doivent être considérables, puisqu'il est obligé de remettre soixante-dix bourses par an au miri pour ce seul article de revenus.

Mais, outre les produits des revenus permanents, autorisés par le kattichérif de Mahomet II, et les profits considérables qui proviennent de l'administration de la justice, le patriarche a coutume de réclamer vingt bourses de chaque métropolitain pour les frais de son installation, et vend aux prêtres subalternes le droit d'exercer leurs fonctions.

Ces prêtres subalternes sont divisés en trois classes, 1°. celle des proestos, qui sont les économes des églises. Ceux-ci prennent part aux produits des quêtes, se font payer chèrement les cérémonies des mariages, des enterrements et des baptêmes, et retirent un revenu assez considérable de la coutume qu'ils ont établie de bénir tous les mois les maisons, les terres et les personnes de leurs paroissiens;

2°. Celle des pneumaticos ou confesseurs, qui transigent avec leurs pénitents et vendent le plus cher qu'ils peuvent l'absolution des péchés;

3°. La classe des éphemerios ou journaliers. C'est sous cette modeste dénomination que sont connus les prêtres célébrants qui n'ont d'autres revenus que le prix de leurs messes.

Les évêques imitent le patriarche œcuméniqu et retirent comme lui leurs principaux revenus de l'administration de la justice et de la vente des fonctions ecclésiastiques.

Tous les dignitaires de l'église grecque rançonnent les prêtres subalternes et ceux-ci rançonnent le public (1).

(1) Le logothète, ou chancelier, qui expédie les patentes de nomination des archevêques, des évêques et de tous les principaux dignitaires de l'église, vit des droits qu'il retire de ces expéditions.

Le premicier retire les espèces dues au patriarche pour toutes les causes soumises à son tribunal, s'en réserve une portion et vend les excommunications et les divorces.

Le protosingelos inspecte la conduite des prêtres, les punit, les soumet à des amendes dont il profite comme les proestos, et préside le petit divan, dont la principale occupation consiste à arranger les querelles de ménage.

L'archimandrite, qui est le premier des curés de l'église patriarchale, recueille les successions des prêtres

Mais outre le patriarche œcunémique et tous les officiers de sa suite dont le logothèse, le protosingélos, l'archidiacre, l'archimandrite et le primicier sont les principaux membres et forment le conseil privé, l'église grecque a encore à soutenir les trois patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, trente-deux archevêques et cent quarante évêques, qui tous n'ayant ni bien fonds, ni rentes, sont obligés de vivre aux dépens du public. Cependant quelques-uns d'entre eux, entre autres celui d'Ephèse (1) possèdent jusqu'à cent bourses ou plus de 50,000 fr. de revenus.

Mais pour tirer tant d'argent d'un peuple déjà accablé par le fardeau de la nation dominante, et pour le retenir dans les principes d'une croyance

---

morts sans héritiers légitimes, en verse la valeur dans les caisses du patriarche, et vit aux dépens des douze curés de la capitale.

L'archidiacre, qui est chargé de délivrer les promesses de mariage et la dispense des bans, profite de ces fonctions et vit aux dépens des diacres.

(1) Les patriarches et les évêques, ainsi que les proestos des églises, ne peuvent pas être mariés et sortent du corps des caloyers ou moines. Les papas ne peuvent plus se marier après avoir reçu les ordres; mais ils sont autorisés à garder les femmes qu'ils avaient avant de devenir prêtres.

qui est la seule cause de sa servitude, il fallait l'enchaîner par les moyens les plus propres à maîtriser son esprit. C'est en cela que les prêtres grecs du Levant ont montré beaucoup d'adresse et une connaissance approfondie du cœur humain. Ils ne se contentent pas de prêcher la morale sublime de l'évangile et de faire connaître à leurs disciples les vertus chrétiennes qui disposent les hommes à se regarder comme frères. Ces principes suffisent pour former des hommes vertueux, des sujets loyaux, mais non des sectaires enthousiastes.

Voulant des disciples aveuglément soumis à la voix de leurs chefs ecclésiastiques, les prêtres grecs commencent à leur inspirer une haine violente contre les Chrétiens d'un autre rit. Les Latins eux-mêmes, dont la croyance religieuse ne diffère de celle des Grecs que par quelque changement dans les cérémonies et par l'adoption de certains mots qui ne tiennent pas aux vrais dogmes, sont représentés par ces prêtres intéressés comme des skilos, ou chiens non baptisés, avec qui tout commerce est dangereux. Des cérémonies supertitieuses, des abstinences continuelles, des exorcismes fréquents et une foule d'actions propres à inspirer une terreur religieuse, occupent fortement l'esprit de ces Grecs et fixent tel-

lement leur attention, qu'il leur reste peu de respect à accorder aux saintes vertus du christianisme (1). Aussi voit-on parmi eux des hommes coupables des plus grands crimes, se regarder comme moins blâmables ou plus dignes de la miséricorde divine que ceux, qui ayant plus de respect pour les lois sociales, osent enfreindre les abstinences ou négliger les nombreuses cérémonies recommandées par leurs prêtres.

C'est à ces maximes funestes qui tendent à dégrader le cœur de cette nation si sensible, qu'on doit attribuer les vices que plusieurs écrivains reprochent aux Grecs. On les a accusés d'être superstitieux, hypocrites, fourbes, ignorants, orgueilleux et lâches.

Nourris dans la haine des nations, qui professent une religion différente de la leur, il n'est pas étonnant qu'ils soient disposés à montrer de l'éloignement pour tout ce qui n'est pas Grec.

---

(1) Pierre-le-Grand voulant diminuer l'influence du clergé dans ses états, dispensa ses troupes et ses ouvriers des trois grands carêmes de l'église grecque, ainsi que de l'abstinence dans les jours maigres. Il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, et défendit qu'on y reçût, à quelque âge que ce fût, un homme revêtu d'un emploi public. (Voyez *Histoire de Russie*, par VOLTAIRE.)

Élévés par des prêtres pour qui une vaine érudition théologique tient lieu de toutes les sciences, les Grecs du commun méprisent les connaissances que leurs *papas* n'ont pas. Leur fourberie à l'égard des étrangers pourrait être comme dans les Juifs, la suite immédiate de la haine qu'ils leur portent. Tous ces défauts proviennent du fanatisme religieux et doivent disparaître avec lui.

Quant à la lâcheté qu'on leur reproche et qui, d'après le souvenir des anciens héros de la Grèce, paraît si contraire au caractère de cette nation comprimée et égarée, elle n'est qu'apparente. On a vu des Grecs du Levant admis dans les armées russes y déployer la bravoure et les qualités brillantes qui ont caractérisé leurs ancêtres.

Cependant les voyageurs impartiaux ont pu remarquer avec plaisir que depuis environ quarante ans, les Grecs du Levant commencent à sortir de leur long état d'engourdissement et que les principaux d'entre eux ont donné à leur nation une impulsion qui tend à la régénérer. C'est aux familles grecques du Fanar (1) qu'on doit attribuer ce changement heureux. Celles-ci en fournissant des dragomans à la Porte et des

(1) Le Fanar est un faubourg de Constantinople où habitent les principales familles grecques de cette capitale.

souverains temporaires aux deux provinces de Valachie et de Moldavie (1), se sont vues obligées d'étudier avec soin les langues et la politique des cabinets de l'Europe afin de conserver leur ascendant sur les ministres turcs.

Devenus riches et puissants, les Grecs nobles du Fanar, ont cherché à diminuer l'influence des prêtres pour augmenter la leur et ont senti que le meilleur moyen d'y réussir était de répandre les lumières parmi leurs concitoyens. Des écoles ont été établies par eux à Constantinople, à Smyrne, à Salonique et dans les principales

(1) Les habitants des provinces de Valachie et de Moldavie, en se soumettant aux Turcs, demandèrent et obtinrent la condition de n'être gouvernés que par des vaivodes de leur religion, dont le choix dépendrait de la Sublime Porte. Ils oublièrent d'exiger que ces princes fussent nés parmi eux. La Porte en n'y envoyant que des Grecs appartenants à des familles établies à Constantinople, en changeant souvent ces agents de son autorité, et en les mettant dans l'obligation de fouler leurs sujets pour soudoyer le gouvernement et capter la bienveillance des ministres, a établi, entre ces vaivodes étrangers au pays et leurs administrés, une défiance et un éloignement inévitables. C'est ainsi que la Porte a pu conserver jusqu'à nos jours sa domination sur ces deux provinces importantes par leur position et susceptibles de devenir extrêmement riches sous un gouvernement protecteur.

villes de la Grèce, pour enseigner aux jeunes gens du rit grec la langue française, les belles-lettres, la médecine et les sciences physiques et mathématiques.

Ces établissements qui furent approuvés par le sultan Sélim, à qui tout projet de cette nature était toujours agréable, répandirent les lumières, les connaissances et une partie des usages des Européens parmi les Grecs, et adoucirent les mœurs dans les familles aisées, en leur ôtant cette austérité farouche qui ne leur permettait d'admettre dans l'intérieur de leurs maisons que des parents ou des prêtres.

Les élèves de ces écoles, en se répandant dans toutes les classes, travaillent à faire disparaître insensiblement du sein de cette nation si ingénieuse et autrefois si éclairée, sa haine pour les Européens et ces funestes préjugés qui depuis près de dix siècles perpétuent son avilissement politique.

Le réveil et la régénération des Grecs doivent être funestes aux Turcs. Ceux-ci, fascinés par leur stupide engouement pour leurs anciens usages, ferment les yeux aux dangers qui les menacent. Cultivateurs ou matelots, et généralement habitués à la fatigue et au travail, les Grecs ont les qualités physiques qui sont nécessaires à

des soldats. Leur âme ardente est susceptible des sentiments les plus élevés. Ils commencent à connaître leurs droits, leur force et la faiblesse de leurs ennemis et n'attendent que l'occasion favorable d'écraser leurs oppresseurs.

Des Arméniens.

Les Arméniens, qui venus de l'Asie en Europe à la suite de leurs maîtres forment un dixième de la population de Constantinople et sont répandus dans toutes les villes commerçantes de l'empire, ont conservé leurs mœurs asiatiques. Ils vivent à la manière des Turcs, ont leur démarche grave, lente et silencieuse. Leurs femmes sont voilées comme les musulmanes. Ne pouvant pas comme leurs maîtres s'adonner au métier de la guerre et suivre la carrière de l'ambition, ils ont tourné toutes leurs vues vers le commerce et les manufactures et y ont porté un esprit spéculatif, entreprenant, beaucoup de sagesse et d'économie et un fonds général de droiture.

Les caravanes, qui viennent de l'Inde et traversent la Perse et l'Asie mineure, sont composées en grande partie de négociants arméniens. C'est à cette nation laborieuse que la Turquie doit la plupart des manufactures qui y existent.

C'est à des Arméniens que les Turcs confient la fabrication des monnaies et la direction de leurs moulins à poudre.

Les Arméniens doivent à leur modération et à leur probité d'avoir réussi à accaparer les emplois de seraffes ou de banquiers des ministres et des principaux personnages de l'empire (1) et à supplanter les Juifs dans cette branche de commerce.

La nation arménienne se divise en deux sectes; la première est celle des schismatiques, qui est la plus nombreuse et qui a adopté les erreurs d'Eutychès; la deuxième est celle des catholiques

(1) Les seraffes sont les banquiers des ministres de la Porte et des principaux employés. Chargés de retirer les revenus de leur maître, de les accroître par tous les moyens connus dans ce gouvernement corrompu, et de payer toutes les dépenses, ils identifient leur fortune avec celle du ministre qui les emploie. Si ce dernier succombe avant d'avoir pu s'enrichir, le seraffe perd alors, non-seulement ses avances, mais il est quelquefois mis à la torture pour payer la valeur des trésors supposés du ministre disgracié. Il paraît que, malgré de pareils dangers, ce commerce offre de bien grands avantages, puisque les Juifs, qui l'avaient autrefois et qui l'ont perdu par leur trop d'avidité, le regrettent encore et envient bonheur des Arméniens.

romains. Des luttes fréquentes s'élevaient autrefois entre les Arméniens des deux rites. Les catholiques moins nombreux et moins riches étaient toujours persécutés. C'est ainsi, que saint Comidas ayant renoncé aux dogmes d'Eutychès pour se faire catholique paya de son sang sa nouvelle croyance.

Mais pour mettre fin à ces querelles, la cour de Rome décida, que les papas schismatiques auraient seuls le droit d'administrer les sacrements, de faire les mariages, les baptêmes, les enterrements et de retirer les profits qui y sont attachés, et que les prêtres arméniens catholiques n'auraient que le prix de leurs messes et le produit de la charité des fidèles. Les prêtres schismatiques, qui n'étaient persécuteurs que par intérêt pécuniaire, cessèrent de l'être depuis cet arrangement. Les prêtres arméniens catholiques, favorisés par quelques ambassadeurs, ont la consolation de voir s'accroître journellement par des conversions le nombre de leurs disciples.

Les Arméniens ont quatre patriarches, dont un réside à Constantinople, un à Césarée de Cappadoce et les deux autres dans l'ancienne Arménie. Les patriarches ainsi que leurs évêques suffragants administrent la justice dans leurs diocèses au même taux et aux mêmes conditions

que les Grecs et vendent comme eux les sacrements. Mais le clergé arménien ne possède pas les priviléges et l'influence dont le clergé grec est redevable au kattichérif de Mahomet II.

Les Arméniens sont humbles, froids, timides, et ignorants. Le commerce est leur seule occupation. Les sciences, les lettres, les beaux-arts sont dédaignés par eux. Ils n'apprennent dans leur enfance qu'à lire, écrire et compter. Aussi ignorants que leurs maîtres, ils paraissent attachés à leur servitude et ne conçoivent pas qu'il puisse y avoir pour eux un autre état politique. Pacifiques et craintifs, ils détestent les secousses révolutionnaires et verraient avec peine la chute de l'empire ottoman. Ils ne donnent aucun ombrage aux Turcs, qui, pour les caractériser d'une manière aussi exacte qu'expressive, les comparent aux chameaux, ces animaux si doux, si patients et si utiles.

Des Juifs.

Les Juifs, qu'on voit dans la Turquie d'Europe et dans l'Asie mineure, descendent presque tous de ces malheureux Israëlites, qu'une politique aussi absurde que barbare chassa de l'Espagne au commençement du 16e. siècle. Ils ne parlent entre eux que la langue espagnole, con-

servent plusieurs usages de leur ancienne patrie et donnent encore à leurs officiers municipaux le nom de régidors, sous lequel ils sont connus en Espagne.

Les Turcs, moins fanatiques et plus éclairés que les Espagnols du 16e. siècle, accueillirent ces exilés et leur accordèrent quelques privilléges. Loin de les regarder comme des hommes dangereux, à cause de leurs principes et de leur croyance religieuse, ils se contentèrent de voir en eux des rayas utiles, qui venaient augmenter les revenus de la capitation. Les Juifs profitèrent des dispositions favorables des Turcs à leur égard, se livrèrent au commerce, à la banque, devinrent seraffes des grands de l'empire et courtiers des négociants européens.

Un de leurs négociants obtint le titre de bazirghian-bachi ou chef de marchands et devint l'agent commercial chargé de l'habillement de la milice des janissaires. Cet emploi est resté entre les mains des Juifs. Mais leurs dispositions frauduleuses, une avidité insatiable, des banqueroutes trop fréquentes leur firent perdre peu à peu la confiance des grands de la Porte. Ils ont été supplantés par les Arméniens dans les fonctions lucratives de seraffes.

Les Juifs de Constantinople, qui sont au nom-

bre d'environ cinquante mille, répartis dans les trois quartiers populeux de Balata, Hasse-keüi et d'Ortakeüi, sont régis par une forme particulière de gouvernement, laquelle contraste avec le régime des autres nations soumises à la domination des Turcs.

Un kakam-bachi ou grand rabbin et deux rabbins adjoints, choisis à vie par la nation, forment un triumvirat qui est chargé de l'autorité principale. Il participe à la formation des lois et sert en même temps de tribunal suprême.

Un conseil de sept membres nommés à vie par la nation forme la seconde branche du pouvoir législatif, a le droit de faire des remontrances au triumvirat et peut seul convoquer l'assemblée nationale.

Toutes les questions agitées et approuvées dans l'assemblée nationale doivent obtenir le consentement du triumvirat et du conseil des sept, pour devenir obligatoires et faire partie des lois de la nation.

Cette constitution assez extraordinaire se rapproche beaucoup de celle que nous avons essayée en 1795, lorsqu'égarés par l'incertitude de nos systèmes de constitution et par la manie des innovations nous faisions des expériences politiques et des révolutions journalières. Il est probable

que le peuple juif, renommé par son indocilité, n'aurait pas conservé plus long-temps que nous cette constitution bisarre, si la verge de fer, qui pèse sur eux, n'avait pas été un frein suffisant pour les forcer à vivre tranquilles, et n'avait transformé leurs lois constitutionnelles en des mesures de police et de surveillance mutuelle entre leurs principales autorités.

La justice est administrée aux Juifs à très peu de frais. Les émoluments des employés ont été déterminés par la plus stricte économie. Il est rare que les Juifs s'adressent par un appel aux tribunaux turcs pour faire casser les sentences de leurs juges particuliers.

Les Juifs, qui par éducation et par habitude détestent la guerre et l'agriculture, n'ont aucune des qualités des peuples guerriers et agricoles, et sont regardés comme des êtres faibles et sans énergie. N'ayant d'autre profession que le commerce et d'autre passion que l'amour de l'argent, ils cherchent le gain jusque dans les métiers les plus vils et les plus dégoutants. Les principes d'une religion intolérante les disposent à détester tous les autres peuples et à les tromper. Les Turcs ont pour les Juifs le plus profond mépris, et d'ordinaire ne les désignent que par des épithètes déshonorantes. Ceux-ci, qui ont cessé

d'aimer leurs anciens bienfaiteurs depuis que ces derniers leur ont retiré leur confiance, verraient tomber l'empire ottoman sans faire aucun effort pour le soutenir, et pour hâter sa chûte.

Telles sont les quatre principales nations qui forment la population de la Turquie. L'Osmanli, ayant conservé la plupart des vertus nobles et guerrières de ses ancêtres, dort tranquille sur les bords d'un abyme qui est prêt à l'engloutir. Le Grec, qui se réveille et qui commence à sentir sa force et la faiblesse de ses oppresseurs, attend avec une espèce d'impatience le moment favorable d'exercer ses vengeances. L'Arménien pacifique voit dans son esclavage un état tranquille et heureux, et montre un attachement sincère pour un maître qui le préfère à ses autres esclaves. Le Juif n'est attaché à personne. Toutes les révolutions lui sont indifférentes; il ne désire le triomphe des Chrétiens, ni la chûte des Turcs: tous deux lui sont également étrangers et odieux. Si l'empire ottoman vient à s'écrouler, il verra les Juifs trafiquer au milieu des débris et brocanter avec les dépouilles de tous les partis.

Du Sérail et de la Porte.

Après avoir décrit les lois de l'empire ottoman, sa puissance militaire, ses finances, son commerce et les différents peuples qui composent sa population, il nous reste à faire connaître les forces motrices qui mettent en jeu les nombreux ressorts de cette machine compliquée, c'est-à-dire, le sérail et la Porte.

Je ne chercherai pas, en parlant du sérail, à détailler la vie intérieure du harem et à lever le voile qui couvre les mystères amoureux de cette enceinte. Je ne parlerai que des personnages puissants, dont l'influence s'étend au-delà du palais du Grand-Seigneur et qui forment par leur aggrégation ce que les Turcs appellent la faction de l'intérieur.

Le premier personnage du sérail est la Sultane valide ou Sultane mère. Si cette princesse, qui peut habiter hors du sérail et qui seule, entre toutes les musulmanes, a le droit de se montrer à visage découvert aux yeux du peuple comme une mère au milieu de ses enfants, est intrigante et que le monarque régnant soit doux et facile, elle devient un des principaux ressorts de cet empire.

islar-agassi, ou le chef de ces eunuques
our qui la laideur et la difformité sont
ualités utiles, ne peut pas manquer d'acqué-
ne grande influence par la nature des fonc-
dont il est chargé. Dans ce pays, où tout
rtient à la race ottomane, le conservateur
sang précieux doit être nécessairement un
me puissant dans l'intérieur du sérail et
rable aux yeux de tous les Osmanlis. Aussi
onne-t-on le rang de pacha à trois queues.
hasnadar, ou trésorier du Grand-Seigneur,
rtient également à cette classe d'esclaves
et mutilés. Comme trésorier et comme se-
chef des eunuques noirs il jouit d'un très-
d crédit dans le harem et hors du sérail.

s eunuques blancs, qui sont chargés de la
e extérieure du harem et qui n'ont aucun
ort immédiat avec le Grand-Seigneur et les
nes, jouissent de très-peu de considération
ique. Cependant leur chef (le capi-aga) est
es grands-officiers du sérail.

rsque le Grand-Seigneur quitte l'enceinte
arem, il laisse les eunuques, ses concubi-
t leurs esclaves pour passer entre les mains
s domestiques et de ses pages. Ceux-ci dans
els la nature n'a pas été outragée, présen-
par leur beauté et l'élégance de leurs for-

mes un contraste absolu avec les hideux gardes de l'intérieur du harem. C'était autrefois parmi cette jeunesse brillante, que les empereurs ottomans avaient coutume de choisir les principaux officiers de l'empire. Cette coutume n'est pas tombée, puisque nous avons vu de nos jours sortir de la classe des pages, ce fameux Hussein pacha, qui fut le régénérateur de la marine.

Ces pages, dont quelques-uns ont été acheté comme esclaves et dont la plupart appartiennent aux premières familles de Constantinople, languissent long-temps dans la captivité du sérail s'ils n'ont pas des qualités distinguées. Ils n'ont plus la perspective brillante qu'ils avaient autrefois, parce que la prépondérance que les janissaires ont acquise depuis l'affaiblissement de l'autorité souveraine, oblige presque toujours le Grand-Seigneur à prendre parmi ces derniers ceux qu'il élève au commandement des troupes ou au gouvernement des provinces.

Les titres de salahors et les fonctions de capidgi-bachi (ces derniers sont ordinairement chargés de faire exécuter les ordres secrets du Grand-Seigneur) sont ordinairement le terme de leur grandeur et de leur élévation. C'est cependant parmi eux, que le Grand-Seigneur choisit son bach-tchoadar ou premier valet-de-chambre, son

selictar-agassi ou porte-glaive, son séir-kiatib ou secrétaire privé, son buyuk-émirahor ou grand-écuyer et son cutchuk-émirahor (1) ou petit-écuyer, qui tous ayant l'honneur d'être sans cesse auprès de leur maître acquièrent facilement un grand crédit et deviennent souvent les dispensateurs des graces.

Les muets sur lesquels on a écrit tant de contes ridicules, ne sont que des pages nés sourds, qui sont employés à cause du défaut qui les distingue, à servir le Grand-Seigneur durant les délibérations des conseils secrets, auxquels ce monarque appelle ses ministres dans l'intérieur du sérail.

Les révoltes fréquentes des janissaires, la crainte que cette milice séditieuse ne vînt à porter sa fureur jusque dans l'intérieur du palais ont fait prendre depuis environ deux siècles le parti d'armer et d'organiser militairement les bostangeis ou jardiniers et les baltagis ou bucherons du sérail. Ces hommes ont été enlevés à leurs fonctions primitives pour être employés à la garde des palais impériaux. Leur chef connu sous le titre de bostangi-bachi accompagne partout le

---

(1) Le cutchuk-émirahor est chargé d'avoir soin des mulets et chameaux appartenants au Grand-Seigneur.

Grand-Seigneur, tient le gouvernail du bateau impérial lorsque ce monarque sort par mer et fait les fonctions d'intendant du sérail pour tout ce qui est relatif aux subsistances. C'est sous ce rapport qu'il prélève un droit de dix pour cent sur tout le poisson mis en vente sur les marchés de Constantinople et qu'il étend son autorité et sa surveillance sur le canal du Bosphore et sur les deux rives adjacentes.

Seul entre tous les employés du sérail, le bostangi-bachi a le droit de porter la barbe à cause de son commandement militaire hors de de l'enceinte du palais. Ses prérogatives, son autorité et son importance sont très-étendues; mais elles l'exposent à la haine de ses rivaux et à des dangers continuels.

Les employés du sérail étant nourris aux dépens du Grand-Seigneur, reçoivent très-peu de salaire; mais il leur est permis d'étendre leur influence au dehors, d'agir en faveur ou contre les ministres, d'intriguer dans les provinces et de trafiquer des emplois. C'est ce que les Turcs appellent les cabales de la faction de l'intérieur. C'est d'elle que dépend en général le choix des ministres, des pachas, des muftis même. C'est en s'adressant, pár le moyen puissant de l'or et des présents, aux chefs de cette faction, que les

ambassadeurs étrangers ont réussi quelquefois à obtenir des avantages qu'ils n'auraient jamais eus par la voie officielle des ministres de la Porte.

Mais cette faction mûe par l'avidité est sujette à des dissensions continuelles et voit sans cesse ses membres se détruire et se déchirer entre eux. Le Grand-Seigneur contemple avec indifférence et quelquefois avec plaisir ces scènes de discorde entre des esclaves, dont il est l'héritier et dont la vie dépend de ses caprices.

De la Porte.

Le premier des ministres de la Porte, et qu'on serait tenté de regarder comme le seul, est le grand-visir. Il est le lieutenant du Grand-Seigneur et le dépositaire de son autorité temporelle. Son pouvoir est basé sur la faculté de se servir du cachet du monarque, que celui-ci lui remet en le nommant à cette place éminente et dont l'impression seule suffit pour constater la volonté du souverain. Ce n'est que par un kattichérif écrit de la main du sultan, que tout acte signé par le visir et portant l'impression du cachet impérial peut être annulé.

Le grand-visir commande toutes les armées, possède seul comme le Grand-Seigneur le droit

de vie et de mort dans toute l'étendue de l'empire contre les criminels pris en flagrant délit et peut nommer, destituer et faire mourir tous les ministres et les agents de l'autorité souveraine. Il proclame et fait exécuter les nouvelles lois. Il est le chef-suprême de la justice qu'il administre, cependant avec l'assistance et d'après l'opinion des oulémas. Il représente enfin son maître dans toute l'étendue de sa dignité et de sa puissance temporelle non-seulement dans l'empire, mais encore auprès des autres puissances étrangères. Mais autant ce pouvoir est beau et étendu, autant il est dangereux et précaire.

Les premiers empereurs ottomans remplissaient eux-mêmes leurs fonctions souveraines. Tous leurs commandements étaient datés de l'Étrier impérial, parce que c'était à cheval et sur leurs étriers, que ces princes actifs et infatigables étaient supposés se tenir au moment où ils écrivaient ou expédiaient leurs ordres. Mais en exerçant leurs fonctions souveraines, les monarques ottomans devenaient eux-mêmes l'objet immédiat de la haine et des murmures que pouvaient exciter parmi le peuple leurs injustices et leurs erreurs.

Amurat I^er^, à qui la Turquie doit ses plus sages et ses plus utiles institutions, fut le pre-

mier qui remit l'exercice de son pouvoir à un grand-visir. Celui-ci devint aussitôt le but, contre lequel se dirigèrent les plaintes et les cris des sujets. Le sacrifice de ce lieutenant, qui souvent n'était coupable que de trop de fidélité envers son maître, fut dès-lors, comme il l'a été depuis, un moyen politique et presque toujours certain de ramener le calme et de satisfaire la nation.

Dans ce pays, où tout se vend, où les grands donnent peu et reçoivent de tous côtés, les immenses avantages attachés à la place de grand-visir et qui lui procurent, dit-on, un revenu de deux millions de francs, donnent naissance à une foule d'intrigues pour le rançonner, le destituer ou le faire périr. C'est surtout contre ce premier agent de l'autorité souveraine que les principaux acteurs de la faction du sérail dirigent leurs intrigues et qu'ils s'efforcent de satisfaire leur avidité dévorante en le rançonnant ou en travaillant à le renverser.

Exposé à ces intrigues, aux fureurs du peuple et aux soupçons d'un monarque ombrageux, le grand-visir mène une vie misérable par les inquiétudes qu'il éprouve, et pénible par les nombreuses occupations dont il est accablé.

Comme juge, il est obligé de tenir divan trois fois la semaine, la première pour les affaires gé-

nérales avec les deux cadis-askers ; la deuxième, pour les affaires de Constantinople avec le stamboul-cadissi, et la troisième avec les mollas de Eyoub, Galata et Scutari pour les causes relatives aux habitants de ces trois faubourgs. Mais il se contente de confirmer l'opinion des hommes de loi et ne fait qu'ajouter le mot *sah*, (ainsi soit fait) aux sentences préparées par ces oulémas.

Comme chef du ministère, tout le fardeau des affaires publiques pèse sur lui. Le kiaya-bey, le terfterdar, le réis-efendi ne sont pas (comme tant d'auteurs ont cherché à les définir) les ministres de l'intérieur, des finances et des affaires étrangères ; ils ne sont que les subordonnés du visir, ne travaillent qu'avec lui et reçoivent leurs ordres de lui seul. Le grand-visir a seul le droit de correspondre directement avec le Sultan.

Comme commandant en chef de toutes les forces militaires, il nomme les généraux et les gouverneurs des villes et des provinces, dispose des mouvements des troupes, et dirige lui-même, en temps de guerre, les opérations des armées ottomanes. C'est en cette occasion que les ministres, qui ne pouvant agir que par lui et en son nom, quittent Constantinople pour le suivre dans tous ses mouvements militaires. Il est alors remplacé lui-même auprès du Grand-Seigneur

par un caimacan, et ses subordonnés le sont par des vekils, dont l'autorité expire après le retour de ceux dont ils ne sont que les substituts.

Comme chef de la police, le grand-visir parcourt lui-même avec ses gardes, et le plus souvent incognito, la ville de Constantinople et ses immenses dépendances. C'est dans ces courses fréquentes, qu'à l'exemple du Grand-Seigneur, il déploie cette autorité arbitraire, que plusieurs écrivains ont représenté comme l'unique essence de ce gouvernement, et qu'en frappant comme la foudre un prévaricateur pris en flagrant délit, il inspire à la populace une terreur salutaire.

Le kiaya-bey est le lieutenant du grand-visir pour toutes les affaires de l'empire. C'est par ses mains que doivent passer tous les rapports relatifs au service public. Il les examine, entre dans les détails et prépare les décisions. Cet emploi est très-important. Lorsque l'individu qui l'occupe est souple, adroit et insinuant, il s'entend avec son chef et devient la cheville ouvrière du gouvernement. Mais il arrive quelquefois que le kiaya-bey, quoique entretenu aux frais du grand-visir, se met en opposition avec lui, épie sa conduite et cherche à lui nuire par ses intrigues dans le sérail.

Nous avons vu à l'article des finances quels

le reis-efendi, le beylikchy, le nischandgi, l tchiaous-bachy et le capitan-pacha, lorsque c dernier se trouve à Constantinople, forment l conseil des ministres de la Porte. L'ordre donn par le sultan Sélim, de soumettre toutes les affaire aux délibérations de ce conseil, avait beaucou diminué l'influence et l'autorité du grand-visir Depuis la mort de ce prince, le grand-visir n cherche plus à s'étayer de l'approbation du con seil des ministres que dans les affaires impor tantes, et lorsqu'il craint de compromettre s sûreté personnelle.

Le grand conseil d'État composé des ministre actuels, des anciens titulaires et de tous les pa chas ou gouverneurs qui se trouvent dans l capitale, n'est rassemblé que pour déterminer l paix, la guerre, les alliances politiques et toute les opérations qui regardent la tranquillité géné rale et les grands intérêts de l'État.

Lorsqu'il s'agit de modifier les anciennes or donnances des empereurs ou de faire une loi qui, en déracinant un abus, tendrait à heurter une portion nombreuse de la nation, le grand

---

dures. On peut les regarder comme les greffiers de c tribunal suprême : cet emploi a été souvent un échelo pour parvenir au ministère.

visir a coutume de convoquer le conseil général des chefs de la nation. Tous les pachas, les sandjaks, les beys, les ayans et les principaux officiers militaires reçoivent l'ordre de s'y rendre ou de s'y faire représenter. Tel fut le conseil-général que Moustapha-Baïractar assembla après la mort du sultan Sélim, pour proposer des changements dans l'organisation des janissaires et la création du corps des seymens.

Les résolutions de tous ces conseils sont communiquées au Grand-Seigneur par son visir. Ce prince ne tarde jamais à faire connaître par un kattichérif son approbation ou son rejet.

Des Pachas, des Sandjaks et des Ayans.

Ce mode simple de gouvernement se reproduit dans les provinces. Chaque pacha exerce, dans le pays qui lui est soumis, la même autorité que le grand-visir déploie à Constantinople.

Son kiaya ou lieutenant, son hasnadar ou trésorier, son divan-efendi ou chancelier forment son conseil et remplissent auprès de lui les mêmes fonctions que le kiaya-bey, le terfterdar et le reis-efendi exercent à Constantinople.

Un mufty particulier est chargé de le diriger par ses fetfas, et de lui faire connaître le véri-

table sens des lois dans les cas extraordinaires et épineux.

Il a le droit d'appeler auprès de lui tous les chefs militaires et les notables de son pachalic, pour les consulter sur les grands intérêts de la province.

Les pachas, ayant coutume d'acheter aux enchères publiques de Constantinople les malikianes ou les revenus affermés de leur gouvernement, en tirent un grand parti pour s'enrichir; mais ils se trouvent par là intéressés à persécuter ceux dont ils devraient être eux-mêmes les protecteurs contre la rapacité des traitants.

Les fonctions des pachas, quoique brillantes et lucratives, sont presque aussi dangereuses que celles du grand-visir. Surveillés par les hommes de loi et par les janissaires de leur province, exposés aux mouvements séditieux de ces derniers, ils doivent se tenir constamment en garde contre les intrigues avides de la faction du sérail et des ministres de la Porte. Comme ce n'est que par l'argent, qu'ils peuvent se soutenir, toutes leurs vues tendent à se procurer ce métal corrupteur, afin de contenter leurs soldats et de satisfaire l'avarice des principaux valets du sérail.

L'empire ottoman est divisé en trente-quatre

pachalics, dont onze en Europe, dix-neuf en Asie et quatre en Afrique.

Ceux d'Europe sont les pachalics de Romélie, dont Sophie est le chef-lieu, de Belgrade, de Bosnie, de Négrepont, de Candie, de Scutari, de Yanina, de la Morée, de la Moldavie, de la Valachie et de l'Archipel, qui dépend du capitan-pacha.

Les pachalics de l'Asie sont ceux d'Anadhouly dont le chef lieu est Kutaya, de Trébisonde, de Sivas, de Konié, de Merasche, d'Adana, d'Aghalzighe ou Géorgie turque, du Diarbeckir, de Kars, d'Erzerum, de Van, de Mossoul, de Bagdad (ce dernier a englouti les pachalics d'Orfa et de Bassora), de Chypre dont les revenus appartiennent au grand-visir, d'Alep, de Tripoli, de Syrie, de Seyde, ou Acre, et de Damas.

Les pachas ou gouverneurs de l'Afrique ottomane sont le pacha du Caire et les deys des régences de Tunis, Alger et Tripoli.

Quelques pachas ont le titre de *beylesbey* et le droit de se faire précéder par trois queues de heval. Les pachas d'Anadhouly et de Romélie, nt de droit beylesbeys et pachas à trois queues, rce que ces gouverneurs commandaient autre- en chef les troupes d'Europe et d'Asie. Mais itre honorable est accordé aussi pour des ser-

vices importants à des pachas qui possèdent des gouvernements inférieurs.

Les pachas ont sous leurs ordres des sandjaks ou gouverneurs de district. Ceux-ci exercent dans l'arrondissement qui leur est confié une autorité semblable à celle des pachas; mais ils ne peuvent faire porter devant eux qu'une seule queue de cheval. Il existe cinquante-huit sandjaks en Europe et cent quatre vingt-seize en Asie.

Les villes sont administrées par des ayans qui laissant aux cadis la justice, exercent l'autorité civile et militaire (1). Il arrive quelquefois qu'un simple ayan parvient par son courage, son adresse ou ses richesses à se procurer une troupe soldée et de nombreux adhérents, se rend indépendant du pacha et du sandjak et devient même redoutable ou incommode au ministère ottoman.

Tel est le gouvernement turc; simple dans sa composition, uniforme dans sa marche, expéditif dans ses opérations, il annonce son origine militaire. Il donnait une grande force au souverain lorsque celui-ci trouvait dans les agents de son autorité, l'obéissance absolue que des subordonnés militaires doivent à leur chef.

---

(1) Tels sont les ayans de Sérès et de Philippopoli. Tels étaient dernièrement les ayans de Burgas et de Rutschouk.

Depuis l'affaiblissement de la puissance souveraine, ce mode de gouvernement semblerait propre à favoriser la chute de la maison ottomane et la dissolution de cet empire par la facilité que des pachas audacieux trouvent à rassembler des troupes et à lutter contre leur maître. Cependant malgré tant de guerres, de révoltes et de changements dans les monarques régnants, l'empire turc est encore intact et la maison ottomane continue à régner.

Cette force et cette stabilité tiennent aux principes que j'ai expliqués plus haut, surtout à celui qui représente la nation des Osmanlis comme une aggrégation d'individus plutôt que de familles. L'égalité politique de tous les Turcs et le droit incertain des successions, empêchent le fils d'un pacha de penser à hériter de l'autorité de son père à moins qu'inspirant à celui-ci une entière confiance (ce qui est assez rare), il n'ait l'habitude d'être son lieutenant dans le commandement des troupes.

La nécessité qui oblige les pachas de vexer les habitants de leur province pour soudoyer leurs troupes, les fait détester par leurs administrés et par les janissaires du pays, et les force à avoir recours à des étrangers mercenaires. Ceux-ci, indociles et capricieux, sont toujours

prêts à déserter, ne peuvent être retenus que par des présents et des caresses, et ne manquent presque jamais de se disperser après la mort de leur maître temporaire pour aller offrir leurs services à de nouveaux aventuriers.

C'est pour cette raison qu'on a vu depuis plus d'un siècle tant de pachas refuser d'obéir aux ordres du sultan, combattre ses troupes, se soutenir long-temps et conserver même jusqu'à la mort les rênes du pouvoir. Mais aucun d'eux n'a laissé son titre et son autorité à ses descendants directs et la Porte a rarement trouvé des obstacles pour s'emparer après leur mort des trésors qu'ils avaient accumulés pendant leur vie.

Convaincu de l'utilité des pachas, le gouvernement turc a fait, il y a quelques années, de très-grands efforts pour détruire le pouvoir de vingt-quatre beys mamelucks qui avaient réduit le pacha du Caire à n'avoir en Égypte qu'une vaine représentation. Les pachas meurent; leur puissance disparaît avec eux; leurs trésors tombent dans les coffres du Grand-Seigneur. Mais la milice des mamelucks se reproduisait d'elle-même; ses chefs se succédaient entre eux par principe d'adoption. Leur pouvoir et leur influence restaient inaltérables; les immenses ressources de l'Égypte étaient perdues pour la Porte. Il était donc de l'intérêt

du gouvernement de détruire l'autorité des mamelucks pour rétablir celle des pachas.

Mais il existe actuellement en Turquie quatre grandes autorités qui paraissent faites pour donner de sérieuses inquiétudes à la maison régnante. Celles-ci sont: Mahomet-Ali, pacha d'Égypte, Ali, pacha de Yanina, et les maisons opulentes de Caraosman-Oglou et de Tchiapan-Oglou.

Depuis que Mahomet-Ali, à la tête d'une troupe d'aventuriers albanais, est parvenu à chasser de l'Égypte les mamelucks que l'armée française d'Orient avait déjà beaucoup affaiblis; il exerce sur cette province un pouvoir presque indépendant. Mais il est pacha; il commence à vieillir. Maîtrisé quelquefois par une soldatesque capricieuse et indocile, sa vie court sans cesse de grands dangers. Il est probable qu'à sa mort, la Porte aura autant de facilité à saisir ses trésors que ceux du fameux Dgézar-Pacha (1).

---

(1) Dgézar-Pacha, renommé par sa cruauté, a été pacha en Syrie pendant plus de 30 ans. La Porte a cherché plusieurs fois à s'en défaire par des voies détournées; mais cet homme sanguinaire, qui a montré dans plusieurs occasions, et surtout au dernier siége de Saint-Jean-d'Acre, une valeur brillante, a toujours su déjouer les entrepr[illegible]s du gouvernement turc contre sa

Ali, pacha de Janina (1), qui, au courage d'un Turc, joint la prudence astucieuse d'un Grec, est de tous les pachas actuels, celui qui pourrait donner de plus vives inquiétudes au gouvernement turc, parce que ses fils, accoutumés à commander aux troupes de leur père, sont trop puissants pour ne pas lui succéder. L'autorité du commandement paraît donc affermie, au moins pour une génération dans cette famille. Celle-ci sage et éclairée sur ses véritables intérêts, a toujours évité en s'agrandissant de choquer le gouvernement turc, et pénétre, par les intrigues de ses agents, presque tous Grecs, non-seulement dans l'intérieur du sérail, mais encore dans les cabinets des principales puissances de l'Europe. Mais on croit qu'à la mort du vieux Ali-Pacha la rivalité du commandement divisera ses enfants, tous pleins d'audace et d'ambition, et parviendra peut-être à détruire l'édifice politique que ce pacha a élevé avec tant de peine et d'adresse.

---

vie; il est mort tranquillement dans son lit à un âge avancé.

La Porte a hérité de son immense fortune.

(1) Ali-Pacha descend d'un renégat grec, écrit à peine la langue turque et ne parle en général que le grec vulgaire.

Les familles de Caraosman-Oglou et de Tchiapan-Oglou, dont la première gouverne tout le riche pays qui est situé entre le Méandre et la Propontide, et la seconde celui dont les fleuves Sangarius et Halys déterminent les limites, possèdent héréditairement des richesses qui les mettent en état de soudoyer des troupes, d'intriguer avec succès dans le sérail, et d'exercer dans leurs domaines une autorité presque indépendante. Mais ces familles ne sont fortes que parce que chacune d'elles est composée d'un grand nombre de beys (1) héréditaires qui tous, provenant de la même souche, sont soumis par intérêt et par habitude au chef de la famille. Celui-ci est ordinairement choisi parmi les membres de la branche la plus riche et la plus puissante.

La crainte du gouvernement et des pachas, et une rivalité inévitable entre deux familles voisines et puissantes ont cimenté de plus en plus l'union qui fait la force de chacune d'elles. Mais cette crainte elle même, en mettant le chef dans la dépendance de tous ses parents, maintient entre eux une égalité fraternelle. Il est difficile, d'ailleurs,

---

(1) Nous avons vu, à l'occasion des troupes topraclis ou féodales, que les possesseurs des fiefs héréditaires, quelques petits qu'ils soient, s'appellent *Beys*.

Les empereurs ottomans ont toujours exercé dans leurs états ces prérogatives souveraines réservées au premier imam sans en demander l'autorisation, des califes de Bagdad ou du Caire. — Il est vrai, que Bajazet Ier, craignant que, pendant qu'il allait combattre la grande armée de confédérés chrétiens qu'il défit à Nicopolis, les princes musulmans, qui régnaient encore dans l'Asie Mineure, ne s'entendissent avec les mamelucks d'Égypte pour lui ravir ses états d'Anatolie, envoya une ambassade solennelle au calife Abasside du Caire pour lui rendre hommage et lui demander l'investiture de ses conquêtes et de celles de ses aïeux. Mais cette démarche avait été dédaignée par les prédécesseurs de Bajazet Ier, et a paru un exemple honteux aux yeux des monarques qui lui ont succédé.

Plusieurs mudéris de Constantinople, très-versés dans l'histoire de leur pays, m'ont assuré qu'en exerçant les pouvoirs de l'imameth, les premiers empereurs ottomans prenaient dans leurs États le titre de calife, ainsi que les beno-kitadé à la Mecque, les beno-taba ou zeyad dans l'Yémen, les beno-idris à Maroc, et enfin les fathimites en Afrique, en Espagne et en Égypte. — Mahomet II, conquérant de Constantinople, se croyait tellement au dessus des califes Abassides qu'en établissant le mufty chef du corps des oulémas et en le char-

tue en temps de guerre un Persan (les Persans étant schéites), est regardé comme ayant plus de mérite aux yeux du prophète, que s'il avait tué dans un combat soixante-dix chrétiens.

(Même page.) — *Les empereurs ottomans étant d'origine tartare, n'ont dû qu'à leur autorité les honneurs du califat.*

« L'imam principal, dit le prophète dans l'Alcoran, « doit être de la race des Coureischs. » La famille à laquelle Mahomet appartenait, tirait son origine de Zihr Coureisch, d'où descendaient également les Ommiades et les Abassides.

Les princes de la maison ottomane seraient donc exclus, d'après la décision même du prophète, du titre de calife, et du droit de remplir les fonctions de l'imameth, ou de premier imam.

D'après l'exposé des dogmes de l'Islamisme, suivant Omer-Nessefy, ouvrage qui tient lieu de catéchisme aux écoles publiques et dans les médressés, « le premier « imam a le droit et l'autorité de veiller à l'observation « des préceptes de la foi, de faire exécuter les peines lé- « gales, de défendre les frontières, de lever des armées, « de percevoir les dîmes, de réprimer les rebelles et les « brigands, de dire les prières publiques les vendredis « et les beyrams, et de juger les citoyens. »

nique très-estimé, qui vivait dans les premiers siècles de l'hégire.

Celui-ci dit que l'autorité d'un prince, « qui aurait « même usurpé le sacerdoce par la force et la violence, « ne laisse pas que d'être légitime, parce qu'après l'ex- « tinction du califat parfait, c'est-à-dire de celui qui a « été exercé légitimement pendant trente ans par les « quatre premiers successeurs du prophète (Mahomet « avait annoncé que le califat parfait ne durerait que « trente ans), la souveraine puissance est censée ré- « sider en la personne du vainqueur, du dominateur, « du plus fort, dont le droit de commander est fondé « sur celui des armes. »

Mais les califes Ommiades que Zoussoul voulait excuser par cette opinion, étaient de la race, à laquelle les princes ottomans n'appartiennent pas.

Page 11, ligne 9. — *Il est vrai qu'il arrive quelquefois que le Grand-Seigneur exerçant l'autorité prévôtale*, etc.

Plusieurs auteurs, entre autres d'Ohson et Toderini, prétendent que les empereurs ottomans ont le droit de mettre à mort quatorze personnes par jour, sans avoir recours à des formes judiciaires et à la déposition des témoins, et seulement par *inspiration*.

Tous les mudéris, que j'ai consultés à ce sujet, m'ont assuré que le Grand-Seigneur peut mettre à mort, sans avoir recours à des témoignages humains et seulement par inspiration, les employés du gouvernement ou esclaves du sultan qui, abusant de leur pouvoir, parviennent souvent à cacher et à étouffer les plaintes des opprimés; ils ajoutaient que, pour limiter l'exercice de cette terrible prérogative, la loi ou plutôt la coutume a décidé que le nombre journalier de ces victimes de la sévérité du monarque ou de ses caprices n'irait jamais au delà de quatorze.

Page 18.— *Un kodjea, ou précepteur, est chargé de les instruire dans l'Alcoran, de leur apprendre les éléments des sciences cultivées autrefois par les Arabes, ainsi que les calculs chimériques de l'astrologie.*

Les Arabes, comme on peut le voir dans l'ouvrage intéressant de l'abbé Toderini, sur la littérature turque, avaient traduit les écrits d'Aristote, sur la logique, la morale, la physique, l'histoire naturelle, la rhétorique; ceux de Dioscoride sur la botanique; les aphorismes d'Hipocrate, les ouvrages de Ptolomée sur l'astronomie; y avaient ajouté des découvertes utiles, et avaient inventé l'algèbre et la chimie.

Le prophète Mahomet condamne dans son Alcoran

l'étude de l'astrologie judiciaire, et dit « qu'ajouter fo « aux prédictions des devins sur les événements occulte « et à venir est un acte d'infidélité. »

Malgré le respect que les musulmans ont pour l'A coran et pour tous les préceptes qu'il renferme, il n'y pas de loi religieuse qu'ils observent moins que celle qui défend d'avoir recours aux devins, *kcahin* et aux astrologues, *munedgim*, et d'ajouter foi à leurs prédictions.

La perte de l'anneau de Mahomet, qu'Osman, un de quatre premiers califes, portait au doigt, à l'exemple de ses prédécesseurs, fomenta des troubles même dans cette époque si rapprochée du prophète, à cause des sinistres présages qu'on tira de cet événement, et occasionna le meurtre de ce prince.

Les promesses des devins préparèrent la grandeur de la maison ottomane, en excitant Ertogul et Osman Ier à former les entreprises hasardeuses qui le rendirent bientôt maîtres d'une partie de l'Anatolie. D'après les munedgims de Constantinople, tous les triomphes qui ont élevé l'empire ottoman, ou toutes les disgrâces qui l'ont affligé, avaient été prévues par les devins et les astrologues du sérail. La croyance dans les prédictions de ces imposteurs a toujours été si aveugle et si complète, qu'Amurat II, père du conquérant de Constantinople, ayant été averti par un derviche que l'ange de

la mort était à sa porte, se prépara aussitôt à sa fin, régla la succession au trône, dicta ses volontés dernières et, quoiqu'avec une constitution très-forte et sans maladie, succomba le troisième jour à sa douleur et à son abattement. La plupart des auteurs turcs disent que Constantinople, qui avait résisté à Bajazet I^er^, n'est tombé au pouvoir de Mahomet II que parce que ce prince était le septième sultan de sa famille.

Lorsqu'un sultan ottoman monte sur le trône, on écoute attentivement les premiers mots qu'il prononce, et on les regarde comme servant de pronostic au bonheur ou au malheur de son règne.

La paix, la guerre, les résolutions importantes ne sont arrêtées ou commencées qu'aux époques et aux heures fixées par les astrologues. Enfin, malgré la défense du prophète Mahomet, qui traite d'infidèle et d'impie tous les devins et ceux qui ajoutent foi à leurs prédictions, l'aveuglement des Osmanlis à ce sujet est si général et si complet, que le *munedgim bachi,* ou chef des astrologues, est non-seulement un des principaux officiers du sérail, mais encore un des membres les plus distingués du corps des oulémas.

Page 19— *La série brillante dont l'histoire des nations n'offre aucun autre exemple des dix premiers empereurs ottomans, qui tous coopérèrent à la gloire et à l'agrandissement de cet empire.....*

Cette série se compose des princes suivants :

1°. Osman Ier fonde la monarchie au commencement du 14e siècle. — Il partage avec six autres émirs ou chefs les domaines d'Aladin, dernier sultan de la dynastie des seljeucides, et obtient pour sa part la Bythinie, qu'il agrandit bientôt par la conquête d'Iconium.

2°. Orcan s'empare de Nicée et de Nicomédie. — Sous son règne les Osmanlis passent et s'établissent en Europe en 1356.

3°. Amurath Ier s'empare de toute la Thrace à l'exception d'un faible rayon autour de Constantinople, établit le siége de l'empire à Andrinople, crée la dignité de grand-visir, fait des lois très-sages pour le gouvernement de ses états, institue les janissaires et rompt par le gain de la bataille de Cassovre la ligue des chrétiens qui voulaient forcer les Turcs à repasser en Asie en 1389.

4°. Bajazet Ier achève la conquête de l'Asie Mineure et détruit ou soumet les descendants des émirs qui avaient partagé avec Osman Ier les dépouilles d'Aladin.

', la Thessalie et une partie de l'ancienne
'ttent à son pouvoir. — La victoire de
.ıouer une nouvelle croisade des chré-
pe contre les musulmans. — Mais il dut
. la puissance irrésistible de Tamerlan qui, ayant
.uni autour de lui quatre cent mille hommes, défit et
rit Bajazet qui n'en avait pas deux cent mille (1402).

5°. Mahomet Ier eut à combattre ses frères et à réparer
s malheurs de la défaite et de la prise de Bajazet. —
prince, mort en 1421, sauva l'empire, déchiré par des
erres intestines et menacé par les chrétiens, et con-
erva les conquêtes de ses aïeux.

6°. Amurath II assiège en vain Constantinople et Bel-
rade; mais il s'empare des forts grecs du Pont-Euxin,
ique de la Grèce et d'une partie de la Morée, et oblige
Bosnie à lui payer un tribut. — Il assure ses con-
ètes en remportant la victoire de Varna contre le jeune
imprudent Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie.

7° Mahomet II s'empare de Constantinople et donne
coup de mort à l'empire romain. Les empereurs de
Trébisonde, la Caramanie, la Bosnie, la Valachie et
l'Albanie se soumettent au pouvoir de ce conquérant. Il
chasse les Génois de la Crimée et les Vénitiens de l'île
de Négrepont, débarque des troupes en Italie, s'em-
pare d'Otrante et porte l'effroi dans toute la chrétienté.

—Ce prince, qui aimait les arts et les sciences, fut auss distingué par ses connaissances dans les beaux-arts e la littérature que par ses talents guerriers. Il mouru en 1481.

8°. Bajazet II, entravé par les guerres intérieures qu'i eut à soutenir contre *Zizim* ou *Gem*, son frère, qui lu disputait le trône, fit peu pour l'agrandissement de l'em pire ottoman. — Cependant ses flottes battirent celle de Venise; les places de Lépante, Modon et Coron dan la Morée se soumirent à son autorité. — Un corps d'a mée, ottoman, débarqué dans le Frioul à la sollicitatio de Ludovic-Sforce, duc de Milan, y fit une diversio utile en faveur de ce prince contre Louis XII et l Vénitiens.

9°. Sélim I^er^, devenu empereur en 1512, après avoi fait déposer et empoisonner Bajazet II, son père, fut le plus grand conquérant de la dynastie ottomane. Victorieux contre le Schah-Ismaël, souverain de la Perse, à la bataille de Tchaldiran, il soumit l'Arménie et le Diarbeckir. — La bataille de Bury, qu'il gagna contre Gauri, soudan d'Égypte, lui valut la conquête de toute la Syrie. — La bataille de Matarée, dans laquelle les cavaliers circasses mamelucks, qui avaient vaincu d'abord la cavalerie ottomane, furent défaits et mis en déroute par les janissaires, procura à Selim le trône de

l'Égypte, et fit disparaître ce fantôme de calife Abasside, dont l'ombre de puissance, réduite à un vain titre, ne servait qu'à sanctionner les opérations des soudans électifs qui gouvernaient l'Égypte et la Syrie.

Ce conquérant audacieux, qui faisait trembler ses ministres autant que ses ennemis, et à qui ses cruautés valurent le nom de yavus ou féroce, avait formé le projet de s'emparer de la Perse, et l'aurait exécuté, si la mort ne l'eût pas surpris en 1520, au bout de neuf ans de règne.

10e. Soliman Ier, dit le sage et le magnifique, commença son règne par la conquête de Belgrade, soumit l'île de Rhodes, envahit la Hongrie, gagna la bataille de Mohatz, et fit proclamer Jean Zapoli comme successeur de Louis II, tué dans ce combat, au trône de Hongrie; il porta ses ravages jusqu'à Vienne, qu'il assiégea. La Moldavie se soumit volontairement à son autorité. — Les royaumes de la côte africaine, dite Barbarie, le reconnurent pour leur maître. Ses flottes victorieuses dans l'Archipel, l'Adriatique et la mer Rouge, portèrent les ravages de la guerre jusque dans l'Inde. Plus éclairé et moins fanatique que ses ancêtres, il chercha des alliés parmi les princes chrétiens, et seconda, par politique, François Ier contre Charles-Quint. Législateur éclairé aussi-bien que guerrier intrépide, il mit de l'ordre, de la clarté et de l'uniformité par ses célèbres *canons*, ou ré-

glements dans la législation confuse et obscure de ses vastes États. — Son règne de 46 ans affermit ses lois, ses nouvelles conquêtes et celles de ses ayeux, et doit être considéré comme l'époque où la grandeur, la puissance et la gloire des Osmanlis parvinrent à leur zénith.

Même page, ligne 19. — *Cette série brillante fut remplacée par une ligne honteuse de princes....*

Aucun des successeurs de Soliman Ier n'alla aussi loin que lui. Le courage des janissaires, et les divisions des princes chrétiens, permirent aux Turcs, pendant près de cent ans après la mort de ce grand empereur, de conserver la Hongrie, de conquérir quelques îles, et de menacer de nouveau la ville de Vienne. Mais l'empire ottoman s'affaiblit dès le règne de Sélim II, fils de Soliman, et la décadence commença par la marine. — La bataille navale de Lépante, en 1571, terrassa la marine ottomane, qui n'a plus d'éclat depuis ce coup funeste. — Sélim II mourut en 1574.

« Amurath III, fils de Sélim II, s'abandonna aux astrologues, et à l'influence des femmes et des eunuques, et dédaigna la gloire militaire, ne commanda jamais ses armées, n'eut aucune confiance dans ses ministres, fut méprisé par les janissaires, et ne parvint à les calmer

dans dix révoltes successives qu'en leur distribuant de l'argent et en leur livrant ses plus fidèles serviteurs. — Ce fut sous le règne de ce prince que les oulémas commencèrent à exercer avec succès leur influence politique, et que les janissaires, qui méprisaient leur monarque lâche, cruel, efféminé, secondèrent les prêtres, afin de légitimer par la sanction des ministres de la religion leurs mouvements séditieux.

Mahomet III, fils d'Amurath III, commença son règne en 1595, par faire périr dix-neuf de ses frères. Barbare envers sa famille, il le fut envers ses ministres et ses sujets, et vécut sans cesse dans la défiance et dans la crainte. Ce fut sous son règne que les Ottomans, qui avaient été toujours agresseurs, commencèrent à être attaqués par les impériaux. Gran fut repris par ces derniers. Le grand-visir, Sinan-Pacha, fut battu par un simple prince de Transilvanie. — Les Turcs ne possédèrent bientôt plus en Hongrie que quelques places fortes. La bataille indécise de Careste, dans laquelle Mahomet III prit la fuite avant de connaître le dénouement de l'action, compléta les désastres de ce règne.

Ahmed I^er^, en montant sur le trône en 1602, épargna son frère : mais plus remarquable encore par la faiblesse de son caractère que par sa douceur, il s'abandonna aux plaisirs du harem, et négligea ses armées. — Le sopl.i

de Perse, Abbas le grand, profitant des circonstances, attaqua la Turquie, défit le grand-visir Cicala, reprit Bagdad, l'Irak-Agémi, et tout ce que le grand Soliman avait enlevé aux Persans.

« Moustapha Ier, frère d'Ahmed, était fou et imbécile. Les Osmanlis en eurent honte, et le déposèrent au bout de quatre mois de règne, en 1618. Mais le jeune Osman II, son successeur, fougueux, avare et étourdi, entreprit contre les Polonais, malgré l'avis de tout le divan, une guerre que ses mauvaises dispositions rendirent malheureuse, mécontenta les janissaires par ses reproches et en leur refusant les gratifications d'usage, et eut l'imprudence d'annoncer qu'il allait opposer à cette milice séditieuse une autre milice tirée de la province d'Égypte, où il n'existait pas de janissaires. Ce prince devint la victime de la fureur de ses soldats, et fut accablé d'injures, et abreuvé d'amertumes avant de périr par le fatal cordon.

Moustapha Ier, tiré de nouveau de captivité en 1621, reparut sur le trône. Mais se montrant encore plus stupide, plus inepte et plus cruel que la première fois, il fut déposé en 1622, renfermé dans une tour du sérail et bientôt étranglé.

Amurat IV, frère de l'infortuné Osman II, avait obtenu de la nature une grande force physique, beaucoup d'adresse et des passions fougueuses. Sa force et sa valeur

lui acquirent l'estime des soldats. Sa cruauté et sa vigilance les firent trembler ainsi que tous les agents de son autorité souveraine. Son courage le porta à entreprendre lui-même le siège de Bagdad, où il montra sa férocité par le massacre de trente mille Persans. Aussi grand guerrier que les premiers empereurs de sa dynastie, il n'eut aucune de leurs vertus et mourut en 1640 à trente-un ans, victime de ses débauches et de son ivrognerie. Il aurait été par ses exploits et sa valeur une exception à la ligne honteuse des sultans dégénérés, si ses dispositions crapuleuses ne l'avaient rendu encore plus méprisable. Ce n'était pas d'un pareil prince qu'on pouvait attendre des réformes utiles. Il se contenta de faire trembler ses ministres, ses pachas et ses sujets. Les oulémas, dont il avait fait étrangler plusieurs des principaux chefs malgré l'inviolabilité prétendue de leurs personnes, se prosternèrent humblement devant son sceptre de fer.

Ibrahim I^er^, frère d'Amurat, ne vit dans le pouvoir suprême que la liberté de s'abandonner à tous les plaisirs, et porta l'oubli des convenances au point de faire enlever par force la fille du mufty pour satisfaire sa lubricité capricieuse. — Les janissaires et les oulémas, qui avaient tremblé devant Amurath IV, ne craignirent pas un souverain efféminé, le déposèrent en 1646 et le firent périr par le lacet. — Mahomet IV, âgé de sept ans, succéda à

Ibrahim Ier, son père. Il n'y eut pas de régent de nommé. Sa mère et sa grand'mère furent chargées de la garde de sa personne. Le grand-visir exerça en son nom la même autorité que de coutume.—Mais la minorité de Mahomet IV fut l'époque des plus grands orages politiques. Les deux sultanes chargées de la tutelle du jeune prince se querellèrent pour la vente des emplois. Le sérail divisé devint un foyer d'intrigues et de crimes. L'ayeule du sultan dut céder à la mère et fut étranglée.—Les plus grands désordres régnèrent à Constantinople et dans les provinces; plusieurs pachas se révoltèrent; six visirs furent déposés et périrent. Les janissaires et les spahis, unis pour demander la déposition ou la mort des ministres, se battaient entre eux pour partager leurs dépouilles.—Ces excès durèrent jusqu'à ce que Mahomet IV, parvenu à l'âge de quinze ans, eut choisi Mehemed-Kinperli pour son grand-visir.

Mehemed-Kinperli, qui mourut grand-visir et qui laissa en mourant cette place éminente à son fils Ahmed, digne de marcher sur ses traces, sentit que dans un pays agité depuis long-temps, les ménagements et la douceur étaient dangereux; il se montra sévère et inflexible, fit périr les pachas rebelles et tous les auteurs des derniers désordres, déclara la guerre à l'Autriche pour occuper les janissaires et les spahis, et transféra le siège de l'Em-

pire à Andrinople, afin d'éloigner Mahomet IV d'une population séditieuse.

La longue et vigoureuse administration de Kinperli ranima la gloire du nom ottoman. Candie après un siège de vingt-cinq ans fut enlevée aux Vénitiens. Les armées ottomanes, favorisées par Tékéli et par plusieurs magnats hongrois, qui étaient ennemis de la maison d'Autriche, eurent des succès, prirent Gran et allèrent mettre une seconde fois le siège devant Vienne. Mais à cette dernière époque les deux Kinperli n'existaient plus. L'ambitieux et ignorant Cura-Moustapha commandait les Turcs; l'illustre Jean Sobiesky dirigeait l'armée chrétienne de secours. Les Turcs furent vaincus; le siège de Vienne fut levé; Bude rentra au pouvoir des Autrichiens; la Hongrie presqu'entière fut reconquise, tandis que les Vénitiens enlevaient à la Porte les îles ioniennes et la Morée.

Les janissaires vaincus dirigèrent leur fureur contre leur maître et furent soutenus par les oulémas, toujours disposés à entraver et à affaiblir l'autorité souveraine pour affermir leurs prérogatives et accroître leur influence. Mahomet IV, qui pendant un règne de quarante un ans avait mieux aimé faire la guerre en personne aux bêtes fauves des forêts d'Andrinople qu'aux ennemis de son empire, se vit obligé de quitter le trône en 1687 en faveur de Soliman II, son frère.

que général habile, avait vu périr toute son armée dans une seule bataille et s'était trouvé réduit à demander un asile à un souverain mahométan. Traité généreusement par le sultan Ahmed et parvenu à faire déclarer la guerre par les Turcs à la Russie, Charles XII vit bientôt le moment où Pierre-le-Grand, engagé sur les bords du Pnith, allait périr avec toute son armée; mais Pierre, tiré d'embarras par l'adresse de sa femme et par l'attitude fière de son armée, répara promptement sa faute et reprit l'ascendant que lui assurait son génie, tandis que Charles, ne cessant de se plaindre des ministres ottomans, les dégoûta, fatigua le sultan, n'obtint rien, refusa de partir, combattit l'escorte d'honneur qui devait l'accompagner jusqu'aux frontières, et oublia pendant près de trois ans son royaume, sa gloire et ses intérêts, pour persister sans succès, avec une obstination inébranlable, dans son projet de renouveler la guerre de la Porte contre la Russie. — Le règne d'Ahmed eut un moment d'éclat par la reprise de la Morée, dont les habitants grecs préféraient le joug des musulmans à celui des Vénitiens catholiques. --- Mais le prince Eugène, chargé de punir cette infraction du traité de Carlowitz, qui garantissait la Morée aux Vénitiens, gagna la fameuse bataille de Péterwaradin, prit Temeswar et soumit Belgrade. Le traité de Passarowtz procura à l'Autriche le bannat de Temeswar et

Belgrade et força les Vénitiens à renoncer à la Morée, quoique l'invasion de cette province par les Turcs eût été la cause de cette campagne.

Cette paix, et la guerre que le célèbre Thamas-Kouli-khan déclara peu après à la Porte, excitèrent au plus haut degré l'indignation des janissaires de Constantinople contre le gouvernement. Ahmed, dominé par une avarice sordide, refusa de toucher, pour les frais de la guerre de Perse, aux trésors accumulés dans le sérail et établit un nouvel impôt sur le débit des marchandises. --- Tous les marchands turcs de Constantinople sont janissaires. --- Un cri général s'éleva contre le sultan et ses ministres. Patrona Calil, marchand de chiffons, se chargea du mouvement populaire et donna l'impulsion. --- Les rebelles demandèrent au Grand-Seigneur les têtes de ses ministres. Après les avoir obtenues de ce prince pusillanime, ils proclamèrent que Mahmoud I^er^, neveu d'Ahmed et fils de Moustapha II, était le nouvel empereur des Osmanlis.

Mahmoud crut, en montant sur le trône en 1730, devoir ménager les auteurs de la rebellion. Mais ces hommes, qui appartenaient à la dernière classe du peuple, commirent tant d'injustices et se livrèrent à de tels excès, que les habitants de Constantinople les virent tomber avec plaisir et furent dégoûtés pendant long-temps de tout

mouvement séditieux.— L'Autriche, voulant profiter de ces désordres, déclara la guerre; mais le prince Eugène n'existait plus. Les généraux autrichiens furent battus; Belgrade et Orsova rentrèrent par un nouveau traité en 1740, sous la domination de la Porte. Les Russes, mieux dirigés par le célèbre Munich, conservèrent Asoph.

Osman III succéda à Mahmoud Ier, en 1754, à l'âge de 53 ans. Quoique vieux, il avait les goûts et la curiosité de l'enfance; ombrageux et défiant autant qu'amateur de plaisirs frivoles et de vaines cérémonies, il changea huit fois de visirs en deux années. Son règne fut court; aucun événement important ne l'a signalé. Une mosquée impériale, commencée par Mahmoud et achevée par son frère Osman III, est le seul monument qui serve à faire connaître que ce dernier prince a occupé le trône des Osmanlis.

Moustapha III, fils d'Ahmed III, et neveu du dernier sultan, se vit libre et sur le trône, en 1757, à l'âge de quarante-deux ans; sa santé était faible, mais la nature l'avait doué d'une grande intelligence; son esprit éclairé lui faisait connaître les abus enracinés, qui causaient la décadence de son empire; une dévotion vraie et pure servait de base à ses vertus solides. Admirateur de ses premiers ayeux, il désirait rendre à la Turquie sa gloire et sa puissance. Raghib pacha, son grand-visir, était

ligne de seconder un tel maître dont il conserva la confiance jusqu'à la mort.

Les troubles de la Pologne, excités par la Russie, et dans lesquels l'impératrice Catherine faisait valoir sa nédiation et menaçait, non par des agents diplomatiques, mais par des corps d'armée, étaient vus avec inquiétude par le sultan Moustapha. La France l'excitait à la guerre pour faire une diversion utile en faveur des Polonais. Mais fidèles aux traités, les Turcs attendaient un acte d'agression pour se déclarer contre les Russes. Des excès commis par des soldats moscovites, à Balta, sur la ligne des frontières polonaises, parurent un prétexte pécieux, et la guerre fut déclarée contre la cour de Pétersbourg.

Les Tartares sous les ordres de Crim-Gueray, khan de Crimée, la commencèrent par l'invasion rapide et l'embrâsement de la Nouvelle Servie. Mais la fortune abandonna bientôt les drapeaux des troupes ottomanes pour favoriser les armées russes plus instruites et mieux disciplinées. Chotzim fut pris; les armées des visirs Mehemet-Emir et Moldovandgi furent constamment battues par les généraux Galitzin et Romantzof; les habitants grecs de la Morée se soulevèrent contre les Turcs, et furent bientôt punis. Le combat de Tchesmé détruisit toutes les forces navales de la Turquie. De nouvelles vic-

toires des Russes, accélérèrent la reddition de Bender et la conquête de la Crimée. Le congrès de Focsani fut rompu par les prétentions exagérées du cabinet de Pétersbourg. — Moustapha, faible de santé et accablé de chagrins, ne put résister à tant de disgraces, et mourut en 1774, en laissant à son frère, Abdul-Hamid, le soin de terminer cette malheureuse guerre.

Abdul-Hamid, prince faible, timide et peu intelligent, commença son règne sous de tristes auspices. Non-seulement les Russes étaient maîtres de la Crimée et de toutes les provinces ottomanes au nord du Danube, mais Heraclius, prince de Géorgie, s'était déclaré pour l'impératrice Catherine, le pacha de Scutari, en Albanie, était en état de révolte; Alibey, chef des mamelucks, et Daher, scheik de Saint-Jean-d'Acre, agissaient comme des princes indépendants. Au milieu de ces difficultés, Abdul-Hamid fit un appelaux Osmanlis, et quatre cent mille hommes marchèrent aussitôt à la voix de leur nouveau sultan.

Mais ces masses indisciplinées ne pouvaient être que mal dirigées par des généraux presque aussi inexpérimentés et aussi ignorants que leurs soldats. Les derniers revers avaient fait naître la défiance entre les troupes et leurs chefs.—Le maréchal Romantzow, n'ayant aucun égard au nombre de ses ennemis, se porta, avec son

armée toujours victorieuse, au milieu de leurs colonnes éparses, les attaqua avec vigueur, et excita parmi les Osmanlis une terreur générale qui produisit leur prompte dispersion.—Le grand-visir, resté avec douze mille hommes et le sandjack-shériff, fut obligé de recevoir la loi du vainqueur et signa, en 1774, à Kaïnardgi, un traité qui assurait l'indépendance de la Crimée et confirmait les derniers changements opérés en Pologne.

La Crimée convenait trop bien aux Russes pour qu'ils la laissassent sous la domination d'un prince tartare. Les intrigues des agents secrets de la cour de Russie et les haines qui divisaient les diverses branches de la famille souveraine des khans de Crimée, excitèrent bientôt des troubles dans cette péninsule. Un khan, protégé par la Porte, fut déposé; un autre khan, favorisé par la Russie, monta sur le trône.—Ce dernier, dégoûté d'un trône entouré de périls, se vit bientôt réduit à la nécessité de céder tous ses droits à l'impératrice Catherine.

La Porte, indignée contre la Russie, avait déjà voulu lui déclarer la guerre. Mais contenue par l'influence de M. de Saint-Priest, ambassadeur de France, elle avait confirmé en 1779, par la convention d'Aïnily-Cavack, le traité de Kaïnardgi. Après la prise de possession de la Crimée par les Russes, il ne fut plus possible de contenir le mécontentement des Turcs. La guerre demandée à

grands cris par le peuple fut déclarée en 1787; mais les ministres ottomans qui comptaient sur l'appui de la Suède et de la Prusse, et sur les bons offices de la France (car la France, cédant depuis long-temps à l'influence funeste de l'Autriche, ne servait plus ses anciens et véritables amis que par les intrigues de ses agents diplomatiques), virent paraître tout à coup un nouvel ennemi, lequel se déclara contre eux sans aucun motif de provocation; ce fut l'empereur Joseph II. Ce prince, ingénieux pour former des projets qui convenaient rarement au temps, aux personnes, et même à ses intérêts, et toujours malheureux dans leur exécution, joignit ses forces à celles de l'impératrice Catherine, dans l'espoir de profiter des dépouilles de l'empire ottoman. N'étant général qu'en théorie, il voulut diriger lui-même les opérations de ses armées et dissemina ses troupes sur une ligne immense, coupée et sans appui.

Les Turcs, que cette agression injuste n'avait pas découragés, fondirent avec impétuosité sur les troupes allemandes, les battirent sur tous les points, prirent et brûlèrent plusieurs villes de Hongrie, furent au moment de s'emparer de la personne de Joseph II lui-même, et portérent leurs ravages jusque dans le bannat de Temeswar. Le vieux maréchal Laudhon en prenant le commandement en chef des armées autrichiennes, ramena la

victoire, contint les Turcs, et s'empara de Belgrade et d'Orsova. Léopold II, qui avait plus de sagesse et moins d'imagination que Joseph II son frère, voyant les menaces de la Prusse et de la Suède, et l'orage de la révolution française, détacha ses intérêts de ceux de la Russie, et consentit par le traité de Sistow le 4 avril 1791, à laisser à la Porte tout ce qu'elle possédait avant la guerre.

La lutte entre les Turcs et les Russes eut un autre cours et d'autres résultats.

La prise de Chotzim et d'Oczakow, les victoires navales du prince de Nassau sur Hassan, capitan-pacha, et l'invasion des provinces de Valachie et de Moldavie, avaient abreuvé de chagrin les derniers jours d'Abdul-Hamid, qui mourut en 1789.

De nouveaux désastres signalèrent le commencement du règne de Sélim III. La prise d'Ismaïl, dernier boulevard de la Turquie, par l'intrépide et terrible Suvárow, jeta la terreur dans tout l'empire ottoman. — Mais les puissances médiatrices exigèrent la paix. Elle fut conclue le 9 janvier 1792 par le traité de Yassy, qui confirma et garantit à la Russie la possession de la Crimée, de l'île de Taman, d'une partie du Cuban et de la Bessarabie. —Le Dniester devint la nouvelle frontière des deux empires. — (*Tous ces détails historiques ont été extraits des histoires de l'empire ottoman, écrites par Canté-*

mir, Knolles, Vassif-Efendi et le comte de Salaberry.

— Le tableau précédent des principaux événements, qui ont signalé les règnes des dix premiers empereurs ottomans et de leurs successeurs dégénérés, sert d'appui aux observations contenues dans la première partie de cet ouvrage.

On y voit des monarques, élevés dans les camps et accoutumés dans leur jeunesse à commander les armées et à gouverner les provinces, donnant, à leur avènement au trône, l'exemple de la bravoure et de l'activité. Aucune insurrection des janissaires contre l'autorité souveraine ne signale cette époque glorieuse d'environ deux cent cinquante ans. Tous les corps de l'État, fiers de servir sous des maîtres victorieux, rivalisent de zèle pour accroître la gloire et la puissance de la maison ottomane. Ce fut cet enthousiasme national pour la race d'Osman, qui sauva l'empire après la funeste bataille d'Angora, la prise de Bajazet I^er^ par Tamerlan, et les guerres civiles des enfants de ce monarque captif.

On y voit tous les sultans, élevés dans la captivité du sérail refusant de conduire leurs armées, ou ne paraissant momentanément à la tête des troupes que pour y porter le désordre ou la confusion par leur timidité ou leur inexpérience. — Amurath IV, né avec des passions

fougueuses, devint une exception; mais quelques auteurs prétendent que l'amour du vin fut peut-être le principe de son courage exalté. Plusieurs circonstances heureuses et quelques grands hommes appelés par hasard au visiriat, soutinrent pendant assez long-temps la gloire et la grandeur de la monarchie des Osmanlis; mais depuis la mort de Soliman Ier, c'est-à-dire depuis la captivité des princes, les limites posées par ce grand empereur reculèrent peu à peu derrière le Danube et le Dniester.

On y voit les janissaires obéissants et fidèles sous les empereurs victorieux, devenus indociles et séditieux sous les monarques dégénérés, et se montrant plus insubordonnés et plus audacieux à mesure que leurs souverains étaient plus efféminés et plus timides. On les voit déposant plusieurs de leurs sultans; mais toujours fidèles à la maison d'Osman, ne cherchant que dans cette famille souveraine les nouveaux maîtres du trône, ne transigeant pas avec ceux-ci, et leur laissant dans toute son étendue l'autorité de leurs prédécesseurs.

On y voit les oulémas, d'abord humbles et timides, acquérant peu à peu des droits, une influence politique et des priviléges, disposant du trône par le moyen des janissaires et se servant adroitement de cette milice pour

affermir leurs avantages et légitimant son indiscipline pour mieux la diriger.

On y voit la puissance législative des monarques ottomans, d'abord entière et indépendante, cédant peu à peu aux prétentions des oulémas et rencontrant dans ces magistrats, soutenus par les soldats, des entraves insurmontables et un contrepoids plus souvent nuisible qu'utile à l'intérêt général.

On y voit souvent des pachas se déclarant, pendant plusieurs années et quelquefois durant leur vie entière, indépendants de la Porte ; leur puissance personnelle disparaissant avec eux, parce que, dans cet empire où le souverain est de droit l'unique dépositaire des pouvoirs de la nation, l'homme est tout par lui-même et rien par ses ancêtres.

On y voit enfin l'autorité souveraine subordonnée à des usages abusifs n'ayant aucune force pour entreprendre des réformes indispensables, et la nation, sacrifiée aux vues intéressées d'un corps puissant et ambitieux de prêtres magistrats, s'affaiblissant tous les jours jusqu'à ce qu'elle subisse enfin le sort qu'eurent les Grecs modernes, lorsque leurs empereurs et leurs patriarches marchaient presque sur la même ligne, et que les moines avaient assez de pouvoir pour exciter des révolutions à Constantinople.

Page 21, ligne 1. — *Mais craignant que la maison souveraine ne devînt trop nombreuse à cause du grand nombre de femmes renfermées dans le harem, etc.*

La maison des califes Abassides, d'après le dénombrement fait l'an 201 de l'hégire par les ordres du calife Abdullah III, montait à plus de trente-trois mille âmes, tant princes que princesses. (*Voyez* D'OHSON.)

Page 22, ligne 1. — *Les Turcs qui ne connaissent pas les régences, etc.*

— Mahomet IV monta sur le trône à l'âge de sept ans; après la déposition d'Ibrahim Ier, il se trouvait être le plus âgé de tous les princes survivants de la race ottomane et par conséquent l'héritier de la couronne; on ne nomma point de régent. Sa mère et sa grand'mère furent chargées (comme nous avons dit plus haut), d'avoir soin de sa personne. Les grands-visirs, pendant l'enfance de ce monarque, n'eurent que l'autorité de tous les autres grands-visirs, laquelle est une espèce de régence. —Tous les kattichérifs impériaux étaient signés par le jeune sultan.—Mais les nombreuses rebellions des janissaires et des spahis, la mort

tragique de six visirs et de la grand'mère du sultan, et la rebellion de plusieurs pachas pendant les huit premières années du règne de Mahomet IV, ont fait dire à Vassif-Efendi et à d'autres historiens turcs, que si les princes chrétiens avaient attaqué avec vigueur l'empire ottoman pendant ces temps critiques, sa ruine eût été certaine. Mais l'Autriche, contenue alors par la France, n'avait pas acquis le pouvoir qu'elle possède. La Russie, déchirée à cette époque par des guerres intestines, était bien loin de ressembler à ce colosse irrésistible qui pèse d'une manière si forte sur la Turquie.—Si l'empire ottoman a couru, d'après l'aveu même des historiens turcs, de si grands dangers pendant l'enfance de Mahomet IV, que deviendrait-il dans les circonstances actuelles, si un sultan à peu près du même âge, montait sur le trône des Osmanlis?

Page 23, ligne 4. — *L'Alcoran sert de base à toutes les lois religieuses, civiles et politiques des Musulmans.*

Le nombre des *tefsirs* ou commentaires sur l'Alcoran est si considérable, que d'Herbelot dit, dans sa Bibliothèque orientale, qu'en donnant seulement les titres des ouvrages et les noms des auteurs, on ferait un gros volume.—Cette multitude d'opinions sur un ouvrage aussi

obscur que l'Alcoran, laisse un vaste champ à la conscience des juges et à l'interprétation des muftis.

L'Alcoran contient à la fois les lois sacrées et civiles, dites théocratiques, parce qu'elles sont supposées avoir été dictées par la Divinité elle-même à son prophète chéri.

Les lois sacrées regardent, 1° la foi, c'est-à-dire la croyance en Dieu, aux anges, aux livres divins, aux prophètes, au jugement dernier, et aux commandements de Dieu.

2° Le culte, c'est-à-dire les ablutions, les prières, l'aumône, les jeunes, le pélérinage de la Mecque.

Les lois civiles théocratiques comprennent les lois judiciaires, les lois pénales, parmi lesquelles figurent la peine du *talion*, les lois relatives au mariage, qui autorisent la répudiation de la femme en lui payant une dot ou un prix stipulé dans le contrat; les lois sur les successions, partages d'héritages et dispositions testamentaires; enfin, les droits des douanes et autres objets administratifs.

Mais indépendamment de l'Alcoran écrit par Mahomet, la jurisprudence musulmane s'appuie sur le haddis ou sunneth, qui est le recueil des lois prophétiques non écrites par le prophète, sur l'idjama-yummeth, qui est le recueil des lois apostoliques, sur le kyas ou re-

cueil des lois canoniques, sur le canun-nameh ou lé lation impériale du sultan Soliman, sur les ancien coutumes dites Adet, et sur l'ourf, ordonnances pa culières du sultan régnant.

Le haddis ou sunneth embrasse toutes les paro conseils et lois orales du prophète, ses actions, œuvres, ses pratiques, son silence même sur différ tes actions des hommes, lequel a été interprété com une approbation tacite. — Ces lois orales furent reu lies par les principaux élèves de Mahomet, que les m sulmans distinguent sous le nom d'Aschabs ou premi disciples.

L'idjama y ummeth contient les explications, les g ses et les décisions légales des quatre premiers cali sur différentes matières théologiques, morales, civile criminelles, politiques, etc.—Ces gloses et ces décisic sont presqu'aussi respectées que les préceptes de l'Al ran et les lois orales de son auteur.

Le kyass est un recueil de décisions canoniques fai par les imams interprètes des premiers siècles du mal métisme.

Le canun-nameh ou recueil des règlements de S man. I.er, est relatif à l'organisation et procédures tribunaux, aux usages et coutumes du sérail (le har non compris), à la discipline et au service des trou

de terre et de mer, au gouvernement de la Porte et des provinces, et aux rapports politiques des Osmanlis, tant intérieurs qu'extérieurs. — Ces réglements firent cesser toutes les disputes qui s'élevaient fréquemment entre les employés de l'État relativement à l'ordre et aux préséances, et fixèrent leurs devoirs et leurs appointements.

Les règlements du sultan Soliman ont toujours servi de règle de conduite aux princes qui lui ont succédé, et ont toujours été tellement respectés qu'aucun d'entre eux n'a osé y faire des changements ou des modifications importantes.

L'Adet ou coutume, qui varie suivant les différentes provinces de cet empire, lequel a été formé peu à peu des débris de diverses monarchies, n'est relatif qu'à des usages locaux. Ceux-ci sont respectés et suivis toutes les fois qu'ils n'offrent rien de contraire aux préceptes de l'Alcoran, aux lois orales du sunneth et à la législation du canun-nameh.

L'ourf est le pouvoir arbitraire du sultan. C'est par lui qu'il peut condamner à mort un coupable pris en flagrant délit, sans suivre les formalités ordinaires des tribunaux de justice. C'est par lui qu'il a le droit de faire de nouveaux règlements d'administration et de police ou de modifier les anciens : c'est par ce droit terrible qu'il peut condamner à mort journellement, suivant son ca-

price et par ce mouvement moral que les Turcs appellent *inspiration*, jusqu'à quatorze individus appartenant à sa famille, à son sérail ou bien au service de l'État.—

Les jurisconsultes mahométans étudient l'Alcoran, le sunneth, l'idjama-yummeth et le kyas, et ne jugent que d'après les lois théocratiques et orales et les diverses décisions, qui les expliquent et en déterminent l'application.—

Les infractions au canun-nameh et aux ordonnances du prince régnant ne sont pas de la compétence des oulémas et ne doivent être jugés que par les officiers civils et militaires du gouvernement.—Cependant, depuis que les muftys ont acquis dans l'état une si grande importance politique, le Grand-Seigneur n'ose plus faire aucun règlement ni changer les dispositions des anciens empereurs, sans se faire autoriser par un fetfa du chef du sacerdoce et de la magistrature.

Le président Montesquieu n'avait eu d'après Rcault qu'une idée imparfaite de la législation des Turcs, sur laquelle le Chr d'Ohson et l'abbé Tocleerini ont jeté un grand jour, en publiant, depuis cet illustre écrivain, les fruits de leurs savantes et laborieuses recherches; il est tombé dans de grandes erreurs sur les lois de succession et d'hérédité, qui existent dans l'empire ottoman.

Celles-ci sont fixées par le prophète lui-même, dans

le chapitre 4 de l'Alcoran. — Il est dit : « Les garçons « auront comme deux filles ; s'il ne reste que des filles, « et qu'elles soient au nombre de plus de deux, vous « leur donnerez les deux tiers de l'héritage du défunt, « et seulement la moitié, s'il n'y a qu'une seule fille.

« Le père et la mère du mort devront avoir le sixième « du bien si ce dernier laisse des enfants ; et dans le cas « contraire, le père et la mère doivent partager l'héri- « tage dans la proportion de deux tiers pour le mari et « d'un tiers pour la femme.

« Quant aux biens de vos femmes, la moitié vous ap- « partient de droit, si elles ne laissent pas d'enfants ; au- « trement vous n'en posséderez que le quart, après le « paiement des legs, des dettes et autres obligations.

« On accordera à vos femmes, après votre mort, le « quart de votre héritage, ou seulement un huitième si « vous laissez des enfants. »

Un homme qui hérite de son frère, mort sans enfants, doit payer au souverain un droit de trois pour cent. A défaut d'un si proche parent, les biens passent aux neveux. — Les femmes peuvent également hériter, dans ces successions collatérales, des meubles, des jardins et des maisons ; mais les terres labourables de quelque étendue, sont dévolues au souverain, et servent à former des fiefs militaires.

L'héritage d'un homme, mort sans enfants et sans proches parents, appartient au miri. — Cependant le grand Soliman a ordonné dans son canun-nameh, que les biens d'une pareille succession resteraient en dépôt pendant sept ans, pour donner aux héritiers légitimes, s'il en existe, le temps nécessaire de faire leurs justes réclamations.

Les femmes partagent par égales portions, avec leurs frères, les biens dits *vakoufs*, qui sont censés appartenir aux mosquées. — (Voyez *d'Ohson*, *Toderini*, *Cantimir*, *Lettres de Busbeck*, *Anquetil Duperron et Herbelot*.

Page 24, ligne 24. — *Mais les jeunes gens destinés à cette carrière (à celle des oulémas), doivent faire leurs études dans les médressés ou colléges de théologie et de droit, qui sont attachés aux grandes mosquées, etc.*

Tous les temples musulmans s'appelaient autrefois *Messdgid*, qui signifie lieu d'adoration, d'où dérive, suivant M. d'Ohson, celui de mosquée. La dénomination de messdgid a été conservée aux édifices peu considérables qui sont destinés au culte. Celle de *Dgiami* a servi à distinguer les grandes mosquées.

Les temples musulmans se divisent en mosquées impériales, mosquées ordinaires et messdgids.

Les mosquées impériales ne se trouvent que dans les grandes villes de la monarchie, qui ont été la résidence des monarques ottomans ou des califes Abassides, telles que Brousse, Andrinople, le Caire, Damas et Constantinople. Cette dernière capitale contient quatorze mosquées impériales.

Les mosquées ordinaires et les messdgids doivent leur fondation à la libéralité des particuliers. On en compte deux cents de la deuxième espèce dans la ville de Constantinople, et trois cents de la troisième espèce dans les faubourgs de cette capitale.

On célèbre l'office public des vendredis et des deux beyrams dans les mosquées. Mais ces solennités ne peuvent pas avoir lieu dans les messdgids, à moins que quelques âmes pieuses ne consentent à y établir un khatib pour la prédication, et une tribune pour Sa Hautesse. Alors le mesdgid prend le titre de *Dgiami*.

Les temples de la Mécque et Medine ont conservé cependant l'ancienne dénomination de *Messdgid*, à laquelle on a ajouté le mot de *schérif* ou sacré.

Les monarques ottomans n'ont le droit de fonder des mosquées impériales que lorsque la victoire a favorisé les

entreprises de leurs armées, et qu'ils ont obtenu le titre de *Gazi* ou vainqueurs.

La plupart des fondateurs des grandes mosquées impériales et particulières se sont fais un devoir d'élever à côté de leur temple un collége uniquement destiné à l'étude du droit et de la théologie, dans lequel on n'admettait que les personnes vouées à la carrière des oulémas. — Ce fut en vain que les empereurs Mahomet II, Selim I^er^ et Soliman I^er^, tous protecteurs zélés des sciences, voulurent établir dans ces médressés l'étude de la géographie, de l'histoire, de la médecine, de la physique, de la métaphysique, de l'astronomie et des mathématiques, comme du temps des Arabes sous les règnes glorieux des califes Aaron-Raschild et Almamon. Mais leurs vues n'ont pas été secondées par leurs successeurs et l'étude du droit et de la théologie est devenue l'objet unique de l'attention des élèves des médressés.

Les étudiants de ces colléges sont divisés en dix classes, 1° de grammaire, 2° de syntaxe, 3° de logique, 4° de morale, 5° de rhétorique, 6° de théologie, 7° de philosophie, 8° de jurisprudence, 9° de l'Alcoran, 10° des lois orales du prophète.

Dans toutes les grandes villes les mosquées principales ont un médressé. Les mosquées impériales en ont

jusqu'à trois et même quatre. Celle du sultan Soliman en a un spécialement consacré à l'étude de la médecine.

Les élèves des médressés apprennent aussi le turc, l'arabe et le persan. Le turc primitif est l'idiôme du peuple. L'arabe est la langue de l'Alcoran et de tous les commentateurs qui ont écrit sur ce livre sacré; le persan, plus doux et plus harmonieux que les deux autres, est employé principalement pour la poésie. — Un mélange de ces trois idiômes forme le langage de la cour, que tous les savants orientalistes trouvent aussi noble qu'harmonieux.

Mais entre les médressés établis auprès des grandes mosquées, il existe souvent encore, par suite de la même fondation, des imareths ou hôtelleries et des hôpitaux pour les malades, ainsi que des bibliothèques pour les étudiants, et des mektebes ou écoles publiques ouvertes aux enfants des familles indigentes.

Les imareths distribuent journellement la nourriture à un grand nombre de pauvres ainsi qu'aux étudiants, qui occupent les chambres des colléges ou médressés appartenant à cette même fondation. Les imareths seuls de Constantinople nourrissent tous les jours plus de trente mille âmes.

Les malades admis dans les hôpitaux des Mosquées sont bien nourris et soignés avec un zèle charitable. Mais

les secours de la médecine y sont presqu'entièrement négligés.

Les enfans indigents, admis dans les mektebs ou écoles publiques, y apprennent à lire, à écrire, la religion et les premiers éléments de la langue turque.

Les bibliothèques publiques, qui sont au nombre de trente-cinq dans la seule ville de Constantinople, renferment beaucoup d'ouvrages sur la religion et peu sur les sciences. Mais on y voit beaucoup d'écrits historiques et des recueils de poésie, surtout dans le genre allégorique et érotique. Ces bibliothèques sont ouvertes au public pendant toutes les saisons de l'année, excepté les vendredis et les mardis.

(*Voyez* D'Ohsson et Toderini.)

Page 32, ligne 1. — *Tandis que le mufty n'a à craindre que la destitution et l'exil.....*

Bajazet, jeune et malheureux prince, dont Racine, le premier de nos poëtes tragiques, a immortalisé le nom en mettant sur la scène française sa catastrophe déplorable, Bajazet commençait à donner ombrage au terrible Amurath IV, le vainqueur de Bagdad. — Il paraissait aimé. Dans quelques assemblées secrètes des oulémas, sa douceur était comparée à la rigueur du sultan. — Amurath, pour se venger, fit étrangler en secret le mufty,

soupçonné de favoriser Bajazet, ainsi que quelques oulémas, ses complices, sans considérer si leurs personnes étaient sacrées. Il ne s'informa pas si la multitude murmurait ou non de cet attentat, que le seul Sélim Ier avait osé se permettre; mais il affecta le jour même de leur supplice de se montrer dans Constantinople, sans suite, sans crainte, et tous les yeux baissèrent devant lui. (Voyez l'*Histoire Ottomane*, par le comte de Salaberry).

Le mufty Féizullah, remis par le sultan Moustapha II aux janissaires, qui l'avaient demandé à grands cris dans une rebellion, où le corps des oulémas s'était détaché de son chef et avait créé un anti-mufty, fut traité par cette soldatesque avec une grande barbarie. On enfonça des clous dans les genoux du malheureux vieillard pour le forcer à déclarer où étaient ses trésors cachés. Lorsque ce mufty eut succombé aux affreuses tortures qu'on lui fit souffrir, les janissaires, d'après l'avis des oulémas, ne permirent pas que son cadavre fût enterré, et le jetèrent dans l'Ebre.

Ces trois exemples de la mort violente d'un mufty ont été donnés par deux princes victorieux, dont la gloire militaire égalait la cruauté, et par le peuple lui-même; mais dans cette dernière circonstance, les oulémas, qui craignaient que la mort tragique du mufty Féizullah ne servît à détruire le principe qui déclare sacrées les per-

sonnes des tous les prêtres magistrats, furent les premiers à dire que la mort de ce pontife était juste, puisqu'il devait être classé pour ses crimes au nombre des infidéles, et que par conséquent il ne devait pas être enterré avec les autres musulmans.

Page 76, ligne 10. — *Le traité de l'attaque et de la défense des places de Vauban soit imprimé, etc.*

L'usage de la presse n'a été introduit à Constantinople que sous le règne d'Ahmed III, par les soins éclairés du grand-visir Ibrahim-Pacha et du mufty Abdullah-Efendi. — Le fameux renégat Basmadgy-Ibrahim fut le premier qui en donna le projet dans un mémoire où il exposait tout au long les avantages de l'imprimerie. Le grand-visir et le mufty connaissant l'empire des préjugés, ne négligèrent aucune des formalités légales pour faire réussir cette innovation et prévenir les murmures du peuple. Cependant ils se virent obligés de respecter l'opinion des oulémas, qui jugèrent contraire à la religion de permettre l'impression du Courann ou d'aucun livre qui traitât de la doctrine et de la loi du prophète; ces ouvrages, objectaient-ils, leur ayant été transmis en manuscrits, devaient également être transmis à la postérité sous les mêmes caractères. (*Voyez* D'OHSON.)

Cet établissement eut quelque éclat pendant la vie de son auteur le renégat Ibrahim. Mais il était presque abandonné lorsque le sultan Abdul-Hamid eut la sagesse de lui donner une nouvelle vie par un kattichérif qui nomma pour directeurs de l'imprimerie le beylikdgy, ou vice-grand-chancelier, Raschid-Efendy et l'historiographe de l'empire, Ahmed-Vassif-Efendy. — Le sultan Sélim III a beaucoup protégé et encouragé cet utile établissement. Les ouvriers, bien salariés, devinrent habiles. Les caractères, fondus avec soin, ne présentèrent plus dans les nouveaux ouvrages imprimés cette écheresse qu'on reprochait aux premiers livres qui sortirent des presses du renégat Ibrahim.

Je profiterai de cette occasion pour dire quelques mots ur l'établissement du kiatk-hané, ou papeterie, formé par sultan Sélim III, au dessus de la belle vallée connue ous le nom de *Vallée du Grand-Seigneur*, vis-à-vis hérapia. — Les Vénitiens fournissaient depuis plusieurs ècles la plus grande partie du papier d'une forme parculière, qui est en usage dans le Levant, et retiraient de ès-grands avantages de ce commerce. — Une papeterie vait été établie, du temps du sultan Mahmoud, dans fertile et agréable vallée traversée par le ruisseau qui jette au fond du port de Constantinople; mais elle avait eu aucun succès. — Le sultan Sélim chargea

Beydgy-Efendi, qui devint ministre, dans le temps du visiriat de Moustapha-Baïractar, de la nouvelle papeterie. — Celui-ci, secondé par Sélim-Aga (né Anglais), obtint le plus grand succès. — Cet établissement fournit une grande partie du papier qu'on consomme dans les ministères et à Constantinople.

Page 125, ligne 11. — *Les mosquées doivent leur accroissement considérable de fortune aux legs pieux des souverains et des riches particuliers, aux fondations des mosquées impériales, et surtout au système des vakoufs.*

Nous avons donné plus haut quelques détails sur la fondation des mosquées, des médressés et des imareths, nous allons faire connaître plus particulièrement la nature des vakoufs.

Les vakoufs se partagent en trois classes. La première comprend ceux des mosquées, qui forment pour ainsi dire les biens ecclésiastiques de la nation. — La seconde est relative aux vakoufs publics, ou fondations établies pour le soulagement des pauvres. — La troisième est celle des vakoufs coutumiers.

Les vakoufs de la première classe, ceux des mosquées, se composent de tous les biens, meubles et immeubles,

qui y sont consacrés tant pour leur entretien et leur réparation, que pour la subsistance des ministres qui les desservent. Chaque vakouf a un mutevelis, ou un régisseur. Celui-ci soumet tous les six mois, ou bien une fois par an, ses comptes à un nazir ou inspecteur.

Les fondateurs de vakoufs ont le droit de désigner, dans l'acte même de donation, dans quelle classe ou dans quelle famille doivent être pris le régisseur et l'inspecteur des biens de la fondation. Plusieurs d'entre eux ont ordonné que les régisseurs et les inspecteurs de leur vakouf seraient toujours pris parmi leurs descendants directs, ou dans les branches collatérales de leur famille, et ont assuré ainsi à leurs enfants et à leurs parents la jouissance d'une partie de ces biens qui, ayant une destination sacrée, ne pouvaient plus être assujétis à la loi des confiscations — Ils ont été également garantis par ces dispositions contre l'esprit dissipateur des héritiers. — Les nazirs et les mutévélis des mosquées impériales sont ordinairement les premiers personnages de l'empire. Le grand-visir est de droit le nazir des mosquées fondées par Mahomet II, Sélim I^er^ et Soliman I^er^; le mufty l'est de celles qui ont été construites et dotées par Bajazet II et Ahmed I^er^.

Les chefs des eunuques blancs avaient été jusqu'au règne d'Amurath III inspecteurs de toutes les mosquées,

qui n'ont pas été fondées par les sultans ci-dessus désignés. Mais l'extrême avidité de ces nazirs, et l'influence toujours croissante des kislar-agas sur des sultans efféminés, ont fait ôter aux chefs des eunuques blancs cette inspection honorable et très-utile, pour la remettre au chef des gardiens intérieurs du harem. — Ce dernier, qui est chargé exclusivement de l'administration de tous les vakoufs appartenant aux villes saintes de la Mecque et Médine, est en outre le nazir de cinq cents mosquées ordinaires, dont les fondateurs ont confié l'inspection à ce premier ministre du sérail.

Il y a plusieurs bureaux dans la terfterdarie, ou ministère des finances, qui sont chargés uniquement de l'enregistrement de tous les legs piéux et fondations destinés à l'entretien des mosquées et mesdgids, et de leurs dépendances, telles que les colléges et hôpitaux. — Ces bureaux tiennent aussi compte des sommes, que les mutévélis doivent verser au miri.

Comme les recettes des mosquées sont infiniment supérieures aux dépenses, les mutévélis et les nazirs faisaient autrefois des profits très-considérables qui étaient perdus pour la mosquée et pour l'État. Mahomet II, désirant mettre fin à ces abus et procurer au miri une partie des avantages que les régisseurs et les inspecteurs se réservaient exclusivement, afferma ces emplois pour

une ou deux années par un bail, dans lequel le fermier s'obligeait, après avoir payé les ministres du culte, les pensions constituées sur le vakouf et les dépenses d'entretien, à verser une somme convenue dans les caisses du gouvernement.

Mais les fermiers de ces baux annuels ou trop limités, ne travaillaient qu'à profiter du court espace de la régie ou de leur inspection, vexaient les habitants des domaines vakoufs et fatiguaient les terres pour en retirer de plus grands produits. — Ce fut sous le règne de Moustapha II que par les conseils du grand-visir Elmas-Pacha, les baux annuels furent convertis en fermes viagères sous le titre de *malikianés*, afin de mettre fin aux inconvénients et aux désordres qui résultaient d'une régie trop limitée dans sa durée, et afin d'engager les nouveaux fermiers à mettre, pour leur propre intérêt, plus de zèle et de fidélité dans une administration dont ils devaient jouir pendant toute leur vie. Les régisseurs des malikianés sont obligés de payer d'avance le prix de leur acquisition, et de verser dans les caisses du trésor public une redevance annuelle.

Les avantages résultant du système des malikianés firent adopter cette mesure pour la plupart des revenus de l'État. — Le sultan, Moustapha III, voulant généraliser cette méthode, dont l'utilité et les avantages étaient

constatés par l'expérience, ordonna, d'après les conseil de son grand-visir, Raghib-Pacha, que les vakoufs de grandes mosquées impériales seraient également soumi au régime des fermes viagères.

Mais cette mesure fut abandonnée par le faible sultar Abdul-Hamid, qui, n'ayant pas la force de résister aux sollicitations pressantes des officiers de son sérail et de la Porte, rendit au kislar-aga, au grand-visir et au mufty, l'inspection suprême des mosquées impériales. Cependant ces grands officiers avaient obtenu du sultan Moustapha III, à l'époque où les vakoufs des mosquées furent soumis à la mesure des malikianés, une indemnité annuelle très-considérable, qui était de 200,000 piastres pour le chef des eunuques noirs, de 100,000 piastres pour le grand-visir, et d'une somme égale pour le mufty.

Les vakoufs, dont les fondations sont relatives au soulagement des pauvres et au bien général de la nation, sont réglés par des principes semblables à ceux qui régissent les revenus des mosquées, et ont été soumis au système des malikianés, après avoir souffert pendant long-temps de la négligence et des déprédations des premiers régisseurs.

L'excédant des recettes des mosquées impériales su les dépenses, qui est considérable méme après qu

le kislar-aga, le grand-visir et le mufty ont prélevé les sommes qu'ils ont coutume d'en retirer, est versé dans les caisses du hasne, et est destiné à former une masse, à laquelle on ne doit toucher que dans les circonstances les plus critiques et pour les besoins les plus pressants de l'État.

Tous les biens vakoufs sont inaliénables, parce que la propriété est censée, aux termes de la loi, transportée à Dieu même, et que les hommes n'en ont que l'usufruit.

La loi qui proscrit l'usure et tout intérêt quelconque dans le commerce se relâche cependant de sa rigueur en faveur de ces biens. —Ainsi lorsqu'un vakouf a besoin de réparations urgentes, et qu'il ne se trouve pas dans la caisse d'épargnes des fonds suffisants pour y pourvoir, le régisseur est autorisé à emprunter l'argent nécessaire jusqu'au taux de 15 pour 100 d'intérêt. Il est également permis à cet administrateur de placer les économies des vakoufs à un intérêt égal à celui pour lequel il peut faire des emprunts.—Il a également le droit d'employer ces économies en acquisitions d'immeubles, qui prennent aussitôt le nom de vakoufs et jouissent de tous les avantages attachés à ce titre. —Mais le consentement du magistrat comme représentant du souverain est indispensable pour ces opérations, attendu que le Grand-Seigneur est l'administrateur suprême des biens publics.

Les vakoufs relatifs aux mosquées et au soulagement des pauvres, portent la dénomination de vakoufs légaux, parce que leur fondation est dictée et sanctionnée par les lois religieuses.

Mais les vakoufs de la troisième classe, auxquels on a donné la dénomination de vakoufs *coutumiers*, ne sont autorisés que par la coutume, *adet*. Ils sont distingués des autres par leur nature et par des caractères qui leur sont propres.

D'après les lois actuellement en vigueur sur les vakoufs coutumiers, le propriétaire d'un immeuble libre a le droit d'en faire la cession à une mosquée, à titre de vakouf, pour la somme, qu'il reçoit, de dix, douze ou quinze pour cent de la valeur estimée. Ce propriétaire continue à jouir de son bien comme d'un don qu'il est censé tenir de la générosité de la mosquée, et lui paye une rente proportionnée à l'intérêt de l'argent qu'il a reçu.—Il obtient par cet arrangement l'avantage de rester maître de l'immeuble, de le conserver à l'abri de toutes poursuites judiciaires pour ses dettes passives; parce que tout vakouf est un bien sacré, sur lequel nul créancier ne peut former de prétentions, de le transmettre à ses enfants de l'un et de l'autre sexe, qui partagent ces hérédités par égales portions, d'en disposer librement en le cédant ou en transportant ses droits sur

une autre personne et de le soustraire au retrait vicinal qu'exerce tout propriétaire sur l'immeuble contigu au sien, pour avoir en cas de vente la préférence sur tout autre acquéreur.—Les avantages de la mosquée dans cette transaction sont d'avoir une hypothèque solide pour son argent placé à gros intérêts, d'être déchargée de toutes les réparations nécessaires, de toucher des droits assez importants, lorsque le propriétaire dispose de ce vakouf en faveur d'une autre personne, et enfin, d'hériter de cet immeuble avec tous les embellissements, les augmentations et les décorations faites par le propriétaire, si celui-ci vient à mourir sans enfants. Ce dernier avantage est d'autant plus grand, que les petits-fils sont exclus de la succession de leur grand père si celui-ci survit au père de ces enfants, attendu, dit la loi, que le défunt ne pouvait pas transmettre à ses fils un droit dont il ne jouissait pas encore lui-même.

Malgré les préjudices qui résultent de la nature de ces fondations pour les parents et les héritiers éloignés, les propriétaires se laissent éblouir par les avantages dont ils jouissent personnellement dans ces aliénations.—Comme la loi les accorde indistinctement aux musulmans et aux non-musulmans, les propriétaires de toutes nations et de toutes religions s'y laissent entraîner, de sorte qu'au-

jourd'hui, une grande partie des immeubles se trouve engagée envers les temples mahométans.

Si une maison vakouf est détruite par le feu, le propriétaire a le droit de réduire le cens annuel auquel il était tenu envers la mosquée. Le terrain reste vakouf; mais la maison reconstruite peut devenir libre ou vakouf suivant les nouveaux arrangements qui seront pris entre le propriétaire et le mutévely. — Si elle reste libre, le propriétaire ne doit payer pour le terrain que le cens annuel réduit après l'incendie. Mais il doit être exact à remettre cette redevance annuelle; car, s'il néglige de faire ce paiement pendant trois années consécutives, la mosquée a alors le privilége de s'approprier l'immeuble et d'en disposer comme il lui plaît. — (*Voyez* d'Ohsson, Cantémir, et Toderini.)

Page 126, ligne 3. — *La peste, par les ravages qui éteignent en peu de temps des familles entières, semble destinée à favoriser l'avarice des prêtres d'une religion qui défend de s'en garantir.*

Le prophète Mahomet dit dans son Alcoran, « Que « l'élu comme le réprouvé sont prédestinés au bonheur « ou au malheur éternel, étant encore l'un et l'autre « dans le sein de leur mère. »

Les muftys et les plus savants oulémas, convaincus que cette décision du prophète détruisait l'effet du libre arbitre, sans lequel l'homme, instrument du destin, ne peut être volontairement coupable d'aucune mauvaise action, ont cherché à en restreindre l'application, et ont prétendu en outre que la prédestination ne regardait que l'état spirituel, qu'elle n'embrassait pas tout le genre humain, mais seulement une partie des mortels destinés à être, même avant leur naissance, élus ou réprouvés, et qu'elle n'a enfin aucun rapport à l'état moral, civil et politique des hommes.—Mais leurs distinctions, leurs arguments et leurs sophismes n'ont servi qu'à rendre la question plus obscure, et n'ont produit aucune conviction dans l'esprit des musulmans. — Les mahométans ont continué à croire que puisque le destin avait déterminé d'avance leur bonheur ou leur malheur futur dans l'autre vie, leurs joies et leurs disgrâces dans ce bas monde devaient avoir été également prévues et fixées irrévocablement par la volonté immuable de Dieu.

Ce fatalisme, consacré sous le nom de *Kismet*, mot qui est sans cesse dans la bouche des musulmans, les console dans leurs disgrâces, et les porte à regarder tout murmure contre l'infortune comme un acte d'irréligion et comme un doute criminel contre les décrets du

Si la prédestination, qui tend à bouleverser toutes les
ées morales des hommes, donne aux musulmans une
grande résignation dans le malheur, elle perpétue
parmi eux des préjugés funestes et les empêche de pren-
dre des précautions contre la peste, cette maladie que la
salubrité naturelle du climat en éloignerait facilement et
à jamais; elle met, en outre, dans leurs actions, une
contradiction continuelle produite, d'un côté, par leur
confiance dans les arrêts du destin, et de l'autre, par
l'amour du plaisir et le désir de la conservation, les-
quels disposent les hommes à chercher tous les moyens
de détourner loin d'eux ou d'adoucir les maux dont ils
sont menacés ou affligés.

Page 133, ligne 15. — *Il est à craindre que les ressources que la France retirait du commerce du Levant, avant la guerre de 179*
n'aient disparu pour toujours, etc.

Le peu d'importance de nos relations commer
avec le Levant depuis la paix de 1815, malgré le z
nos agents diplomatiques et la bonne volonté de
gociants de la Provence, prouvent combien cette
est fondée. — Les mêmes causes continuant à ag
décliner notre commerce de plus en plus jusqu
le Levant parvienne, par une heureuse révolu

délivrer des entraves qui, gênant son industrie, ses fabriques et son agriculture, diminuent ses richesses et détruisent sa population.

Page 180, ligne 10. — *Les villes sont administrées par des ayans qui, laissant aux cadis la justice, exercent l'autorité civile et militaire.*

Les ayans sont chargés de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers, au bon ordre intérieur de la ville, et de s'opposer aux avanies et aux vexations des pachas. La plupart de ces ayans sont choisis par le peuple. Quelques-uns d'entre eux, à qui leurs talents et leurs richesses donnent une grande prééminence sur leurs concitoyens, étendent leur influence et leur autorité, non-seulement sur la ville dont ils sont chefs ou maires, mais encore sur un grand nombre de villages, et quelquefois même sur un territoire très-étendu. Les grandes villes, au contraire, ont plusieurs ayans.

Les ayans ont un divan ou conseil, auquel ils appellent les principaux citoyens de la ville et les hommes de loi. C'est dans ces divans qu'on discute les intérêts du pays et qu'on rédige les représentations à faire au pacha de la province, ou bien les plaintes à élever contre lui auprès des ministres de la Porte.

L'ayan et son conseil, composé des habitants les plus riches et les plus respectables, forment la corporation municipale de la ville. Mais, outre ce conseil municipal qui représente le corps entier des habitants, les diverses professions forment dans chaque ville des corporations particulières, dont les chefs sont chargés de défendre les intérêts collectifs ou individuels des membres de l'association. — Si la voix de ces chefs n'est pas écoutée par les agents de l'autorité, la corporation entière se réunit et force souvent ses oppresseurs, par ses cris, ses menaces ou ses plaintes, à lui rendre justice et à se désister de leurs poursuites.

Les villages n'ont que des kiayas qui sont soumis directement au pacha, lorsqu'ils ne dépendent pas d'un ayan principal. Ces kiayas, pris toujours parmi les habitants les plus riches ou les plus instruits du village, ont dans leur commune la même autorité que les ayans exercent dans les villes.

Les chrétiens et les Juifs ont aussi dans chaque ville ou village leur kiaya particulier. Ceux-ci sont chargés de protéger leurs frères de la même religion et de régler la répartition des impôts ou des avanies ordinaires ou extraordinaires qui sont exigées, soit par le gouvernement, soit par les pachas et par leurs agents.

FIN DES NOTES EXPLICATIVES DU PREMIER VOLUME

OBSERVATIONS

TOPOGRAPHIQUES,

POLITIQUES ET MILITAIRES,

SUR

CONSTANTINOPLE ET LE BOSPHORE DE THRACE.

Constantinople, situé à 41° de latitude Nord, et à 29° longitude est de Paris, est placé à l'extrémité d'un contrefort, qui fait partie d'une chaîne de hautes collines, laquelle, en longeant le littoral de la mer Noire du Bosphore et de la Propontide, joint le Mont-Hémus au Rhodophe. Conformément aux observations des géologues sur la configuration des montagnes, les versants de ce contrefort sont assez rapides vers le nord du côté du port, et se prolongent insensiblement au sud vers la Propontide, de manière que les trois quarts des maisons de cette capitale ont la vue sur cette mer. —

toujours verts, la disposition de tous
héâtre, la vue du port animé par la
utes grandeurs et par des mil-
rsent, et enfin, la perspec-
où brille la plus active
il le plus beau et le
s.

comme celui qu'offre
ont Constantinople est la
, frappé de la grande étendue de
et du souvenir de sa gloire, croit qu'il
un des États les plus riches et les plus puis-
'Europe; mais aussitôt qu'il y pénètre, il ne
iblesse, désordres, anarchie, et tous les symp-
ie rapide décadence.
ie du coup-d'œil de Constantinople se dissipe
Le cœur se serre; un sentiment de sombre
s'empare de l'âme du voyageur, lorsqu'après
iré en dehors cette capitale, que la nature a
être la reine des cités, il n'aperçoit plus que
troites, tortueuses, sales, mal pavées; des
bois, de briques et de boue, et couvertes
trompeur; enfin une multitude d'hommes
hysionomies graves ou inquiètes annoncent
ui les domine ou les craintes qui les assiégent,

Quelques ravins assez larges creusés par les pluies, et dont le fond sert d'écoulement aux eaux des fontaines, divisent la base inégale sur laquelle cette ville est bâtie, en sept parties ou collines, et lui donne par là une similitude physique avec l'ancienne Rome.

Cette ville, autrefois célèbre sous le nom de Byzance, devint bien plus importante et plus populeuse, lorsque Constantin, ayant reconnu les immenses avantages de sa position, y fixa, en l'année 330 de l'ère chrétienne, sa résidence et le siége de l'empire romain. Cet empereur lui donna le nom de Nouvelle-Rome, afin de lui faire partager la gloire et les avantages de l'ancienne maîtresse du monde. — Mais tous les peuples ne l'appelèrent que Constantinople, ou la ville de Constantin, et cette dénomination lui a été conservée par les Persans, les Arabes et même les Turcs; puisque dans le style de la chancellerie ottomane, et sur les monnaies de l'empire, cette ville n'est désignée que sous le nom de *Constantiniah*.

Les collines, sur lesquelles cette ville est bâtie, les superbes mosquées impériales surmontées d'immenses coupoles et entourées de hauts minarets, dont les principales occupent les points les plus élevés de ce promontoire, les maisons peintes de différentes couleurs, et entremêlées de jardins, au-dessus desquels s'élèvent des cyprès

et d'autres arbres toujours verts, la disposition de tous les édifices en amphithéâtre, la vue du port animé par la présence de navires de toutes grandeurs et par des milliers de gondoles qui le traversent, et enfin, la perspective lointaine des campagnes, où brille la plus active végétation, présentent le coup-d'œil le plus beau et le plus imposant qu'il y ait dans l'univers.

Mais ce coup d'œil physique est comme celui qu'offre au moral le vaste empire dont Constantinople est la capitale. — Le voyageur, frappé de la grande étendue de l'empire ottoman et du souvenir de sa gloire, croit qu'il va parcourir un des États les plus riches et les plus puissants de l'Europe; mais aussitôt qu'il y pénètre, il ne voit que faiblesse, désordres, anarchie, et tous les symptômes d'une rapide décadence.

La magie du coup-d'œil de Constantinople se dissipe de même. Le cœur se serre; un sentiment de sombre mélancolie s'empare de l'âme du voyageur, lorsqu'après avoir admiré en dehors cette capitale, que la nature a destinée à être la reine des cités, il n'aperçoit plus que des rues étroites, tortueuses, sales, mal pavées; des maisons de bois, de briques et de boue, et couvertes d'un crépi trompeur; enfin une multitude d'hommes dont les physionomies graves ou inquiètes annoncent l'orgueil qui les domine ou les craintes qui les assiégent,

d'enceinte. L'un et l'autre sont placés à l'extrémité du port. Celui du Fénar est habité par le patriarche et les principales familles grecques, et par la suite nombreuse des domestiques et des dépendants qui leur sont attachés. Celui d'Eyoub n'est peuplé que par des Turcs, et renferme la célèbre mosquée de ce nom, où les sultans ottomans, après leur avénement au trône, vont se faire ceindre par le chef des émirs le sabre du commandement, qui est le symbole de la souveraineté militaire.

Les faubourgs de Hassékni, Hassen-Pacha, Galata et Tophané, tous placés le long de la rive septentrionale du port, sont habités, le premier par des Juifs, le second par les employés de l'arsenal de la marine, le troisième par des commerçants de toutes nations, parmi lesquels figurent une trentaine de facteurs européens, et le quatrième par les canonniers, les ouvriers de l'artillerie et par leurs familles. Ces faubourgs, situés au bas d'une colline, sont moins sains que les autres parties de Constantinople, à cause de leur exposition méridionale, et ne jouissent pas, comme Péra et Saint-Dimitri, placés sur le plateau supérieur qui les domine, des émanations agréables et salutaires des vents de la mer Noire.

Le faubourg de Scutari, placé sur la côte d'Asie, est dans une position heureuse et riante; l'air qu'on y respire est toujours frais et pur; ses environs sont fertiles:

il sert de point de départ et d'arrivée à toutes les caravanes qui traversent l'Asie-Mineure pour se rendre dans la Perse, la Syrie et l'Indostan. Sa population est de plus de 30,000 âmes.

Le matériel de Constantinople et de ses faubourgs se compose de 14 mosquées impériales, de 200 mosquées ordinaires, d'environ 300 messgids, de 30 bésestins, de plus de 500 fontaines et d'environ cent mille maisons.

Les grandes mosquées, dont les magnifiques colonnes furent presque toutes tirées des temples ruinés de l'ancienne Grèce, ont été construites sur le modèle de l'église de Sainte-Sophie, laquelle est imposante par sa masse, admirable par la grandeur de ses coupoles, mais moins élégante que les temples de l'ancienne et de la nouvelle Rome, et peut-être moins intéressante sous le rapport de la hardiesse et de la légèreté, que plusieurs églises d'architecture gothique. — Les petites mosquées et les messdgids ne sont distingués des maisons particulières que par leur contiguité à un minaret, du haut duquel les nezzins appellent les musulmans à la prière.

Toutes les maisons particulières sont composées d'une charpente légère, dont les espaces entre les poteaux et les traverses sont remplis de briques et de terre. — Combustibles et fragiles, elles ressemblent à la condition politique des hommes qui les habitent. — Si elles

échappent par hasard à l'action fréquente des incendies, elles dépérissent naturellement et tombent en ruine au bout de trente ans d'existence. — Les mœurs orientales, qui établissent une séparation entre les hommes et les femmes, nécessitent la division de ces édifices en deux parties, qui ne communiquent entre elles que par un corridor très-étroit, et dont l'une sert de harem pour les femmes, tandis que l'autre est destinée à recevoir les amis et les étrangers.

Il est probable que malgré les grands éloges que les historiens Grecs ont fait de la beauté de Constantinople, avant l'époque de sa chute, cette ville n'était alors ni guère mieux bâtie, ni plus belle qu'elle n'est à présent: car les Turcs, qui ont adopté l'habillement des habitants de Constantinople, et qui ont donné à toutes leurs grandes mosquées la forme de Sainte-Sophie, se seraient plus à imiter également l'architecture des Grecs dans la construction de leurs maisons particulières. — Comme il n'existe que très-peu d'édifices, à l'exception des églises, dont l'existence remonte au-delà du seizième siècle, on peut croire, avec raison, que les maisons des Grecs, que Mahomet II s'était réservées pour sa part dans la conquête de cette ville, étaient généralement bâties en bois, et que, détruites par les incendies, elles ont reparu et reparaissent encore à la suite de ces désastres avec la forme

extérieure et les dimensions qu'elles avaient avant la prise de Constantinople par les Turcs.

Les bésestins ou marchés publics, sont d'immenses corridors, assez étroits et mal éclairés, dont les murailles bâties en pierres et surmontées de voûtes, servent à garantir contre les ravages de l'incendie les marchandises qu'on y laisse sans crainte et sans inquiétude, sous la garde des hommes préposés à leur conservation. — Les marchands de toutes classes y sont séparés par nation et par profession. Les Turcs et les Américains y surfont rarement, mais l'acheteur doit se tenir en garde contre l'astucieux marchand Grec, s'il ne veut pas en être dupe; il doit réduire au moins de moitié le prix demandé par les Juifs.

Quelques places, la plupart irrégulières, forment des vides au milieu de ce labyrinthe de maisons; mais les deux plus remarquables sont celles de l'Hyppodrôme, si célèbre du temps des Romains, et l'Etmeidan, ou place des boucheries, dans laquelle les janissaires ont coutume de porter leurs marmites et de faire leurs assemblées, lorsqu'ils veulent renverser les ministres ou déposer le sultan. — L'Hyppodrôme, qui sert encore à présent, comme du temps des Grecs, pour les courses aux chevaux, a quatre cents pas de long sur cent de large; ses dimensions n'ont pas changé, puisqu'une aiguille de

granit égyptien, une pyramide en pierre de taille et une colonne torse en bronze, sont encore actuellement placées dans la ligne centrale de cette place, et à des distances égales de ses deux extrémités.

Les Turcs, profitant des aquéducs construits par les empereurs romains, ont établi dans Constantinople un grand nombre de fontaines, dont la forme variée se rapproche plus de l'architecture chinoise ou indienne que de celle de l'Europe. —La nécessité de fournir abondamment dans tous les quartiers de cette capitale les eaux nécessaires aux bains et aux lotions fréquentes des musulmans, a rendu les fontainiers turcs industrieux. Ils ne sont guère inférieurs aux nôtres pour la conduite des eaux. Leurs aquéducs et leurs pyramides hydrauliques sont dirigés avec autant de soin que d'intelligence. Mais ne s'occupant que du présent, et dédaignant de jeter un regard attentif sur l'avenir qui les menace, les Turcs ont négligé les nombreuses citernes que les empereurs grecs avaient fait construire pour l'approvisionnement de Constantinople, en cas de siége, et ont permis que la Basilica, dont M. le général Andréossi vient de publier une description exacte, savante et détaillée, fût transformée en ateliers de cordages et de filature.

Le nombre des habitants de Constantinople est incer-

tain. On ne peut déterminer que par des calculs approximatifs la population d'une ville où l'on ne tient aucun compte des morts et des naissances et où les voyageurs de toutes nations sont admis sans passeports.

Quelques auteurs donnent à Constantinople et à ses dépendances une population de 500,000 âmes; d'autres prétendent que le nombre des habitants de cette ville et de ses faubourgs s'élève à plus de 1,100,000. — La consommation journalière du blé peut seule nous fournir le moyen de déterminer approximativement ce nombre.

Quinze mille kilots de farine (correspondant à 840,000 livres) sortent tous les jours des magasins publics, où est déposé, pour le compte du Gouvernement, tout le blé destiné à la subsistance des habitants de Constantinople, et sont livrés aux cent principaux boulangers de cette capitale. En supposant que la consommation journalière de chaque individu (hommes, femmes et enfants compris) soit d'une livre de farine, ce qui est beaucoup, attendu que les Turcs font un grand usage de fruits et de légumes, on aura 840,000 âmes; si on ajoute à cette quantité plus de trente mille personnes, qui reçoivent leur subsistance du sérail, et un nombre d'habitants proportionné à la consommation journalière du blé qui est introduit par la fraude, on aura un résultat d'environ

neuf cent mille âmes pour l'effectif réel de la population de Constantinople.

D'autres calculs fondés sur le cours ordinaire de la mortalité, lorsque cette ville n'est pas affligée par la peste ou par d'autres maladies contagieuses, donnent à peu près les mêmesrésultats.

Cette population générale se divise en cent-vingt mille Grecs, en quatre-vingt-dix mille Arméniens, en cinquante mille Juifs, en deux mille Francs et en six cent trente mille mahométans.

Chacune de ces nations habite des quartiers séparés et a un costume distinctif et des mœurs différentes. La forme du cahouk ou chapeau et la couleur des bottes, qui sont jaunes pour les musulmans, rouges pour les Arméniens, noires pour les Grecs et bleues pour les Juifs, servent à les distinguer entre eux au premier coup d'œil.

L'Osmanli et l'Arménien, qui sont d'origine asiatique, ont à peu près les mêmes mœurs et suivent les mêmes usages. Leurs femmes vivent dans la retraite et portent un voile sur la figure lorsqu'elles sortent dans les rues. Les sombres tableaux, que quelques écrivains, zélés admirateurs des mœurs européennes, se sont plus à tracer de la jalousie orientale, sont exagérés. Les Turcs et les Arméniens aiment en général

eurs femmes avec tendresse et savent rarement leur efuser ce qu'elles désirent. Tendres épouses, excelentes mères, les mahométanes et les Arméniennes n'ont n général d'autre but que de plaire à leurs maris et l'élever soigneusement leurs enfants. Ces qualités, qui es distinguent presque toutes, rendent le beau sexe tellement respectable aux yeux des Turcs et des Arméniens, que le mari qui frappe sa femme est regardé par eux comme le plus lâche et le plus méprisable des hommes.

Les femmes grecques, plus libres, n'ont peut-être pas toujours des mœurs aussi pures Les enfants, moins soignés, négligent quelquefois leurs parents. Quelques querelles de ménage scandalisent de temps en temps le public. On voit très-souvent des maris grecs frapper leurs femmes sans exciter l'indignation de leurs compatriotes.

Les Juifs, venus d'Espagne, ont conservé les mœurs de leur ancienne patrie, mais avec le relâchement et quelquefois avec la dépravation que donne toujours l'amour du gain, lorsqu'il est supérieur à toutes considérations humaines.

Les Francs vivent à Constantinople comme dans leur pays natal. N'ayant rien à craindre, ni des lois, ni de l'action des autorités locales, par suite des capitulations qui les mettent sous la dépendance unique de leurs am

bassadeurs, ils se gênent fort peu et portent avec orgueil le costume européen, depuis que les Russes ont appris aux Turcs, par leurs nombreuses victoires, à respecter les peuples chrétiens de l'Europe. Le faubourg de Péra, où habitent les ministres étrangers, présente la réunion de tous les peuples; on y voit tous les costumes; on y entend tous les langages. On s'y salue, on s'accoste, on se donne la main, on s'embrasse comme dans nos villes. Les boutiques et les magasins des marchands sont décorés comme à Londres ou à Paris. Les Français, les Russes, les Anglais, les Autrichiens, etc., tous distingués sous le nom général de *Francs*, évitent d'y montrer leurs haines et leurs préjugés nationaux, se visitent fréquemment et vivent quelquefois en frères.—C'est en voyant dans ce petit espace cet accord fraternel entre les sujets des plus grands souverains de l'Europe, qu'on peut dire que Péra est comme l'île de la civilisation européenne au milieu de la barbarie asiatique.

Le port de Constantinople, dont la direction est de l'est-sud-est, à l'ouest-nord-ouest, offre, sur une longueur de quatre mille toises et sur une largeur moyenne de trois cents, un mouillage tranquille et sûr. La profondeur de ses eaux et la bonne tenue du fond qui est argilo-vaseux, permettent aux plus grands vaisseaux de ligne d'approcher des deux rives au point de toucher les mai-

ons avec leurs vergues.—Quoique ce port soit le réceptacle des immondices et des égoûts des faubourgs de Eyoub, Hassekeui, Hassan-Pacha, Galata et Tophané, ainsi que d'une partie de ceux de Constantinople, on n'y voit aucun encombrement ou atterrissement. Ses eaux gardent toujours la même profondeur. Les travaux immenses, dispendieux et quelquefois insuffisants pour le déblaiement et le curage des ports, qui ont lieu dans la plupart des villes maritimes de l'Europe, sont ici très-inutiles, puisque la nature se charge elle-même de cette opération. Les eaux des deux ruisseaux, le Cydaris et les Barbyces, connus aujourd'hui à leur confluent sous le nom de rivière des eaux douces, joignant leur action impulsive à celle du courant de Bosphore, rendent au port de Constantinople le service important d'entraîner vers la mer de Marmara les terres et les immondices qui pourraient exhausser son lit ou y former des atterrissements ou des bas-fonds.

C'est sur la rive septentrionale du port, entre les faubourgs de Galata et de Hassakeui, qu'existe le grand arsenal de la marine. Une petite anse, dite autrefois le Port des galères, est entourée par la maison du tersané-emini, ou intendant général de la marine, par une place spacieuse contiguë à une colline sur laquelle est bâti le vaste palais, qui sert de demeure au capitan-

pacha, par la grande et magnifique caserne pour les galiondgis ou matelots, construite d'après les ordres du célèbre grand amiral Hassan-Pacha, et enfin par les chantiers de construction et le bassin de radoub que la Porte doit à M. Rodé, ingénieur suédois. C'est à l'ouest de la maison du tersané-emini que se trouvent tous les magasins de la marine, et le quai près duquel sont amarés une trentaine de vaisseaux de ligne, frégates, corvettes et bricks qui forment la force navale de la Turquie.

En arrière des magasins de la marine, dans un recoin bas et humide, situé auprès de la colline sur laquelle est bâti le palais du capitan-pacha, existe le triste bagne, où l'homme est réduit à l'extrême degré de misère et d'abaissemcnt, où le prisonnier de guerre est réuni au malfaiteur, et où les menaces et les coups de bâton des gardes et des geoliers se mêlant aux jurements et aux cris plaintifs des détenus, rappellent l'image de l'enfer.

Le sultan Sélim, qui prenait un plus vif intérêt aux besoins et à la gloire de son empire qu'à ses plaisirs et à ses jouissances personnelles, avait cédé à la marine son sérail de Aïnali-Cavak, château des miroirs, palais favori du sultan Ahmet III, où ce prince se plaisait à se mirer avec ses esclaves dans de grandes glaces que le sénat de Venise lui avait envoyées après le traité de Passarowitz.

De grands travaux avaient été déjà commencés dans ce vaste local, contigu à l'arsenal de la marine. Mais la déposition du sultan Sélim a fait abandonner ces projets, et le Grand-Seigneur est rentré en possession de ce palais ruineux, qu'il n'habitera probablement jamais, parce que les dépenses de réparation monteraient à des sommes considérables.

C'est près de l'extrémité occidentale du faubourg de Hasse-Keni, qui est lui-même placé à l'ouest du sérail de Aïnili-Cavak, que se trouve l'école du génie militaire, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage. Le local de cette école étant devenu trop petit à cause du nombre des élèves et de la nouvelle division des classes, le sultan Sélim avaît cédé au génie militaire le palais d'une sultane, sœur de son père, qui n'était plus occupé depuis plusieurs années. — Mais après la chute de ce prince, les élèves du génie ont dû sortir de ce sérail qui tombe en ruine, et rentrer dans leur ancienne et étroite demeure.

La magnifique caserne des bombardiers est située en avant de l'école du génie militaire et près de la mer. Elle forme par sa grandeur, sa magnificence et la hauteur des minarets de sa mosquée, un des ornements de l'extrémité du port. On voit près de cette caserne les fourneaux pour

la fonte des mortiers à bombe, et les ateliers pour la construction de leurs affûts.

Le faubourg de Tophané, placé à l'est de Galata, en face du sérail, contient les vastes casernes des canonniers et tous les grands établissements pour le matériel de l'artillerie.

Le sultan Sélim avait fait construire des casernes magnifiques pour les nizam-gedittes, à Scutari, à Levend-Tchiflick et auprès de Péra.—Les deux premiers édifices ont été détruits par les janissaires après la mort de Moustapha-Baïractar. Le troisième a été épargné, parce qu'il n'était pas entièrement achevé à l'époque de cette dernière révolution.

Les palais des ambassadeurs européens, auxquels on donne le nom de sérails, ne seraient en Europe que des maisons bourgeoises. Celui de France qui se trouve sur le versant oriental et rapide de la colline de Péra, jouit d'une très-belle vue et contient un assez grand jardin. Bâti par le baron de Bréves, sous le règne d'Henri IV, il a été réparé sous la direction du baron de Tott, dans le temps de l'ambassade de M. le comte de Saint-Priest. — Le palais de Venise (occupé actuellement par l'internonce autrichien), présente une assez belle façade.—La position des palais de France et de Venise, sur le versant septentrioual de la colline de Péra, prouve qu'à l'époque

ù ils ont été construits le plateau supérieur n'était pas ncore habité.

Les palais d'Angleterre, de Russie et de Suède, n'offrent rien d'élégant ni de régulier dans leur architecture. elui de Russie est petit et peu digne d'une telle ambassade. L'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, nouellement construit sur le commencement du versant néridional de Péra, présente à la vue un grand carré, lont les façades de peu de goût ne sont aperçues qu'obliquement de la porte d'entrée, et dont la distribution inérieure ne procure aucune des commodités qu'annoncerait un si grand local. Le terrain sur lequel ce palais est situé, a été donné en présent par la Sublime Porte à l'Angleterre, comme un témoignage de sa reconnaissance pour la délivrance de l'Égypte.

Le canal de Constantinople ou du Bosphore sert d'écoulement aux eaux de la mer Noire, lesquelles se dirigent avec rapidité vers la mer de Marmara, ou Propontide, et de là vers la mer de l'Archipel, ou Égée, par le canal des Dardanelles ou de l'Hellespont. Ce canal, qui sépare l'Europe de l'Asie, coule entre deux chaînes de collines parallèles. Sa profondeur varie entre quinze et vingt brasses dans le milieu de son cours. Aucun basfond ne rend sa navigation dangereuse. Un seul écueil

bien connu, vis-à-vis de Thérapia, offrirait quelque danger s'il n'était tout près de la côte. Ce canal est un excellent port dans toute sa longueur, d'environ sept lieues marines. Son fond est d'une bonne tenue. Ses sinuosités et ses collines qui bordent ses rivages le mettent à l'abri de tous les vents. Le golfe de Buyuk-darré, où ce canal s'élargit en se prolongeant vers la vallée de ce nom, sert de mouillage et de station aux bâtiments qui doivent entrer dans la mer Noire, ou en sortir.

Les deux côtes, qui depuis ce dernier mouillage s'étendent jusqu'à la mer Noire, sont plus escarpées que celles du reste du canal. Quelques voyageurs ont pensé que toute cette partie des rives du Bosphore a été un terrain volcanique, et ont prétendu que l'éruption d'un volcan a produit cette brêche, par laquelle les eaux de la mer Noire se sont précipitées vers la Méditerranée. Le général Andréossi, qui a étudié pendant trois années ce terrain, avec l'attention d'un savant géologue, n'a reconnu aucune trace de volcan dans cette partie du Bosphore, et pense que ce détroit existe, parce que les chaînes de montagnes de l'Asie-Mineure et des Balkans d'Europe, qui se dirigent en s'abaissant l'une vers l'autre, se trouvent dans cet endroit au point de leur plus grand abaissement, et qu'elles ont pu fournir naturellement, et

sans avoir recours à aucun déchirement, une issue aux eaux de la mer Noire.

Le canal du Bosphore est défendu, près de son ouverture dans la mer Noire, par les deux châteaux de Fanar, ou fanaux d'Europe et d'Asie. Ces deux forts, dont la distance l'un de l'autre est d'environ quinze cents toises, remplissent mal le but auquel ils sont destinés.

Mais les nouveaux châteaux de Poyras et de Caribche, construits par le baron de Tott, à l'endroit où le canal, commence à s'étrécir, ne sont séparés que par une distance de 500 toises; ils peuvent combattre avec avantage les vaisseaux ennemis, tant à cause de leur rapprochement que de leur position dominante et de leurs batteries casemâtées. Les forts de Roumily-Cavac, et d'Anatoli-Cavac, qui ont été réparés et perfectionnés par MM. Monnier et Fontaine, n'ont que des batteries à fleur d'eau et découvertes. Situées au pied d'une colline, dont la pente est coupée par un grand mur de soutènement, ces batteries seraient dominées par le feu des batteries hautes des vaisseaux de ligne et deviendraient le receptacle de tous les boulets, qui frapperaient la muraille qui se trouve en arrière.

Dans le nouveau système de défense du Bosphore, on entremêlé, à distances presque égales, les anciens

châteaux du canal avec d'autres batteries, tantôt rasantes et tantôt élevées de sept à huit toises au-dessus du niveau de la mer. On avait, en outre, proposé de couvrir les batteries basses par un fort blindage, afin de garantir les cannoniers du feu des vaisseaux de ligne et des boulets repercutés soit par la muraille en arrière ou bien et par les rochers voisins. Mais ce projet n'a jamais été exécuté.

Plusieurs batteries ont été construites sur les rivages de la rade de Buyuckderré, afin d'empêcher une escadre ennemie de s'établir dans ce mouillage, après avoir passé la partie supérieure du canal malgré le feu des ouvrages défensifs.

Les châteaux de Romily-Hissar et d'Anadoly-Hissar, construits dans le quinzième siècle, à deux lieues nord-est de Constantinople, peu de temps avant la prise de cette capitale, dans un endroit où le canal n'a que trois cents toises de largeur, sont restés dans leur état primitif. — Formidables aux bâtiments qui naviguaient alors, ils seraient peu dangereux actuellement à des vaisseaux de haut-bord, à cause de la petitesse de leurs batteries, et du peu de largeur de leurs terre-pleins qui empêchent d'y placer des canons de gros calibre. — On n'a cessé de représenter à la Porte que ce point est de la plus haute importance pour la défense du Bosphore : les Turcs son

disposés à rire quand on leur propose de perfectiondes ouvrages qui ont été construits par Mahomet II, le vainqueur de tant de rois, et le conquérant de Constantinople. Cependant le sultan Sélim III avait adopté, pour ces châteaux, un projet qui aurait été exécuté, sans la chute de ce monarque dont l'esprit était supérieur à tous les préjugés de sa nation.

Placé dans une position centrale entre les régions du nord et celles du midi, entre les peuples de l'orient et ceux de l'occident, pouvant communiquer avec eux par le Pont-Euxin, la Propontide, l'Archipel, la Méditerranée et l'Océan, et par tous les affluents de ces mers, offrant un mouillage vaste, sûr et commode dans son port et le canal du Bosphore à tous les vaisseaux de la terre, qui pourraient s'y réunir, Constantinople paraît destiné par la nature à être la métropole du monde.

Réduite à n'avoir plus qu'un rayon de quelques lieues carrées autour de ses murailles sous le règne des derniers empereurs grecs, cette ville présentait encore une attitude respectable et formait seule l'empire romain.

Quel que soit son sort à venir, capitale d'un vaste empire ou d'un petit royaume, ou bien ville libre et indépendante, Constantinople sera toujours, malgré

toutes les révolutions et les bouleversements politiques, une des premières cités de l'univers.

Mais outre les avantages politiques et commerciaux dont Constantinople jouit par sa position, cette ville peut encore devenir facilement la première des places de guerre de notre continent. Bâtie sur un promontoire triangulaire, dont deux faces sont baignées par des eaux profondes, elle n'est attaquable que par un seul côté. Ce côté défensif, présentant une ligne droite, jouirait de tous les avantages du système bastionné à grandes demi-lunes. Les faubourgs de Péra, Saint-Dimitri et Galata, peuvent former par leur réunion une place importante de très-grande force et d'un excellent appui pour Constantinople. Leur enceinte passant au-dessus du cimetière turc près de Péra, sur le plateau près de Saint-Dimitri, et enfin par l'Okmeidan, pourrait aboutir d'un côté au Bosphore, en arrière de Dolma-Bakche, et de l'autre, au port de Constantinople entre Hassekeni et le sérail d'Aïnali-Cavak.

Si, par une révolution heureuse que l'on ne doit guère espérer, les empereurs ottomans parvenaient à acquérir, avec le désir de civiliser leur nation, la force nécessaire pour exécuter ce grand et difficile projet; ou bien si tous les monarques chrétiens pouvaient s'entendre

pour chasser de l'Europe les barbares incorrigibles qui en occupent une des plus belles parties, Constantinople, sorti des entraves qui paralysent en grande partie ses ressources naturelles et gênent sa prospérité, ne tarderait pas à devenir la plus belle, la plus peuplée, la plus riche, la plus forte, la plus saine et la plus agréable de toutes les cités de l'univers.

FIN DU PREMIER VOLUME.

RÉVOLUTIONS

DE

CONSTANTINOPLE

EN 1807 ET 1808.

II.

RÉVOLUTIONS

DE

CONSTANTINOPLE

EN 1807 ET 1808,

PRÉCÉDÉES D'OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'EMPIRE OTTOMAN;

PAR A. DE JUCHEREAU DE SAINT-DENYS,

Colonel au Corps royal d'état-major; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, de l'ordre royal de la Légion d'honneur et de l'ordre du Croissant ottoman.

TOME SECOND.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,

Rue Neuve des Petits-Pères, n° 3, près la place des Victoires.

1819.

IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT, HOTEL DES FERMES.

RÉVOLUTIONS
DE
ONSTANTINOPLE
EN 1807 ET 1808.

DEUXIÈME PARTIE.

DRE DES RÉVOLUTIONS QUI ONT PRÉCÉDÉ, ACCOMPAGNÉ ET SUIVI LA MORT DU SULTAN SÉLIM III.

ation des Nizam-Gedittes.—Troubles dans Romélie excités par les Janissaires, qui efusent d'entrer dans ce corps régulier.— hangement du ministère.— Grands mou- ements diplomatiques occasionnés par la éposition des princes grecs Morusi et Ipsi- nti. — Invasion des provinces de Valachie t de Moldavie par les Russes. — Déclara- ion de guerre contre la Russie. — Passage les Dardanelles, et apparition d'une flotte nglaise devant Constantinople. — Attaque le l'Égypte par une armée anglaise partie le la Sicile et de Malte — Résultats de ces ntreprises. — Déclaration de guerre contre

la Grande-Bretagne. — Révolte des Janissaires et des Yamacs contre le sultan Sélim. — Déposition et captivité de ce prince. — Avènement de Moustapha IV. — Abolition des Nizam-Gedittes. — Entreprise de Moustapha Baïractar pour rétablir le sultan Sélim. — Mort de Sélim. — Déposition et captivité du sultan Moustapha. — Avènement du sultan Mahmoud. — Création d'un nouveau corps régulier sous le titre de Seymen. *— Révolte des Janissaires contre Moustapha Baïractar. — Mort de Baïractar et du sultan Moustapha IV. — Abandon définitif du projet de former des corps réguliers disciplinés à l'européenne.*

La paix d'Amiens rendit une tranquillité précaire à l'Europe en 1802, et fut suivie d'un traité qui rétablit les anciennes relations commerciales et politiques de la France avec la Turquie. La Porte, à qui une entreprise audacieuse avait enlevé l'Égypte, fut remise en possession de cette province importante et déclarée protectrice de la nouvelle république des Sept-Iles : mais forcée de s'allier aux cabinets de Pétersbourg, de Londres et de Vienne pendant la guerre, elle resta sous l'influence de ces puissances après la paix.

Cet état de dépendance déplaisait au sultan

élim et à ses ministres. La cour de Russie, dont influence sur les Grecs s'accroissait de jour en our, donnait de vives inquiétudes et choquait ans cesse l'orgueil ottoman par le ton fier et enaçant de ses notes diplomatiques. Le cabinet e Vienne plus modeste donnait moins d'ombrage. 'Angleterre, qui n'avait jamais eu de démélé vec la Turquie, aurait été chérie par la Porte, i elle s'était montrée moins zélée pour servir les ues et les intérêts du cabinet de Pétersbourg.

Le gouvernement français, instruit des dispoitions du Grand-Seigneur et de ses ministres à égard de ces trois puissances de l'Europe, réolut d'en profiter, pour rétablir les rapports l'amitié qui avaient existé autrefois entre la cour le Versailles et la sublime Porte; mais il eut à ombattre la timidité et l'irrésolution ordinaire les ministres turcs et le ressentiment récent des Osmanlis contre les Français.

Les nouvelles relations de la France avec la Porte furent froides et peu importantes jusqu'au moment où Bonaparte, ayant fait sa paix avec toutes les puissances de l'Europe en qualité de premier consul de la République française, résolut de changer son titre et ses rapports personnels avec les autres souverains.

Cet homme, par l'ascendant de son génie,

l'audace de ses entreprises et la fermeté de son caractère, avait vaincu les factions et arrêté l'anarchie. On croyait que, s'établissant médiateur entre le peuple français et Louis XVIII, il allait fixer et affermir dans un pacte solennel les prérogatives du souverain et les libertés de la nation et rendre par cet événement la France libre et l'Europe tranquille.

Mais Napoléon, maître du trône et pouvant y monter, rompit tout pacte avec les Bourbons par un crime, et se fit empereur. Obligé d'effrayer des rivaux ambitieux qui avaient été ses égaux et qui étaient devenus ses sujets, de contenir les factions et d'occuper la nation française que quinze années d'agitation avaient rendue excessivement remuante, il ne pensa qu'à obtenir une autorité sans contrôle et rechercha la guerre.

On cessa de faire retentir le mot de liberté aux oreilles des Français; mais on parvint à les séduire par les prestiges de la gloire militaire.

La France asservie prodigua ses ressources pour asservir les autres nations. L'état politique de l'Europe fut bouleversé. L'empereur Napoléon ambitieux, despotique et fier de ses victoires, menaça de tout envahir, mécontenta les peuples et choqua l'orgueil des anciens rois. Tous les souverains de l'Europe se réunirent pour sauver

eur existence et pour venger leur amour-propre outragé. Les peuples secondèrent les efforts des ois. La France fut envahie, elle perdit son nouveau monarque et une partie de sa grandeur; mais elle reprit l'antique race de ses rois et lui dut sa liberté.

Cependant, au moment où Napoléon monta sur le trône, l'Autriche, la Prusse, le Danemarck et tous les princes d'Allemagne, influencés par les circonstances, par le mauvais succès des luttes précédentes et encore plus par les considérations de haine et de rivalité qui divisaient alors plusieurs de ces princes, aimèrent mieux le reconnaître comme empereur des Français que de recommencer la guerre. Les souverains du midi de l'Europe étaient trop faibles et trop isolés pour suivre une autre conduite, mais l'empereur de Russie, et les rois d'Angleterre et de Suède refusèrent de donner le titre de frère à un général audacieux qui, à peine assis sur un trône encore chancelant, annonçait publiquement que sa dynastie serait bientôt la plus ancienne.

L'empereur Napoléon, désirant se faire reconnaître par la Sublime Porte, chargea de cette affaire délicate : le maréchal Brune, ambassadeur de France en Turquie, mais ce général n'était pas propre à réussir dans cette négociation qui de-

les derrières et éloignait beaucoup trop les Autrichiens des Russes qui s'avançaient à marches forcées au secours de leurs alliés.

Napoléon, qui avait des corps d'armée en Hollande et dans le Hanovre et qui sous prétexte de l'expédition d'Angleterre, tenait réunis depuis deux ans près de Boulogne environ cent mille hommes que le long séjour dans un camp, des exercices journaliers et des manœuvres fréquentes avaient complètement disciplinés et instruits, pût sans perdre de temps diriger toutes ses forces contre l'armée de Mack, avant que les Russes arrivassent à temps pour la secourir.

Il passa le Rhin près de Strasbourg avec une grande partie de ses forces, dirigea de suite des corps d'armée du côté de la Suisse et du Tyrol pour tourner le flanc gauche des Autrichiens, et ordonna à différentes divisions de passer le Danube de manière à attaquer le flanc droit et les derrières de l'armée de Mack, qu'il faisait en même temps presser de front par des masses considérables.

Les ordres de Napoléon furent exécutés avec audace et promptitude. Les troupes autrichiennes attaquées avec vigueur furent battues et bientôt cernées sur tous les points. Mack déconcerté dans ses projets se jetta dans Ulm où il se vit bientôt

réduit à capituler avec son armée. Les Bavarois se joignirent aux Français, et Vienne n'ayant plus de défenseurs fut obligée de se soumettre pour la première fois au joug des étrangers.

La bataille d'Austerlitz, où les Russes furent vaincus et où l'infanterie française montra dans ses manœuvres l'habileté qu'elle avait acquise au camp de Boulogne, termina cette campagne et décida de la paix entre la France et l'Autriche. La cour de Vienne ne l'obtint qu'avec de grands sacrifices. Les succès de cette guerre et la formation de la confédération du Rhin dont Napoléon devint le chef, sous le titre de Protecteur, accrurent la gloire et la puissance de ce monarque.

Ces grands événements firent une forte sensation sur le divan de Constantinople et le disposèrent en faveur du chef du gouvernement français. Les Turcs apprirent avec le plus grand plaisir que les Russes avoient été vaincus à Austerlitz. Napoléon ayant humilié les cabinets de Vienne et de Pétersbourg, parut trop grand aux yeux du sultan Sélim, pour qu'il continuât à refuser de le reconnaître comme empereur. Galip-Efendi, qui occupa par la suite l'emploi important de reis-efendi, fut chargé, comme ambassadeur extraordinaire, d'aller féliciter l'empereur Napoléon sur son élévation au trône de France et l'as-

surer, suivant l'usage, qu'il pouvait compter sur le sincère attachement de son parfait et puissant ami, l'invincible empereur des musulmans (1).

Cependant la nouvelle paix de Presbourg ne paraissait pas pouvoir être de durée. Les Russes vaincus, mais non affaiblis, continuaient à être en état de guerre avec la France. La cour de Berlin, dont les intérêts avaient été négligés dans le traité de paix, sentait le tort qu'elle avait eu d'abandonner la cause de l'empire germanique pour se fier aux promesses fallacieuses de Napoléon; elle jettait les hauts cris sous le prétexte que les troupes françaises, en se rendant sur le Danube, avaient violé la neutralité du territoire prussien. Le cabinet de Londres, infatigable et constant dans ses projets, et toujours disposé à prodiguer son or pour chercher de nouveaux ennemis à la France, se remuait pour former contre elle une nouvelle coalition. L'empereur Napoléon énorgueilli par ses succès ne se gênait plus et déployait sans réserve son caractère bouillant, inquiet, tracassier et ennemi de tout repos.

La Porte ne tarda pas à être informée par ses

(1) Les empereurs ottomans emploient souvent dans leurs écrits et proclamations, et ont consacré sur leurs monnaies ce titre fastueux de *toujours victorieux*, mérité par leur ancêtres.

agents diplomatiques de ces symptômes de discorde qui présageaient un incendie général et résolut de garder une stricte neutralité entre les puissances belligérantes. Mais elle sentait que dans une guerre dont le théâtre pouvait par suite des évènements se rapprocher des frontières de la Turquie, sa neutralité ne serait respectée qu'autant qu'elle aurait mis ses places fortes en état de défense et réuni des troupes près du Dniester et du Danube. Elle ordonna aux vaivodes grecs de Valachie et de Moldavie d'approvisionner les places de guerre et les forts situés sur les frontières et près du Danube, et envoya des firmans au pacha de Romélie et aux agents de cette province, pour faire des levées et organiser des rassemblements près de Bender et de Kottym et sur les points plus importants de Rutschuk, Galatz et Ismaël.

Comme le corps des nizam-gedittes s'était illustré dans la belle défense de Saint-Jean-d'Acre en 1798, le Grand-Seigneur résolut de l'envoyer entier sur le Danube et espéra que sa bravoure et sa discipline serviraient d'exemple aux autres troupes et qu'il pourrait se renforcer par de nombreuses recrues dans ces lieux où le voisinage et la fréquentation des étrangers tendent à diminuer la force des préjugés religieux.

Nous allons donner quelques détails sur l'origine, la composition et l'organisation de ce corps qui étant destiné à remplacer les janissaires, régénérer l'armée ottomane, est devenue la première cause des révolutions qui ont agité Constantinople.

Le général Aubert Dubayet (1), ambassadeur de la République francaise près la sublime Porte fut chargé par son gouvernement d'amener avec lui à Constantinople en 1796, comme un nouveau genre de présent; à Sa Hautesse, des pièces de canon de campagne montées sur leurs affûts et attelées pour servir de modèles, ainsi que des officiers, des soldats et des ouvriers d'artillerie pour instruire les topchys et diriger les fonderies et les arsenaux. Des instructeurs de toute arme destinés à donner des leçons sur la tactique et les manœuvres aux janissaires et aux spahis, accompagnaient également cet ambassadeur.

---

(1) Les agents diplomatiques de la France, depuis le départ de M. de Choiseul-Gouffier, avaient été MM. Verninac et Descorches, marquis de Sainte-Croix : ce dernier, dans un temps où presque toutes les puissances de l'Europe étaient coalisées contre la France livrée elle-même à l'anarchie des factions, était parvenu à soutenir la dignité et les intérêts de sa patrie, et à lui conserver l'affection de la Porte, malgré les intrigues des ministres étrangers.

Les leçons des artilleurs et des ouvriers français ne furent pas perdues pour les topchys et servirent à perfectionner le matériel et le personnel de l'artillerie ottomane. Un escadron de cavalerie fut organisé, armé et exercé à l'Européenne. Mais les janissaires ayant refusé d'apprendre les manœuvres de l'infanterie française, les officiers instructeurs de cette arme, ne furent employés qu'à former et à dresser un faible squelette de bataillon qui était composé en grande partie d'étrangers renégats (1). Ce dernier corps fut dissous et se dispersa après la mort d'Aubert Dubayet et le départ des officiers instructeurs, qui avaient suivi cet ambassadeur à Constantinople.

Husseyn-Pacha, grand-amiral, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage à l'occasion de l'amélioration de la marine, accueillit et prit à son service les étrangers renégats qui avaient fait partie du bataillon d'infanterie régulière. Il prenait plaisir à les réunir quelquefois surtout les vendredis, pour leur faire faire en sa

---

(1) Les Turcs n'emploient pas d'autres chrétiens à leur service que des ingénieurs militaires ou des constructeurs de la marine. Tout homme qui aspire à un commandement dans les troupes ottomanes, doit embrasser l'islamisme.

présence, l'exercice à l'Européenne sur la grande place devant son palais. La populace accouraità ces manœuvres comme aux spectacles d'ombres chinoises et de marionnettes (1). La contenance fière de ces anciens soldats, leurs habits uniformes, leurs armes étincelantes, la régularité et la prestesse de leurs mouvements, la vivacité et l'ensemble de leurs feux, étonnaient les spectateurs.

Les caresses et les largesses du capitan-pacha envers ces militaires après chaque exercice, engagèrent quelques musulmans à s'enrôler dans ce corps pour prendre part à ces avantages. Mais malgré les soins assidus et la générosité constante de Husseyn-Pacha pour ces soldats, les enrôlements, contrariés par les menaces et les railleries des janissaires, furent peu nombreux. Ce corps ne contenait que cinq à six cents hommes, lorsque la guerre éclata entre la Turquie et la République française, en 1798.

Ces soldats payés par les soins du capitan-pacha, appartenaient au département de la marine. Ils furent embarqués sur les vaisseaux que la Porte envoya à cette époque dans les mers de

---

(1) Les Turcs n'ont pas d'autres spectacles que ceux des ombres chinoises et des marionnettes. Les scènes qu'on y joue sont de la plus grande indécence.

l'Asie mineure et de l'Égypte, pour croiser dans ces parages et prendre part aux opérations de l'escadre anglaise commandée par le commodore, sir Sidney Smith.

D'après les conseils du commodore anglais, ces soldats furent débarqués pour renforcer la garnison de Saint-Jean-d'Acre, lorsque Bonaparte entreprit l'expédition de Syrie. La défense glorieuse de cette ville qui résista avec succès aux assauts vigoureux et répétés de la brillante armée française d'Orient, est due en grande partie aux soldats disciplinés de Husseyn-Pacha, qui y montrèrent une valeur, une docilité et une persévérance admirables.

Ces soldats étant revenus à Constantinople avec l'escadre ottomane après l'abandon de la Syrie par l'armée française, furent reçus avec enthousiasme et caressés par les habitants de cette capitale. On comparaît leur conduite valeureuse avec celle des autres troupes qui s'étaient deshonorées par une faible résistance et par une fuite honteuse aux batailles d'Aboukir, du Mont-Thabor et de Nazareth.

Le sultan Sélim, qui aimait beaucoup les défenseurs de Saint-Jean-d'Acre et désirait en faire le noyau d'une milice qu'il voulait opposer aux janissaires, résolut de profiter des dispositions

favorables du peuple pour augmenter la nouvelle troupe, en faire un corps particulier et indépendant, lui assurer une solde régulière sur le trésor public et perfectionner son organisation.

Ce projet hardi, qui devait être fortement combattu par les oulémas et les janissaires, effraya d'abord les ministres à l'exception de Husseyn-Pacha (1) qui, profitant de l'ascendant que lui donnaient la force de son caractère et ses largesses, finit par entraîner ou plutôt par subjuguer ses collègues.

---

(1) Husseyn-Pacha, né en Georgie, et vendu comme esclave à Constantinople, avait épousé une cousine germaine du sultan Sélim. Il possédait toutes les qualités propres à lui faire jouer un grand rôle en Turquie. Son activité infatigable, qui contrastait avec la lenteur ordinaire des autres ministres, le faisait passer pour un homme extraordinaire. Sa générosité, entretenue par les largesses du sultan Sélim, son maître et son ami, et par son avidité à l'égard des sangsues du peuple, lui procurait beaucoup de partisans entièrement dévoués à sa personne, surtout dans les basses classes. Sa fermeté inébranlable et sa sévérité quelquefois cruelle, faisaient trembler ses ennemis. Après avoir donné à la marine une nouvelle organisation et créé les nizam-gedittes, il mourut en 1803. On croit généralement à Constantinople, que s'il eût été vivant en 1807, le sultan Sélim n'aurait pas perdu le trône et la vie.

Le mufty d'alors (Vely-Zadé-Efendi) avait été, ainsi que le capitan-pacha, le compagnon d'enfance du sultan Sélim et lui était attaché par des liens particuliers qui sont extrêmement respectés en Turquie. Le père de ce mufty avait fait présent au sultan Mustapha III de la belle Circassienne qui devint la mère du sultan Sélim. Ce pontife, plus éclairé que tous les magistrats qui ont occupé cette place éminente, était disposé à favoriser, par son influence personnelle, son maître et son ami.

Ce fut lui qui, mêlant adroitement les promesses aux menaces et disposant de quelques emplois vacants dans la haute magistrature, parvint à engager les oulémas, sinon à approuver le projet du sultan Sélim, du moins à ne pas le combattre et à se taire.

L'aga des janissaires, les principaux chefs et les soldats les plus turbulents de ce corps étaient alors absents et se trouvaient à l'armée du grand-visir, dans la Syrie. Disposant des oulémas, le mufty, assisté par le terrible et généreux Husseyn-Pacha, n'eut pas beaucoup de peine à séduire par des présents (1) le seymen-bachi et

(1) Nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, que le seymen-bachi est le lieutenant de l'aga

chacune et eurent des colonels, des lieutenants colonels, et des chefs de bataillons. Les compagnies eurent des capitaines, des lieutenants, et des sous-lieutenants et le même nombre de sous officiers que dans les régiments français.

On décida que les fusils des fantassins nizam-gedittes seraient conformes en tout aux modèles envoyés par le gouvernement français, et que chaque soldat serait armé d'un sabre courbe et d'une baïonnette.

L'habillement des fantassins fut composé d'une veste de couleur rouge serrée au corps, de pantalons bleus ou gris collés à la jambe, mais larges entre les cuisses et d'un manteau bleu. Leur coiffure, au lieu d'être un turban, fut semblable aux bonnets allongés de drap rouge, qui distinguent les bostangis du sérail, avec lesquels on désirait les affilier et dont on prit quelques hommes pour en faire des sous-officiers du nouveau corps.

Leur équipement et leur chaussure furent déclarés devoir être conformes à ceux de tous les autres militaires turcs.

On attacha une compagnie d'artillerie à chacun des régiments nizam-gedittes, ainsi qu'un imam et une musique militaire.

Pour subvenir aux dépenses de l'entretien de ce corps et des nouveaux changements qui

devaient être opérés dans le génie militaire, l'artillerie et la marine, on décida, que tous les malikianès du produit de 15,000 à 150,000 piastres seraient destinés spécialement à cet usage et seraient mis en régie sous la direction de l'intendant-général des nizam-gedittes, qui prit alors le titre de nizam-gedittes terfterdary. On ôta tous les fiefs militaires à ceux qui n'avaient pas répondu à l'appel ou qui n'avaient pas fait leur devoir dans le cours des dernières guerres. On stipula, que tous les grands fiefs appartiendraient de nouveau à la couronne et seraient administrés pour le compte des nizam-gedittes, après la mort des occupants actuels. Les revenus des douanes et des droits sur les tabacs furent versés dans la nouvelle caisse, qui reçut également les produits des nouveaux impôts, que l'on établit sur le vin, la soie, les cotons et la laine.

Ces moyens imaginés pour faire face aux dépenses des nouveaux établissements s'élevaient déjà à près de 50 millions de piastres en 1800 et ont produit un revenu de plus de 75 millions en 1806.

La Porte s'est vue obligée de les conserver, malgré les cris du peuple pour demander leur suppression et malgré les promesses qui furent faites aux janissaires à l'époque de la révolution,

qui mit fin en 1807, à l'existence du corps des nizam-gedittes.

D'après ce firman et les sages conseils du mufty on ne forma à Constantinople que deux régiments d'infanterie nizam-geditte et deux escadrons de cavalerie régulière et on les caserna hors de la ville, l'un en Asie près de Scutari sur l'emplacement de l'ancien sérail de Calcédoine, et l'autre en Europe à Levend-Tchiflick, sur la route de Pera à Buyukderré, dans un terrain qui avait appartenu au fameux amiral Hasson-Pacha.

Le sultan Sélim se plut à montrer son goût et sa magnificence dans les grands bâtiments qu'il fit construire pour le logement de ces deux régiments favoris et dans la superbe mosquée impériale qu'il bâtit auprès de la caserne de Calcédoine.

Le beylesbey résidant à Kutuyar et le pacha de la Caramanie reçurent l'ordre de lever dans leurs provinces des régiments de nizam-geditte d'après le plan adopté pour leur organisation.

Le pacha de Kutuyar mit peu de zèle à seconder les vues de son souverain; prétexta des obstacles et ne parvint qu'après plusieurs années à former deux régiments dans les districts populeux soumis à sa juridiction.

Mais Abdurraman-Pacha, plus connu sous le nom de Cadi-Pacha (1), exécuta avec le plus grand zèle les ordres du sultan Sélim, employa ses parents et ses amis à chercher des recrues, fit de grands sacrifices pécuniaires et parvint en trois années à organiser huit régiments nizam-gedittes.

Deux renégats, qui s'étaient distingués au siége de Saint-Jean-d'Acre, l'un Grec, nommé Aga, et l'autre Prussien, qui après son abjuration avait pris le nom de Soliman-Aga, furent choisis pour être les chefs du nouveau corps. Tous les militaires européens qui consentirent à renoncer à la foi de leurs pères, furent admis dans les nizam-gedittes. Ils obtenaient facilement, s'ils étaient sobres, modérés et vigilants (qualités assez rares parmi eux), le grade d'officier et un avancement rapide.

Le nouveau corps ne tardap as à montrer qu'il valait mieux, à force égale, que les janissaires.

Durant les années 1803 et 1804, des bandes nombreuses de brigands, sorties presque toutes

---

(1) Abdurraman-Pacha, élevé pour la magistrature, avait été cadi ou juge. Mais entraîné par son inclination guerrière, il prit le métier des armes et devint pacha. De-là dérivait son nom de Cadi-Pacha.

des montagnes de l'Albanie et de la Bosnie, ravagèrent la Romélie et la Bulgarie, et s'y livrèrent aux plus affreux excès. La Porte ordonna aux pachas, aux sandjacks et aux ayans de ces provinces de réunir leurs troupes particulières aux janissaires du pays et de marcher contre ces féroces dévastateurs.

Mais ces ordres furent mal exécutés. Les brigands attaqués par des forces mal disciplinées furent toujours victorieux. Encouragés par leurs succès et accueillis dans quelques villes, dont les ayans prétendaient avoir le droit de se plaindre du gouvernement, ils devinrent plus nombreux et plus cruels et osèrent s'approcher de Constantinople et d'Andrinople et menacer ces deux résidences impériales.

Le sultan Sélim, ne pouvant tirer aucun parti des janissaires de la Romélie pour défendre leur propre territoire, résolut de faire marcher contre les brigands une partie de ses nizamgedittes.

Un des deux régiments de Constantinople, une compagnie d'artillerie légère, un escadron de cavalerie et trois régiments de la Caramanie furent réunis en peu de temps auprès de Tchiorlou et marchèrent de suite contre les voleurs.

Malgré le mépris que ces féroces montagnards

témoignaient pour des soldats sortis des provinces asiatiques, la victoire se déclara dans tous les combats pour les troupes régulières. Les brigands battus, affaiblis et poursuivis avec acharnement, se virent obligés en moins de deux mois de quitter la plaine et de rentrer dans leurs montagnes, où il se dispersèrent.

Ces succès extraordinaires faisaient sentir les avantages de la discipline européenne. Une poignée de jeunes soldats asiatiques et inexpérimentés avaient pu vaincre, par la seule force de la discipline, ces audacieux montagnards qui depuis deux siècles avaient pris la coutume de descendre de temps en temps de leurs montagnes pour porter la désolation dans les belles plaines de la Thrace et de la Mésie méridionale.

Mais les préjugés populaires et la jalousie des janissaires disposèrent les habitants des provinces qui avaient été délivrées des brigands, à dédaigner le triomphe des nizam-gedittes et à leur témoigner plutôt de l'éloignement et de l'aversion que de la reconnaissance.

Il n'en fut pas de même du sultan Sélim et de ses ministres. Les nizam-gedittes furent accueillis et généreusement récompensés. Leurs succès contre les brigands firent croire qu'ils suffisaient

déjà pour brider les lâches janissaires; on résolut d'en augmenter le nombre par la voie de la conscription, et d'abandonner le système dispendieux des enrôlements volontaires qu'on avait suivi jusqu'alors.

Tels furent les motifs du dangereux kattichérif du mois de mars 1805, qui ordonnait de choisir dans les villes et principaux villages de la Turquie européenne, parmi les janissaires et les jeunes gens de 20 à 25 ans, les hommes les plus forts et les mieux constitués pour être incorporés dans les nizam-gedittes.

Cet ordre prématuré excita une fermentation générale. A Andrinople on interrompit par des cris et des coups de bâton le crieur public qui annonçait les ordres du Grand-Seigneur. A Rodosto le cadi, chargé de l'exécution du kattichérif, fut massacré par la populace. Ces événements tragiques épouvantèrent les magistrats des autres villes; peu d'entre eux osèrent faire connaître au public les intentions du souverain. L'ordre du sultan Sélim ne reçut dans aucun endroit son exécution.

Constantinople resta tranquille pendant ces scènes tumultueuses, parce qu'on n'osa pas y publier les ordres du Grand-Seigneur. Les ulémas ne remuèrent pas durant ces moments

·itiques, parce que le mufty sut les contenir ar son adresse et sa fermeté.

Le sultan Sélim et ses ministres furent con- aincus par cette résistance générale, que le emps, pour l'exécution de leur plan de conscrip- ion, n'était pas encore venu; ils résolurent l'attendre un moment plus favorable pour punir les auteurs de ces désordres et pour exécuter le nouveau projet.

Au commencement du printemps de l'année 1806 l'horizon politique de l'Europe annonçait de nouveaux orages. La cour de Russie, qui n'avait pas coopéré au traité de Presbourg, continuait à être en état de guerre avec la France; le cabinet de Berlin, mécontent trop tard du gouvernement français, lui faisait des représentations menaçantes. Le parti qui dominait dans cette cour voulait la guerre.

Ce fut dans ces circonstances, que l'ordre fut envoyé à Cadi-Pacha, gouverneur de la Caramanie, d'augmenter tous les régiments nizamgedittes d'Asie jusqu'à l'effectif déterminé par le kattichérif impérial, de les réunir à Cutuyar, et de les conduire lui-même à Constantinople où il devait être rendu dans les premiers jours de la lune de sefer ou juin 1806. Il devait sommer tous les zaims et timariots de son gouvernement de

se joindre à lui et à deux corps de cavalerie, d'environ 500 hommes chacun, que les puissantes familles de Tchiapan-Oglou et de Caraosman-Oglou s'obligeaient de fournir pour suivre les mouvements des nouvelles troupes.

On espérait que ce pacha audacieux et intelligent, se trouvant à la tête d'environ 15 à 16 mille hommes de troupes régulières, pourrait, en traversant les villes principales de la Romélie pour se rendre à Routschouk, intimider les habitants de cette province et faire respecter l'autorité du gouvernement en punissant les auteurs des mouvements séditieux de l'année précédente.

Cadi-Pacha arriva à Constantinople, à l'époque fixée, avec tous les nizam-gedittes de l'Asie et environ 1500 hommes de cavalerie féodale. On ne tarda pas à faire circuler le bruit, dans cette capitale et dans toute la Romélie, que le but de cette réunion et des mouvements annoncés était de faire exécuter par la force le kattichérif impérial auquel les janissaires s'étaient opposés, et de punir les auteurs des désordres qui avaient été commis à l'époque de sa publication.

Ces bruits engagèrent les janissaires de cette province, surtout ceux des villes qui se trouvaient sur le chemin que les nizam-gedittes devaient parcourir pour se rendre à Routschouk, à se

:oncerter entre eux pour leur opposer la plus rigoureuse résistance et pour déjouer les projets du gouvernement.

Les brigands des montagnes du Rhodope et de la Bosnie, dont les nizam-gedittes avaient purgé cette province deux ans auparavant, par leur valeur et leur discipline, furent invités à venir assister leurs frères contre ces mêmes soldats, que les janissaires représentaient alors comme des infidèles qui voulaient changer les anciennes institutions militaires et religieuses de l'empire.

Si la Porte avait pris le parti d'envoyer à Andrinople et sur le Danube les troupes nizam-gedittes aussitôt après leur arrivée à Constantinople, les janissaires surpris auraient été forcés de se soumettre; les coupables auraient été punis et Cadi-Pacha serait arrivé sans obstacle à Routschouk, après avoir rétabli l'autorité du sultan dans la Romélie par la terreur qu'auraient inspirée partout sa marche triomphante et ses sanglantes exécutions.

Mais le sultan Sélim, qui prenait un plaisir extrême à voir manœuvrer ses troupes régulières sur lesquelles il avait fondé l'espoir de la régénération de son empire, ordonna de les faire camper près de la caserne de Levend-Tchiflick, à deux lieues de Constantinople, dans un ordre de

campement conforme à celui des armées européennes. Il allait les voir presque tous les jours, les examinait en détail et admirait leurs manœuvres et leur tenue. Ces vaines parades durèrent plus de vingt jours et eurent un funeste résultat.

Cadi-Pacha ne commença son mouvement que vers le milieu de juillet à l'époque des plus grandes chaleurs. Il ne trouva aucune résistance à Selivria, Tchiorlou et Burgas, parce que les janissaires avaient choisi pour leur principal point de résistance la ville populeuse d'Andrinople, dont la position au confluent de trois rivières est forte et facile à défendre. Ils n'avaient pas négligé cependant d'occuper le point important de Babaeski, petite ville sur la Yena, ruisseau très-encaissé, et y avaient jeté un corps de près de 10,000 hommes qui s'étaient retranchés près de la rivière et dans les maisons.

Cadi-Pacha, naturellement bouillant, mais peu expérimenté dans l'art de la guerre, ordonna l'attaque sans prendre aucune des dispositions qui étaient néccssaires pour faire réussir une pareille entreprise. Les nizam-gedittes s'avancèrent avec intrépidité et traversèrent le ruisseau; mais arrivés dans la ville ils furent écrasés par le feu des maisons. Leur persévérance et leur docilité égalèrent leur courage. Ils revinrent trois

10 août 1806.

fois à la charge et furent constamment repoussés. Leurs efforts étant vains et leur perte considérable, Cadi-Pacha se vit obligé de renoncer au projet de pénétrer jusqu'à Andrinople.

Les nizam-gedittes retournèrent à Burgas pour y prendre la route de Routschouk par les Quarante-Églises, Osman-Bazar et Carnabet. Ils étaient attendus à Routschouk par Moustapha-Baïractar. Celui-ci avait obtenu le commandement de cette place importante et celui d'une partie de la Bulgarie pour avoir fait assassiner Tersenic-Oglou, son prédécesseur, dont la Porte avait voulu se défaire parce qu'elle le regardait comme un homme insubordonné et comme un ennemi des nouvelles institutions militaires.

Mais arrivé à Burgas, Cadi-Pacha fut informé que les rebelles concentrés en force à Leleh-Dersi sur la route des Quarante-Églises, l'attendaient pour lui disputer le passage d'un défilé long et étroit, et que les janissaires de Rodosto et d'Héraclée, réunis aux brigands des montagnes, marchaient en force pour couper sa communication avec Constantinople et la mer de Marmara. Il se vit obligé de revenir sur ses pas et de se diriger à marches forcées sur Selivria.

Cependant les rebelles l'avaient devancé; et un corps de sept à huit mille hommes occupait déjà

la ville de Tchiorlou dont les habitants s'étaient déclarés pour les janissaires. Cadi-Pacha aurait pu continuer sa route et laisser Tchiorlou derrière lui; mais indigné de la conduite coupable des habitants de cette ville, il résolut de les punir.

A peine ses troupes furent-elles arrivées, qu'il
5 août les mena à l'attaque. L'enceinte de Tchiorlou était trop grande pour être enveloppée; l'armée manquait d'échelles et la nudité du pays environnant ne permettait pas d'en construire; l'artillerie des régiments n'était pas d'un calibre assez fort pour entamer les murailles.

Les nizam gedittes cherchèrent à s'élever à la hauteur des murs en formant devant les saillants de l'enceinte des amas de terre et de pierres. Ce travail fait à découvert devint très-meurtrier.

Cadi-Pacha avait eu la persévérance de le continuer pendant trois jours. Mais ne recevant point de nouvelles de Constantinople et apprenant que tous ses convois étaient enlevés par les rebelles, il dut renoncer au projet de se venger des habitants de Tchiorlou et se replia sur Selivria dont les habitants, contenus par la présence de deux frégates et d'une corvette du Grand-Seigneur, le reçurent, toutefois en murmurant.

Cadi-Pacha forma un camp avec son armée autour de Selivria et attendit pendant quinze

ours dans cette position où les rebelles mena-aient de l'attaquer et où il fut lui-même assailli ans sa tente par un assassin audacieux, les ren-orts que la Porte lui promettait pour recommen-er le siège de Tchiorlou et continuer sa marche ur le Danube.

Mais pendant ces événements que j'ai détaillés our faire connaître, par l'exemple d'un des géné-aux les plus renommés de la Porte, combien les Turcs sont ignorants dans l'attaque des retranche-ments et dans le choix des localités, qui sont la partie la plus importante de l'art de la guerre, les janissaires de Constantinople avaient su profi-ter de la terreur où la retraite de Cadi-Pacha avait jeté le ministère ottoman.

Des réunions séditieuses, des menaces contre les ministres, des discours insolents contre le souverain, avaient été le pronostic d'un soulève-ment général. On avait déjà lieu de craindre une révolution ; mais le mufty ami fidèle de son maître, après avoir déjoué les intrigues de quel-ques oulémas qui agitaient sourdement le peuple, paralysa par ses redoutables fetfas, les efforts de ceux qui voulaient égarer l'opinion publique et s'offrit comme médiateur entre le Grand-Seigneur et les janissaires.

A force de soins, de présents et de caresses, il

parvint à sauver le monarque et le corps des nizam-gedittes, en changeant les ministres et en faisant donner le sceau du Grand-Seigneur à
septem. 1806. l'aga des janissaires. Il se fit comprendre lui-même dans cette disgrâce et fut envoyé en exil à Brousse d'où il revint bientôt pour reprendre son influence ordinaire et ses fonctions (1).

Ces arrangements rétablirent entièrement le calme dans la Romélie. Cadi-Pacha reprit avec ses troupes le chemin de l'Asie. Les deux régiments stationnés à Calcédoine et à Levend-Tchiflich, rentrèrent dans leurs casernes. On ne parla plus de l'ordre d'incorporer les janissaires dans le nouveau corps; mais ce firman n'ayant pas été révoqué, ne fut que suspendu; le sultan Sélim conserva ses projets et ses espérances, et les janissaires n'abandonnèrent pas leurs inquiétudes et leurs craintes.

Dans le cours de ces troubles, le général Sébastiani arriva à Constantinople en qualité d'ambassadeur de France; la mission importante que
o août 1806. ce général avait remplie en 1803 dans le Levant, avait engagé Napoléon à le choisir pour son ambassadeur auprès de la Sublime Porte.

---

(1) Ibrahim Kiayabey et Hadgi-Ibrahim efendi, qu furent changés à la même époque, conservèrent une très-grande influence dans les affaires du gouvernement.

Le général Sébastiani, ayant de l'esprit, de l'audace, de la souplesse et de l'activité, ne pouvait guère manquer de se rendre utile à son maître et joua un beau rôle à Constantinople, tant qu'on y conserva quelqu'espoir sur l'accomplissement de ses brillantes promesses.

Le nouvel ambassadeur de France avait pour instruction de profiter de toutes les circonstances favorables et d'employer la séduction auprès des ministres pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie.

La conduite des princes Ipsilanti et Morusi qui gouvernaient alors les provinces de Valachie et de Moldavie, donnait lieu de soupçonner leur fidélité. Le général Sébastiani, après avoir obtenu des renseignements positifs sur les menées perfides de ces deux princes à l'égard de leur souverain naturel, et après avoir sondé les dispositions du ministère ottoman, travailla à les faire destituer, et prévit que cette mesure deviendrait un motif de rupture entre la Sublime Porte et la Russie.

Cependant d'après le traité d'Yassy, les vaivodes régnants des provinces de Valachie et de Moldavie ne pouvaient être déplacés qu'avec le consentement de la cour de Pétersbourg, à moins qu'ils n'eussent terminé l'époque de sept an-

nées fixée pour le règne de ces princes temporaires. Ipsilanti et Morusi n'avaient pas encore atteint ce terme. L'intervention de la cour de Pétersbourg était indispensable pour prononcer leur destitution.

Mais l'ambassadeur de France représenta au Grand-Seigneur et aux ministres de la Porte, combien il serait dangereux pour l'empire ottoman de conserver dans ces circonstances critiques, à l'époque d'une nouvelle guerre continentale, à la tête des provinces importantes de Valachie et de Moldavie, deux hommes dévoués à la Russie, et chercha à prouver, que quoique ces princes ne pussent pas être changés sans le consentement du cabinet de Pétersbourg, pour des fautes administratives, une telle faveur ne devait pas s'étendre à des mandataires visiblement traîtres envers leur souverain (1).

Le Grand-Seigneur était mécontent depuis longtemps des princes Ipsilanti et Morusi. Les ministres ottomans, toujours disposés à favoriser un changement de cette espèce à cause des profits

(1) Ces deux princes étaient regardés comme les instigateurs des troubles de la Servie, surtout Ipsilanti. Une amitié intime unissait ce prince à Czerni George, chef des Serviens.

considérables qu'ils ont coutume d'en retirer, approuvèrent les raisons du général Sébastiani et fermèrent les yeux sur les dangers de cette opération.

Cette manœuvre diplomatique, au lieu d'être conduite avec la lenteur et l'irrésolution que les Turcs mettent ordinairement dans leurs négociations, fut terminée en peu de jours. L'avidité aveuglait les ministres et donnait de l'activité à leurs opérations. Un kattichérif impérial destitua les princes Ipsilanti et Morusi (1), et désigna leurs rivaux Suzzo et Callimachi pour les remplacer, avant que l'ambassadeur d'Angleterre et l'envoyé de Russie eussent pris toutes leurs mesures pour empêcher ce résultat. 30 août 1806.

Mais aussitôt que M. Italinsky fut informé of-

(1) Ipsilanti se sauva en Transilvanie. Morusi eut le courage de revenir à Constantinople. Il réunit ses troupes à celles de Moustapha-Baïractar à l'époque de l'invasion des Russes. Ipsilanti, constant dans sa haine contre les Turcs, parvint à soulever de nouveau contre eux Czerni George et les Serviens, qui venaient de conclure avec la Porte un traité de paix. Ses biens furent confisqués à Constantinople. Mais la fidélité de Morusi ne fut pas récompensée. On lui ôta de nouveau le commandement de la Moldavie. Suzzo, son rival, le remplaça le 13 janvier 1807. Le vieux Ipsilanti, père du vaivode destitué, fut décapité, après avoir souffert les plus cruelles tortures.

ficiellement de la destitution des princes Morusi et Ipsilanti et de leur remplacement par deux hommes qui déplaisaient à la Russie, il répondit à la Porte que cette décision étant une infraction manifeste du traité de Yassy, il demandait le rétablissement immédiat de ces vaivodes, ou bien des passeports pour quitter lui-même avec sa suite le territoire ottoman.

M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre, qui n'avait pu réussir à faire renouveler l'ancien traité d'alliance que la Porte avait conclu avec l'Angleterre à l'époque de la guerre d'Égypte, prit avec chaleur les intérêts de son collégue, et annonça le mécontentement de sa cour pour une mesure qui allait apprendre, disait-il, à l'Europe, que le gouvernement turc abandonnait ses anciens et fidèles alliés pour se livrer aveuglément à l'influence funeste du gouvernement révolutionnaire de la France.

Les ministres turcs craignaient peu alors le ressentiment de la Russie à cause de l'assistance puissante qu'ils attendaient de l'empereur Napoléon. Mais une rupture avec l'Angleterre n'était pas de leur goût. Ils sentaient combien elle serait funeste au commerce de leurs provinces maritimes. D'ailleurs les Anglais avaient été constam-

ment les amis des Turcs et leur avaient rendu des services importants.

La note de M. Arbuthnot, dans laquelle des menaces de guerre étaient intercalées, inquiéta vivement le ministère ottoman, et le fit retomber dans ses irrésolutions ordinaires. En vain le général Sébastiani, qui ne tarda pas à s'apercevoir de leurs craintes et de leur indécision, leur représenta que l'Angleterre ne consentirait jamais à sacrifier les intérêts de son commerce et ses liaisons amicales avec la Turquie à des considérations de cette nature, et qu'on blâmerait à Londres M. Arbuthnot pour s'être mêlé d'une affaire qui, bien appréciée, n'était autre chose qu'un juste châtiment infligé par un souverain mécontent à des sujets coupables.

Les ministres turcs furent peu rassurés par ces réflexions; mais ne voulant pas revenir immédiatement de leur décision, ils résolurent de traîner cette affaire en longueur, reprirent leur méthode lente et indécise de négocier, écrivirent des réponses évasives, cajolèrent le premier dragoman d'Angleterre et employèrent plusieurs voies pour adoucir l'ambassadeur britannique; celui-ci fut inflexible.

Cette négociation pénible durait depuis trois jours. M. Italinski s'était déjà embarqué sur un

bâtiment qui était destiné à le porter en Crimée, et attendait ses passeports. Les ministres du divan tourmentés par les notes menaçantes que ne cessaient de leur adresser les légations rivales, ne décidaient rien, et tremblaient.

M. Arbuthnot ennuyé de leur irrésolution, et inquiet sur le résultat de ces manœuvres diplomatiques, avait résolu de terminer la question sans la voie des dragomans, et de se présenter lui-même devant le divan pour y faire connaître les intentions de sa cour.

Mais retenu à sa maison de campagne de Buyukderré par une fièvre lente, il se contenta d'envoyer à la fin du troisième jour son second secrétaire d'ambassade, M. William Wellesley Pole, pour exiger de la Porte une réponse cathégorique.

Ce jeune homme vif, un peu brusque, mais assez intelligent et audacieux, se rendit à franc étrier à Constantinople, se présenta le fouet à la main, et tout couvert de boue (1), devant les ministres et conseillers d'État réunis pour cette délibération importante, regarda fièrement l'as-

---

(1) Il avait beaucoup plu dans la journée. Buyukderré est à quatre lieues de Constantinople, sur le canal du Bosphore.

semblée, répéta en peu de mots les demandes de son ambassadeur, et au lieu de s'appuyer simplement sur les conséquences malheureuses que le refus de la Porte pourrait entraîner, annonça hautement qu'une flotte anglaise, déjà partie de Gibraltar, allait passer les Dardanelles, et qu'elle viendrait dans peu de jours dicter la loi devant Constantinople, si le Grand-Turc ne consentait pas de suite à rétablir les vaivodes destitués.

Le ton de ce jeune homme, son air d'assurance, l'état même de son habillement, qui annonçait la précipitation de sa marche pour venir annoncer, par un temps pluvieux, la nouvelle de la prochaine arrivée d'une flotte anglaise, disposèrent les ministres à croire à la réalité de cet événement. La peur s'empara d'eux. Toute discussion cessa. Tcheleby efendi, homme pacifique et ami des Anglais, ayant représenté qu'il était prudent d'adhérer sans retard aux propositions de M. Arbuthnot, tous les ministres furent de cet avis, et prièrent le grand-visir de faire connaître de suite leur opinion à Sa Hautesse.

Ce monarque n'eut pas le courage de combattre l'avis unanime de ses ministres et de ses conseillers d'État, et rétablit en gémissant les princes Morusi et Ipsilanti.

Pendant ces opérations diplomatiques la guerre

avait éclaté entre la Prusse et la France. Le gouvernement prussien, qui était resté neutre durant la campagne de 1805, vit avec une inquiétude mêlée d'effroi les résultats de cette guerre, la formation de la Confédération du Rhin sous la protection de la France, l'occupation d'une partie de l'Allemagne par les troupes françaises, et l'empressement de tous les princes de l'empire germanique à captiver la bienveillance du monarque français.

Au lieu des agrandissements qu'il attendait pour fruit de sa neutralité, le cabinet de Berlin sut bientôt que Napoléon avait offert le Hanovre à l'Angleterre pour gage de la paix, et qu'il avait proposé à l'empereur Alexandre, afin de cimenter une alliance solide avec ce puissant monarque du Nord, la recomposition de l'ancien royaume de Pologne sous le gouvernement d'un prince russe. Inquiet et mécontent, il s'empressa de demander des explications sur les changements projetés, insista sur l'évacuation immédiate du territoire allemand par les troupes françaises, et proposa l'établissement d'une ligue entre tous les princes du nord de l'Allemagne pour servir de contre-poids à la Confédération du Rhin.

Napoléon répondit d'une manière évasive sur ses projets relatifs au Hanovre et à la Pologne,

refusa de faire évacuer l'Allemagne par ses troupes, et ne consentit à la formation de la ligue germanique du nord, qu'à condition que le Hanovre, la Saxe et les villes Anséatiques n'en feraient pas partie.

La Prusse furieuse d'avoir été trompée, et n'ayant d'autre perspective que celle de se voir bientôt réduite à entrer dans la catégorie des petites puissances protégées, regarda la guerre comme le seul remède qui pût lui éviter l'avilissement dont elle était menacée.

La Russie, qui avait des affronts à venger, offrit son assistance et celle de ses alliés. L'Angleterre prodigua son or; la Saxe, après quelque hésitation, livra ses armées. L'Autriche, qui avait à se plaindre de la neutralité de la Prusse en 1805, refusa de l'assister en 1806.

Malgré l'inaction du cabinet de Vienne, une ardeur guerrière, excitée par l'espoir des plus brillants succès, électrisa toutes les têtes à la cour de Berlin. Mais on ne pensa qu'à attaquer sans s'occuper des moyens de se défendre. On n'attendit pas les Russes; on dédaigna la ligne défensive de l'Elbe, et on passa cette rivière pour contenir les Saxons.

Le commandement en chef des armées prussiennes fut confié au vieux duc de Brunswick.

Ce général accoutumé à faire la guerre avec beaucoup d'ordre, de méthode et de précaution, se vit opposé à Napoléon, jeune, actif, entreprenant, dont les manœuvres rapides et les mouvements imprévus devaient confondre et dérouter son lent et mesuré antagoniste.

Les armées prussiennes estimables par leur bravoure et leur discipline, mais amollies par quatorze ans de paix, avaient à combattre les troupes françaises aguerries par quinze ans de combats et de victoires.

La lutte ne fut pas longue. La victoire des Français à Iena fut complette et décisive. Napoléon en profita avec son intelligence et son activité ordinaires. Les troupes prussiennes, battues et poursuivies avec vigueur, n'eurent pas le temps de se rallier. Dispersées sur différentes directions, elles tombèrent en détail entre les mains des Français, ou se dissipèrent par la désertion.

Comme de pareils revers n'avaient pas été prévus, une confusion générale paralysa l'action du gouvernement prussien.

Les places de l'Elbe et de l'Oder se rendirent presque toutes sans résistance. Berlin reçut un gouverneur français et bientôt le roi de Prusse ne conserva de ses possessions qu'une partie de la Prusse ducale.

Ce fut à peu près à l'époque où ces grands événements furent connus à Constantinople, que l'empire ottoman se trouva entraîné dans une guerre inévitable avec la Russie. Le rétablissement des princes Morusi et Ipsilanti n'avait pas été suffisant pour dissiper l'orage que leur déposition avait fait naître; car le cabinet de Pétersbourg, instruit que, depuis la nouvelle de la bataille d'Austerlitz et surtout depuis l'arrivée du général Sébastiani, le ministère ottoman montrait pour la France une prédilection marquée et manifestait déjà l'espoir de reprendre bientôt la Bessarabie et la Crimée, considéra le changement des vaivodes de Valachie et de Moldavie comme le commencement des hostilités.

Connaissant la lenteur ordinaire des Turcs dans leurs préparatifs et le mauvais état des places ottomanes du Dniester et du Danube, il résolut de les prévenir; et sans attendre le résultat des nouvelles négociations, il expédia de suite l'ordre au général Michelson, qui commandait un corps d'observation près du Dniester, d'envahir les provinces de Moldavie et de Valachie, et de prendre par surprise ou de bloquer toutes les places frontières de l'ennemi jusqu'au Danube.

Michelson entra comme un torrent, s'empara sans résistance de plusieurs places, bloqua Kho- novembre 1806.

M. Arbuthnot, qui par son influence et sa médiation était parvenu à faire rétablir les princes Morusi et Ipsilanti, était mécontent du mouvement des Russes. Son triomphe était nul; sa parole se trouvait compromise; les malheurs qu'il avait voulu empêcher devenaient inévitables. La position difficile de son collègue lui donnait en même temps les plus vives inquiétudes.

M. Italinsky s'attendait suivant l'ancien usage à être mis aux Sept-Tours, où M. Ruffin, chargé d'affaires de France, avait été détenu et traité durement pendant toute la guerre d'Égypte: mais M. Arbuthnot, qui désirait mettre fin à cet usage barbare et sauver à son collègue les désagréments de cette dure et dangereuse captivité, se donna tant de mouvements et employa si adroitement son influence, qu'il parvint à obtenir pour M. Italinsky la liberté de partir avec toute sa suite.

Le général Sébastiani, pour qui la détention de M. Italinsky ne pouvait pas être utile, seconda de son côté les vues et les efforts de M. Arbuthnot, et coopéra à procurer aux ambassadeurs européens la jouissance d'un droit respecté chez

---

les réponses de la cour de Pétersbourg avant de lui déclarer la guerre.

toutes les nations civilisées et inconnu jusqu'alors en Turquie.

Afin d'obtenir cet heureux résultat on attaqua le sultan Sélim par son côté le plus sensible, en lui représentant que l'arrestation d'un ambassadeur était regardée en Europe comme un attentat digne des peuples barbares, et qu'il ne convenait pas à un monarque éclairé, dont les intentions bienfaisantes tendaient à élever les osmanlis au niveau des nations les plus civilisées de l'univers, de conserver un usage si contraire à la civilisation européenne et au droit des gens.

Un vaisseau anglais, le *Canopus*, de 80 canons, ayant à bord le contre-amiral Louis, était mouillé alors dans le port de Constantinople. Il faisait partie d'une escadre de trois vaisseaux, qui était déjà arrivée aux Dardanelles et qu'on regardait comme l'avant-garde d'une flotte destinée à croiser dans l'Archipel et à influencer les opérations du divan.

M. Italinski eut la permission de s'embarquer avec sa suite sur ce vaisseau qui le porta à Ténédos, d'où cet envoyé partit pour se rendre à Malte, et de là en Italie. 26 décem 1806.

Le départ de M. Italinsky qui, par son intelligence et ses connaissances profondes dans les langues orientales, était parfaitement au fait des

dispositions et des manéges des ministres ottomans, laissait M. Arbuthnot seul aux prises avec l'ambassadeur de France; car l'internonce autrichien, le baron de Sturmer, se conformant strctement aux instructions de sa cour, quoiqu'il désirât sincèrement le succès des puissances alliées, restait neutre et immobile; le chargé d'affaires de Prusse, le baron de Bielfeld, était regardé comme nul depuis les revers des armées prussiennes; celui de Suède, le chevalier Palin, se donnait beaucoup de mouvements, mais le peu d'influence de sa cour ne lui permettait pas de jouer, malgré son mérite personnel, un rôle bien important; le baron de Hubsch (1), agent du Danemarck, s'occupait moins d'opérations politiques que des intérêts commerciaux des sujets des puissances en guerre avec la Porte; l'envoyé de Naples, le comte de Ludolf, dont le souverain perdit à cette époque son royaume continental, était trop embarrassé dans ses moyens d'existence pour pouvoir être de quelque utilité à M. Arbuthnot.

---

(1) Ce respectable vieillard, dont le cœur bienfaisant était inaccessible aux haines politiques, jouissait de l'estime des Turcs et des Francs de toutes nations. Il est mort sans laisser de fortune à sa famille.

Le général Sébastiani traînait alors à sa suite le chargé d'affaires de Hollande, et retirait de grands avantages de l'assistance du marquis d'Almenara, envoyé de la cour d'Espagne.

Cependant malgré son état d'isolement, et l'embarras de sa position, M. Arbuthnot conservait encore, après le départ de M. Italinsky, une influence qui le mettait en état d'entraver les opérations de son rival. Il devait en partie cette influence à la considération qu'il s'était acquise par sa conduite franche et désintéressée, et par l'abandon qu'il avait fait, le premier entre tous les ministres étrangers, du droit dont ceux-ci jouissaient depuis un temps immémorial, celui d'arracher à l'action du gouvernement ottoman, par le moyen de berattes de franchise, des sujets chrétiens de la Porte, lesquels payaient chèrement cette prérogative.

Les victoires de l'empereur Napoléon en Prusse donnaient beaucoup de force aux demandes du général Sébastiani. La présence d'une escadre anglaise devant l'île de Ténédos servait d'appui aux représentations de l'ambassadeur d'Angleterre.

Sébastiani actif et zélé, se donnait des mouvements continuels, allait voir les ministres, et travaillait à gagner leur confiance. M. Arbuthnot malade, triste à cause de la mort récente de son

épouse, et retiré chez lui, montrait du mépris pour les moyens employés par son rival.

Cette lutte se soutenait de part et d'autre avec un avantage toujours croissant pour la France, lorsqu'on apprit à Constantinople, par la voie des agents de la Porte, que la flotte anglaise qui avait croisé jusqu'alors devant Vico et le Ferrol, avait reçu l'ordre d'entrer dans la Méditerranée, et de se diriger vers les Dardanelles, après avoir pris des renforts à Gibraltar et à l'île de Minorque.

Un semblable avis donné peu de temps auparavant par M. William Wellesley Pole, avait suffi pour faire changer les dispositions du divan. Il partagea en cette occasion les ministres en deux parties, dont l'une pleine de confiance dans la force des châteaux des Dardanelles, et disposée pour la France, voyait avec indifférence, et presque avec mépris, l'approche et les menaces d'une escadre anglaise, tandis que l'autre, composée des hommes les plus pacifiques, à qui le caractère entreprenant de Napoléon donnait de justes craintes, désirait qu'on employât tous les moyens possibles pour conserver l'amitié du cabinet de Londres.

Cependant le sultan Sélim qui, au moment du départ de M. Italinsky, avait demandé au chef du génie militaire, M. Juchereau de Saint-

Denys, un rapport sur l'état des Dardanelles, et sur la défense de Constantinople dans le cas d'une attaque par une flotte russe, chargea le ministère ottoman d'examiner les projets défensifs de cet officier. La lecture de ce rapport, qui devint pendant deux jours le sujet des délibérations du divan, donna beaucoup de force aux arguments de ceux qui voulaient, à tout prix, conserver la paix avec l'Angleterre; mais il ne suffit pas pour faire revenir les autres, soit de leur engouement aveugle pour les châteaux de l'Hellespont, ou bien du parti qu'ils avaient pris par des considérations intéressées.

M. Juchereau de Saint-Denys (1) faisait sentir,

(1) M. Juchereau de Saint-Denys avait émigré après la mort de son père, colonel d'artillerie, qui fut massacré à Charleville le 4 septembre 1792; il passa en 1793 à la solde de l'Angleterre, et servit dans les armées britanniques comme officier d'artillerie, du génie et des états-majors jusqu'au traité d'Amiens. Admis au service de la sublime Porte en 1805, il obtint en 1807 l'emploi d'inspecteur en chef du génie militaire ottoman. Traité généreusement par le sultan Sélim, et voulant être indépendant dans sa conduite politique, et fidèle à ses devoirs, il n'a jamais accepté ni touché aucun traitement ou pension, soit de l'Angleterre, ou de toute autre puissance pendant tout le temps qu'il a été employé au service de

sur deux rangs, en échiquier; le coude que forme le canal au cap de Nagara, et les bas-fonds qui existent sur le prolongement de ce saillant devaient obliger les escadres ennemies, déjà très-maltraitées, et en partie désemparées par les projectiles de tous les forts et des autres ouvrages défensifs sur un trajet de plusieurs lieues, à n'aborder que difficilement et successivement la flotte turque, laquelle intacte et protégée par les grandes batteries des deux rives, serait en état d'écraser par une immense supériorité de feux chacun des vaisseaux attaquants, à mesure qu'il déboucherait.

M. Juchereau de Saint-Denys ajoutait que ce n'était que par l'adoption et l'exécution de ces mesures qu'on pouvait espérer d'arrêter, dans le canal des Dardanelles, une flotte ennemie commandée par un homme habile et audacieux, et ayant des équipages braves et expérimentés.

Quant à la défense de Constantinople, comme une escadre destinée à agir contre cette capitale ne pouvait l'attaquer qu'en s'embossant, M. Juchereau de Saint-Denys prouvait que par la direction des courants, les rapprochements des deux côtes, la facilité d'y établir des batteries nombreuses plus élevées que celles des vaisseaux, et enfin, la difficulté d'entrer dans le canal du Bos-

phore, même avec un vent favorable, cette entreprise hasardeuse ne pouvait avoir que des suites funestes pour l'ennemi.

Ces réflexions avaient entraîné la majorité des ministres, et les avaient engagés à proposer au Grand-Seigneur de faire commencer de suite les travaux proposés pour les Dardanelles, en renvoyant à une époque peu éloignée ceux qui étaient relatifs à la défense de Constantinople. Un kattichérif, qui suivit le lendemain cette décision du divan, ordonna au grand-visir de faire exécuter sans retard le projet de M. Juchereau de Saint-Denys sur les Dardanelles, et de prendre toutes les dispositions convenables pour que les travaux défensifs de Constantinople fussent promptement commencés.

Mais le grand-visir inepte et aveuglé par les préjugés populaires, et le capitan-pacha, qui, sorti du sérail, avait toute la mollesse et le peu de courage des esclaves élevés dans cette enceinte, n'avaient pas goûté l'avis du chef du génie militaire; ils mirent beaucoup de lenteur et de mauvaise volonté dans l'exécution des ordres du Grand-Seigneur.

Le rapport de M. Juchereau de Saint-Denys avait été pour la Porte un motif de plus pour avoir les plus grands ménagements envers l'am-

bassadeur d'Angleterre, parce que les Turcs accoutumés à voir respecter le canal des Dardanelles par les flottes russes, croyaient que les Anglais étaient seuls assez audacieux et assez habiles pour entreprendre de forcer ce passage, et y réussir.

Depuis le départ de M. Italinsky, M. Arbuthnot, qui avait demandé à sa cour des instructions précises sur la conduite qu'il avait à tenir, combattait avec adresse les entreprises du général Sébastiani; mais il évitait dans ses notes et ses démarches toute expression ou action qui aurait pu compromettre son gouvernement avec la sublime Porte. Le courrier qu'il reçut de Londres, vers le milieu de janvier, lui fit connaître les intentions définitives du ministère britannique, et mit fin à toute incertitude dans sa conduite.

Les ministres anglais jugeant que la Turquie étant en guerre avec la Russie, devenait pour la France une alliée extrêmement utile, résolurent de suite d'employer les menaces et la force pour obliger les Turcs à rompre avec les Français, et à s'allier de nouveau avec la Grande-Bretagne et la Russie. M. Arbuthnot avait ordre d'insister sur le renouvellement de cette alliance comme une condition *sine quâ non*, ou de se retirer. Il

devait demander en outre l'expulsion du général Sébastiani, la remise immédiate des forts et batteries des Dardanelles, ainsi que de la flotte turque à la Grande-Bretagne, et enfin, la cession des provinces de Moldavie et de Valachie à la Russie.

Ces propositions présentées dans des circonstances où la fureur des Osmanlis contre les Russes était au plus haut degré, ne pouvaient pas être accueillis par les ministres turcs. La plupart de ceux-ci encore tout honteux des effets de la crainte subite que leur avait inspirée M. Pole, à l'occasion du rétablissement des princes grecs, avaient passé par un sentiment assez ordinaire aux hommes faibles d'une extrémité à l'autre, en montrant de l'indifférence et du mépris pour des menaces de la même espèce, quoique plus réelles et mieux fondées. 25 janvier 1807.

Aussitôt que M. Arbuthnot eut communiqué à la Porte les demandes de sa cour et qu'il eut acquis la connaissance certaine des dispositions des Turcs, il fit en secret ses préparatifs de départ. Craignant d'être retenu comme otage contre les entreprises de la flotte qui devait arriver incessamment devant les Dardanelles, il résolut de partir secrètement (1) sur une fré- 25 janvier 1807.

(1) Il avait demandé des passe-ports pour un courrier

gate anglaise, l'*Endymion*, qui était mouillée dans le port, et d'emmener avec lui tous les négociants anglais établis à Constantinople.

Ce départ ne pouvait pas être caché aux ministres turcs dans un port comme Constantinople sans beaucoup de discrétion et de prudence. M. Arbuthnot, après s'être ouvert à deux ou trois personnes sur son projet, fit inviter à dîner à bord de la frégate, par le capitaine qui la commandait, pour le jour qu'il avait fixé pour son départ, toutes les personnes qu'il voulait emmener avec lui. Lorsque les convives, qui étaient costumés pour un dîner de représentation auquel devait assister l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, furent réunis, M. Arbuthnot leur expliqua ses intentions et leur dit, qu'ils ne devaient plus communiquer avec la ville, qu'ils allaient partir, et que le gouvernement anglais, toujours généreux, les indemniserait des pertes qu'ils devaient éprouver par ce départ précipité et inattendu.

Cet avis fut un coup de foudre pour tous ces

---

qu'il voulait expédier. Le mektoubchy, chargé de ce travail, homme lent et mesuré, mit peu d'empressement à lui adresser cette pièce. Ce retard, qui fut interprété comme un acte de malveillance, suite de dispositions hostiles, servit à colorer le départ mystérieux de M. Arbuthnot.

négociants. Ils laissaient à terre leurs familles, leurs marchandises et leurs effets d'habillement, et ils allaient partir sans argent et en habit de gala pour une destination qui leur était inconnue.

L'*Endymion* coupa ses cables à huit heures du soir; il faillit échouer sur la pointe du sérail, où les courants du Bosphore l'entraînèrent; mais il manœuvra avec autant d'ordre et de silence que ce danger le permettait, et sortit du port sans que ce mouvement éveillât l'attention des Turcs, qui ne connurent que bien avant dans la nuit le départ de la légation britannique. 29 janvier 1807.

Lorsque M. Arbuthnot passa devant les Dardanelles, le capitan-pacha se trouvait à la pointe de Nagara avec une escadre composée d'un vaisseau de ligne, de cinq frégates et d'un brick. Ce grand-amiral y avait été envoyé avec Feyzi-Efendi, ci devant intendant des nizam-gedittes, pour activer les nouveaux travaux défensifs; Feyzi était chargé de payer les travailleurs.

Les ministres, ignorant que l'ambassadeur d'Angleterre se trouvait sur la frégate, qui passait devant eux, ne lui firent aucune question et la laissèrent sortir. (1).

(1) M. Arbuthnot recommanda, avant de partir, toutes

Arrivé dans la rade de l'île de Ténédos et n'ayant plus la crainte d'être arrêté comme ôtage, M. Arbuthnot s'empressa d'écrire à la Porte pour lui faire connaître les motifs de son départ, représenta qu'il n'était pas sorti du territoire Ottoman et demanda à reprendre la négociation qui avait été commencée à Constantinople.

Les ministres turcs, qui n'avaient pas envie de se brouiller avec l'Angleterre et désiraient le prouver à toute l'Europe, lui répondirent aussitôt et sans lui faire de reproche, qu'ils acceptaient sa proposition, et que, pour donner plus d'activité à la marche de la négociation ils choisissaient pour traiter avec lui le capitan-pacha et Feyzi-Efendy, qui se trouvaient déjà aux Dardanelles.

M. Arbuthnot vit avec d'autant plus de plaisir que la Porte ne cessait pas de le regarder comme ambassadeur, qu'étant embarqué sur un vaisseau anglais, il pouvait être considéré comme ayant quitté le territoire ottoman. Mais il résolut de ne pas descendre à terre et se con-

---

les familles anglaises qu'il laissait à Constantinople à la protection du général Sébastiani. Celui-ci répondit à ce témoignage honorable de la confiance de son rival en les protégeant avec zèle.

tenta d'envoyer M. Berto-Pisani (1), son premier dragoman, dans le village des Dardanelles auprès des négociateurs turcs.

Cet interprète fin et adroit, s'insinua promptement dans l'esprit du capitan-pacha et de Feyzi-Efendi, ne leur parla que des intentions pacifiques de sa cour, eut soin de les occuper sans cesse par des pourparlers fréquents et par une correspondance très-active, et réussit à détourner entièrement leur attention des travaux militaires dont la surveillance leur était confiée.

En vain les ingénieurs turcs chargés de la construction des nouvelles batteries demandaient de l'argent et des travailleurs. Les négociateurs de la Porte les écoutaient avec indifférence. En vain M. de Lascours, aide-de-camp du général Sébastiani, que ce dernier avait en-

---

(1) M. Berto Pisani, qui, en servant avec zèle et intelligence son gouvernement, a été la principale cause de la mort de Feyzi-Efendi, fut arrêté dans le village des Dardanelles, où il avait été laissé au moment du passage de la flotte anglaise. Échappé comme par miracle à la fureur des Turcs, il fut conduit en qualité de prisonnier de guerre à Brousse, et de là à Kutyar, où il resta jusqu'au rétablissement de la paix entre la Grande-Bretagne et la Porte.

voyé aux Dardanelles pour lui rendre un compte exact de la marche de la négociation et des travaux militaires, représentait au capitan-pacha la nécessité d'activer les travaux, d'augmenter le nombre des ouvriers et de les payer avec exactitude. Celui-ci, convaincu follement que les Anglais n'avaient ni l'envie ni l'audace de passer le détroit des Dardanelles, répondait en souriant, que tant de mouvements et de dépenses étaient inutiles ; mais qu'il obéirait cependant aux ordres du Grand-Seigneur.

Ces plaintes se renouvelaient tous les jours; les travaux n'avançaient pas ; les ouvriers mal payés et mal surveillés fuyaient de toutes parts; mais la négociation paraissait très-active.

L'escadre anglaise parut enfin et jeta l'ancre dans la rade de Ténédos. Sa réunion aux trois vaisseaux de l'amiral Louis porta la force totale de la flotte commandée par l'amiral sir John Duckworth, à huit vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts, deux frégates, deux corvettes et deux galiottes à bombes (1) (2).

---

(1) Elle fut affaiblie avant de pouvoir agir par la perte de *l'Ajax*, vaisseau de soixante-quatorze, qui prit feu par accident, et ne put être sauvé.

(2) Sir Sidney Smith, si célèbre par son courage et ses

L'arrivée de cette escadre qui était annoncée et attendue depuis long-temps, ne changea rien à la négociation, ne diminua pas la confiance aveugle du capitan-pacha et de Feyzi-Efendi et ne donna aucune activité aux travaux militaires.

Les lettres nombreuses de M. Arbuthnot, les longues conférences de Pisani avec les négociateurs turcs et les réponses constamment amicales et évasives de la Porte, n'avaient pas encore fait prendre à la question principale une tournure décisive, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre et l'amiral sir John Duckworth, qui avaient l'ordre d'agir constamment de concert, résolurent de profiter du vent qui était devenu favorable et d'employer la force pour faire décider en leur faveur le ministère ottoman.

Les vaisseaux anglais étaient déjà sous voile et portaient le cap au nord pour profiter du vent et pour embouquer plus facilement le canal des Dardanelles, lorsque le commandant du poste du cap des Janissaires fit avertir le capitan-pacha de ce mouvement et de la direction de la flotte britannique. 19 février 1807.

---

principes chevaleresques, se trouvait à bord de cette escadre, et commandait en second. Ses conseils ne furent pas suivis pendant tout le cours de l'entreprise contre Constantinople.

Le capitan-pacha trop confiant dans les déclarations et les promesses du dragoman d'Angleterre, crut d'après les manœuvres et la direction des vaisseaux anglais, que cette flotte allait commencer quelque croisière devant le détroit ou dans l'Archipel, comme les Russes avaient coutume de faire dans les guerres précédentes.

C'était un jour de fête consacré par l'Islamisme (1). Les canonniers, au lieu de se trouver à leurs postes, étaient dispersés dans leurs maisons ou dans les cafés.

Le capitan-pacha, pressé par le capitaine Lascours et par M. Méchain, vice-consul de France aux Dardanelles, se contenta d'ordonner aux artilleurs et aux troupes de se rendre aux batteries qui leur avaient été désignées; mais cet ordre verbal, donné avec un air d'indifférence, fut exécuté avec lenteur.

La flotte anglaise, favorisée par un vent frais, n'avait pas tardé à changer de route; elle était déjà à l'entrée du canal, lorsque le capitan-pacha, reconnaissant trop tard son erreur, voulut réparer par le nombre, la précipitation et l'incohérence de ses ordres, le temps précieux qui avait été perdu.

---

(1) C'était le courban-beyram.

Mais il n'était plus temps; les vaisseaux anglais entraient et les canonniers turcs n'étaient pas encore arrivés aux châteaux extérieurs en nombre suffisant pour servir toutes les pièces. Le capitan-pacha, inquiet, irrésolu, ne sachant que faire, demandait des conseils, n'écoutait personne, criait, menaçait et courait sans dessein. Le capitaine Lascours le suivait dans tous ces mouvements sans pouvoir le retenir, le diriger ou le calmer.

Cependant les artilleurs et les janissaires des deux villages près des châteaux de Kelidil-Bahar et Soultanié-Calessi, se rendirent d'eux-mêmes aux batteries et se disposèrent à les servir. Le capitan-pacha, entraîné par leur exemple, se jeta dans un des châteaux, tandis que Feyzi-Efendi se fit porter à l'autre.

Les vaisseaux anglais entraient dans un ordre parfait et avançaient avec vitesse. Le *Royal-George*, monté par l'amiral sir John Duckworth, dirigeai la marche; un espace assez considérable séparait les vaisseaux qui se suivaient en ligne.

Ils avaient déjà dépassé les premières batteries sans répondre au feu peu actif des Turcs, et avaient l'air de se moquer du vain bruit des ouvrages défensifs des Dardanelles.

Mais aussitôt que le vaisseau amiral fut arrivé

en travers des châteaux de Kelidil-Bahar et de Soultanié-Calessi, la canonnade des Turcs s'anima; quoiqu'assez mal dirigée, elle dût causer, à cause du rapprochement des côtes, quelque dommage à l'ennemi. Le *royal George* commença alors son feu par des bordées de chaque bord sans ralentir sa marche et disparut bientôt sous un nuage de fumée; les autres vaisseaux suivirent cet exemple: la canonnade devint très-chaude pendant quelques instants.

Mais le capitan-pacha, voyant les effets destructeurs de plusieurs boulets qui avaient pénétré dans la principale batterie où il se trouvait, montra de la frayeur et s'empressa de quitter ce poste en disant qu'il allait donner des ordres à son escadre, mouillée derrière la pointe de Nagara.

Son départ découragea les canonniers. Ils s'écrièrent tous que puisque le capitan-pacha fuyait le danger, ils pouvaient le fuir aussi. N'écoutant plus les ordres de leurs chefs ni les remontrances des officiers français qui étaient venus partager leurs périls, ils jetèrent les refouloirs et les écouvillons contre les pièces ou sur les parapets et menacèrent de tuer ceux qui s'opposeraient à leur fuite. En peu d'instants les officiers français se trouvèrent presque seuls sur ces batteries que

les vaisseaux anglais dans leur marche rapide foudroyèrent en avançant.

Aussitôt que la flotte ennemie eût dépassé le château de Kelidil-Bahar, elle se trouva engagée dans cette partie du canal où M. Juchereau de Saint-Denys avait proposé à l'époque de la rupture avec la Russie, de réunir les principaux moyens de défense. Mais la batterie tracée sur la pointe de Nagara commençait à peine à s'élever de terre; celles près du couvent de Saint-George et de la petite Barbe n'étaient pas même ébauchées; les matériaux nécessaires à la construction des nouveaux ouvrages près des châteaux n'étaient pas encore réunis. L'escadre qui aurait dû être embossée derrière la pointe de Nagara, se réduisait à un vaisseau de ligne, cinq frégates et un brick.

Le vaisseau de ligne sur lequel le capitan-pacha avait eu soin de ne pas s'embarquer, reçut quelques bordées, se soumit et fut brûlé; quatre frégates l'imitèrent et eurent le même sort. La cinquième, commandée par un homme extraordinairement courageux opposa la plus vigoureuse résistance. Attaquée presqu'à la fois par plusieurs vaisseaux de ligne, elle ne cessa de répondre à leur feu terrible que lorsque les trois quarts de son équipage furent morts ou blessés. Le brick

se sauva et alla annoncer à Constantinople la prochaine arrivée de l'escadre britannique.

Quelques soldats turcs s'étaient montrés, pendant ce combat naval, sur la plage de Nagara et paraissaient occupés à monter des pièces de canon pour tirer sur les vaisseaux ennemis. Les Anglais se hâtèrent d'y débarquer du monde, chassèrent les Turcs et enclouèrent tous les canons qu'ils trouvèrent sur l'emplacement de la nouvelle batterie et qui étaient destinés à faire partie de son armement.

Le succès des Anglais dans cette entreprise fut complet et leur coûta peu de monde. Ils eurent la gloire d'avoir passé les premiers ce détroit des Dardanelles, qui avait été regardé jusqu'alors comme une barrière insurmontable.

Les officiers français qui, après le départ du capitan-pacha avaient prévu l'issue de l'attaque, ne s'arrêtèrent pas à examiner le combat naval; ils prirent des chevaux de poste et arrivèrent à Constantinople peu d'heures après le brick qui était parti de Nagara.

Leur récit fit tomber tout le blâme sur le capitan-pacha et Feyzi-Efendi. Le premier, quoique plus coupable, fut soutenu dans le sérail et ne perdit que sa fortune et son emploi; le second

fut condamné à mort et périt pour avoir montré, trop de négligence et de crédulité.

Le premier avis du passage des Dardanelles et de la prochaine arrivée de la flotte anglaise produisit dans le sérail la plus grande confusion. Tous les ministres et conseillers d'État, réunis à la hâte dans la salle du divan, ne virent d'abord d'autre salut pour la capitale et pour le palais du Grand-Seigneur que dans une prompte adhésion aux demandes de l'ambassadeur d'Angleterre.

Leur dessein pusillanime se joignant aux cris des femmes, aux gémissements des eunuques, aux signes manifestes de la terreur sur tous les visages, fit une forte impression sur l'esprit du sultan Sélim. Ce prince qui n'était jamais sorti de sa capitale et qui n'avait entendu le bruit du canon que pour célébrer les fêtes publiques ou pour le saluer lui-même, ne put se garantir de la frayeur contagieuse de ceux qui l'entouraient.

Comme la rupture immédiate avec la France et le renvoi du général Sébastiani étaient une des conditions principales de la nouvelle alliance proposée par M. Arbuthnot, le sultan Sélim envoya un de ses favoris, Ismaël-Bey (1), à l'hôtel

(1) Ce même personnage fut choisi pour négocier

de France pour faire connaître à l'ambassadeur la décision du divan, et lui demander s'il était disposé à partir. Le ton froid et dédaigneux d'Ismaël-Bey et ses réflexions sur les dangers où une politique imprudente avait jeté la capitale de l'empire, causèrent d'abord de vives inquiétudes au général Sébastiani.

Mais prenant aussitôt le ton de fierté qui convenait au représentant d'une grande nation, il répondit au favori du sultan Sélim: « Que l'arrivée de la flotte anglaise ne l'effrayait pas; » qu'accrédité auprès de la Porte, il se trouvait » sous sa sauve-garde et qu'il ne quitterait » Constantinople qu'après en avoir reçu l'ordre » formel de Sa Hautesse. »

La terreur des habitants du sérail ne s'était pas communiquée à ceux de la ville et des faubourgs. Jamais la noblesse du caractère des Osmanlis ne parut avec plus d'éclat. Au lieu de craindre les approches d'une escadre formidable qui avait forcé le passage des Dardanelles, ils

---

avec M. Arbuthnot et l'amiral Duckworth. Amené en France par le baron de Tott, et élevé à Versailles par les bienfaits de Louis XVI, il conservait une grande reconnaissance pour la maison de Bourbon, et avait conçu une haine violente contre tous les gouvernements révolutionnaires de la France.

poussaient des cris de fureur et de vengeance contre ces perfides Anglais qui, disaient-ils, sans provocation et sans motifs, avaient attaqué en pleine paix leurs anciens amis, avaient brûlé une escadre turque, et venaient dicter la loi au sultan Sélim en menaçant de détruire sa capitale et son serail.

Les topchys se hâtaient d'armer les batteries (1); les janissaires quittaient leurs bâtons qui sont leurs armes pendant la paix pour prendre des fusils et des yatagans. Les vieillards et les enfants se dirigeaient en foule sur les travaux et offraient leurs services pour porter des terres et des fascines; ceux dont les maisons pouvaient gêner l'action de l'artillerie, s'empressaient de les détruire pour laisser aux canons un libre jeu contre l'escadre ennemie. Tous paraissaient disposés à périr plutôt qu'à se soumettre.

Cet élan populaire changea les dispositions des ministres. La crainte de devenir les victimes de la fureur du peuple fut plus puissante sur eux que la honte d'avilir leur souverain et le nom musulman. Peu d'heures après avoir déclaré au

---

(1) Aucune des nouvelles batteries de Constantinople n'était armée, lorsque la flotte anglaise parut devant cette capitale.

sultan Sélim que le salut de la capitale, exigeait une prompte adhésion aux demandes de l'ambassadeur d'Angleterre, ils prièrent le grand-visir de représenter à Sa Hautesse, que puisque tout le peuple de Constantinople était résolu de se défendre, il convenait de profiter de cet enthousiasme national et de se mettre en état de combattre la flotte ennemie qui s'approchait.

Le sultan Sélim adopta avec plaisir cette opinion digne, disait-il, des Osmanlis, et ordonna de suite que tous les travaux commencés seraient achevés, perfectionnés et armés dans la même nuit, qu'on mettrait sans retard à la disposition des ingénieurs militaires tous les matériaux et les ouvriers nécessaires pour la construction des nouvelles batteries, que tous les musulmans seraient appelés à servir les pièces et à combattre, que les fidèles rayas n'auraient d'autre destination que celle de porter des terres, des fascines, des projectiles et de traîner les canons, et qu'enfin les ministres de la Porte surveilleraient eux-mêmes les travaux, dont il mettait la prompte exécution sur leur responsabilité personnelle.

Les terrasses adossées intérieurement au mur d'enceinte du sérail du côté de la mer ayant été désignées comme propres à l'établissement de

plusieurs batteries, ce prince fit ouvrir la porte du jardin du harem, après avoir pris la précaution d'envoyer ses femmes dans le vieux sérail (1).

Le général Sébastiani, enchanté de ces nouvelles dispositions qui assuraient à ses opérations diplomatiques un succès complet, s'empressa de se rendre à la Porte et demanda une audience particulière au sultan Sélim. Elle lui fut immédiatement accordée. Le Grand-Seigneur, voulant le dédommager du désagrément et des inquiétudes qu'avait dus lui causer le message d'Ismaël-Bey, lui fit un accueil très-amical et daigna écouter avec un air d'intérêt les discours que ce général lui fit (2) pour lui dire combien sa résolution de repousser l'injuste agression d'un ennemi insolent, était noble et digne de ses glorieux ancêtres, et pour lui faire sentir combien l'amitié de Napoléon allait être utile à la Porte dans un

---

(1) Le vieux sérail, où l'on renferme les cadunnes et les odalisques des empereurs morts ou déposés, est situé dans un ancien palais dès empereurs Grecs, qui se trouve presqu'au centre de la ville.

(2) Le général Sébastiani fut secondé habilement dans ces circonstances importantes par les deux premiers dragomans de France, les sieurs Franchini, et surtout par l'aîné des deux frères, homme très-intelligent et acfit.

temps où ce prince, victorieux de ses ennemis, marchait sur Pétersbourg pour conclure une paix dont ses fidèles alliés retireraient les plus solides avantages.

L'offre, que cet ambassadeur fit de ses services et de ceux des officiers français qui se trouvaient à Constantinople, fut agréée avec reconnaissance. On le vit dès ce moment se porter sur les batteries, attacher à chacune d'elle avec le consentement des ministres un des officiers de sa suite et répandre à pleines mains l'or parmi les travailleurs et les canonniers. Il fit réunir environ deux cents Français (1), qui s'offrirent volontairement, et les dispersa dans les batteries.

(1) Les Français qui se distinguèrent dans cette circonstance furent MM. la Blanche et Latour-Maubourg, secrétaires d'ambassade; Lascours, capitaine aide-de-camp du général Sébastiani; Desacres de Fleuranges et Gérard, officiers à la suite; mais surtout les capitaines Boutin, Leclerc et Coutaillout, qui, envoyés de Dalmatie par le duc de Raguse, arrivèrent à Constantinople au moment de l'apparition de l'escadre anglaise devant cette capitale. M. Gustave de Coigny, aide-de-camp du général Sébastiani, se trouvait alors en mission auprès de Moustapha-Baïractar, pacha de Routschouk.

M. le comte de Pontécoulant, sénateur français, qui se trouvait à Constantinople, déploya dans cette circonstance le zèle, l'activité et le discernement d'un ancien militaire.

Le marquis d'Alménara (1), qui pendant l'entrevue du général Sébastiani avec le Grand-Seigneur, était allé voir les ministres (2) pour les affermir dans la résolution que l'enthousiasme du peuple avait fait prendre, fut constamment d'un grand secours à son collègue, se tint de jour et de nuit sur les batteries avec ses sécretaires d'ambassade (3), et organisa une compagnie de canonniers, pris parmi les marins de sa nation, qui se trouvaient à Constantinople.

---

(1) M. le marquis d'Alménara reçut par la suite un témoignage éclatant des services qu'il avait rendus à la Porte à cette époque, par le grand cordon de l'ordre du Croissant. Nommé en 1809 ministre de l'intérieur en Espagne par le roi Joseph, il prit constamment le parti de ses compatriotes opprimés et montra un cœur noble et élevé, digne du caractère de cette nation énergique, ainsi que les talents et la prudence d'un habile administrateur.

(2) Ali-Efendi, ministre de la marine, qui avait été ambassadeur en France dans le temps du directoire, eut une grande part à cette résolution du divan. Il était très-lié avec M. le marquis d'Alménara, qui lui avait rendu de grands services pendant son séjour à Paris.

(3) Le marquis d'Alménara fut secondé avec zèle dans cette circonstance par ses secrétaires et les officiers à la suite de sa légation; entre autres, par MM. Enderiz Perez et Belin.

rine. L'accueil assez brutal qu'ils reçurent, l'air menaçant des officiers et des marins et quelques paroles indiscrètes leur firent croire que les Turcs allaient violer en eux le droit des gens. Appelés auprès du sérail pour être entendus ils crurent que leur dernière heure était venue et au lieu de se rendre au Kiosk-Vert, lieu désigné de la conférence (qui est souvent celui des exécutions), ils se dirigèrent à force de rames vers l'escadre anglaise sans être arrêtés et sans remettre les lettres qui leur avaient été confiées.

Cet événement produisit dans cette négociation un retard, qui fut extrêmement avantageux aux travaux militaires. Ceux-ci avancèrent avec une rapidité, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple. Les canonniers, les janissaires, les bostangys et les Francs s'occupaient à placer les saucissons et les fascines et à façonner et armer les batteries. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs ayant à leur tête leurs patriarches et le kakambachy, portaient des terres pour les épaulements, des branches d'arbres pour les clayonnages, et

---

négociateurs anglais reconnurent que les Turcs, loin de se laisser influencer par la crainte, étaient résolus de se défendre.

raînaient les canons. Les deux rives d'Europe et d'Asie étaient couvertes de travailleurs. On voyait les parapets s'élever comme par enchantement.

Le port, défendu par les deux formidables batteries de la pointe du sérail et de Tophané, fut fermé dès la première nuit par un double rang de chaloupes canonnières. Sept vaisseaux de ligne embossés en avant de Bechictache furent destinés à défendre le canal du Bosphore. Des bateaux remplis de matières incendiaires furent réunis à Tophané pour être lancés contre les vaisseaux ennemis.

Les ministres, pour exciter les travailleurs, avaient partagé entre eux la surveillance des principales batteries et s'y étaient établis en permanence avec une partie des employés de leurs bureaux. L'activité entretenue par leur présence, par l'enthousiasme général et par des largesses répandues à propos, fut si grande que trois cents pièces de canon étaient placées dans les batteries et prêtes à servir dès la fin du premier jour. Le nombre des bouches à feu destinées à combattre l'ennemi s'éleva dans les jours suivants, à près de douze cents de toutes espèces et de tous calibres.

Le sultan Sélim, qui, entraîné par son éducation et égaré par les conseils de ses ministres

s'était montré faible dans quelques circonstances importantes, déploya, durant la présence de l'escadre anglaise, une activité digne du chef d'une nation belliqueuse.

Mettant de côté la morgue d'un sultan et le faste d'un empereur, il se promenait souvent à pied, tenant à la main un archêne d'ivoire comme premier architecte de l'empire, et n'ayant à sa suite que deux ou trois officiers de sa maison. On le voyait sourire à tout le monde, interroger les ingénieurs et mesurer lui-même les dimensions des batteries pour reconnaître si elles avaient été tracées avec soin et exactitude. Ses largesses donnaient beaucoup de poids à ses éloges ; ceux-ci étaient faits avec discernement.

Le second jour après le mouillage de la flotte anglaise dans la rade des îles des Princes, l'ambassadeur et l'amiral envoyèrent faire à la Porte une sommation plus forte et plus pressante que la première. Tous les vaisseaux anglais avaient leurs voiles déferlées et paraissaient disposés à se mettre en mouvement. Une frégate était sous voile et cherchait à refouler le courant du Bosphore. Ses efforts furent vains. Entraînée par le vent et par la mer, elle se trouva pendant quelques instants assez près

d'une batterie turque pour en être vivement canonnée. Tout annonçait une attaque.

Mais Constantinople se trouvait déjà en état de défense. Les principales batteries étaient construites. L'ouverture du port et du canal était défendue par les feux croisés des nombreuses batteries d'Asie et d'Europe. La direction des côtes, la vîtesse du courant, le rocher sur lequel est bâtie la tour de Léandre, laquelle avait été armée de pièces de gros calibre et pourvue d'un fourneau à boulets rouges, une centaine de chaloupes canonnières, une escadre embossée à Bechictache, et des bateaux incendiaires rendaient extrêmement difficile et dangereuse l'attaque de cette partie qui, par son importance décisive, devait fixer principalement l'attention de l'ennemi.

Car c'est dans le port de Constantinople, que se trouvent tous les établissements maritimes. C'était seulement à l'embouchure du Bosphore, entre Scutari, la pointe du sérail et Tophané, que la flotte anglaise pouvait foudroyer à la fois la ville, ses populeux faubourgs et le palais du Grand-Seigneur. Sur la rive de la Propontide une ancienne muraille haute, solide et assez bien conservée garantissait presque partout la ville contre les effets de la canonnade, et

était défendue dans les points les plus accessibles près des portes de Aker-Capou, Davoud-Pacha, etc., par des batteries formidables. Le rentrant que fait la côte dans cette partie, ajoutait beaucoup à la force de cette ligne défensive, dont les sept tours et le *Kiosk-Ingerlu* du sérail formaient les deux extrémités.

Les deux galiottes à bombes, qui accompagnaient la flotte anglaise, étaient le plus grand épouvantail pour Constantinople, dont toutes les maisons particulières sont bâties en bois. Mais on avait disposé dans les quartiers près de la mer un grand nombre de pompes. Celles-ci, entourées par une réunion considérable de pompiers et de porteurs d'eau, et protégées par des détachements de janissaires, armés de haches aussi-bien que de fusils, étaient destinées à arrêter de suite les effets de l'incendie.

Mais ces galiottes ne pouvaient pas envoyer leurs bombes dans l'intérieur de la ville sans approcher des batteries de la côte.

Exposées à près de six cents bouches à feu, elles auraient évité difficilement d'être détruites par les projectiles des Turcs, ou incendiées par des radeaux remplis de matières inflammables, que plus de deux cents Musulmans, qui se sacrifiaient volontiers pour leur

religion et leur patrie, s'étaient offerts de diriger tant sur elles que sur les vaisseaux ennemis (1).

Les négociations entre la Porte et l'ambassadeur d'Angleterre continuèrent pendant plusieurs jours (2). Les réponses des ministres turcs, d'abord incertaines et évasives, prenaient un ton fier et menaçant à mesure que les travaux avançaient. Les lettres de M. Arbuthnot, qui dut s'apercevoir dès le deuxième jour que le coup était manqué, étaient celles d'un négociateur habile, qui, malgré les menaces et les hostilités, voulait laisser encore une porte ouverte à la réconciliation.

---

(1) On vit des marins turcs qui, pleins d'enthousiasme, osèrent se risquer dans de frêles embarcations, au milieu de la flotte anglaise, et enlever des canots qui se rendaient d'un vaisseau à l'autre.

(2) M. Arbuthnot étant tombé malade, déclara que sa mission était finie et remit toute la négociation entre les mains de l'amiral Duckworth. — Celui-ci se laissa amuser par les ministres de La Porte, qui, ayant proposé une entrevue, firent naître des difficultés sur le choix du lieu de la conférence et eurent l'adresse de traîner cette affaire jusqu'au jour du départ de l'escadre britannique. N'insistant plus sur le renvoi du général Sébastiani, l'amiral anglais n'exigeait dans les derniers jours que la simple remise de quinze vaisseaux de ligne.

Pendant le séjour trop prolongé de la flotte anglaise devant Constantinople, il n'y eut d'autres hostilités de commises que dans l'île de Proti: un détachement de soixante Turcs de Calcédoine avait eu le courage d'y débarquer, et de s'établir dans un couvent de caloyers grecs, point dominant, d'où ils pouvaient empêcher les Anglais de descendre dans l'île pour y prendre de l'eau et du bois.

L'amiral Duckworth, qui avait négligé ce poste essentiel, fit attaquer les Turcs par un fort détachement de troupes de la marine. L'attaque fut vive; mais, conduite sans prudence et sans discernement, elle n'eut aucun succès. Les Anglais perdirent beaucoup de monde; le commandant du détachement fut tué, et les Turcs restèrent maîtres du couvent.

Déjà Constantinople hérissé de canons avait pris un aspect vraiment formidable. Non-seulement tous les ouvrages défensifs désignés dans le projet de défense étaient achevés, mais encore des batteries intermédiaires avaient été construites. Cette capitale n'avait plus rien à redouter.

Cependant la négociation continuait, et les vaisseaux anglais restaient tranquillement mouillés dans la rade des îles des Princes.

Lorsque les ministres de la Porte entraînés par l'enthousiasme du peuple avaient résolu de défendre Constantinople, ils avaient senti en même temps combien il leur était nécessaire de reprendre les travaux défensifs des Dardanelles, et d'y réunir une force respectable, afin d'empêcher la flotte anglaise de recevoir des renforts et des vivres.

Ismaël pacha, ministre intelligent et généreux, qui avait été remplacé dans les fonctions de visir par l'aga des janissaires à l'époque de l'insurrection des habitants de la Romélie contre l'armée de Cadi-Pacha, fut chargé de diriger et de payer les nouveaux travaux, et y porta sa rigidité et son activité ordinaire. Quelques ingénieurs Turcs et deux cents canonniers furent expédiés de Constantinople vers l'Hellespont, et mis sous les ordres d'Ismaël pacha.

Tout y changea d'aspect. Des milliers d'ouvriers pris dans les villages voisins montrèrent autant d'activité qu'ils avaient montré jusqu'alors de négligence et de mauvaise volonté, parce que l'infatigable Ismaël pacha, généreux envers les travailleurs zélés et actifs, était inflexible et barbare envers les paresseux. Les canonniers de Constantinople plus instruits et mieux exercés que les artilleurs sédentaires des châteaux

de l'Hellespont, se rendirent très - utiles pour l'armement des batteries et le service des bouches à feu. Les ingénieurs Turcs eurent sans cesse à leur disposition tous les moyens qui leur étaient nécessaires.

L'amiral sir John Duckworth ne tarda pas à être informé des progrès rapides des travaux des Dardanelles, et craignit de se voir renfermé dans la mer de Marmara. Son séjour devant Constantinople devenait inutile; la négociation au lieu de prendre une tournure favorable ne faisait qu'augmenter l'orgueil des Turcs. Les vents de nord-est et de sud-ouest qui avaient soufflé depuis son arrivée, et qui règnent presque perpétuellement dans ces parages, ne convenaient pas à l'attaque. Le premier, venant de la mer Noire, accroît la force du courant du Bosphore; l'autre aurait pu devenir extrêmement dangereux, dans cet espace resserré, aux vaisseaux attaquants, dans le cas d'une tentative malheureuse.

Ces considérations engagèrent l'amiral anglais à renoncer à des sommations inutiles, et à une négociation qui ne pouvait plus avoir d'autre résultat que de compromettre de plus en plus l'honneur de la Grande-Bretagne, et l'existence de la flotte engagée dans la mer de Marmara.

Le 2 mars un vent frais du nord-est paraissait

favorable à l'attaque. Les vaisseaux anglais étaient sous voile de très-bonne heure. Leur premier mouvement semblait annoncer qu'ils allaient se porter sur Constantinople, pour exécuter leurs menaces si souvent répétées. Tous les habitants de cette capitale étaient en mouvement. Une foule nombreuse couvrait les batteries d'Europe et d'Asie. Toute la population avait les yeux fixés sur cette escadre menaçante. Mais les vaisseaux virèrent tout à coup de bord, déployèrent toutes leurs voiles, et, recevant le vent en poupe, disparurent bientôt aux regards d'un peuple immense, qui s'empressa de joindre à ses cris de triomphe des remercîments à Dieu et au Prophète.

L'expédition des Anglais contre Constantinople a été généralement blâmée à cause du mauvais succès de cette entreprise. Si les auteurs du projet avaient eu l'idée d'imposer la loi à la Porte par l'effet physique de dix vaisseaux de ligne contre une ville de près d'un million d'âmes, et entourée par une forte enceinte, on pourrait les accuser de folie. Mais si leur intention a été, comme leur conduite le démontre, celle de profiter de la pusillanimité ordinaire des ministres turcs, et de la terreur que paraissaient devoir inspirer parmi les habitants de Constantinople le passage des Dardanelles, et l'apparition sou-

supérieur. Près de soixante hommes furent mis hors de combat par ce seul boulet. Mais la plupart de ces énormes projectiles, qui laissaient sur la mer une trace blanche par le choc violent de leurs nombreux ricochets, furent lancés en vain, parce que les bouches à feu qui les vomissaient, étant d'immenses cônes tronqués de bronze, sans bouton de culasse, sans bourlet et sans tourillons, couchées à terre, arrêtées dans leur recul, et entièrement immobiles, ne pouvaient être chargées qu'avec lenteur. Leur immobilité obligeait les canonniers d'attendre, pour faire feu, que les vaisseaux ennemis se montrassent dans la direction immédiate de leurs pièces.

Des projets avaient été présentés à la Porte pour pouvoir diriger ces canons dans toute l'étendue de l'arc compris entre les joues de leurs larges embrâsures. Mais ces projets, quoique approuvés, n'avaient pas été mis en exécution, et ne le sont pas encore. Le perfectionnement facile de ces armes monstrueuses assurerait à des batteries de côte bien établies un immense avantage sur les vaisseaux qui oseraient s'embosser devant elles (1).

---

(1) Plusieurs travaux importants furent tracés et construits aux Dardanelles pendant l'été de 1807, sous la direction de MM. Foy et Haxo. — Ces deux officiers d'un

L'amiral sir John Duckworth étant de retour dans la rade de Ténédos, s'empressa de remercier le ciel d'avoir pu échapper, sans la perte d'un seul vaisseau de ligne, aux dangers qu'il venait de courir, et renonçant à une négociation devenue inutile, fit aussitôt voile pour se rendre à Malte, et de là en Égypte (1).

Avant de reprendre l'histoire des révolutions de Constantinople, nous suivrons les Anglais dans cette dernière expédition, qui avait pour but d'arracher à l'empire ottoman une de ses provinces les plus riches et les plus intéressantes.

Lorsque les Anglais remirent, conformément au traité d'Amiens, l'Égypte entre les mains des agens de la Porte, les mamelucks désiraient reprendre l'influence et l'autorité qu'ils avaient eues sur cette province avant l'arrivée de l'armée française. Le cabinet de Londres auprès duquel

---

très-grand mérite sont devenus lieutenants-généraux durant la guerre d'Espagne, où ils ont acquis une brillante réputation.

(1) D'après les gazettes anglaises, la perte des Anglais fut, dans le premier passage, de 38 hommes tués et 100 blessés.

Dans le second passage, de 197 hommes tués et 412 blessés. Les deux corvettes périrent.

Mais les Anglais, qui désiraient rétablir l'autorité des mamelucks, et avoir l'Égypte sous leur dépendance en faisant une alliance solide avec cette milice permanente, s'empressèrent, après l'expédition de Constantinople, d'envoyer un corps d'environ 4 à 5000 hommes à Alexandrie pour exécuter cet utile projet. La flotte revenue des Dardanelles eut ordre d'appuyer cette opération.

Mehemed-Ali se trouvait alors au Caire avec la plus grande partie de ses troupes et n'avait laissé qu'une faible garnison à Alexandrie. Les habitants de cette ville commerçante, préférant par expérience la domination tranquille des Francs au gouvernement orageux et tyrannique des mamelucks et des Albanais, étaient disposés à accueillir les Anglais comme libérateurs. Le major Misset, consul d'Angleterre, avait gagné les chefs de la faible garnison d'Alexandrie. Les troupes britanniques ne trouvèrent presque au-

---

consenti, en 1806, à rétablir l'autorité des beys-mamelucks, et à remplacer Mehemed-Ali par le pacha de Salonique. Mais Mehemed-Ali refusa d'obéir, fit des menaces au capitan-pacha, qui était chargé d'opérer ce changement, et conserva le gouvernement de l'Égypte en se soumettant à payer à la Porte une somme annuelle de 2,500 bourses.

cune résistance et furent admises dans cette ville à la grande satisfaction des habitants.

Le général en chef Fruser, voulant s'emparer des villes maritimes avant que Mehemet-Ali fût à temps de les secourir, envoya, aussitôt après la prise d'Alexandrie, le général Wanchope avec environ douze cents hommes à Rosette pour prendre possession de cette ville. Les Anglais, persuadés par de faux avis qu'ils y seraient accueillis, comme ils l'avaient été à Alexandrie, marchèrent sans ordre, ne prirent aucune précaution et entrèrent inconsidérément dans Rosette dont les portes ouvertes annonçaient la soumission volontaire. 13 mars 1807.

Le commandant albanais de cette ville les laissa pénétrer et s'entasser en colonnes serrées dans des rues étroites et tortueuses : mais un feu terrible de mousqueterie, sortant de toutes les maisons, les détrompa bientôt. Sa vivacité destructive ne donna pas le temps aux Anglais de réparer leur erreur. Le général Wanchope fut tué ; plusieurs chefs périrent ; la confusion s'établit parmi les soldats. Tous cherchaient à fuir en différents sens et se perdaient dans ce meurtrier labyrinthe. La destruction de ce corps aurait été complète, si les Albanais et les habitants de Rosette avaient su profiter de leur avantage et

poursuivre l'ennemi, qui se retira à Alexandrie dans le plus grand désordre.

Le général en chef, qui connaissait l'importance de Rosette (1) et désirait se rendre maître de cette ville avant l'arrivée de Mehemet-Ali avec ses soldats albanais, s'empressa d'y envoyer toutes les troupes disponibles qu'il put détacher, sans danger, de la garnison d'Alexandrie. Plusieurs pièces de siége suivirent ce mouvement.

Mais la garnison de Rosette se défendit avec vigueur; les batteries de brèche, mal établies, firent peu d'effet; le siége qui aurait dû être poussé avec la plus grande activité, traîna en longueur. Mehemet-Ali envoya des forces considérables, au secours de la place assiégée: les mamelucks, devenus trop faibles pour être utiles à leurs alliés, furent contenus par un corps
23 avril 1807. d'observation resté au Grand-Caire. Des détachements nombreux, chargés de couvrir les opérations du siége, étant trop disséminés, mal éclairés, peu retranchés, furent enlevés par les Turcs. Les assiégeants se retirèrent à la hâte

(1) Dans les circonstances d'alors, les habitans d'Alexandrie étaient exposés à périr de faim, si les Anglais ne prenaient pas possession de Rosette et de Rahmanié.

sur Alexandrie, après avoir éprouvé une perte d'environ douze cents hommes.

Le mauvais succès de cette double tentative sur Rosette découragea les Anglais et leurs partisans. Cernés dans Alexandrie, ils s'aperçurent bientôt que la populace capricieuse et mutine de cette ville les regardait de mauvais œil. Ayant à se garantir d'ennemis intérieurs aussi perfides que cruels et à combattre l'armée albanaise qui se renforçait tous les jours, ils aimèrent mieux renoncer à leurs projets, et capitulèrent avec Mehemet-Ali, pour l'évacuation de l'Égypte. 22 août 1807.

Tel fut le résultat d'une entreprise qui tendait à procurer à l'Angleterre une colonie riche, fertile, populeuse, facile à gouverner et à défendre, et qui, placée entre la mer Rouge et la Méditerranée, devait faciliter la communication de ses possessions d'Asie avec celles d'Europe, et offrir un immense débouché à son industrie. Ce projet, grand et sagement conçu, aurait réussi, si au lieu d'envoyer en Égypte quatre à cinq mille hommes pour en faire la conquête, les Anglais y avaient débarqué un corps de vingt-cinq à trente mille hommes, lequel, à l'instar de l'armée française d'Orient, aurait pu être soldé et nourri par les seules ressources de cette province importante.

La Porte, justement irritée contre les Anglais à cause de leur entreprise contre les Dardanelles, Constantinople et l'Égypte, n'hésita plus à leur déclarer la guerre; elle ordonna le séquestre dans tout l'empire ottoman sur les meubles et les marchandises qui appartenaient aux sujets de la Grande-Bretagne et fit un traité d'alliance avec le gouvernement français. Le cabinet de Londres, qui se vit entraîné, contre son attente, dans cette guerre contraire à sa politique et à ses véritables intérêts, au lieu de répondre à la déclaration de la Porte par des actes d'hostilité, fit évacuer presque entièrement les mers de la Syrie et de l'Archipel par ses vaisseaux de guerre, et fonda avec raison sur ces ménagements l'espoir d'adoucir les Turcs et de se réconcilier bientôt avec eux (1).

La Porte, se trouvant en guerre avec la Grande-Bretagne et la Russie, prit toutes les dispositions

---

(1) Les vaisseaux turcs pris par les Anglais durant ces hostilités, n'étaient pas déclarés de bonne prise par la Cour d'amirauté établie à Malte. — Dans le discours des commissaires du roi, à la clôture du parlement britannique, le 26 juin 1807, il est dit: « S. M. ne peut que « regretter de voir la guerre s'étendre dans cette partie « du monde (la Turquie); ce qui opère en faveur de la « France une diversion si avantageuse. Mais S. M. nous

nécessaires pour résister aux forces navales de la première et combattre les armées russes, qui occupaient les deux provinces de Valachie et de Moldavie. Une flotte de neuf vaisseaux de ligne fut envoyée aux Dardanelles sous les ordres de Seyd-Ali (1) qui distingué par son audace et sa rare intrépidité, avait succédé dans les fonctions de capitan-pacha à ce grand-amiral, faible ignorant et pusillanime, dont nous avons parlé à l'occasion du passage de la flotte anglaise par le canal de l'Hellespont.

Une escadre russe, commandée par l'amiral Siniavin, était venue à Ténédos pour y remplacer la flotte de sir John Duckworth et bloquer les Dardanelles. Le nouveau capitan-pacha, qui avait eu la présomption de vouloir attaquer à forces égales les vaisseaux anglais, lorsqu'ils étaient mouillés dans la rade des îles des Princes devant Constantinople et qui fut retenu

---

« ordonne de vous informer qu'elle a jugé à propos de « ménager des mesures propres à faire cesser les hostilités, dans lesquelles nous nous trouvons engagés « avec la Sublime Porte. »

(1) Seyd-Ali, né à Alger, avait servi sous les ordres du fameux Hassan-Pacha, son compatriote, dont il imitait la valeur, l'activité et la férocité. Mais il lui était inférieur en intelligence et en connaissances navales.

alors avec peine, n'hésita pas à sortir du canal et alla offrir le combat à l'escadre russe.

Les deux flottes étaient à peu près d'égale force. Les vaisseaux turcs mieux construits manœuvraient avec plus de facilité. Les équipages russes mieux composés étaient plus expérimentés et plus dociles.

Le combat s'engagea; la canonnade fut très-
uin 1807. vive pendant plusieurs heures; on se battit de près; les Turcs et les Russes montrèrent dans cette lutte beaucoup de valeur et d'obstination. On fit plusieurs fautes de part et d'autre. Mais quelques signaux du capitan-pacha ayant été mal faits ou mal compris, le désordre s'ensuivit immédiatement. La ligne turque fut rompue; un de leurs vaisseaux fut pris et Seyd-Ali se vit obligé de rentrer dans le canal des Dardanelles.

Honteux de sa défaite et écumant de rage, il jeta tout le blâme sur Cheremette-Bey, un de ses vice-amiraux, ne voulut pas entendre sa justification et le fit décapiter. Cette action rigoureuse ne déplut pas au gouvernement et encore moins au public; elle effraya les officiers de l'escadre turque et affermit la discipline parmi les équipages.

La flotte russe qui avait été beaucoup maltraitée dans le combat, fut obligée de retour-

ner aux îles Ioniennes, d'où elle ne revint plus. Son départ fit regarder Seyd-Ali, quoique vaincu, comme un libérateur, qui avait purgé les mers de l'Archipel de la présence des vaisseaux ennemis (1).

La Porte, n'ayant plus à craindre les entreprises des escadres russe et anglaise, tourna toute son attention vers les armées de terre.

Voulant former sur les rives du Danube une armée considérable pour chasser les Russes des deux provinces qu'ils avaient envahies, et profiter de la diversion utile que l'empereur Napoléon faisait dans le Nord par ses victoires, elle ordonna une levée générale dans tout l'empire. Il fut enjoint au pacha de Bosnie de marcher contre les Serviens, de les soumettre ou de les contenir chez eux. Celui de la Romélie et les ayans de cette province reçurent l'ordre de se diriger avec leurs troupes sur Chiumla, où devait se rendre incessamment le grand-

(1) Lorsque l'amiral Siniavin se rendit aux Dardanelles, il rencontra la flotte anglaise qui allait en Égypte et proposa à l'amiral Duckworth de recommencer l'entreprise sur Constantinople. Mais celui-ci, qui ne croyait pas, avec raison, que ce renfort pût lui procurer du succès, rejeta cette proposition et continua sa route sur Alexandrie.

visir avec les ministres de la Porte, les janissaires de Constantinople et les renforts de tous genres envoyés par les pachas de l'Asie.

Mustapha-Baïractar, avait pour instructions de rester à Routschouck et d'y attendre de nouveaux ordres. Ce pacha, profitant des pouvoirs qui lui avaient été accordés par la Porte avec le titre de pacha à deux queues, à l'époque de l'invasion des Russes, avait réussi à organiser un corps de douze à quinze mille hommes et était devenu un personnage important tant par ses troupes belles et aguerries que par son activité et son audace. Comme ce pacha était destiné à agir contre la Valachie pendant que l'armée du grand-visir manœuvrerait du côté d'Ibraïl et de Galatz sur les derrières de Michelson, le sultan Sélim crut qu'il était convenable d'augmenter son importance et son autorité et lui fit expédier le firman de pacha à trois queues.

On attendit la lune de séfer ou le milieu d'avril pour passer en revue les janissaires de Constantinople. Cette cérémonie se fit avec la pompe accoutumée. Les janissaires furent payés et dirigés de suite sur Chiumla, sous les ordres d'un nouvel aga. Celui-ci, ayant été employé pendant long-temps comme janissaire et oda-bachy dans

le 31e oda, qui est chargé de fournir une garde au palais de l'ambassadeur de France, aimait les institutions militaires des Européens et n'avait aucun des préjugés fanatiques de ses compatriotes.

Le grand-visir, Ibrahim-Pacha, le kyaya-bey, le terfterdar, le reis-efendi et tous les autres ministres et principaux employés de la Porte, partirent peu de jours après pour la même destination et furent remplacés à Constantinople par un caïmacan (Mousta-Pacha), et par des vékils. Ceux-ci, quoique n'étant que de simples substituts, devaient exercer dans tout l'empire, à l'exception des lieux désignés pour l'arrondissement de l'armée, la même autorité que les ministres titulaires avaient avant leur départ.

On n'osa pas envoyer sur les bords du Danube les nizam-gedittes à cause du souvenir trop récent des troubles qu'un pareil mouvement avait occasionnés. On attendit une circonstance favorable pour les utiliser. Les régiments d'Asie restèrent dans leurs cantonnements; les nizam-gedittes de Constantinople furent répartis dans les batteries du Bosphore.

Le mufty sage et éclairé, dont la prudence avait contenu tantôt la précipitation des ministres et tantôt la fureur du peuple, mourut à peu près

à cette époque. Sa mort fut une grande calamité pour l'empire ottoman. Le sultan Sélim, à qui il avait rendu des services signalés et qui le chérissait comme un frère, le regretta vivement et reconnut bientôt toute l'étendue de cette perte.

Il était difficile de le remplacer. Le Grand-Seigneur crut voir dans le cadis-asker de Romélie des principes libéraux, de l'intelligence, de l'érudition et une partie des qualités qui distinguaient le dernier mufty, et le choisit pour occuper cette place éminente.

Mais ce cadis-asker, faux et rampant, ne s'était montré partisan des nizam-gedittes que pour satisfaire ses désirs ambitieux. Ennemi secret des nouvelles institutions qui devaient affaiblir l'influence politique des oulémas, il nourrissait depuis long-temps dans son cœur une haine implacable contre le sultan Sélim. Devenu mufty, il travailla sourdement à perdre son maître et son bienfaiteur.

Mousta-Pacha, caïmacan du grand-visir, avait un caractère semblable à celui du nouveau mufty. Il devait également son élévation à sa fausseté et à un attachement apparent aux nouvelles institutions militaires. Fier et ambitieux autant que fourbe et cruel, il ne tarda pas à manifester son mécontentement contre les autres ministres et

conseillers d'état, parce que le sultan Sélim, au lieu de lui laisser le plein pouvoir dont les visirs et les caïmacans jouissaient autrefois, avait ordonné que toutes les questions relatives aux intérêts du gouvernement seraient discutées dans le conseil des ministres.

Mais les principaux objets de sa haine étaient Ibrahim-Efendi, ancien kyaya-bey, et Hadgi-Ibrahim-Efendi, ancien intendant-général des nizam-gedittes. Ces deux conseillers d'état, qui avaient été forcés de quitter le ministère à l'époque de l'insurrection des janissaires de la Romélie, n'avaient pas cessé de conserver une grande influence tant à la Porte que dans le sérail. Toutes les affaires importantes passaient par leurs mains; ils étaient distingués par des talents, des lumières et une grande expérience. La faction, dite de l'Intérieur, à la tête de laquelle se trouvaient un autre Ibrahim-Efendi et un Ahmet-Bey, le premier, sécretaire particulier, et le second, un des principaux écuyers de Sa Hautesse, leur était entièrement dévouée.

Mousta-Pacha connaissait la force de ceux qui lui donnaient de l'ombrage. Ne pouvant les renverser par des intrigues de cour, il forma le projet de profiter des dispositions des janissaires et des oulémas pour exciter une nouvelle révolution,

détruire les ministres, et s'il le fallait, pour déposer le sultan.

Le mufty et le caïmacan, également fourbes et ambitieux, s'entendirent. L'un voulait se défaire d'un prince éclairé, qui en travaillant à civiliser son pays, sappait l'influence des oulémas L'autre avait pour but de détruire les rivaux de sa puissance et de s'assurer avec les sceaux de l'État, un ascendant irrésistible sous un nouvel empereur.

Ces deux factieux firent semblant de se brouiller pour mieux cacher leurs intrigues. Mais dès que leur projet fut arrêté, ils ne négligèrent pour parvenir à leurs fins criminelles, aucun des moyens puissants que leur donnaient leurs emplois et les profits immenses qui y sont attachés.

A l'époque du départ des janissaires de Constantinople pour l'armée, on avait joint aux nizamgedittes de cette capitale pour la garde des forts du Bosphore et le service des batteries, un certain nombre d'aventuriers, la plupart Albanais ou Lazes des environs de Trébisonde. Ceux-ci, sous le nom de yamacks-tabiélis ou assistants de batteries, recevaient la même solde que les nizamgedittes et habitaient les mêmes casernes sans être affiliés à ce corps et soumis à la même discipline.

Le sultan Sélim espérait que ces yamacs, qui se trouvaient au nombre d'environ deux mille hommes, s'attacheraient aux nizam-gedittes, prendraient du goût à leurs exercices et finiraient par demander à s'incorporer avec eux. Un peu d'adresse, des ménagements et quelques présents faits à propos, auraient pu produire cet effet.

Mais le caïmacan mêla parmi eux plusieurs janissaires qui leur firent entendre que comme yamacks-tabiélis, ils appartenaient à cette milice belliqueuse à laquelle l'empire ottoman devait sa gloire et sa puissance, et qu'ils devaient éviter de s'unir à cette troupe de rénégats ou de mauvais musulmans, qui voulaient assimiler les enfants du prophète aux chiens d'infidèles.

Les yamacks occupaient depuis près d'un mois avec les nizam-gedittes, les châteaux du Bosphore. Mais la fusion qu'on voulait produire entre eux, était devenue d'autant plus difficile, que des disputes fréquentes divisaient les deux corps. Cependant le caïmacan, qui avait déjà préparé de concert avec le mufty tous les fils de la conspiration qui allait éclater, ordonna à Mahmoud-Efendi, autrefois reis-efendi, de se rendre aux châteaux pour y payer les yamacks, et de porter avec lui quelques uniformes de nizam-gedittes, afin d'essayer si ces tabiélis seraient disposés à s'en revêtir.

mai 1807. Mahmoud-Efendi, ne connaissant pas les intentions secrètes du caïmacan se rendit à Roumely-Cavack, qui est la plus considérable de toutes les batteries du Bosphore sur la côte d'Europe, fit appeler les chefs des yamacks et leur paya tout ce qui leur était dû ainsi qu'à leurs soldats. Profitant de la joie et des dispositions dociles que produit toujours sur les troupes le paiement entier de leur solde arriérée, il leur fit connaître les désirs du Grand-Seigneur, dont le caïmacan l'avait chargé d'être l'organe, et les invita à s'y conformer.

Mais ce discours désagréable changea de suite la contenance des yamacks. La vue de quelques habits nizam-gedittes qu'on déroula dans le moment, excita leurs murmures. Mahmoud crut les effrayer par des menaces et ordonna à quelques yamacks de revêtir de suite cet uniforme. Leur fureur s'éleva aussitôt au comble et éclata.

Les yamacks se précipitèrent sur Mahmoud-Efendi pour l'étrangler. Les nizam-gedites le défendirent. Une lutte furieuse s'éleva entre eux.

Pendant ce combat Mahmoud justement effrayé se jeta dans son bateau, et se dirigea sur le village le plus voisin (celui de Buyukderré), où il espérait trouver un refuge. Mais quelques tabielis qui s'étaient aperçus de sa fuite, le suivirent en cou-

rant le long du rivage, l'atteignirent, et le tuèrent, ainsi que son secrétaire, au moment où il débarquait.

Les désordres arrivés à Roumely-Cavack furent bientôt connus dans toutes les batteries du Bosphore. Partout une lutte s'établit entre les nizam-gedittes et les yamacks. Ces derniers, plus nombreux, eurent l'avantage, chassèrent leurs rivaux, et restèrent maîtres de tous les forts.

Le commandant des batteries de la côte d'Asie eût le même sort que l'infortuné Mahmoud. Son cadavre percé de coups fut jeté à la mer.

Les nizam-gedittes expulsés des châteaux rentrèrent tranquillement dans leurs casernes de Constantinople. Les yamacks venaient de commettre un grand crime, qui méritait un châtiment sévère. Le caïmacan en réunissant tous les nizam-gedittes de Constantinople, et une partie des topchys, avait assez de forces pour les punir et pour étouffer de suite cette insurrection dangereuse. Mais il trompa le Grand-Seigneur et les autres ministres en montrant de faux rapports, qu'il prétendait avoir reçus, en les assurant que le mouvement de ces misérables yamacks, le rebut de la nation, n'avait rien de dangereux, et en promettant de faire punir les plus coupables d'entre eux, et de ramener bientôt les autres à

leurs devoirs. L'indolence des ministres les porta à croire aveuglément les déclarations du caïmacan, et entraîna le sultan Sélim dans la même erreur.

Cependant le bostangy-bachy, à qui le commandement supérieur du Bosphore appartenait de droit, s'étant présenté devant Buyukderré avec son grand bateau à seize paires de rames pour prendre des informations sur l'assassinat de Mahmoud-Efendi, avait été reçu à coups de canon par les yamacks, maîtres de toutes les batteries. Ce nouvel attentat prouvait que ces soldats ne voulaient plus reconnaître aucun des agents de l'autorité.

Le rapport du bostangy-bachy aurait dû ouvrir les yeux au Grand-Seigneur et à ses ministres. Mais on leur fit croire que les yamacks n'avaient d'autre but que d'éviter d'être contraints à faire partie du corps des nizam-gedittes, et qu'une simple déclaration officielle tendant à dissiper leurs craintes, les ramenerait à l'obéissance.

Cependant le caïmacan, actif dans ses manœuvres ténébreuses, employait des émissaires secrets pour faire sentir aux janissaires que le moment était venu d'opérer la ruine du corps des nizam-gedittes. Ces émissaires avaient pour principale instruction d'exciter la fureur des soldats et du

peuple contre les ministres, qui avaient été les auteurs ou les partisans de ce système d'organisation militaire si contraire, disaient-ils, aux lois et à la religion de l'empire.

Le mufti et les principaux oulémas restaient tranquilles. Mais ils employaient secrètement les moyens puissants de l'or, et les prédications des scheiks et des imams pour parvenir au même résultat. Mille rapports contradictoires dérobaient la vérité aux yeux du peuple et tenaient tout le monde en suspens.

Les yamacks dirigés par les avis secrets qu'ils recevaient de Constantinople, s'étaient réunis dans la grande vallée auprès de Buyukderré, après avoir laissé une garde dans toutes les batteries. C'est-là qu'ils s'engagèrent par serment à défendre jusqu'à la mort la cause commune, la religion et les anciennes lois. C'est-là qu'ils élurent pour chef le nommé Cabakchy-Oglou, en promettant d'obéir à ses ordres et en l'autorisant à punir de mort les lâches et les traîtres, qui se trouveraient parmi eux.

Ils avaient reçu l'ordre de rester tranquilles et d'attendre l'impulsion qui leur serait donnée. Leur inaction dura trois jours. Ils ne furent pas molestés et ne molestèrent personne. La tranquillité qui règnait dans leur camp,

n'annonçait pas une troupe de conspirateurs, qui allait changer le sort de l'empire ottoman.

L'infâme caïmacan repétait sans cesse au sultan Sélim, que ces yamacks ne négociaient que pour leur pardon et qu'ils allaient incessamment se disperser. Cependant il préparait la voie à leur entrée triomphante dans Constantinople et aux changements qu'il voulait opérer.

La tranquille sécurité des ministres qui allaient périr était si complète, que lorsque le marquis d'Alménara, envoyé d'Espagne, qui, se trouvant à Buyukderré, avait deviné le but de la conspiration, vint les avertir des dangers qu'ils couraient, ils lui répondirent qu'ils savaient à quoi s'en tenir, que le calme allait être rétabli et que ses craintes et ses conjectures n'étaient que des visions.

Le 29 mai, Cabakchy-Oglou reçut l'invitation de marcher sur Constantinople, avec les yamacks qui se trouvaient sous ses ordres, au nombre d'environ six cents hommes. Avant de commencer son mouvement, cet homme audacieux, qui montra aussitôt le caractère ferme et hardi et les talents qui conviennent à un chef de conspirateurs, fit prêter à ses soldats le serment de ne commettre aucun pillage, de n'insulter personne et de ne mettre à mort que les fone-

tionnaires qui leur seraient désignés par lui comme les ennemis du peuple.

Pendant que les yamacks étaient en marche pour se rendre à Constantinople, le perfide caïmacan fit appeler à son palais les personnes qu'il voulait faire périr. Le terfterdar, quelques conseillers-d'état et le directeur de la monnaie, dont ce pacha était mécontent, se rendirent à son invitation. Tous les autres, avertis à temps du sort qui leur était destiné, se cachèrent.

Le caïmacan reçut d'un ton amical les malheureux qui s'étaient empressés d'obéir à ses ordres. Il les combla de politesse, leur fit servir des pipes et du café, leur dit qu'ils avaient bien fait de se rendre à son appel et de se mettre sous sa sauve-garde contre la fureur terrible des janissaires et des yamacks, et sortit après ces trompeuses déclarations. Mais leur sécurité fut de courte durée. Les bourreaux qui entrèrent aussitôt, s'emparèrent de ces victimes et les égorgèrent.

Cabakchy-Oglou ne rencontra nulle part de la résistance, parce qu'on avait eu soin de consigner les nizam-gedittes dans leurs casernes; il arriva à Constantinople au milieu des acclamations générales. Il se rendit directement au

palais de l'aga des janissaires. « Voilà des enfants « du corps, s'ecria-t-il (en montrant ses compa- « gnons, les yamacks, qui auraient éte rejetés « avec mépris dans tout autre moment), ils « viennent venger leurs frères d'armes, défen- « dre la religion et ses ministres et faire cesser « les abus qui font le malheur de notre glo- « rieux empire; que tous les janissaires intéressés « à la gloire du corps me suivent. Je les invite « au nom de Hadgi-Bektache, notre patron, à « nous aider à venger nos torts, à obtenir la sup- « pression des nizam-gedittes et à punir les mi- « nistres prévaricateurs. »

Le seymen-bachi, qui commandait les janissaires de Constantinople depuis le départ de l'aga avec l'élite de ses soldats pour l'armée, loua les bonnes intentions de Cabakchy et lui permit de choisir parmi les janissaires ceux qui étaient disposés à favoriser son entreprise. Mais lui-même resta tranquille à son poste et y attendit le résultat des événements.

Cabakchi ayant reçu un renfort de sept à huit cents janissaires, dont la plupart n'étaient que des volontaires inscrits sur les contrôles des odas, se porta vers la caserne des galiondgis ou marins.

Le capitan-pacha était absent. Les officiers de marine craignaient ou désiraient le succès des

conspirateurs, suivant qu'ils étaient plus ou moins éclairés. Ne voulant pas se compromettre dans cette circonstance critique, la plupart d'entre eux s'étaient cachés ou étaient restés chez eux.

« Galiondgis, » s'écria Cabakchy-Oglou en se « présentant devant la grande caserne des marins, « vous qui avez été dans tous les temps l'honneur « et l'appui de cet empire, je sais que vous gé- « missez sous des lois tyranniques; encore quel- « que temps et vous n'auriez eu que des Chré- « tiens ou des Juifs pour vos officiers et vos chefs. « Je viens avec ces fidèles soutiens de la religion « et des lois (en montrant ses yamacks) vous « rendre vos droits, vos priviléges et vos anciennes « institutions. J'espère que vous nous seconde- « rez dans cette noble entreprise. Mais nous ne « voulons parmi nous que des hommes hon- « nêtes, qui soient animés par l'amour de « leurs devoirs et de la patrie. J'annonce à ceux « d'entre vous, qui se joindraient à nous par « le désir du pillage, que la mort est le châ- « timent certain que nous réservons à tout indi- « vidu qui, dans cette circonstance, se rendra « coupable du moindre vol ou de quelques in- « sultes envers d'autres personnes que celles qui « seront signalés par moi comme les ennemis « du peuple. »

Cette dernière phrase, détruisant les vues de la plupart des galiondgis qui espéraient qu'un pillage général serait le résultat d'une entreprise dirigée par les yamacks, restreignit à environ deux cents le nombre des marins qui se joignirent à la troupe de Cabakchy-Oglou.

Les corps des topchys ou artilleurs, étant nombreux, puissant et estimé par le peuple, donnait de vives inquiétudes aux yamacks, parce que ces canonniers, favorisés et caressés par le sultan Sélim, connaissaient l'avantage des nouvelles institutions qu'ils avaient reçues et des connaissances qu'ils avaient acquises, et chérissaient ce monarque éclairé et bienfaisant. Travaillés par les émissaires du mufty et du caïmacan, ils n'avaient pas encore été ébranlés dans leur attachement pour leur souverain, et s'étaient armés et renfermés dans leur grande caserne de Topkané. Leur but paraissait être de résister aux conspirateurs et de défendre le gouvernement: mais le topchy-bachi avait été destitué; cette place était vacante; le caïmacan venait de la promettre à celui d'entre les tchiorbadgys, qui seconderait avec le plus de zèle les yamacks qu'il appelait les libérateurs de la patrie. Cette pomme de discorde mit la défiance parmi ces chefs, et engagea les plus hardis et les plus ambitieux

d'entre eux à se déclarer pour une entreprise qui leur offrait la perspective de l'avancement.

Les yamacks et leurs nouveaux associés, avertis que la division régnait parmi les topchys et que plusieurs des tchiorbadgis penchaient pour eux, se hâtèrent de se présenter sur la place qui est en avant de la caserne de Tophané.

« Canonniers, s'écria Cabakchy, refuseriez-vous « de vous joindre aux janissaires qui veulent « délivrer l'empire de ses plus cruels ennemis « et rétablir les anciennes lois. Notre intention « n'a jamais été et ne sera jamais de vous ôter « les avantages et les priviléges que vous avez « acquis et qui étaient dus à vos services : mais « il est de notre devoir de vous rappeler que, « sortis du corps des janissaires, vous n'avez « jamais cessé de lui appartenir, que vos « institutions fondamentales sont semblables « aux nôtres, et que vous avez été toujours « considérés par nous comme des frères et des « amis.

« Enfants de Hadgi-Bektache, ouvrez vos « portes; venez vous jeter dans nos bras. C'est « au nom de ce santon, législateur de notre « illustre corps, que je vous parle; ce sont ses « règlements que nous vous proposons de dé- « fendre. Voudriez-vous renoncer à sa sainte

« protection et attirer sur vous les malédictions « du prophète?

« Hadgi-Bektache vous ordonne d'ouvrir vos « portes; vous êtes ses enfants, ne tardez pas, « si vous ne voulez pas attirer sur vous les effets « de sa colère. »

Cette intimation faite au nom revéré de Hadgi-Bektache, les cris des yamacks qui étaient répétés par une nombreuse populace, les conseils des officiers qui favorisaient cette entreprise, la terreur des autres, et la promesse de Cabakchy de conserver aux topchys (1) la solde et les priviléges qu'ils avaient obtenus, changèrent en un instant cette troupe jusqu'alors fidèle.

Les portes furent ouvertes. Cabakchy se jeta dans les bras du plus ancien des tchiorbadgis; les yamacks et les topchys les imitèrent. Des larmes de joie coulèrent de tous les yeux; elles furent suivies de cris d'allégresse.

Les nizam-gedittes se tenaient sous les armes dans leurs casernes, attendaient des ordres et espéraient que les canonniers viendraient à leur

---

(1) Nous avons vu à l'article de l'organisation des nizam-gedittes, que les canonniers obtinrent alors plusieurs prérogatives avantageuses et que leur solde fut presque doublée.

secours : mais, lorsqu'ils apprirent la défection de ces derniers, la conduite du caïmacan et la fuite des ministres, ils fermèrent les portes, se barricadèrent et se préparèrent à une vigoureuse résistance.

Cependant Cabakchy-Oglou, n'ayant plus de crainte et traînant à sa suite une foule nombreuse de militaires et d'artisans de toutes professions, quitta les faubourgs, revint à Constantinople et alla s'établir sur la place de l'Etmeidan au centre de cette capitale. Ce fut alors que ce yamack heureux, s'arrogeant l'autorité du souverain, appela auprès de lui tous les tchiorbadgis des janissaires et des topchys, et leur ordonna de faire apporter sur la place, où il se trouvait, les casans ou grandes marmites de chaque oda.

Ces instruments de cuisine, qui, comme nous l'avons déjà expliqué, sont plus respectés que les drapeaux des odas, ne sortent jamais que dans les occasions les plus importantes. Leur sortie, qui oblige tous les janissaires et les inscrits volontaires des odas à les suivre dans leurs mouvements, est toujours le signe certain d'une révolution.

Les tchiorbadgis obéirent; les crieurs publics annoncèrent la sortie extraordinaire des casans. Tout Constantinople fut en mouvement. On

voyait partout des hommes armés qui couraient pour se rendre à leurs postes.

Chaque casan précédé par le tchiorbadgy, soutenu par les officiers de cuisine et suivi par les soldats et les volontaires de l'oda, fut porté à pas lents et en silence jusqu'à l'Etmeidan. La réunion de ces marmites, qui furent placées suivant l'ordre de leur numéro autour du siége qu'occupait Cabakchy-Oglou, formait un cercle vénérable où s'arrêtaient avec satisfaction les regards respectueux de la populace.

« Frères et compagnons, dit Cabakchy-Oglou, « la réunion de ces respectables casans est le si- « gne évident de la concorde qui existe entre « tous les enfants de Hadgi-Bektache. Le moment « est venu d'écraser nos ennemis. Le ciel nous « favorise; arrachons du sein des Osmanlis cette « faction impure qui avait résolu de détruire le « corps invincible des janissaires et de rendre « les musulmans semblables aux infidèles. Exi- « geons que les nizam-gedittes soient à jamais « abolis; permettons à ces soldats égarés de ren- « trer dans leurs foyers. Mais il est juste que la « vengeance du peuple tombe sur les ministres « perfides et insatiables qui ont profité de l'éta- « blissement des nizam-gedittes et persécuté les « janissaires. Que les fers vengeurs des fidèles

« musulmans deviennent pour eux les instru-
« ments de la mort qu'ils ont méritée ».

En prononçant ces derniers mots, il déroula la liste fatale des proscrits qui lui avait été envoyée par le caïmacan, et la lut à haute voix pour désigner au peuple ses victimes. La populace, à qui ces scènes sanglantes sont toujours agréables, répondit à cette lecture par les cris d'une joie féroce. Des détachements d'assassins se formèrent aussitôt sous la direction de quelques yamacks et se mirent à parcourir la ville pour chercher les malheureux qui étaient dévoués à la mort.

Ces ministres qui avaient été trop long-temps dupes de leur confiance dans les promesses et la sincérité du caïmacan, avaient cru ne pouvoir échapper aux effets de la haine générale des musulmans, qu'en sedéguisant sous des habits de rayas et en cherchant un asile dans les maisons de quelques-uns de ces sujets tributaires, dont ils s'imaginaient avoir acquis l'attachement par des services intéressés; triste ressource! Peu d'entre eux échappèrent à leur funeste sort. Plusieurs furent trahis par les misérables auxquels ils avaient accordé leur confiance.

Aussitôt que les assassinats commencèrent, le caïmacan s'empressa d'envoyer à Cabakchy-Oglou 30 mai 1807

sur la place de l'Etmeidan les têtes des ministres qu'il avait fait égorger. C'est là que les assassins avaient ordre de traîner leurs victimes pour y être exécutées ou bien d'y apporter leurs têtes.

Ibrahim-Efendi, ci-devant kyaya-bey, homme d'esprit mais très-avide, contre lequel les janissaires étaient le plus fortement animés, s'était caché chez un Juif à qui il avait fait gagner autrefois des sommes considérables. On prétend que cét avide Israëlite voulant s'approprier une caisse de bijoux que cet infortuné avait apportée avec lui, alla le dénoncer aux assassins qui le cherchaient. Ces tigres féroces se précipitèrent sur lui, le mirent en pièces, dévorèrent son cœur et portèrent sa tête en triomphe à l'Etmeidan.

Hadgi-Ibrahim-Efendi, ancien intendant-général des nizam-gedittes, s'était caché dans l'égoût d'une de ses maisons de campagne. Un de ses domestiques le trahit et le livra à ses bourreaux qui lui firent subir une mort lente et cruelle.

Ahmed-Bey, un des anciens pages du Grand-Seigneur et le principal personnage de la faction de l'intérieur, avait obtenu la permission de se loger en ville. Aussitôt qu'il apprit l'arrêt prononcé contre lui, il voulut se sauver dans le sérail; mais arrêté par des hommes qui le reconnurent, il fut immolé par la populace qui le

coupa en morceaux et poussa la férocité jusqu'à dévorer ses chairs palpitantes.

Un autre Ibrahim-Efendi, secrétaire intime du Grand-Seigneur, avait été condamné à périr, parce qu'ayant des connaissances étendues et un esprit cultivé comme celui de son maître, il avait souvent montré du mépris pour l'ignorance des oulémas et l'indiscipline des janissaires et s'était déclaré en faveur des nizam-gedittes. Poursuivi par les assassins et craignant d'être trahi par un chrétien chez lequel il s'était réfugié, il monta sur les toits de la maison, voulut gagner en courant les édifices voisins, trébucha dans sa marche tremblante, tomba dans la rue et se brisa sur le pavé. Sa tête fut portée à Cabakchi-Oglou.

Je ne m'arrêterai pas à détailler la fin tragique de tous ceux qui périrent dans cette circonstance et sur lesquels s'assouvit la férocité du bas peuple. Deux hommes seuls entre les proscrits échappèrent à leur condamnation. L'un d'entre eux, Tcheleby-Efendi, qui avait toujours occupé les plus hautes dignités et qui jouit encore en ce moment de l'entière confiance du sultan régnant, s'était sauvé dans la maison d'un jardinier grec. La mort était le châtiment certain de tous ceux qui donnaient asile aux proscrits. Une récompense considérable à prendre sur les biens des

victimes était assurée aux vils dénonciateurs qui les livreraient à la vengeance du peuple.

Rien n'avait pu tenter cet honnête jardinier; les recherches, à l'égard de Tcheleby-Efendi, avaient duré vingt-quatre heures. La fureur du peuple commençait à se calmer, lorsque cet ancien ministre ennuyé de vivre dans des alarmes continuelles, sortit volontairement de son asile et alla s'offrir avec calme devant Cabakchy-Oglou.

Sa résignation, sa barbe blanche, son air de douceur, son attitude noble et son silence firent une vive impression sur les spectateurs. Les assassins eux-mêmes se sentirent émus. Cabakchy voyant sur tous les visages les signes du respect et de l'attendrissement, s'écria : « Braves janissaires, Tcheleby-Efendi nous a été désigné « comme un des ennemis du peuple; mais en se « présentant volontairement ici, il montre une « entière confiance dans votre justice. S'il avait « des reproches réels à se faire, il imiterait la « lâcheté de ceux que vous avez punis. Il n'a jamais donné de mauvais conseils, il n'a fait « qu'obéir; je le crois innocent. C'est à vous, « braves janissaires, qu'il convient de prononcer « sur son sort. »

« Qu'il vive, qu'il vive, s'écrièrent mille voix, « c'est un honnête homme; il mérite d'être sauvé. »

Ce même ministre qu'on avait cherché la veille avec zèle et acharnement, se vit entouré à l'instant d'un nombreux cortége dans lequel se trouvaient des hommes dont les habits étaient teints du sang de ses collègues et fut ramené en triomphe dans sa maison.

Cet événement fut favorable à Ahmed-Bey, intendant actuel des nizam-gedittes, qui ayant été découvert au moment où Tcheleby-Efendi rentrait chez lui, obtint le pardon du peuple et fut rayé de la liste des proscrits.

Mais une victime importante avait échappé au fer des assassins; c'était le bostandgy-bachy contre lequel les yamacks étaient le plus vivement animés, parce qu'ayant été envoyé à Buyukderré pour les faire rentrer dans l'ordre après l'assassinat de Mahmoud-Efendi, il les avait traités de rebelles et de brigands. Ce personnage, que son devoir appelait dans l'intérieur du sérail, s'y était rendu aussitôt après l'entrée des yamacks dans Constantinople.

Les portes de cette enceinte étaient fermées. Tous les pages, les sélictars et les bostandgys étaient sous les armes. On n'admettait que par un guichet les émissaires que le Grand-Seigneur envoyait dans la ville pour obtenir des nouvelles.

Une foule considérable de janissaires et de

yamacks se présenta devant la grande-porte, à laquelle les Turcs donnent le nom de Sublime, près de l'Hippodrôme et demanda avec des cris affreux et des menaces, la tête du bostandgy-bachy. Le sultan Sélim était susceptible de sentiments élevés, mais trop peu confiant en lui-même et ne voyant autour de lui que des hommes tremblants, plus disposés à se cacher qu'à le défendre, il partageait la terreur générale.

Tous les courtisans lui conseillaient d'abandonner cette victime à la fureur implacable de ses ennemis pour rétablir la tranquillité publique. Retenu par la honte d'une telle faiblesse, indigne d'un souverain, ce prince refusait d'acquiescer aux demandes de la populace dont les cris de fureur devenaient de plus en plus violents, lorsque le bostandgy-bachy (1), se prosternant aux pieds de son maître, le supplia de lui faire donner la mort et de livrer sa tête aux yamacks, afin de garantir sa personne sacrée des excès, auxquels les séditieux pourraient se livrer, s'ils pénétraient dans le sérail.

« Puisque tu consens à ce douloureux sacri-
« fice, meurs, mon enfant, s'écria le malheureux
« monarque en se couvrant les yeux avec les

(1) Il s'appelait Chakir-Bey.

« deux mains, que la bénédiction du ciel t'ac-
« compagne (1). » A l'instant un exécuteur fit tomber la tête du bostandgy-bachy. Cette tête, jetée par un des créneaux, fut ramassée avec transport par les yamacks qui la portèrent à la place de l'Etmeidan, et la mirent aux pieds de Cabakchy-Oglou.

Ces scènes sanglantes duraient depuis deux jours; dix-sept têtes des principaux dignitaires de l'empire formaient auprès du siége, occupé par Cabakchy, une ligne parallèle à celle des casans. La nuit du troisième jour fut extrêmement importante. Tous les ministres et conseillers d'État, partisans des nizam-gedittes, étaient morts. Le sultan Sélim avait déjà envoyé à la Porte un kattichérif qui supprimait le corps des nizam-gedittes. Le triomphe des janissaires était complet.

Mais ce prince continuait à occuper le trône. On connaissait ses lumières, son goût pour la civilisation européenne, son affection pour les nizam-gedittes, son mépris pour les janissaires et son indifférence pour les oulémas. Un tel souverain ne pouvait pas convenir aux chefs de la

(1) Cette action honteuse accrut l'audace des rebelles et ne garantit pas le sultan Sélim de sa chute.

faction triomphante. Ils résolurent de le déposer et de mettre à sa place le sultan Moustapha, l'aîné des deux fils du dernier sultan, Abdul-Hamid.

Cabakchy-Oglou, qui était l'instrument apparent dont se servaient les chefs de la conjuration, arriva de bonne heure, dans la matinée du 31 mai 1807, sur la place de l'Etmeidan, à la tête d'un immense cortége. A peine fut-il assis que fixant ses regards sur les têtes des proscrits : « Janissaires, s'écria-t-il, vous voilà vengés. Vos « ennemis ont péri; la cause de la religion et de « nos anciennes lois a triomphé. Le sultan Sélim « vient de supprimer le corps des nizam-gedittes « et promet de mettre à l'avenir toute sa confiance dans celui des janissaires : mais ce « prince, qui s'est montré depuis douze ans « notre persécuteur acharné, mérite-t-il notre « confiance, lorsqu'il se déclare notre ami ? « N'est-ce pas lui qui, méprisant nos lois et nos « institutions et dédaignant les conseils de nos « sages oulémas, a cherché à établir parmi nous « les funestes institutions des peuples infidèles, « et a voulu nous soumettre à leurs règlements « militaires ?

« Il consent actuellement à tout ce que nous « lui demandons, parce que nous sommes sous

« les armes et que notre union l'épouvante : mais « du moment que, satisfaits d'avoir vengé le « peuple et d'avoir arraché du sein des Osmanlis « cette masse impure, les nizam-geditttés, nous « nous disperserons pour retourner à nos postes « ou pour rentrer dans nos foyers, ce prince, « reprenant ses erreurs et ses projets funestes, « se vengera de nous et rétablira son corps « favori.

« Nous serons obligés de prendre de nouveau « les armes pour nous opposer à ses vues, qui « attireraient sur cet empire des malheurs sans « nombre et la malédiction du prophète, et pour « refaire enfin ce que nous venons de terminer « avec tant de gloire et de succès.

« Mais pourquoi nous exposer à ces malheurs, « lorsque nous pouvons arrêter le mal dans sa « source ? Si le sultan Sélim cessait de régner, « toutes nos craintes s'évanouiraient à l'instant. « Compromettrons-nous plus long-temps le sort « et la tranquillité de notre pays? Je m'aperçois « par votre air d'approbation que vous préférez « la gloire de l'Islamisme et le salut de l'Empire « à toute autre considération. J'entends plu- « sieurs voix qui disent hautement que le sultan « Sélim doit être déposé à l'instant : mais ce « n'est pas à nous seuls, braves janissaires, qu'il

« convient de décider cette importante question. « Consultons le mufty, l'oracle de la loi, et « agissons d'après son fetfa qui nous fera con- « naître si le sultan Sélim a mérité d'occuper « plus long-temps le trône des Osmanlis, ou s'il « convient de lui donner à l'instant un suc- « cesseur. »

Un murmure approbateur, mais calme, fit sentir que sa proposition avait été agréée par le peuple, qui dans cette circonstance importante ne quitta pas la gravité qui est la qualité dominante du caractère national. Cabakchy, profitant de ces dispositions favorables, chargea quelques tchiorbadgis de porter au mufty, entre autres questions, celle-ci

« Tout *padicha*, qui par sa conduite et ses « règlements combat les principes religieux con- « sacrés par l'Alcoran, mérite-t-il de rester sur « le trône ? ».

Le mufty, préparé à cette démarche, reçut les députés du peuple avec un air simulé de tristesse et d'abattement. Il gémissait, disait-il, sur les malheurs de la nation et sur les désordres affreux qui agitaient la capitale depuis trois jours. Lorsqu'il eut entendu la question soumise à sa décision, il se montra consterné.

« Malheureux monarque, s'écria-t-il, tu as été

« égaré par les vices de ton éducation; la faiblesse de mon prédécesseur a complété ton aveuglement. Les conseils perfides et intéressés des ministres insatiables que la justice du peuple vient de frapper, t'ont entraîné loin de tes devoirs.

« Mais tu as oublié que tu étais le chef des vrais Croyans. Au lieu de mettre ta seule confiance en Dieu, qui peut pulvériser en un instant les plus formidables armées, tu as voulu assimiler les Osmanlis aux infidèles. Dieu, que tu as négligé, t'abandonne. Tu ne peux plus régner d'après nos lois, que tu as voulu changer et que tu méprises. Les soldats, qui devaient te défendre, n'ont plus de confiance en toi. Ta présence sur le trône ne servirait qu'à perpétuer nos discordes. Je te plains, car tu avais des qualités brillantes, qui auraient pu faire la gloire de cet empire. Mais je préfère avant tout l'intérêt de la religion et le salut des Osmanlis. »

Après ces mots, il se retira pour écrire son fetfa qui était attendu avec impatience, et mit au bas de la question qui lui avait été envoyée par Cabakchy, au nom de tout le peuple ces mots. — « Non; Dieu sait le meilleur. » — Ce fetfa ne pouvait pas être appliqué au sultan Sélim,

sans devenir contradictoire avec les décisions du mufty précédent qui avait approuvé tous les règlements relatifs à l'institution des nizam-gedittes.

Mais cette décision étant appuyée par les réflexions précédentes que le mufty avait faites à haute et intelligible voix devant les mandataires du peuple, fut regardée comme la sentence de condamnation du sultan Sélim. Cabakchy fit connaître à la foule qui l'entourait ce fatal écrit et les réflexions verbales du muphty, qui en déterminaient l'application.

« Eh bien, janissaires, s'écria-t-il, que déci-
« dez-vous ? Vous venez d'entendre l'opinion
« du scheik-islam, que le sultan Sélim a choisi
« lui-même pour être l'interprète de la loi. Ce
« pontife respectable en donnant son fetfa,
« n'a connu que ses devoirs. Il a déclaré, que la
« présence du sultan Sélim sur le trône ne ser-
« virait qu'à perpétuer parmi nous les désordres
« de l'anarchie, que Dieu qu'il a négligé l'aban-
« donne, et que les soldats fidèles à leur religion
« ne doivent plus avoir de confiance en lui. —
« Prononcez. Pouvez-vous vous confier au sultan
« Sélim ?... Non, non, s'écrièrent unanimement
« les spectateurs. — Ce prince continuera-t-il à
« régner parmi nous, pour que nous soyons
« sans cesse exposés à voir les principes de notre

« sainte religion méprisés, nos institutions chan-
« gées, nos priviléges attaqués et nos ennemis
« triomphants ?

« Nous ne voulons plus qu'il soit notre sou-
« verain, repétèrent mille et mille voix; qu'il
« soit destitué; il est l'ennemi du peuple. Vive le
« sultan Moustapha ! il fera notre bonheur. »

Aussitôt Cabakchy-Oglou, prenant le ton de dignité convenable au rôle qu'il s'était arrogé, celui d'interprète de la volonté nationale, déclara à haute voix, que d'après le fetfa du mufty et la volonté des braves janissaires et de tous les Osmanlis, le sultan Sélim, fils du sultan Moustapha, cessait de régner et que le sultan Moustapha, fils du sultan Abdul-Hamid, était devenu le légitime empereur des Osmanlis.

Il s'agissait de faire connaître cette décision de la volonté des janissaires et des oulémas au sultan Sélim. Mais le sérail était fermé. Les pages et les bostangys étaient sous les armes; les chefs de la rébellion n'étaient pas disposés à attaquer de vive force cette enceinte susceptible de défense. Le sultan Moustapha, qu'on venait de proclamer, se trouvait entre les mains du sultan Sélim.

Le mufty, dont le caractère sacré le mettait à l'abri de la peine de mort, qu'il avait

méritée, fut chargé de pénétrer dans le sérail, d'instruire le sultan Sélim de son sort, et de l'engager à s'y résigner sans chercher à opposer une résistance inutile. Ce pontife, qui connaissait la douceur de son souverain, consentit à se charger de cette pénible mission.

La nouvelle de la résolution prise par les janissaires d'après les conseils des oulémas, avait déjà été portée dans le sérail par des émissaires que le Grand-Seigneur avait envoyés dès le commencement du désordre dans la ville, pour rendre compte de tous les mouvements. Mais ceux-ci s'étaient empressés de ramasser parmi les bruits circulants, celui qui annonçait que plusieurs des principaux officiers du corps des janissaires, mécontents de voir que Cabakchy-Oglou et ses vils yamacks avaient pris l'initiative dans ce mouvement général, étaient disposés à se joindre aux nizam-gedittes pour défendre le sultan Sélim. Ce dernier rapport soutenait encore les espérances des amis de ce prince.

Le sultan Sélim, qui avait quitté son harem de bonne heure, se tenait dans la grande salle du palais, où les empereurs ottomans ont coutume de donner audience à leurs ministres. Assis dans l'angle d'un sopha, il était entouré de ses domestiques, qui, attachés à son sort, se

tenaient debout dans un silence respectueux et dont les regards et les gémissements étouffés témoignaient la plus vive douleur. Ce prince, averti que le mufti était à la porte de la salle et demandait une audience, donna l'ordre de le laisser entrer.

Ce pontife magistrat s'avança à pas lents avec un air recueilli ; ses yeux étaient fixés à terre ; il faisait entendre par intervalle de profonds gémissements. En approchant de son bienfaiteur et de son souverain, il se prosterna. « Mon « maître, dit-il, je viens m'acquitter d'une « mission pénible, que j'ai dû accepter pour « empêcher la populace égarée et furieuse d'en- « trer dans cette enceinte sacrée. Les janissaires « et tout le peuple de Constantinople viennent « de déclarer qu'ils ne reconnaissent en ce « moment d'autre maître que le sultan Mous- « tapha, votre cousin. Toute résistance est dan- « gereuse et ne peut servir qu'à faire répandre « inutilement le sang de vos fidèles serviteurs. « Cet événement funeste était écrit dans le livre « des destinées. Que pouvons-nous faire, faibles « mortels, contre la volonté de Dieu? Il ne nous « reste d'autre parti à prendre que celui de nous « humilier devant lui et d'adorer ses décrets « éternels. »

Le sultan Sélim entendit avec calme et sans altération le discours hypocrite du muphty. Toute résistance était inutile. Il ne voyait sur tous les visages que les sentiments de la crainte et de la résignation. Après avoir dit au mufty, qu'il se soumettait à la volonté du ciel, il se leva. Sa figure était noble et belle ; un air céleste qui convenait à la pureté de son âme, éclatait dans tous ses traits ; après avoir promené pendant quelques instants un regard attendri sur tous les spectateurs comme pour leur dire adieu, il s'achemina lentement vers la porte de la salle et alla s'enfermer dans les chambres qu'il avait occupées avant de monter sur le trône (1).

En entrant dans ce lieu de captivité, il rencontra le sultan Moustapha, qui se préparait à en sortir. « Frère, lui dit Sélim en l'accostant, « la volonté de Dieu m'a fait descendre du trône; « j'ai voulu faire le bonheur de mes sujets ; mes « intentions étaient pures. Cependant ce peuple, « que j'aime et auquel j'ai voulu rendre son « ancien rang, est irrité contre moi. Puisqu'il « ne veut plus de moi et que je ne peux plus

---

(1) Tous les détails relatifs aux événements qui ont eu lieu à cette époque dans l'intérieur du sérail, m'ont été racontés par un des pages, témoin oculaire.

« faire son bonheur, je quitte le trône sans « chagrin et c'est avec sincérité que je vous féli- « cite sur votre élévation, parce que je suis con- « vaincu que pouvant faire le bien, vous ne né- « gligerez pas de travailler sans cesse à la gloire « et à la prospérité de cet empire. »

Le sultan Mustapha, naturellement léger, peu sensible et ébloui de l'éclat du trône où il allait monter, écouta ce discours sans beaucoup d'attention et reçut avec indifférence l'embrassement affectueux que le sultan Sélim lui donna en le quittant. Le monarque captif alla déposer sa douleur dans le sein du sultan Mahmoud, que les lois rigoureuses du sérail rendaient son compagnon d'infortune.

Celui-ci, né avec un cœur élevé, un esprit juste et des dispositions heureuses, avait su apprécier les vertus et le mérite de son cousin, et conservait pour lui les sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il lui devait ainsi que son frère pour ses soins paternels. Il s'empressa de lui témoigner son attachement par des larmes abondantes, et son respect en se jetant à ses genoux et en lui baisant les mains.

Le sultan Sélim, attendri par ces témoignages d'amour, oublia ses malheurs. Il se consacra entièrement à l'éducation de son jeune ami, et

trouva toujours en lui un disciple aussi attentif que respectueux. Ces deux princes, dignes l'un de l'autre, se suffirent à eux-mêmes et trouvèrent dans l'amitié les plus douces consolations aux désagréments de leur solitude.

Les nizam-gedittes, quoique supprimés par un kattichérif du sultan Sélim, étaient restés sous les armes dans leurs casernes, et attendaient les événements pour attaquer leurs ennemis ou pour se disperser. Lorsqu'ils apprirent le succès de la conspiration, la déposition du sultan Sélim et sa captivité, ils sentirent qu'il ne leur restait plus d'autre parti à prendre que de se séparer, pour gagner sous des travestissements et par des routes détournées, les lieux de leur naissance ou bien ceux où ils espéraient trouver un asile. Ils commençaient déjà leurs préparatifs de départ lorsque Cabakchy, inquiet sur leurs dispositions, envoya contre les casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, un détachement considérable, composé de janissaires, de yamacks et de topchys, traînant à leur suite plusieurs pièces d'artillerie.

Ce mouvement hâta la dispersion des nizam-gedittes. Les troupes de Cabakchy n'eurent autre chose à faire qu'à piller les meubles de casernement.

Les habitants de Constantinople, surtout les

Chrétiens et les Juifs, qui n'avaient point pris part à ces mouvements, étaient dans la plus grande inquiétude. La mauvaise réputation des yamacks, premiers acteurs dans cette révolution, faisait craindre qu'ils ne cherchassent à profiter pour eux-mêmes, de cet événement, en se livrant au pillage. Toutes les boutiques étaient fermées.

Mais une salve générale de toutes les batteries et les proclamations des crieurs publics, qui annonçaient que le sultan Sélim ne régnait plus, que le sultan Moustapha, fils du sultan Abdul-Hamid, venait de monter sur le trône; que ce prince avait confirmé dans leurs emplois les ministres existants, et remplacé ceux qui avaient été punis, et enfin que le gouvernement avait déjà repris son action, dissipèrent toutes les craintes et ramenèrent l'ordre et la tranquillité.

Les yamacks reçurent une faible gratification et furent renvoyés dans les châteaux du Bosphore. Les janissaires, en service actif, rentrèrent dans leurs casernes avec leurs marmites; les autres reprirent leurs fonctions habituelles. Cabakchy, qui avait figuré pendant trois jours comme le chef de la nation, le juge suprême des ministres et le maître du trône, obtint pour toute récompense le commandement supérieur des forts où la révolution avait éclaté.

A l'exception de quelques changements dans les ministres et de la dissolution du corps des nizam-gedittes, tout resta comme auparavant. La marche habituelle des affaires publiques ne fut pas altérée. Les relations entre les habitants de toutes classes ne furent ni changées ni envenimées par des haines et des divisions politiques. Les Francs eux-mêmes ne furent pas insultés. Les ministres étrangers reçurent l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre, et que les janissaires répondaient de la sûreté de leurs personnes. L'ordre et le calme furent si parfaits, dès le jour même de la proclamation du sultan Moustapha, qu'on n'eût pas dit que dix-sept ministres ou conseillers d'état venaient d'être les victimes de la fureur du peuple, et que le maître de l'empire était changé. Il est facile de trouver l'explication de ces événements dans mes observations sur la constitution de cet empire.

Le peuple de Constantinople en demandant la suppression des nizam-gedittes exigeait en même temps l'abolition de toutes les taxes qui avaient été établies pour subvenir aux dépenses de l'entretien de ce corps, et à celles qu'entraînaient les changements opérés dans la marine, le génie militaire et l'artillerie. Le caïmacan et le mufty, qui s'étaient rendus sur la place

de l'Etmeidan immédiatement après la déposition du sultan Sélim, firent entendre à la foule, que l'intention du nouveau monarque était d'adhérer en tout aux demandes du peuple, et de supprimer les nouveaux impôts. Mais le sultan Moustapha était bien loin d'avoir la sage économie de son prédécesseur; les nouveaux impôts restèrent, et la caisse du miri fut constamment obérée, quoique l'entretien du corps des nizam-gedittes eût cessé de figurer sur les états des dépenses publiques.

La révolution de Constantinople ne pouvait pas manquer d'avoir des suites dans l'armée, où se trouvaient le grand-visir et tous les vrais ministres de la Porte. L'aga des janissaires, que le sultan Sélim avait choisi à l'époque de l'apparition de la flotte anglaise devant Constantinople, à cause de sa bravoure, de son activité et de sa prédilection connue pour la tactique européenne, blâma hautement la conduite séditieuse des janissaires de la capitale, qui s'étaient déshonorés, disait-il, en se joignant aux infames yamacks pour déposer leur souverain. Ses discours hardis excitèrent une émeute, qu'il voulut réprimer en sabrant les séditieux. Mais abandonné de ses officiers, il reçut plusieurs coups et périt victime de son zèle et de sa loyauté.

Le grand-visir, jaloux de la part active que le caïmacan avait prise dans cette révolution, fit entendre hautement son indignation contre lui. Comme c'était un homme faible et sans moyens, ayant cependant de nombreux amis parmi les janissaires, dont il avait été l'aga, on se contenta de lui ôter sa place en lui laissant sa fortune et on choisit un Tcheleby-Pacha, ancien ministre, pour le remplacer dans le commandement des troupes.

Ces changements paralysèrent entièrement les opérations de l'armée turque et devinrent favorables aux troupes russes, qui occupaient les deux provinces de Valachie et de Moldavie. Celles-ci, qui ne pouvaient pas reçevoir de renforts dans ces circonstances, où l'empereur Napoléon, maître d'une partie de la Pologne et de la Prusse ducale, menaçait la Russie, étaient trop faibles pour conserver le vaste territoire qu'elles avaient envahi. L'armée turque en recevant tous les contingents, auxquels on avait donné l'ordre de marcher, était susceptible de s'élever à un effectif de près de trois cents mille hommes.

Le plan de campagne, qu'on avait proposé aux Turcs et que le divan avait adopté, était fort sage. L'armée ottomane devait se réunir à Chiumla pour passer de là le Danube vers Ga-

latz et Ismaël et se porter en arrière du Sirret, tandis que Moustapha-Bairactar, pacha de Routschouk, aurait attaqué les Russes de front du côté de Bukarest. Ces mouvements devaient commencer vers le milieu de mai.

Le général Michelson, en apprenant la concentration des armées ottomanes vers Chiumla, devina les dispositions de l'ennemi. Le coude, que forme le Danube depuis Kzernavoda jusqu'à Galatz, exposait les Russes à être pris à dos, s'ils ne se hataient pas de quitter la Valachie. Michelson fit évacuer les hôpitaux et les magasins de Bukarest, et se dirigea lui-même sur Focsani avec le gros de ses troupes, en ne laissant qu'une faible arrière-garde dans la capitale de la Valachie pour surveiller les mouvements de Moustapha-Bairactar.

La Valachie rentrait, sans coup férir, sous la domination de la Porte. Les Russes, ne pouvant pas tenir dans la Moldavie méridionale à cause de la résistance opiniâtre que continuaient à leur opposer les places d'Ismailoff et d'Ibrail, auraient été obligés de se replier en peu de temps derrière le Dniester.

Mais les événements de Constantinople entravèrent les mouvements de l'armée ottomane à l'époque même où ils devaient commencer. La

nouvelle de ces troubles jeta de l'incertitude dans les dispositions des pachas, leur donna des craintes sur leur sort et arrêta la marche des contingents qui allaient se rendre sur le Danube.

L'occasion fut manquée, de reprendre les provinces envahies, de réparer la gloire militaire du nom ottoman, et de porter dans ses parties les plus vulnérables un coup terrible à la Russie. Michelson rentra à Bukarest et bientôt la paix de Tilsitt mit provisoirement un terme aux hostilités entre les Moscovites et les Turcs.

Mousta-Pacha et le mufty étaient devenus les maîtres absolus du gouvernement et disposaient de tout sous un prince faible qui ne voyait d'autre plaisir dans la souveraineté que celui de pouvoir se livrer à des goûts frivoles, et d'étaler tous les jours sa magnificence en promenades en bateau et en fêtes sur les deux rives du Bosphore. Mais ces deux hommes, également faux et ambitieux, ne tardèrent pas à se brouiller.

Le caïmacan n'avait renversé son souverain et fait périr la plupart des ministres que pour jouir sans contrôle de son autorité. La résistance du mufty à plusieurs de ses ordres et de ses projets les brouilla ; la haine la plus violente succéda à leur intelligence, qui avait été si funeste

au sultan Sélim, et donna de nouveau de l'importance à Cabakchy-Oglou.

Ce dernier, qui avait été l'objet de l'admiration du bas peuple à cause de sa hardiesse et du succès de son entreprise, vivait tranquille au milieu de ses yamacks au chateau du Fener près de la mer Noire; il paraissait ne prendre aucun intérêt à la marche des affaires publiques, et obéissait aveuglément à tous les ordres qu'il recevait du gouvernement; mais le dévouement absolu de ses soldats envers lui pouvait le rendre un instrument utile à celle des factions qui parviendrait à le séduire.

Si le caïmacan et le mufty étaient restés unis, leur intérêt commun aurait exigé qu'ils tinssent Cabakchy dans l'abaissement et dans la crainte; mais leur désunion ayant éclaté, chacun d'eux chercha à l'attirer à son parti.

Cabakchy-Oglou préféra l'amitié du mufty, qui entraînait à sa suite le corps puissant et riche des oulémas, à celle de Mousta-Pacha, qui n'avait d'autre appui que l'affection que la reconnaissance avait inspirée pour lui à un jeune monarque sans caractère. La lutte entre ces deux rivaux ne fut pas longue.

Le mufty engagea Cabakchy à envoyer une forte députation de ses yamacks à Constanti-

nople. Ces députés armés, et poussant des cris de fureur comme à l'époque de l'assassinat des ministres, se présentèrent devant la grande porte du sérail, et demandèrent que le caïmacan, qui était un scélérat et un ennemi du peuple, fut déposé à l'instant pour être remplacé par un homme plus digne de la confiance du souverain. Mousta-Pacha n'avait aucun ami dans le sérail, à cause de son caractère impérieux et de son avarice. Il reçut le châtiment qu'il méritait. Les mêmes hommes, qui avaient été les instruments de ses cruelles vengeances, devinrent la cause de sa perte. Il fut heureux que le mufty, conservant un reste d'égard pour le coopérateur de ses crimes politiques, se contentât de faire demander par les yamacks sa destitution et son exil, et lui laissât la vie.

Tayard-Pacha, que le sultan Sélim avait persécuté autrefois à cause de son caractère immoral et versatile, et de quelques liaisons qu'il avait eues avec la cour de Pétersbourg pendant qu'il gouvernait dans l'Asie mineure une des provinces voisines des nouvelles acquisitions des Russes, fut choisi pour remplacer Mousta-Pacha. Souple et insinuant, il céda au mufty et caressa avec soin Cabakchy-Oglou et ses yamacks.

Sous un tel ministre, tout devint intrigue. La

faction du sérail, dirigée par le buyuk-émirahor ou le grand-écuyer, reprit son ascendant et son activité. Le mufty, aussi avide qu'ambitieux, travaillait à s'enrichir. Cabakchi, assez sage pour préférer le commandement des yamacks à un emploi du ministère, entrait dans toutes les affaires importantes du gouvernement et montrait dans ses opérations plus d'adresse, d'intelligence et moins d'avidité qu'on ne devait en attendre d'un homme de cette classe. Le caïmacan faux, avide et prodigue, cachait son caractère perfide sous des dehors affables et caressants, et montrait une avidité d'autant plus grande, que sa prodigalité était sans bornes.

Tous ceux qui avaient quelqu'affaire difficile à terminer à la Porte, aimaient mieux employer Cabakchy, dont le caractère assez franc inspirait de la confiance dans ses promesses. Les ambassadeurs étrangers préféraient la médiation peu coûteuse du chef des yamacks aux intrigues tortueuses, incertaines et dispendieuses, qu'il fallait employer avec le caïmacan et les autres ministres du divan.

Le général Sébastiani ne tarda pas à se lier avec Cabakchy. Ce dernier, qui fut courtisé avec soin et adroitement ménagé, procura, sous le nouveau règne, à l'ambassadeur de France; l'in-

fluence dont il avait joui à la Porte avant la chute du sultan Sélim.

Sur ces entrefaites, le traité conclu à Tilsitt entre la France et la Russie, ramena le calme dans le nord de l'Europe. Les états prussiens avaient été presqu'entièrement conquis; mais l'empire moscovite était intact; les armées russes, quoique vaincues, venaient de lutter avec gloire à Heilsberg et à Friedland.

L'empereur Napoléon voulant gagner l'affection de l'empereur Alexandre, dont il venait d'apprécier la force et dont il estimait le noble caractère, montra beaucoup de modération envers le roi de Prusse, et lui restitua dans le traité une grande partie de ses états. Mais cette cession ne fut qu'apparente, puisque les troupes françaises continuèrent à occuper pendant plusieurs années le territoire qu'elles avaient envahi.

La Turquie, cette alliée sincère, qui n'était entrée dans cette guerre que par suite de son attachement à la France, n'obtint dans ce traité aucune des conditions avantageuses qu'elle avait droit d'espérer, d'après les succès brillants du monarque dont elle avait embrassé la cause. Il y fut stipulé, que les hostilités cesseraient entre la Turquie et la Russie après un armistice qui serait conclu entre des négociateurs russes et

ottomans, en présence d'un commissaire français; que dans l'espace de trente-cinq jours, qui suivrait la signature de l'armistice, les provinces de Valachie et de Moldavie seraient évacuées par les Russes sans que les Turcs pussent y entrer, et que les différents entre la Sublime Porte et la cour de Pétersbourg seraient réglés dans un traité définitif.

Les Turcs virent avec indignation, que cet empereur puissant, qui leur avait fait concevoir l'espoir de reprendre bientôt la Bessarabie et la Crimée, n'avait pas même exigé dans le traité, dont il avait été le régulateur, que les deux provinces de Valachie et de Moldavie fussent restituées de suite à la Porte, et avait permis que cette question importante fût débattue dans une négociation épineuse que les Russes étaient intéressés à traîner en longueur. Mais la guerre ne pouvait plus leur convenir. Toutes les forces de la Russie étaient disponibles contre eux. Il leur fallut donc accepter avec résignation les conditions dictées par le prince victorieux, dont ils avaient recherché l'amitié.

Ce que les Turcs prévoyaient arriva. Les négociateurs de la Porte et de la Russie conclurent l'armistice conformément au traité de Tilsitt, en

présence d'un commissaire français (1). Mais lorsque les discussions pour des arrangements définitifs s'ouvrirent, les difficultés se multiplièrent; de nouvelles prétentions furent formées; la question principale s'obscurcit; la France ne s'en mêla pas; les négociateurs turcs et russes continuèrent à disputer et se séparèrent sans s'entendre, sans rien conclure et sans faire recommencer les hostilités. Celles-ci ne furent reprises que deux ans après, lorsque la Porte, ne comptant plus sur la protection de l'empereur Napoléon, eût fait sa paix avec l'Angleterre. Les provinces de Valachie et de Moldavie, ainsi que les places fortes du Dniester, restèrent entre les mains des Russes.

Le cabinet de Londres, attentif à profiter des moindres causes de mécontentement des puissances de l'Europe contre la France, s'empressa d'envoyer sir Arthur Paget aux Dardanelles pour négocier avec la Porte et rétablir les relations amicales qui avaient été interrompues depuis le départ de M. Arbuthnot. Les dernières notes de cet ambassadeur à la Porte laissaient,

---

(1) Ce commissaire français était l'adjudant-général Guilleminot, actuellement lieutenant-général dans le corps royal d'état-major.

comme je l'ai dit plus haut, une porte ouverte à la réconciliation.

Les Anglais avaient eu soin, depuis l'évacuation d'Alexandrie, de ne commettre aucune hostilité contre les Turcs. Ceux-ci, malgré leur déclaration de guerre, n'avaient pas ordonné la vente des effets séquestrés des négociants anglais, comme ils avaient fait à l'égard des Français dans la guerre d'Égypte.

La cour de Londres et la Sublime Porte avaient l'air de se bouder, sans être ennemies. Quelques espérances ambitieuses et le ressentiment des injures récentes avaient nourri jusqu'alors le mécontentement des Turcs. Leur espoir trompé et le mauvais succès de leur négociation avec les Russes tendaient à les rapprocher de l'Angleterre. Les Anglais le sentirent. Ils avaient été les agresseurs. Cette querelle ne convenait pas à leurs vues politiques. Ils firent les premières démarches pour se réconcilier.

Le chevalier Paget était instruit que plusieurs des principaux personnages de la faction du sérail et du ministère, entre autres le buyuk-émirahor et le caïmacan gagnés par des présents et par des promesses lui seraient favorables. Mais il lui était nécessaire de cacher sa négociation sous le voile du plus impénétrable

mystère et d'empêcher surtout qu'elle ne parvint à la connaissance du général Sébastiani, à cause de ses liaisons amicales avec Cabakchy-Oglou.

Les notes du chevalier Paget avaient été reçues; des réponses assez favorables lui avaient été envoyées; la négociation concluait à sa fin, lorsque le prince Alexandre Souzzo, premier dragoman de la Porte, s'avisa de trahir son souverain et de dévoiler tout le mystère à l'ambassadeur de France.

Le général Sébastiani remercia le prince Souzzo de cette utile information: « Prince, lui dit-il, « vous avez bien fait de vous confier à la France; « la reconnaissance de l'empereur Napoléon « vous sera utile et vous menera loin. » Cet ambassadeur se rendit aussitôt à la Porte, cria contre la perfidie des ministres avides qui avaient trahi les intérêts de leur souverain, en lui conseillant de négocier la paix avec l'Angleterre, surtout au moment où le grand Napoléon travaillait à rendre à la Turquie la gloire et la puissance qu'elle avait eues du temps du grand Soliman et finit son discours et ses reproches en déclarant, que si les négociations commencées n'étaient rompues à l'instant avec le chevalier Paget, il demandait des passeports pour retourner auprès de son maître.

Les ministres turcs stupéfaits par la nouvelle inattendue de la découverte de la négociation et effrayés par les discours véhéments et les menaces du général Sébastiani firent comme avaient fait leurs prédécesseurs à l'époque de la déposition des princes Morusi et Ipsilanti. Ils changèrent de suite leurs résolutions, et envoyèrent au chevalier Paget, une réponse qui déplut à ce négociateur peu persévérant, et fut la cause de son départ immédiat (1).

Cependant, le caïmacan et le buyuk-émirahor, qui avaient été les promoteurs de cette entreprise, ne tardèrent pas à savoir que le prince Alexandre Souzzo, employé à la traduction des notes du diplomate anglais, avait tout dévoilé à l'ambassadeur de France, et le désignèrent au sultan Moustapha, comme un traître qu'il fallait punir.

Un kattichérif impérial adressé le lendemain matin au caïmacan, lui ordonna de faire mettre 31 octo 1808

(1) M. Adair fut envoyé par la cour de Londres aux Dardanelles dans le mois d'octobre 1808, pour négocier la paix avec la Sublime Porte. Mais Moustapha-Baïractar, qui était alors grand-visir, refusa de traiter avec les Anglais. M. Adair, revenant après la mort de Baïractar, réussit dans son entreprise et fut accrédité comme ambassadeur.

à mort Aleco Souzzo, dragoman de la Porte. Ce prince, qui ne s'attendait pas au sort qu'il allait subir, se trouvait alors dans la chambre ou plutôt dans le trou obscur et étroit, où les dragomans de la Porte se tiennent dans le palais du visir. On lui annonce que le reis-efendi le demande. Celui-ci lui dit avec calme de le suivre chez le caïmacan. A peine est-il arrivé en présence de ce premier ministre, que saisi par son ordre, il est remis aussitôt entre les mains des bourreaux.

Ce prince infortuné eut beau demander quelle était la cause de sa condamnation, il ne reçut d'autre réponse que les coups violents et répétés que les exécuteurs faisaient pleuvoir sur lui pour hâter sa marche vers la place qui est en avant de la grande porte du sérail. Sa tête tomba et son corps nu fut laissé pendant trois jours sur le lieu de l'exécution, pour faire connaître aux passants comment la Porte punit les traîtres.

Telle fut la fin de ce dragoman, qui se laissa aveugler par son ambition (1). Sa mort était

---

(1) Il fut remplacé dans les fonctions de premier dragoman de la Porte par le prince Caradgea, depuis vaivode de Valachie; ce prince vient d'échapper par une fuite prompte et heureuse à la peine de mort, à laquelle

juste, puisqu'il avait trahi son souverain. Sa famille infortunée fut dépouillée de ses biens, tomba dans la misère, et fut négligée par le gouvernement français.

Cette exécution sollicitée par le caïmacan et le grand-écuyer déplut à Cabakchy-Oglou qui protégeait le prince Souzzo. Le chef des yamacks avait déjà su découvrir à travers les caresses et les témoignages d'amitié de Tayard-Pacha, la fausseté de son caractère. Pensant à le faire destituer, il s'était concerté avec le mufty, et avait jetté ses vues, pour le remplacer, sur Ismaël-Pacha, ancien visir, qui continuait à être chargé de la direction coûteuse des travaux militaires des Dardanelles.

Tayard-Pacha, informé des intentions de Cabakchy, par quelques paroles indiscrètes échappées à ce dernier, s'empressa de faire empoisonner Ismaël-Pacha, et se défit d'un rival dont la franchise, la fermeté et les talents étaient généralement appréciés. L'immoralité du caïmacan était si connue que personne ne se trompa sur l'auteur de ce crime. Il lui devint funeste.

---

il avait été condamné par le sultan Mahmoud, comme accusé d'avoir dilapidé les deniers publics de sa province.

Cabakchy et le mufty se déclarèrent avec d'autant plus de zèle et d'acharnement contre Tayard-Pacha, qu'ils avaient été les dupes de sa feinte amitié et de ses caresses; mais le caïmacan, soutenu par la faction du sérail, était difficile à renverser.

Plusieurs députations de yamacks firent entendre dans Constantinople des cris de fureur contre Tayard, et demandèrent sa destitution au sultan Moustapha. Ce prince, qui avait sacrifié sans peine Mousta-Pacha, à qui il devait le trône, accueillit les yamacks et leur parla avec douceur; mais il refusa constamment de destituer le caïmacan.

Le général Sébastiani, qui n'avait cessé de courtiser Cabakchy, eut également occasion de se plaindre de la fausseté du caïmacan. Le pacha de Bagdad venait de mourir; la France était intéressée à faire confier ce gouvernement à un homme qui lui fût dévoué, à cause de l'importance de ce pachalic, qui par son contact avec la Perse, le golfe Persique et l'Arabie avait des relations immédiates avec la cour de Téhéran, Bombay et les Véhabis.

L'ambassadeur de France ayant jeté les yeux sur Soliman-Pacha, l'avait recommandé à la Porte, et comptait sur la promesse du caïma-

can. Mais ce dernier, gagné par des présents considérables, et obéissant au grand-écuyer, qui avait été également séduit par l'appât de l'or, oublia ses engagements avec le général Sébastiani et fit expédier à Mehemed-Kior-Pacha un firman impérial qui lui conférait le commandement de la province de Bagdad. Ce Kior-Pacha (1) avait été grand-visir pendant la guerre d'Égypte, et avait commandé en cette qualité la grande armée ottomane, qui fut battue par les Français à Héliopolis. Le souvenir de cette défaite le rendait peu favorable aux intérêts de la France.

La Porte venait d'exercer dans son empire un acte d'autorité indépendante. Le général Sébastiani le sentit et se tut. Mais il ne tarda pas à profiter d'un faible incident pour éclater contre les ministres.

Trois voleurs nés dans une partie de l'Esclavonie, que la France avait acquise par le dernier traité, avaient été arrêtés en flagrant délit par le bostandgy-bachy. Ce magistrat ne connaissant pas la position politique de ces trois scélérats, qui peut-être l'ignoraient eux-mêmes, leur avait fait appliquer la bastonnade avant de les envoyer en prison.

---

(1) Mehemed-Pacha était plus particulièrement connu sous le nom de *Kior-Pacha*, ou le *Pacha-Borgne*.

Le général Sébastiani, ayant appris quelques jours après que ces trois hommes étaient nés sur un territoire appartenant à la France, cria hautement contre l'infraction des traités et demanda le châtiment du bostandgy-bachy, qui avait oublié ses attributions et outrepassé ses pouvoirs, au point de faire bâtonner des sujets français, lesquels d'après les capitulations avec la Porte n'étaient justiciables que des tribunaux de leur pays.

Le caïmacan et les autres ministres, qui ne voulaient pas sacrifier un des premiers dignitaires de l'empire, un des favoris du sultan, pour un semblable motif, représentèrent modestement au général Sébastiani, qu'ils ne se seraient jamais attendu que l'empereur Napoléon et ses ambassadeurs eussent pu consentir à donner le nom respectable de Français à cette vile et méprisable engeance, les Esclavons, qui ne sont regardés par les Osmanlis, que comme des voleurs et des assassins; mais que puisque les misérables, qu'on avait punis, jouissaient des prérogatives des vrais enfants de la France, ils seraient mis de suite en liberté et obtiendraient une indemnité pécuniaire pour les coups qu'ils avaient reçus.

Cette satisfaction n'était pas ce que l'ambas-

sadeur de France désirait. Il recommença ses plaintes, y ajouta des menaces et finit par demander des passe-ports pour retourner auprès de son maître.

Les ministres turcs, déjà trompés par une pareille demande, ne crurent pas à sa sincérité et tinrent ferme. Mais le général Sébastiani, qui s'aperçut des motifs de leur obstination, ordonna à tous les employés de son ambassade de se tenir prêts à partir, et engagea les négociants de sa nation à se défaire de suite de leurs marchandises.

La vente commença ; des préparatifs de voyage furent faits : Cabakchy et ses yamacks se mirent à crier, que le perfide caïmacan voulait perdre l'empire en le plongeant dans une guerre contre la France, tandis que les armées russes étaient encore sur le Danube. Les ministres eurent peur et cédèrent.

Kior-Pacha fut envoyé dans le pachalic d'Erzerum, et Soliman-Pacha obtint le gouvernement de Bagdad. Le général Sébastiani fut satisfait ; le bostandgy-bachy ne fut pas puni et les trois Esclavons furent oubliés.

Ce fut le dernier triomphe de l'ambassade du général Sébastiani. Les Turcs, mécontents du résultat indécis des négociations commencées avec les Russes et de l'indifférence que la France témoignait à leur égard, rappelaient

souvent à ce général les promesses pompeuses qu'il leur avait faites au nom de son souverain pour les entraîner à la guerre.

La position de cet ambassadeur était embarrassante. Il ne pouvait qu'ajouter de nouvelles promesses à celles qu'il avait déjà faites, et assurer avec un air de mystère, que l'empereur Napoléon cajolait les Russes pour mieux servir la Porte.

Ennuyé d'entendre les justes plaintes des Turcs, fatigué de son rôle, qui n'offrait plus que des contrariétés, attaqué par une fièvre lente, qui devait son origine à la perte de son épouse (1), le général Sébastiani n'avait pas cessé de demander son rappel depuis le com-

(1) Madame Sébastiani, fille du marquis de Coigny et petite-fille du maréchal de ce nom, mourut en couche à Constantinople, quelques jours avant la déposition du sultan Sélim. Elle était aimée par tous les habitants de Pera, et fut vivement regrettée. — Le sultan Sélim, apprenant que le général Sébastiani était plongé dans la plus vive douleur, lui donna des preuves d'un grand intérêt et lui envoya faire des compliments de condoléance par le dragoman de la Porte. Aucun ambassadeur européen n'a joué un aussi beau rôle, et n'a eu sur les ministres de la Porte, l'influence qu'a exercée sur eux le général Sébastiani, depuis l'époque du départ de M. Arbuthnot, jusqu'au moment où Napoléon abandonna les Turcs, ses alliés, pour suivre des vues politiques contraires aux intérêts de la France.

mencement de 1808. Il l'obtint enfin dans le mois d'avril de la même année et laissa les affaires à M. Latour de Maubourg, qui pendant une gestion de plusieurs années a lutté avec adresse contre des obstacles continuels et a soutenu constamment avec fermeté l'honneur et les intérêts de sa nation.

Le caïmacan, souple et astucieux, avait travaillé depuis la mort d'Ismaël-Pacha qu'on voulait lui substituer, à gagner les bonnes graces du mufty et à le détacher de Cabakchy-Oglou. Son argent et ses caresses avaient réussi à faire naître un refroidissement sensible entre le chef des oulémas et celui des yamacks; mais l'avidité insatiable du mufty força Tayard-Pacha à se jeter entièrement entre les bras des meneurs de la faction du sérail.

Ceux-ci, plus nombreux et aussi avides que le chef des oulémas, l'accablèrent de demandes et l'obligèrent à commettre tant d'extorsions, qu'à la fin le peuple exaspéré fit entendre hautement contre lui son indignation et sa haine. Le mufty délaissé par le caïmacan, s'était rapproché de nouveau de Cabakchy-Oglou. Le grand-écuyer, mécontent de Tayard, qui, voulant augmenter le nombre de ses protecteurs, avait cherché à captiver les bonnes grâces du chef des eunuques

noirs et du sélictar-agassi, ne cessait de les dénigrer auprès de Sa Hautesse.

Attaqué de toutes parts et faiblement soutenu par ses nouveaux amis, le caïmacan dut céder et fut heureux de ne perdre que sa place en conservant une partie de sa fortune. Il fut remplacé dans ses fonctions par un homme faible qui n'avait d'autre volonté que celle de Cabakchy-Oglou et du mufty, et alla porter son chagrin et ses désirs de vengeance à Routschouk, auprès de Moustapha-Baïractar, dont il connaissait les vues ambitieuses et la haine contre les auteurs de la dernière révolution.

Moustapha-Baïractar, à qui le sultan Sélim avait accordé le titre de pacha à trois queues, conservait pour ce prince les sentiments de la plus vive reconnaissance, et ne cessait de blâmer la conduite des auteurs de sa déposition. La place de Routschouck, chef-lieu de son pachalic, était devenue le refuge des ennemis des yamacks et de tous ceux qui avaient à se plaindre du gouvernement actuel.

Le caïmacan déposé y reçut un excellent accueil. Connaissant le faible de tous les ministres de Constantinople, leurs intrigues, leurs différents, et plein de haine contre les yamacks, il donna d'excellents conseils à Moustapha-Baïrac-

tar, gagna sa confiance et parvint à faire passer dans son âme ardente toute la fureur de vengeance dont il était animé lui-même contre le sultan Moustapha et ses favoris. Il lui représenta qu'en se concertant avec le grand-visir, qui était mécontent des ministres de Constantinople, il lui serait facile de renverser Cabakchy et ses yamacks et de rétablir le sultan Sélim sur le trône.

Le pacha de Routschouk s'empressa d'approuver des projets qui étaient favorables à ses vues ambitieuses et à ses sentiments de vengeance. Résolu de s'entendre de suite avec le grand-visir, qui depuis la paix de Tilsitt s'était retiré à Andrinople avec le peu de troupes restées fidèles à leurs drapeaux, il lui envoya Beygy-Efendi, intendant des vivres, homme actif, souple et intelligent, qui, ayant été élevé à l'école du génie militaire, avait pour le sultan Sélim la plus profonde vénération et un dévouement absolu, et détestait les oulémas et les janissaires. Cet émissaire avait pour instruction de disposer le grand-visir et les ministres en faveur de Baïractar, par des insinuations adroites, des promesses, et encore plus par la voie des présents, dont il était porteur, et d'éviter surtout de leur parler du sultan Sélim. Après avoir gagné le divan de l'armée, Beygy devait se ren-

dre à Constantinople pour s'y aboucher avec les amis du sultan détrôné et se concerter avec eux sur les moyens les plus convenables et les plus sûrs de détruire les yamacks et de renverser le sultan Moustapha.

Beygy-Efendi arriva à Andrinople, s'insinua adroitement dans l'esprit du grand-visir, et lui parla en gémissant des malheurs qui pesaient sur la Turquie depuis que Cabakchi-Oglou, secondé par un mufty avide et perfide, dirigeait les rênes du gouvernement, tandis que le grand-visir et les vrais ministres n'étaient pas même consultés sur les grands intérêts de l'Empire. C'était toucher par cette dernière réflexion l'endroit le plus sensible dans le cœur du grand-visir. Ce dernier, naturellement franc et brusque, exprima aussitôt avec énergie les sentiments de sa haine contre les chefs de la faction, qui, profitant de la faiblesse d'un prince amateur de cérémonies et de plaisirs frivoles, disposait à sa volonté de tous les emplois publics.

Lorsque l'envoyé de Baïractar fut certain des véritables dispositions du grand-visir, il lui parla des intentions de son général, qui étaient de s'entendre avec lui pour renverser Cabakchy-Oglou, le mufty et tous les chefs de la faction dominante, et pour rendre aux vrais ministres

leurs pouvoirs et une juste portion dans la distribution des emplois et des faveurs. Mais il lui cacha soigneusement la partie des projets de Moustapha-Baïractar, qui était relative au rétablissement du sultan Sélim.

Le grand-visir, séduit par l'appât d'une entreprise qui devait satisfaire son ambition et son avidité, chargea Beygy-Efendi de dire à Moustapha Baïractar qu'il pouvait compter sur son assistance, et lui donna des lettres de recommandation pour plusieurs des principaux personnages de Constantinople, lesquels, par esprit de vengeance ou par intérêt, étaient également disposés à renverser la faction des yamacks. Beygy se rendit sans retard dans la capitale, trompa Cabakchy et le mufty par quelques présents, des promesses, et un grand étalage de l'attachement prétendu de Moustapha-Baïractar pour le sultan Moustapha et ses ministres, profita habilement des lettres de recommandation dont il était muni, pour préparer les fils de la conjuration, et exécuta avec adresse et exactitude toutes les instructions qui lui avaient été données.

Le rapport que Beygy fit au grand-visir à son retour à Andrinople, donna à celui-ci les plus vives espérances, et l'engagea à se lier de plus en plus avec Moustapha-Baïractar. Il fut convenu

entre eux que le pacha de Routschouk se rendrait le plutôt possible à Andrinople, pour se concerter sur les opérations à entreprendre, et qu'il se ferait suivre par quatre mille hommes de troupes, afin de contenir les trois à quatre mille janissaires qui étaient restés à l'armée, dans le cas où ceux-ci, séduits par le divan de la capitale, se mutineraient contre les ordres du grand-visir.

Baïractar, qui avait d'autres vues que celles de favoriser les intentions personnelles du grand-visir, et qui voulait être le maître du mouvement, se mit en marche avec quatre mille hommes de ses meilleures troupes, et ordonna au reste de son corps d'armée, c'est-à-dire à environ douze mille hommes, de le suivre sur Andrinople.

La promptitude de sa marche étonna les ministres. L'arrivée de tout son corps d'armée les effraya. Ils allaient fuir; mais Baïractar avait pris ses dispositions pour être maître de toutes les routes. Intéressé à rassurer les membres du divan, il les combla de caresses, leur fit des présents considérables, et eut l'air de se mettre lui-même à leur disposition, en dispersant ses troupes dans les villages éloignés de plusieurs lieues d'Andrinople, et en s'établissant avec une faible escorte dans cette ville, occupée par les soldats du grand-visir.

Dans les premières discussions qui eurent lieu sur les arrangements qu'il convenait de prendre pour ôter au mufty, à Cabakchy-Oglou et à leurs créatures dans le ministère de la capitale, l'influence qu'ils exerçaient avec une audace et une avidité sans exemple, Moustapha-Baïractar trancha toutes les difficultés par cette proposition :

« L'armistice conclu avec les Russes est indé-
« fini ; votre présence est inutile à Andrinople,
« où vous ne pourriez, en cas d'une nouvelle rup-
« ture, activer avec autant de facilité que dans la
« capitale, la marche des secours et des contin-
« gents destinés pour l'armée. Rentrez avec le
« *sandjak-chérif* à Constantinople. Reprenez vos
« fonctions. Je suivrai votre marche pour vous
« soutenir. Je ne resterai dans la capitale que
« le temps nécessaire pour détruire les yamacks
« et affermir votre administration. »

Ce projet fut approuvé unanimement, et on résolut de le mettre de suite à exécution. Mais Ramis-Efendi, appuyé par Tayard-Pacha, ex-caïmacan, représenta que pour éviter l'effusion du sang des musulmans, empêcher toute réaction dangerereuse et mettre la confusion dans le ministère de Constantinople, il convenait, avant de commencer le mouvement des troupes, d'envoyer secrètement un détachement de cavalerie

à Fanaraki, sur le Bosphore, pour arrêter et détruire Cabakchy-Oglou, qui demeurait dans ce village, loin des batteries et de ses yamacks.

Cette précaution était sage. La mort de Cabakchy-Oglou, en ôtant aux yamacks leur chef, devait mettre le désordre parmi eux et enlever au sultan Moustapha son meilleur appui.

Un certain Hadgi-Ali, homme entreprenant et actif, fut chargé de cette mission secrète, et eut ordre de partir avec une centaine de cavaliers choisis dans les troupes de Baïractar. Le grand-visir lui remit un firman qui l'autorisait à mettre à mort Cabakchy-Oglou, comme ennemi du Grand-Seigneur et de l'Empire, et à lui succéder dans le commandement de toutes les batteries du Bosphore.

L'armée du grand-visir et le corps de Baïractar commencèrent aussitôt leur mouvement sur Constantinople, et voyagèrent à très-petites journées. Leurs chefs faisaient courir le bruit dans les campagnes que la paix était faite avec les Russes, et qu'ils allaient rapporter le sandjak-chérif dans le sérail.

illet 1808. Cependant Hadgi-Ali, marchant par des chemins détournés, arriva à Fanaraki, au milieu de la nuit, après trente-six heures de marche, et fit cerner de suite la maison de Cabakchy-Oglou.

Muni du firman du grand-visir, et accompagné de quatre hommes déterminés, qui cachaient des armes sous leurs manteaux, il frappa à la porte de sa victime, en annonçant une dépêche très-pressée de la part du caïmacan.

A ces mots, la porte est ouverte; Hadgi-Ali entre avec ses quatre soldats, saisit le portier et quelques domestiques qui étaient accourus au bruit, les garrotte, les livre aux cavaliers qui restaient en dehors, et demande qu'on lui désigne la chambre de Cabakchy. Apprenant que ce chef des yamacks était couché dans son harem, Hadgi-Ali foule aux pieds toute bienséance, pénètre dans cette enceinte mystérieuse, trouve Cabakchy en chemise au milieu de ses femmes et de ses esclaves éplorées, le saisit tout tremblant, et l'entraîne avec violence vers la porte.

« Que voulez-vous faire de moi? qu'ai-je fait? « s'écriait l'infortuné Cabakchy; par quel ordre « venez-vous m'arracher à ma demeure et à ma « famille? Donnez-moi au moins le temps de « faire mes prières. »

« Il n'est plus temps pour toi de prier; meurs, « scélérat, lui répond le féroce Hadgi-Ali, en lui « plongeant un poignard dans le cœur. » Cabakchy tombe et expire sur le seuil de sa porte. Sa tête, détachée du tronc, est aussitôt remise à

quelques cavaliers qui eurent l'ordre de partir à l'instant pour la porter au grand-visir et à Moustapha-Baïracţar.

Après cette prompte exécution, Hadgi-Ali ordonna à ses soldats de se disperser avec leurs chevaux dans les maisons du village, qui n'est habité en général que par des familles grecques, et résolut d'attendre le jour pour communiquer aux yamacks le firman du grand-visir, qui lui ordonnait de mettre à mort Cabakchy-Oglou, et de lui succéder dans le commandement des forteresses du Canal. Il pensait, ainsi que ceux qui l'avaient envoyé, que Cabakchy étant mort, ses soldats effrayés se soumettraient sans résistance aux volontés du gouvernement.

Lorsque le jour parut, les yamacks du fort de Fanaraki ignoraient encore le sort de leur chef, par la précaution qu'Hadgi-Ali avait prise d'empêcher toute communication entre les habitants du village et le château. Hadgi-Ali fut le premier qui se présentant à eux, le firman du grand-visir à la main, leur apprit la mort de Cabakchy et la marche du grand-visir et de Moustapha-Baïractar sur Constantinople, et leur ordonna en leur nom de le reconnaître aussitôt leur commandant.

La surprise tint pendant quelques minutes les

yamacks en suspens. Quelques-uns de leurs officiers qui avaient eu à se plaindre de Cabakchy-Oglou, leur représentèrent que puisque leur chef était mort, le parti le plus sage était de se soumettre aux ordres du grand-visir. Ils allaient peut-être obéir et céder à la nécessité. Mais les femmes et les enfants de leur défunt commandant, sortant tout à coup de leur maison en jetant des cris lamentables et en demandant vengeance, les émurent. Un certain Soliman-Aga, oncle de Cabakchy, s'écria : « Janissaires, prenez « garde à ce que vous faites, ne vous laissez pas « tromper. Cet homme et ses compagnons ne « sont que de vils assassins. Le sultan Moustapha « (que Dieu le préserve) n'a pas ordonné la « mort de Cabakchy. Il l'aimait et l'estimait, et « hier encore il lui a donné des témoignages pré- « cieux de sa faveur. Ces hommes, en faisant « périr votre chef par trahison, n'aspirent qu'à « votre perte et à celle de notre glorieux sultan. « Vengeons notre père; défendons notre souve- « rain; soutenons notre religion et nos lois, et « punissons ces vils meurtriers, qui, envoyés par « le perfide grand-visir, et par cet infâme Baï- « ractar, qui s'est déclaré le protecteur de nos « ennemis, viennent de commettre le plus lâche « et le plus horrible des forfaits. »

Les yamacks, animés par ce discours et par les pleurs et les cris continuels de la famille de Cabakchy, coururent immédiatement aux armes pour attaquer Hadgi-Ali et ses compagnons.

Celui-ci n'eut que le temps de dire à ses soldats de se jeter dans les maisons voisines de la sienne, de s'y barricader, et d'opposer la plus vigoureuse résistance à des ennemis acharnés, dont ils ne devaient attendre aucun quartier.

Ces derniers ne tardèrent pas à paraître et se portèrent en foule et sans ordre contre les maisons où Hadgi-Ali et ses soldats s'étaient établis. Ils furent accueillis par une décharge qui les força à rétrograder sans diminuer leur fureur. Plusieurs attaques consécutives eurent le même résultat.

Exaspérés par l'opiniâtreté de la résistance, les yamacks eurent recours à un moyen d'attaque malheureusement trop facile dans un pays où toutes les maisons particulières sont bâties en bois, et mirent le feu en plusieurs endroits du village. L'incendie, alimenté par un de ces vents qui, variant du nord à l'est-nord-est, sont presque continuels pendant l'été à l'embouchure du Bosphore, commença bientôt ses ravages et menaça les meurtriers de Cabakchy d'une mort certaine. Ceux-ci, pressés par les flammes, firent

une sortie simultanée, et se jetèrent dans la tour du fanal d'Europe, qui était assez vaste pour les contenir, et dont les voûtes et les fortes murailles en maçonnerie les mettaient à l'abri des effets de l'incendie.

Hadgi-Ali et ses soldats, réunis au nombre d'environ quatre-vingts hommes dans cet édifice dominant, isolé et solide, ne pouvaient plus être attaqués que par la mine ou par le canon. Les yamacks n'étaient ni assez habiles ni assez intrépides pour avoir recours à ce premier moyen. Ils ne tardèrent pas à faire usage du second, et tournèrent contre la tour le feu de toutes les batteries qui pouvaient l'apercevoir et l'atteindre.

Cette canonnade, assez mal dirigée, dura pendant trois jours, et fit peu d'effet sur la tour du fanal. Le bruit continuel du canon, qu'on entendait distinctement à Constantinople, y excitait les plus vives alarmes. On faisait courir dans cette capitale des bruits contradictoires. Quelques-uns annonçaient « que les yamacks assiégeaient, dans « la tour du Fanal, une bande de voleurs, les- « quels, après avoir assassiné Cabakchy-Oglou, « pour avoir ses richesses, avaient mis le feu au « village de Fanaraki. » D'autres racontaient que « tous les brigands de la Romélie et des mon-

« tagnes de l'Albanie et du Rhodope s'étaient « réunis pour piller Constantinople, et que « Hadgi-Ali était le chef de leur avant garde. » Le gouvernement n'ignorait pas que le grand-visir et Moustapha-Baïractar étaient en marche; mais il ne savait ce qu'il avait à faire, et attendait l'événement. Les yamacks, mécontents du peu d'effet de leur artillerie contre la tour, et de la négligence du Grand-Seigneur, qui ne leur faisait donner aucun ordre, se dégoûtèrent; ils cessèrent la canonnade et rompirent le cordon qu'ils avaient formé ponr empêcher l'évasion de Hadgi-Ali et de ses compagnons. Ceux-ci en profitèrent à l'instant et allèrent rejoindre Moustapha-Baïractar à une journée de marche de Constantinople.

Le sultan Moustapha, qui avait été informé presqu'en même temps de la mort de Cabakchy et du mouvement du grand-visir et de Baïractar, n'avait cessé de tenir des divans composés des ministres suppléants, et de tous les principaux dignitaires résidant dans la capitale, pour savoir ce qu'il devait faire dans ces circonstances difficiles et imprévues.

Le retour du grand-visir et des ministres titulaires, en compagnie du pacha de Routschouk, sans l'ordre et l'approbation de leur souverain, et même sans lui en avoir rendu compte, annon-

çait visiblement que leur intention était d'opérer une révolution.

Les janissaires de Constantinople ne pouvaient pas être opposés à ceux de l'armée du grand-visir, puisqu'ils appartenaient aux mêmes odas. Les topchys de Tophané n'auraient pas consenti à combattre contre leurs compagnons, qui les avaient quittés seize mois auparavant pour aller servir sur le Danube. On ne pouvait attendre aucune assistance de la part des yamacks depuis la mort de Cabakchy-Oglou. L'armée qui allait paraître était de près de trente mille hommes; le sort du monarque paraissait désespéré, et devait dépendre des intentions des chefs des troupes arrivantes. Il était de l'intérêt des ministres suppléants et des conseillers d'État de ne donner aucun avis qui pût les compromettre avec le grand-visir et Baïractar. Ils se contentèrent d'engager le sultan Moustapha à temporiser, à rester dans l'inaction et à avoir de grands ménagements pour les personnes qu'on attendait.

Le grand-visir, en arrivant au Grand-Pont, à quatre lieues de Constantinople, envoya le reis-efendi (l'astucienx Galip-Efendi) auprès de Sa Hautesse, pour lui dire que ses intentions et celles du pacha de Routschouk étaient de délivrer leur souverain et les habitants de la capitale de

l'insolence des yamacks, qui, depuis quinze mois, se livraient aux plus affreux excès, et déshonoraient le nom ottoman; qu'ils avaient cru devoir cacher leur marche et leurs opérations aux ministres suppléants. à cause de la perfidie de quelques-uns d'entre eux, qui étaient vendus à la cabale dominante; que bien loin de vouloir nuire à leur souverain ils se faisaient gloire d'être comptés au nombre de ses plus dévoués serviteurs, et étaient prêts à répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et enfin qu'en demandant pardon pour le mouvement qu'ils venaient de faire sans son approbation, ils suppliaient leur maître de supprimer les yamacks, ce ramas d'aventuriers méprisables, et de changer le mufty, qui, au lieu de s'occuper des intérêts de la religion et de l'État, ne pensait qu'à satisfaire son avarice.

Le sultan Moustapha, qui s'attendait à être détrôné et même à de plus grands malheurs, fut enchanté lorsqu'il apprit que son grand-visir et Moustapha-Baïractar se contentaient de demander le licenciement des yamacks, la punition de leurs officiers et le changement du mufty. Crédule et léger, autant que vaniteux et barbare, il supprima de suite les yamacks, condamna à mort la plupart de leurs officiers, destitua le

mufty, le punit par l'exil, et fit confisquer les biens des ministres suppléants et des conseillers d'état qui avaient déplu aux ministres titulaires et au pacha de Routschouk. Il alla le lendemain en grande pompe dans le camp de Moustapha-Baïractar sous le prétexte d'y voir le sandjak-chérif, et cajola beaucoup ce pacha, qui de son côté s'efforça de cacher ses projets et ses intentions sous les dehors du plus profond respect, en ne cessant de répéter à ce prince qu'il pouvait compter sur son dévouement absolu.

Après la suppression des yamacks, la punition de leurs officiers, la destitution du mufty et la rentrée des ministres titulaires dans leurs fonctions, la révolution qui avait excité de si vives alarmes parut finie. Moustapha-Baïractar disait à tous ceux qui allèrent le visiter dans son camp de *Davoud-Pachane*, parmi lesquels parurent les ambassadeurs et les ministres étrangers, « qu'il remerciait le ciel d'avoir pu réussir à dé-
« livrer le Grand-Seigneur des conseillers perfides
« qui le trompaient, et des yamacks qui l'insul-
« taient et tyrannisaient le peuple ; que puisque
« Dieu avait favorisé son louable projet, il ne lui
» restait plus d'autre vue que de quitter Cons-
« tantinople et de retourner sur le Danube avec

« son armée, aussitôt que celle-ci serait remise « des fatigues de ses longs voyages. »

La discipline sévère qui régnait dans le camp de Baïractar, l'exactitude de ses soldats à payer tout ce qui leur était vendu, le calme parfait de la capitale, dissipèrent toutes les inquiétudes. Tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le sultan Moustapha, renonçant à toute crainte, reprit son goût décidé pour les fêtes et les promenades, où il aimait à étaler sa magnificence et le faste d'un empereur ottoman.

Le pacha de Routschouk, quoiqu'inactif en apparence, puisqu'il ne sortait jamais de son camp, faisait agir secrètement ses nombreux et adroits émissaires, entre autres Ramis-Efendi, qu'il fit élever alors à la dignité de pacha, et Beygy-Efendy, qui devint ministre; il préparait tous les moyens nécessaires au succès de son entreprise. Au bout de cinq à six jours, tout était prêt; les personnages qui désiraient coopérer au rétablissement du sultan Sélim, avaient déjà reçu leurs instructions, et ne demandaient qu'à agir. Le capitan-pacha, Seyd-Ali, qui devait cette place éminente au sultan qu'on voulait rétablir, promit de partager personnellement les périls des conspirateurs, et de les assister par tous les moyens qui dépendraient de lui. On résolut

d'attendre un des jours où le sultan Moustapha sortirait de son palais pour faire béniche (1) dans quelque kiosk du Bosphore.

Le 28 juillet, le sultan Moustapha, qui ne s'attendait pas au sort dont il était menacé, sortit de bonne heure sur un de ses bateaux de parade pour aller passer la journée au kiosk de *Gueuk-Souy*. Baïractar s'empressa de profiter de son absence; il appela auprès de lui tous les conjurés, et fit prier le grand-visir de passer au camp, où il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Ce premier ministre se rendit de suite à cette invitation. Mais à peine fut-il instruit du projet qui avait pour but de marcher sur le sérail et de rétablir le sultan Sélim, que confondu par cette information imprévue, il hésita, trombla et répondit d'une manière incertaine. Baïractar qui ne cherchait qu'un prétexte pour lui arracher les sceaux de l'empire, le traita de lâche, de traître, d'ennemi du sultan, lui enleva de force le cachet dont il était porteur, et le

---

(1) Les Turcs disent que leur padicha va faire *béniche*, lorsqu'il sort avec pompe à cheval, où sur ses grands bateaux de parade pour aller passer la journée dans un de ses kiosks, près de Constantinople, ou sur les rives du Bosphore.

constitua prisonnier sous une garde nombreuse de ses plus fidèles soldats.

Les troupes du camp reçurent à l'instant l'ordre de prendre les armes pour accompagner le sandjak-chérif, qui allait rentrer dans le sérail. On fit courir le bruit dans Constantinople que la paix venait d'être conclue secrètement avec les Russes à des conditions avantageuses, et que cet heureux événement était le motif de la rentrée du drapeau du Prophète. La joie était générale. Des acclamations continuelles accompagnèrent les troupes depuis le camp jusqu'à la principale porte du sérail.

Les janissaires qui composaient la garde de ce poste extérieur baissèrent la tête en voyant le sandjak-chérif, et laissèrent pénétrer dans la première cour (1) la colonne nombreuse qui le suivait. Mais au moment où la tête de cette colonne parut à l'entrée de la porte extérieure, le bostandgy-bachy, justement effrayé de ce mouvement, dont il n'était pas prévenu, s'empressa de

---

(1) Dans la première cour du sérail, se trouvent l'hôtel de la monnaie, les caisses du trésor public, ainsi que la salle d'armes placée dans la ci-devant église de Sainte-Yrénée. Cette cour est ouverte à tous ceux qui ont affaire dans ces divers établissements.

faire fermer l'entrée de la seconde cour où commencent les habitations des serviteurs et des employés du sérail.

Aussitôt que cette porte solide et ferrée eut retenti sous les premiers coups des tchiaux du pacha de Routschouk, le chef des eunuques blancs, dont le commandement s'étend sur cette partie, se présenta à un des créneaux de la muraille, et demanda d'une voix grêle ce qu'on voulait. « Ou-« vre la porte, répondit d'une voix de tonnerre « le robuste Moustapha-Baïractar, je viens à la « tête de mes braves soldats rapporter le sandjak-« chérif.

On allait ouvrir; mais le bostandgy-bachy repoussant l'efféminé capi-aga, répondit à Baïractar que la porte ne serait ouverte que lorsque le sultan Moustapha en aurait donné l'ordre.

« Il ne s'agit plus du sultan Moustapha, répon-« dit avec fureur le pacha de Routschouk; c'est « au sultan Sélim, vil esclave, que tu dois t'a-« dresser; c'est lui qui est notre empereur, notre « maître. Nous venons l'arracher à ses ennemis, « lui présenter nos hommages et le remettre sur « le trône de ses ancêtres. »

La voix de Moustapha-Baïractar, ses menaces de faire entrer des pièces d'artillerie pour renverser tous les obstacles, les cris furieux de

ses soldats qui redemandaient le sultan Sélim, avaient jeté une telle frayeur parmi les habitants du sérail, que malgré les efforts du bostandgy-bachy la porte allait être ouverte, lorsque le sultan Moustapha parut.

Ce prince ayant été averti du mouvement des troupes de Baïractar vers le sérail, jugea de suite que le projet de ce pacha ne pouvait être que de profiter de son absence pour rétablir le sultan Sélim; il s'empressa de retourner dans son palais *incognito*, sur un bateau ordinaire, à trois paires de rames. Il ne fut pas arrêté dans sa marche par l'imprudence des conjurés, qui avaient négligé d'empêcher toute communication par mer entre le sérail et ses dehors pendant la durée de leur opération, et arriva dans le moment le plus critique.

Instruit de la demande des rebelles, il fit dire à Baïractar, par le chef des eunuques noirs, d'attendre un peu et de rester tranquille, que le sultan Sélim allait bientôt paraître. Ce fut alors que ce jeune monarque, aussi cruel que frivole, oubliant que son cousin, maître de sa personne, lui avait laissé la vie dans une circonstance semblable, ordonna avec sang froid au kislar-aga, de se rendre avec plusieurs eunuques de sa couleur auprès du sultan Sélim, de l'étrangler, et

d'apporter son cadavre pour le remettre à Mous-tapha-Baïractar.

C'était l'heure où les musulmans ont coutume de faire dans le mois d'août leurs prières de l'après-midi. Le sultan Sélim tourné vers la Mecque, était agenouillé sur un tapis de pied et avait commencé ses prières lorsque ses bourreaux, qui avaient des cordons cachés sous leurs manteaux, entrèrent dans son appartement. La vue du kislar-aga n'inspira aucune crainte ni au prince ni au petit nombre de ses serviteurs. Tous crurent qu'il avait, suivant sa coutume, quelque message à communiquer au monarque captif de la part du monarque régnant. 28 juillet 1808.

Mais au moment où Sélim se prosternait en invoquant le saint nom de Dieu, le chef des eunuques noirs fit un signe à ses satellites, se précipita sur sa victime, et lui passa rapidement un nœud coulant autour du cou. Ses compagnons le secondèrent avec zèle; les uns aidèrent leur chef, et les autres, armés de poignards, menacèrent et continrent les esclaves surpris et effrayés du sultan.

Cependant ce prince se relève. Doué d'une grande force physique, il lutte avec ses bourreaux, les écarte, les renverse par des coups vigoureux et appelle ses serviteurs à son secours.

dans la prison où son cousin venait de mourir. D'autres s'empressent de chercher le sultan Mahmoud, pour l'amener devant Baïractar. Ce prince fut trouvé avec peine; destiné à la mort par son cruel frère, il s'était caché par les soins de quelques serviteurs fidèles sous un tas de nattes et de tapis, et ce fut de ce triste asile, et de l'état d'angoisse le plus pénible, qu'il sortit pour monter sur le trône de l'empire ottoman.

Aussitôt qu'il parut devant les yeux de Baïractar : « Mon maître, lui dit ce dernier, un « crime affreux vient de faire périr le sultan « Sélim, notre légitime souverain et notre bien- « faiteur. Vous avez toutes les vertus de ce « grand monarque. Nous ne reconnaissons pas « d'autre maître que vous. Vivez long-temps « pour la gloire de notre sainte religion et pour « la prospérité des Osmanlis. »

Après ces mots il se prosterna devant le sultan Mahmoud, baisa la terre près de ses pieds et attendit dans cette humble posture, que le nouveau monarque lui eût ordonné de se lever, en le proclamant son libérateur et son grand-visir.

Tel fut le résultat d'une révolution dont il n'y avait point eu d'exemple dans les fastes de l'empire ottoman. Jusqu'alors tous les changements de souverains avaient été préparés par les intrigues

des oulémas et exécutés par les mouvements séditieux des janissaires. Cette fois c'est une armée qui rentre dans la capitale, pour changer le maître de l'empire, malgré le chef des oulémas et sans le concours des janissaires de Constantinople.

Le succès facile de cette entreprise eut lieu par suite d'un concours de circonstances extraordinaires, qui classent cet événement dans une cathégorie peu différente de celle des révolutions précédentes qui ont changé les maîtres de l'empire ottoman.

Les janissaires de Constantinople et de l'armée se croyaient avilis parce que toutes les faveurs et les distinctions étaient réservés pour les yamacks. Le mufty avait mécontenté par son avidité et son avarice les principaux magistrats de son corps, et, en se livrant à Cabakchy-Oglou, était devenu un objet de mépris pour les janissaires. Le sultan Moustapha, adonné à des goûts frivoles et dédaignant les affaires sérieuses, n'inspirait aucune estime et par conséquent aucune affection (car l'affection du peuple pour son souverain accompagne toujours l'estime qu'il a pour lui).

Tout le monde désirait un changement. Mais les oulémas étaient divisés entre eux. Les chefs des janissaires ne s'entendaient pas. Il fallait

on entendait partout des cris et des gémissements.

Les conteurs publics (1) narraient dans les cafés et dans les places près des mosquées toutes les circonstances de la mort de ce prince. Ils étaient partout entourés d'une foule nombreuse, qui témoignait ses regrets par des larmes et des gémissements. Tel est le peuple dans tous les pays ; oubliant facilement le passé, dédaignant l'avenir, ne s'occupant que du présent, il éprouve en peu de temps et avec une égale vivacité des sentimens contraires.

Aucun des empereurs ottomans n'a été plus vivement regretté que le sultan Sélim après sa mort. Peu d'entre eux ont été aussi dénigrés que lui pendant leur vie.

Ce prince né avec d'heureuses dispositions, qui l'avaient rendu l'homme le plus savant et le plus éclairé de son empire, avait formé le projet d'imiter Pierre-le-Grand et de régénérer la Turquie en créant une nouvelle milice et en détruisant le corps des janissaires et l'influence politique des oulémas.

Mais Pierre-le-Grand, doué d'une intelligence

---

(1) Les conteurs publics remplissent à Constantinople, et dans les principales villes du Levant, à peu près les mêmes fonctions que les journalistes en Europe.

extraordinaire, né avec des passions fortes, élevé durement, ne craignant ni les fatigues des voyages ni la vie des camps. Il s'était fait matelot et soldat, et s'était mêlé avec des hommes de toutes les classes et de tous les métiers, afin d'apprendre à servir avant de commander et afin de mieux connaître tous les besoins de ses peuples. Sa rare sagacité, sa grande activité, sa fermeté inébranlable, sa valeur réfléchie, ses égards attentifs pour les hommes de mérite sans considérer leur naissance, sa libéralité qui ne dépassait jamais les bornes d'une sage économie, étaient des qualités indispensables à un réformateur. Les vices mêmes qu'on lui reproche, tels que des emportements trop fréquents et une sévérité cruelle, servaient au succès de ses projets, dans un pays comme était alors la Russie, puisqu'ils frappaient de terreur ses adversaires.

Sélim, dédaignant les plaisirs du harem, et animé constamment du désir de régénérer sa nation, mit aussi beaucoup de persévérance dans l'exécution de son noble projet. Mais, élevé dans la captivité du sérail, ne s'étant livré à d'autre exercice depuis son avénement au trône que celui de monter à cheval tous les vendredis pour se rendre à la mosquée, il avait de l'éloignement

pour les fatigues des voyages et la vie militaire (1). N'ayant vu dans l'univers que son sérail et sa capitale, il connaissait mal les hommes et les passions qui les agitent. Susceptible par nature des sentiments les plus nobles; mais, par le vice de son éducation, incapable d'envisager le péril avec sang-froid, il montrait trop de confiance dans ses ministres, et se laissait dominer par ses favoris. Plus disposé à pardonner qu'à punir, il augmentait souvent, par sa clémence, l'insolence de ses ennemis; ainsi il n'avait d'autre rapport de ressemblance avec Pierre-le-Grand que dans le louable projet de secouer le joug des oulémas et des janissaires, et de régénérer sa nation. Mais, trop doux pour inspirer de la frayeur aux adversaires qu'il avait à combattre, trop faible pour acquérir l'estime des soldats, trop timide pour agir par lui-même, il échoua complètement dans son entreprise et éprouva le sort malheureux de plusieurs de ses prédé-

(1) Lorsqu'au mois d'avril 1807, les janissaires de Constantinople partirent pour se rendre à l'armée du Danube, on proposa au sultan Sélim d'imiter l'exemple de ses ancêtres et de se mettre à la tête des troupes pour combattre les ennemis de l'empire. Il refusa. S'il eût adopté cette mesure, il n'aurait pas perdu le trône et la vie, et l'empire ottoman aurait retiré de grands avantages des circonstances qui lui étaient alors très-favorables.

cesseurs, qui ont péri pour avoir attaqué les priviléges des janissaires et des oulémas, ou combattu leurs prétentions et leur influence politique.

Le couronnement du sultan Mahmoud suivit de près l'enterrement du sultan Sélim. Cette cérémonie, dans laquelle le Grand-Seigneur, précédé par tous les principaux dignitaires, traverse à cheval la ville de Constantinople pour se rendre à la mosquée d'Eyoub, où le chef des émirs lui ceint le sabre du commandement, fut remarquable par une circonstance extraordinaire. 11 août 1808.

Les Turcs ont soin, dans toutes les fêtes publiques, d'éviter de montrer des armes de guerre. Les janissaires, les canonniers, les tchiaux, n'y paraissent qu'avec des bâtons blancs à la main.

Moustapha-Baïractar, au lieu de se montrer dans cette cavalcade, suivant la coutume des grands-visirs, avec un entourage brillant de valets de pied magnifiquement vêtus, y parut avec un cortége de trois cents Albanais armés de fusils, de sabres et de yatagans, et tenant un pistolet à la main. Cette innovation, qui ne pouvait pas le garantir du coup de fusil d'un fanatique ni empêcher une émeute populaire, fut généralement blâmée.

Les hommes qui étaient mécontents des derniers changements politiques, profitèrent de

cette circonstance pour représenter le nouveau grand-visir comme un aventurier insolent, qui se croyait déjà assez fort pour pouvoir fouler impunément aux pieds les lois, les bienséances et les usages établis.

Le pacha de Routschouk s'était servi dans ses dernières opérations de Tayard-Pacha, ex-caïmacan, de Seyd-Ali, capitan-pacha, et de plusieurs des anciens ministres titulaires; mais devenu lui-même grand-visir il ne vit plus dans Tayard-Pacha, à qui il avait promis secrètement cette place éminente, qu'un ennemi dangereux, dont il devait craindre l'activité et les intrigues, et le fit décapiter. L'emploi de capitan-pacha était trop important pour le laisser à un homme dont l'amitié lui était suspecte. Seyd-Ali fut envoyé en exil dans une des îles de l'Archipel, et remplacé par Ramis-Pacha. Beygy-Efendi devint un des principaux ministres de la Porte; tout le ministère ne fut composé que d'hommes dévoués au nouveau grand-visir.

Le dernier grand-visir, Ibrahim-Tcheleby-Pacha, que Baïractar regardait comme trop inepte pour être redoutable, ne perdit qu'une partie de ses biens, et eut la liberté de rentrer et de vivre tranquillement dans une complète obscurité.

Baïractar, en voulant rétablir le sultan Sélim, avait eu également le dessein de former une armée régulière dont il avait senti, dans sa dernière campagne contre les Russes, la nécessité indispensable. Ses principaux confidents, Ramis-Pacha et Beygy-Efendi, qui, sortis de l'école du génie, connaissaient parfaitement les avantages de la tactique et des institutions militaires des Européens, ne cessaient de l'entretenir de cet utile projet, lequel n'avait échoué, disaient-ils, que parce qu'au lieu de régénérer le corps des janissaires, auxquels presque tous les Osmanlis appartiennent ou sont affiliés, et de détruire les abus qui s'étaient introduits dans les odas, on avait cherché à leur opposer une nouvelle milice, trop méprisée par le peuple pour devenir nombreuse, et trop faible pour se rendre utile.

Mais l'extirpation des abus dans le corps des janissaires était d'autant plus difficile, que la plupart des principaux fonctionnaires, tant civils que militaires, en retiraient de très-grands avantages. La remise en vigueur des canons ou règlements du sultan Soliman ne convenait guère au petit nombre des janissaires que la misère et la fainéantise obligeaient de demeurer dans les casernes, et encore moins à ceux qui n'étaient que simplement inscrits sur les contrôles des

odas. Une force puissante et irrésistible telle que l'assentiment de tous les pachas et de tous les principaux ayans de l'empire, était nécessaire pour pouvoir opérer l'extirpation générale des abus. L'exemple parut le seul moyen assez puissant pour vaincre les préjugés et engager les janissaires à se soumettre à des institutions dont les derniers revers contre les Russes faisaient sentir l'utilité.

Ce fut d'après ces considérations que Baïractar, dirigé par ses conseillers, forma le projet de convoquer à Constantinople un divan de tous les notables de l'empire, pour leur soumettre ses projets relatifs à la régénération des janissaires, à l'extirpation des abus, au rétablissement des anciennes lois de discipline, à l'adoption de la tactique et des armes perfectionnées des Européens, et enfin à la création de quelques odas, qui devaient servir de modèle, et qui, au lieu de former un corps distinct et isolé, seraient composés de janissaires et prendraient la dénomination de *seymens réguliers* (1). On était

(1) Nous avons vu, dans la première partie de cet ouvrage, que les seymens forment la deuxième classe des janissaires, et que le second officier du corps s'appelle le *seymen-buchy*.

porté à croire que les résolutions prises par ce divan des notables, et approuvées par le Grand-Seigneur, ne trouveraient aucun obstacle dans leur exécution.

Des lettres de convocation furent adressées à tous les pachas et principaux ayans de l'Empire pour les inviter à se rendre à Constantinople vers le milieu de la lune de rebewl-alker, ou dans les premiers jours d'octobre. Ils devaient paraître en personne avec une escorte respectable, ou bien s'y faire représenter par un agent muni de leurs pleins pouvoirs. On leur annonçait que des objets de la plus haute importance seraient soumis à leurs délibérations.

Les beylerbeys d'Anatolie et de Romélie, la plupart des pachas et des ayans des provinces voisines de la capitale, le pacha de Caramanie et les chefs des puissantes familles de Tchiapan-Oglou et de Caraosman-Oglou se rendirent en personne à Constantinople à l'époque qui avait été fixée. Cadi-Pacha, à qui Baïractar avait fait connaître le motif de cette convocation des notables, arriva avec un corps de troupes de près de trois mille hommes.

Le pacha de Yanina, l'astucieux et prudent Ali, y envoya également un agent muni de ses pleins pouvoirs, avec un petit corps d'armée. Ce-

lui-ci devait tout voir, tout observer, parler peu et n'avoir d'autre opinion que celle de la majorité des membres du divan. La plupart de ayans de la Bulgaric qui avaient vu avec peine les succès de leur ancien camarade Baïractar, refusèrent d'obéir aux ordres de convocation.

Les pachas de Kars, d'Erzerum, de Mussul, de Bagdad, de la Syrie et de l'Égypte, étaient trop éloignés pour qu'il pussent arriver à temps à Constantinople. On était sûr que les pachas actuels de Damas et de Bagdad, qui avaient eu souvent à se plaindre de la conduite turbulente et des prétentions des janissaires de leurs provinces, verraient avec plaisir leur abaissement. Mehemed-Ali, pacha du Caire, qui n'avait de janissaires ni dans ses troupes ni dans toute la province d'Égypte, prenait à eux fort peu d'intérêt. On résolut de ne pas attendre l'arrivée de ces pachas ni de leurs agents, et on pensa que, vu les dispositions favorables des plus importants d'entre eux, on pourrait se contenter de leur communiquer les résultats des délibérations du divan.

Lorsque les deux tiers des notables convoqués furent arrivés à Constantinople, ce qui eut lieu à l'époque qui avait été déterminée, Moustapha-Baïractar leur ordonna de se rendre dans la grande salle de son palais, où étant entouré de

tous les ministres et conseillers d'état, parmi lesquels figuraient plusieurs des principaux mollas, il les reçut avec toute la pompe convenable à cette auguste assemblée.

« Fidèles serviteurs de l'empire, ô vous les « plus illustres et les plus puissants des Osmanlis, « leur dit-il, notre glorieux et invincible maître « me charge de vous communiquer plusieurs « observations importantes, qui sont depuis son « avénement au trône, l'objet de sa sollicitude « paternelle, et de demander votre avis sur des « propositions qui ont pour but de rendre à ce « vaste empire son ancienne puissance et sa gloire.

« La conquête de tant de royaumes, des vic- « toires innombrables obtenues sur nos enne- « mis, nos derniers succès dans cette capitale « et près des rives du Danube, prouvent que le « courage des Osmanlis n'a pas dégénéré, et qu'il « a toujours été grand et héroïque.

« Mais plusieurs revers funestes dans les der- « nières guerres, la perte de quelques pro- « vinces importantes (que nous reprendrons « bientôt avec le secours de la Providence) dé- « montrent que Dieu nous punit, non-seule- « ment pour avoir enfreint ses préceptes; mais « encore pour avoir abandonné les sages insti- « tutions et les règlements de ceux de nos sou-

« verains qui ont été, à cause de leur sagesse,
« les favoris du ciel et les instruments dont il
« s'est servi pour opérer la grandeur de cet em-
« pire.

« Personne n'a plus de vénération que moi
« pour la glorieuse milice des janissaires à la-
« quelle j'ai l'honneur d'appartenir. Elle serait
« invincible à présent, comme elle l'était autre-
« fois, si des abus pernicieux ne s'étaient glissés
« dans ce corps et n'avaient altéré les admirables
« institutions de Hadgi-Bektache. Les emplois,
« au lieu d'être donnés au courage et au mérite,
« sont vendus au plus offrant; les casernes, au lieu
« d'être habitées par tous les janissaires, ne ser-
« vent en général d'asile qu'à ceux d'entre eux
« qui n'ont ni feu, ni lieu, ni profession, et qui
« redoutent le travail et la peine. Les plus grands
« désordres, les vices les plus honteux règnent
« dans les odas. Les exercices ordonnés par les
« canons du grand Soliman n'ont plus lieu. Les
« janissaires employés aux gardes et aux pa-
« trouilles s'occupent bien plus de rançonner
« nos rayas, que du service du sultan et de
« la tranquillité publique. Qu'en résulte-t-il?
« Une ignorance absolue dans l'art militaire, une
« indiscipline complète et la presque inutilité
« d'un corps qui a été pendant tant de siècles

« la gloire de cet empire, et qui a fait trembler « l'univers.

« Vous signalerai-je les abus qui régnent « dans l'administration de ce corps, et qui font « tort au soldat honnête, valeureux et zélé, pour « favoriser des hommes qui, par leurs dispo- « sitions abjectes, sont le rebut de la société. Vous « n'ignorez pas que la plupart des employés de la « Porte, dans cette capitale comme dans les pro- « vinces, et que même les principaux magistrats « du respectable corps des oulémas font sala- « rier leurs domestiques par la caisse des janis- « saires, et que par suite de transactions hon- « teuses et de noms supposés, on voit plusieurs « soldes de vétérance et des pensions secrètes « accumulées sur la tête d'un homme qui n'a « jamais fait aucun service dans le corps, ni « porté les armes pour la défense de la religion « et du souverain.

« Un agiotage honteux, favorisé par les chefs « du corps. et dont les principaux instruments « sont des Juifs, les plus vils de nos rayas, « enlève souvent, par des avances usuraires, au « soldat zélé et exact à ses devoirs, la solde que « le gouvernement lui accorde pour la récom- « pense de ses peines et pour assurer son exis- « tence.

« Le sultan, notre redoutable maître, qui « travaille à rendre à cet empire sa gloire et sa « puissance, sent qu'il est indispensable de re- « venir aux anciennes institutions militaires, et « me charge de vous faire connaître, que ses « intentions sont :

« 1° De détruire la vénalité des emplois d'of- « ficiers dans le corps des janissaires ;

« 2° D'obliger tous les janissaires non mariés « à habiter les casernes et de rétablir les règle- « ments sevères qui avaient pour but d'empêcher « l'introduction de certains vices honteux qui « tendent à énerver la force et le courage des « soldats;

« 3° De ne payer la solde des janissaires qu'aux « hommes demeurant dans les casernes et fai- « sant un service actif;

« 4° De défendre, sous les peines les plus « rigoureuses, la vente de la solde par anticipa- « tion sur des certificats de service signés par les « commandants des odas ;

« 5° De faire un nouveau travail général des « pensions accordées sur la caisse des janis- « saires, afin d'extirper les énormes abus qui se « sont introduits dans cette partie des dépenses « publiques;

« 6° De faire, dans les anciens réglements

« relatifs à la subsistance et à l'habillement des « janissaires, des modifications nécessitées par « les temps, et de bannir de cette administration « importante les vices et les abus introduits par « l'avidité des chefs ;

« 7° D'obliger les janissaires à reprendre leur « ancienne discipline et à faire les exercices aux « époques fixées par les canons de Soliman ;

« 8° D'ordonner l'adoption immédiate dans « toutes les troupes ottomanes de certaines « armes perfectionnées, et de quelques manœu- « vres qui donnent aux infidelles de grands « avantages sur nous. L'utilité de cette mesure, « que l'expérience des dernières guerres nous a « fait vivement sentir, a déjà été consacrée plu- « sieurs fois par les fetfas des muftys.

« Je n'ignore pas, Messieurs, que quelques « personnages puissants, qui retirent de grands « profits des vices de notre administration mili- « taire, oseront traiter d'innovations impies le « rétablissement des anciens usages, et l'extir- « pation des abus que je viens de signaler. Ils « s'efforceront peut-être d'égarer et de soulever « le peuple ; mais la Sublime Porte compte sur « l'approbation et sur l'appui des honnêtes gens « et met principalemant sa confiance dans vous « autres, Messieurs, qui êtes l'ornement de

« cet empire, et les plus zélés serviteurs du « Sultan.

« Cependant l'abolition subite de ces abus et « le rétablissement immédiat de l'ancienne dis- « cipline pouvant entraîner de graves inconvé- « nients, Sa Hautesse est décidée à choisir, parmi « les janissaires valides et parmi les jeunes « musulmans inscrits sur les registres des odas, « des recrues volontaires pour former des com- « pagnies agrégées aux seymens. Celles-ci se- « ront armées de manière à combattre les infi- « dèles avec avantage, auront une discipline « conforme à celle des anciens janissaires, et « recevront dans leurs exercices, leur ordre de « bataille et leur campement, les modifications « que les progrès des Européens dans l'art de « la guerre rendent indispensables. Il conviendra « d'accorder à ces seymens réguliers, par voie « d'encouragement, la même solde dont jouissent « les topchys.

« Je suis persuadé qu'il n'y a aucun de vous « qui ne sente l'impérieuse nécessité de la for- « mation de ces compagnies-modèles. Elles « produiront peu à peu, sans violence et sans « effort, dans le corps des janissaires, les change- « ments que nous projetons, et qui sont indis- « pensables pour rendre à cette arme cet ascen-

« dant irrésistible qui en avait fait la terreur de « l'univers. (1)

« Convaincus, comme vous devez l'être, que « nos intentions n'ont d'autre but que d'amé- « liorer le corps des janissaires sans lui nuire, et « d'accroître notre force militaire en la perfec- « tionnant, vous concourrez, j'espère, par votre « approbation unanime, et par votre assistance, « au projet de notre puissant et redoutable « *padischaw*. En énonçant votre opinion indivi- « duelle par écrit, vous devrez déclarer que vous « êtes et que vous serez toujours prêts à employer « tous vos moyens et vos efforts, et à verser votre « sang s'il le faut pour soutenir l'exécution du « kattichérif impérial, qui sera relatif aux abus « à détruire dans le corps des janissaires, et à la « création des compagnies-modèles agrégées à « la classe des seymens. »

Le discours de Moustapha-Baïractar n'éprouva aucune contradiction. Les pachas, accoutumés à ne voir dans les janissaires que des hommes turbulents, toujours disposés à protéger le bas peuple contre leur rapacité, et à porter des plaintes contre eux à la Sublime Porte, ne pou-

---

(1) Les chrétiens rayas pouvaient être admis dans les compagnies des seymens.

vaient pas être mécontents de la création des nouvelles compagnies de seymens qui allaient affaiblir ce corps en le divisant, et dont ils espéraient faire des créatures et des soutiens.

Le projet de Baïractar fut unanimement approuvé. Aucun des membres du divan des notables ne refusa de signer l'obligation demandée par le grand-visir.

Le pacha de la Caramanie, Cadi-Pacha, qui avait été le généralissime des nizam-gedittes, parla avec chaleur et intérêt des propositions du grand-visir, et promit de rester à Constantinople à ses propres frais avec les trois mille hommes qu'il avait amenés, jusqu'à ce que le gouvernement n'eût plus besoin de son secours. Les Caraosman-Oglou et les Tchiapan-Oglou approuvèrent l'établissement des compagnies de seymens et signèrent l'obligation demandée; mais ils ne tardèrent pas à retourner dans leurs domaines, en laissant deux cents hommes sous les ordres de Cadi-Pacha.

L'astucieux pacha de Yanina avait donné l'ordre à son agent d'approuver ce que la majorité du divan désirerait, et de promettre tous les secours possibles. Mais, résolu de s'en tenir à de vaines paroles et d'attendre les événements, il fit revenir ses troupes et se contenta suivant son usage de

faire des remises pécuniaires au grand-visir et à ses favoris.

Les pachas qui, à cause de leur grand éloignement, n'avaient pas eu le temps de se rendre eux-mêmes à Constantinople ou d'y envoyer des députés, se contentèrent, en apprenant la décision du divan des notables, de répondre à la Porte par des expressions vagues et des promesses générales de zèle et de dévouement, sans s'imposer aucune obligation particulière.

Le nouveau mufty, qui devait son emploi à la dernière révolution, s'empressa d'approuver par son fetfa la création des compagnies de seymens réguliers, et assura que l'empire ottoman ne pouvait se soutenir qu'en exécutant ponctuellement les canons du grand empereur Soliman II, et en extirpant les abus qui s'étaient introduits dans *plusieurs parties* du service militaire.

Moustapha-Baïractar, dirigé par des conseillers habiles, avait été jusqu'ici remarquable par sa prudence, son adresse et sa modération; mais lorsqu'il vit que rien ne s'opposait à ses volontés et que la fortune souriait à toutes ses entreprises, il montra un orgueil démesuré, et crut, comme tant d'autres aventuriers dont l'élévation avait été également rapide, que, désigné depuis longemps dans le livre des destins pour changer la

face du monde, il était l'homme chéri de la Providence. Il dédaigna les règles de la prudence, les calculs des chances ordinaires, méprisa ses amis et et ses collaborateurs, ne les regarda plus que comme des instruments dont il aurait pu se passer pour obtenir ses succès et pensa qu'il pouvait sans danger former les entreprises les plus hasardeuses. Son insolence et son orgueil, dont ses anciens amis eux-mêmes ressentirent les effets, changèrent bientôt l'admiration générale en haine et en mépris. Rapportant tout à lui-même, il se crut dégagé du devoir de la reconnaissance, et bientôt il n'eut pour partisans que ceux dont la chûte devait accompagner la sienne.

Au lieu de faire faire dans le corps des janissaires les dernières réformes, approuvées par le divan des notables, peu à peu et avec des ménagements envers les chefs du corps et quelques oulémas, qui y étaient directement intéressés, il fit exécuter promptement et avec une sévérité scrupuleuse les ordres relatifs à l'extirpation des anciens abus, lesquels, enracinés par le temps, étaient respectés comme des lois; il froissa tous les intérêts et ne contenta personne. Avide d'argent, il força les ministres et tous les principaux fonctionnaires à se défaire des deux tiers des timars qu'ils avaient accaparés, et se les appropria.

Loin d'imiter la conduite du fameux amiral Husseyn-Pacha, qui n'était parvenu à former les premiers bataillons de nizam-gedittes, qu'à force de caresses et de présents, il ne fit payer qu'un faible prix d'engagement aux hommes qui se présentèrent pour faire partie des odas de seymens, n'eut pour le nouveau corps aucun égard, ne lui fit accorder aucun privilège, et ordonna de les loger dans casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, qui avaient été occupées autrefois par les nizam-gedittes. Cette dernière circonstance suffit pour disposer le peuple à regarder les nouveaux seymens, non comme des janissaires, mais comme des nizam-gedittes, sous une autre dénomination.

Le nouveau corps tombé dans le mépris dès sa naissance n'eut aucun succès, et ne se composa que de la plus vile canaille de l'empire, ramassée dans les boues de Constantinople, à laquelle on donna pour chefs les principaux officiers des nizam-gedittes supprimés.

Les cadis-askers, et les principaux mollas, qui, mécontents de l'avarice et de l'insolence du dernier mufty, ne s'étaient pas opposés à l'entreprise de Baïractar contre le sultan Moustapha, dans l'espoir d'en tirer quelque avantage personnel, virent avec dépit ses attaques contre les janissaires, son mépris pour la religion et ses

ministres, son avidité insatiable, qui menaçait d'une sacrilége spoliation les propriétés des mosquées, et son audace supérieure à toutes les considérations ; ils reconnurent bientôt que jamais les magistrats, les prêtres et les janissaires n'avaient eu un plus dangereux ennemi.

Le grand-visir ne tarda pas à être un objet d'exécration pour tous les habitants de Constantinople. Son orgueil, et l'indépendance de son caractère, qui le portaient à disposer des emplois, presque sans la participation du souverain, lui avaient attiré la haine de tous les officiers du sérail.

Baïractar se moqua des cris du peuple, et loin de montrer de la frayeur pour les intrigues de la faction de l'intérieur, il fit faire publiquement des compliments et envoya des présents à Sélim-Gueray, héritier légitime des derniers kans de la Crimée, pour faire comprendre à tout le monde que, si les princes de la maison ottomane, dont les jours dépendaient alors de lui, embrassaient le parti de ses ennemis, il trouverait dans les descendants de Gengis-Kan un protecteur pour lui-même et un nouveau maître pour l'empire.

Combattu par la faction du sérail, par les oulémas et les janissaires, mal vu par le souverain

qui avait raison de redouter son ambition et son caractère audacieux, le grand-visir n'avait plus d'autre appui que le corps de quinze à seize mille hommes, qu'il avait amené de Routschouk, et les trois à quatre mille soldats, qui étaient campés près du faubourg de Scutari sous les ordres du pacha de la Caramanie. Mais ces dix-huit à vingt mille hommes suffisaient pour effrayer les oulémas, la cour, et pour contenir les janissaires.

Les ennemis de Baïractar, se voyant trop faibles pour l'attaquer, et désirant l'affaiblir, engagèrent plusieurs ayans de la Romélie, entre autres celui de Philipopoli Mola-Aga, célèbre par sa valeur et ses brigandages, à faire quelques incursions dans l'arrondissement de Routschouk et à menacer cette ville. Le grand-visir se hâta d'envoyer six mille hommes au secours de cette province, dont il s'était réservé le commandement et les revenus. Mola-Aga fut battu; mais, ayant reçu des renforts, il recommença ses courses et ses dévastations, et obligea de nouveau Baïractar à se dégarnir. Celui-ci s'affaiblit tellement par des envois successifs de troupes au secours de la province ravagée, qu'il se réduisit à n'avoir plus auprès de lui, dans les premiers jours de novembre, que six mille de ses anciens soldats.

Le grand-visir aurait dû chercher à réparer les vides que le départ des troupes, qu'il avait envoyées à Routschouk, avait laissé dans son corps d'armée. Rien n'était plus facile. Les rues de Constantinople fourmillent de montagnards roméliotes toujours prêts à se vendre à ceux qui leur offrent une solde avantageuse. Les revenus de l'État se trouvaient à sa disposition, puisque le terfterdar et tous les ministres étaient ses créatures.

Mais, aveuglé par ses succès et se fiant aux promesses des pachas du divan des notables qui avaient promis de venir à son secours, en cas d'événement, il ne se contenta pas d'avoir réduit à six mille hommes le corps d'armée qu'il avait amené de Routschouk; au lieu de tenir ses soldats réunis et prêts à agir en masse, il permit qu'on les dispersât dans des maisons particulières et dans différents quartiers de Constantinople. Les nouveaux odas de seymens réguliers, dont l'accroissement était entravé par les inconvénients que j'ai signalés plus haut, ne pouvaient pas lui être d'une grande utilité, d'autant plus que les robustes habitants du Mont-Hémus, du Rhodope, de la Chimère et du Pinde, qui ont coutume de composer les troupes particulières des pachas, ou bien les bandes de vo-

leurs qui infestent les provinces, refusaient d'entrer dans un corps qui devait être assujetti à une discipline sévère et exercé à des manœuvres fatigantes.

Le mois de Ramazan qui commence le 15 octobre de cette année, fut favorable aux ennemis de Baïractar. Les musulmans ont coutume, durant cette lune, de se dédommager pendant la nuit de l'abstinence rigoureuse du jour et de se réunir dans des cafés, soit pour entendre des conteurs, soit pour parler avec beaucoup de liberté des événements du temps, des affaires publiques et de la conduite des ministres.

Les hommes qui avaient souffert par les réformes que le grand-visir avait opérées sans ménagement dans le corps des janissaires et dans plusieurs parties de l'administration, ne cessaient de faire entendre leurs plaintes dans les cafés, et de représenter Baïractar comme un tyran avide, sans religion, sans morale et mille fois plus dangereux que les ministres qui avaient péri dans la révolution dirigée par Cabakchy-Oglou.

Ces cris sans cesse répétés dans ce mois où le fanatisme est à son comble, augmentèrent à tel point la haine du peuple contre le grand-visir, qu'on entendait partout des gens du peuple crier

à haute voix qu'il fallait se défaire de ce chien d'infidelle. Quelques placards placés hardiment sur les murs du palais du grand-visir annonçaient que les fêtes du Bayram, qui succèdent au Ramazan, ne finiraient pas cette année sans que les musulmans ne fussent vengés, par la mort de Baïractar et de ses satellites, des outrages qu'on leur faisait.

La vue de l'orage qui se préparait, loin d'effrayer Baïractar, ne faisait qu'augmenter son audace et son aveugle sécurité. Dédaignant les conseils de ses amis, qui lui conseillaient de se rendre à Andrinople, d'y amener le sultan Mahmoud et le sultan Moustapha, de négliger Routschouk, de faire revenir les troupes qu'il avait envoyées dans cette province et d'appeler à lui, par la promesse d'une solde avantageuse, tous les militaires de la Romélie, il persista à vouloir rester à Constantinople, à défendre sa province et à défier les janissaires et les oulémas.

novemb. 1808. L'étiquette de la cour ottomane exige que, dans la soirée du troisième jour avant la fin du Ramazan, le grand-visir se rende en cérémonie chez le mufty. Baïractar se soumit à cette obligation et alla chez le scheik-islam avec une simple garde de deux cents soldats.

Lorsqu'il sortit, la rue était couverte de peuple ; les spectateurs se tenaient tranquilles et paraissaient n'avoir été attirés sur les lieux que par des motifs de curiosité. Baïractar, en voyant ce rassemblement, ordonna à ses gardes de préparer leurs armes, et à la foule de se disperser, et fit marcher en avant ses tchiaux, avec ordre de frapper de leurs bâtons tous ceux qu'ils trouveraient sur leur passage.

La populace, effrayée par les ordres de Baïractar, par son air menaçant, et plus encore par les dispositions de ses soldats, se hâta de se disperser ; mais avant que la rue pût être entièrement éclaircie, plusieurs milliers de coups de bâton avaient été distribués d'un bras vigoureux par les tchiaux du grand-visir. Celui-ci, rentré dans son palais sans aucun obstacle, ne pensa qu'à se livrer aux plaisirs de l'amour et du vin, et alla se renfermer dans son harem.

Mais la populace dispersée par les coups de bâton des tchiaux de Baïractar, avait cherché un refuge dans les nombreux cafés du voisinage. Les individus blessés s'y étaient traînés également en poussant des cris lamentables. Ces lieux étaient remplis de janissaires. « Qu'avons-« nous fait pour être traités aussi cruellement, « criait-on de toutes parts ? Sont-ce là les ména-

« gements qu'on doit à des musulmans; tous les « égards sont pour les renégats et les infidelles: « non content d'ôter le pain à des pères de fa- « mille, et des pensions de retraite à d'anciens « janissaires, on ose nous outrager. Un vil chef « de brigands est devenu le maître des Osmanlis, « tient notre sultan sous sa dépendance, per- « sécute les deux appuis de cet empire, les « janissaires et les oulémas, foule aux pieds « notre religion et nos lois, et veut nous asservir « au joug des infidelles, en travaillant à nous assi- « miler à eux. Cessons d'avoir peur de ce tyran « impie et de cette poignée de voleurs qui le « soutiennent. Nous sommes cent fois plus nom- « breux qu'il ne faut pour les écraser tous. « Rendus audacieux par notre pusillanimité, ils « nous méprisent, et nous croient incapables de « les attaquer. Mais faisons-leur sentir que nous « sommes musulmans et janissaires; réunissons- « nous contre l'ennemi commun; dirigeons nos « pas vers le palais de notre aga, prions-le de « faire un appel à tous les membres de notre « invincible corps: demandons-lui des ordres « pour attaquer nos ennemis. Dieu, le Prophète « et Hadgi-Bektache seront pour nous. »

Ces discours, qui furent bientôt répétés dans tous les lieux de réunion et auxquels on ajoutait

beaucoup de force par les gémissements vrais ou simulés des personnes qui avaient été ou prétendaient avoir été blessés par les tchiaux de Baïractar, excitèrent contre lui l'indignation générale. Une foule immense d'hommes armés se porta chez l'aga des janissaires; plusieurs des principaux oulémas s'y rendirent; c'est là qu'il fut résolu, que, sans perdre de temps, des détachements nombreux de janissaires, iraient attaquer les soldats de Baïractar dispersés dans Constantinople; qu'un corps de cinq à six mille hommes se dirigerait sur le palais du grand-visir, et qu'une forte réserve serait stationnée près du palais de l'aga pour secourir les troupes qui seraient engagées, ou pour repousser les ennemis qui viendraient du dehors. Le concours des janissaires de toutes classes, l'enthousiasme général et l'accord des chefs donnèrent une si grande activité à tous ces mouvements combinés, que les officiers et les soldats de Baïractar n'en furent pas instruits et n'eurent pas le temps de se préparer à la défense: leur résistance fut presque nulle; ils cherchèrent plutôt à se sauver qu'à combattre, et se crurent heureux qu'on leur laissât la liberté de gagner la campagne.

Mais, avant le commencement de ces opérations militaires, quelques janissaires dirigés,

dit-on, par des oulémas, s'étaient portés avec des matières incendiaires vers le palais du grand-visir, et pour mieux cacher leur entreprise et l'exécuter avec moins de danger, avaient mis le feu à des maisons voisines, lesquelles se trouvant dans la direction du vent, propagèrent rapidement la flamme sur la demeure de Baïractar.

La garde du grand-visir, regardant cet incendie comme un de ces accidents qui arrivent trop fréquemment dans Constantinople, courut en désordre vers le lieu où le feu commençait à exercer ses ravages. Le corps des janissaires, qui avait reçu l'ordre de se porter sur ce palais, arriva dans ce moment, attaqua les soldats de Baïractar qui se trouvaient dans la rue, en tua un grand nombre, dispersa le reste, empêcha l'arrivée des pompes à feu, et forma un cordon autour de l'édifice embrasé.

Baïractar qui, après sa rentrée avait bu copieusement du vin et des liqueurs fortes, et avait été fatigué par les plaisirs de l'amour, dormait profondément. On eut beaucoup de peine à rompre son sommeil.

Comme il avait ordonné, par une consigne permanente, qu'en cas de feu on ne le reveillât que lorsque sa présence, comme grand-visir, serait absolument indispensable, on avait négligé

de l'avertir à temps de l'incendie qui menaçait sa demeure et des dangers qu'il courait ; son réveil fut terrible.

Tout son palais était enveloppé par le feu ; le pétillement des flammes, le fracas des murailles qui s'écroulaient, les accents plaintifs de ses gardes et de ses esclaves qui, cherchant à traverser le cordon des janissaires, étaient impitoyablement massacrés, la vue de ses cruels ennemis, dont les cris de joie se mêlaient aux gémissements de leurs victimes, tout lui annonçait une mort inévitable.

Le meilleur parti que Baïractar pouvait prendre dans cette affreuse position, était de réunir quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs qui se trouvaient encore auprès de lui, et de se précipiter avec eux sur le cordon de janissaires, pour se sauver ou périr. Cette résolution l'effraya ; cet homme audacieux, qui avait paru jusqu'alors supérieur à toute crainte, montra une faiblesse honteuse, ramassa des bijoux précieux, quelques sacs d'or, et alla s'enfermer avec une de ses maîtresses favorites et un eunuque noir, dans une tour en maçonnerie, où il espérait trouver un asile contre la flamme dévorante qui le menaçait.

Cette révolution aurait été terminée par ce

dernier événement sans l'intrépidité et les talents de Ramis-Pacha, qui remplissait alors les fonctions de grand-amiral. Aussitôt que Ramis fut informé que la population de Constantinople s'était révo'té contre la Porte, que les troupes de Baïractar étaient dispersées, que le feu dévorait le palais du grand-visir et qu'on ignorait ce que ce dernier était devenu, il ne se laissa pas abattre et résolut de profiter des grandes ressources, qui restaient encore à son parti, pour combattre les janissaires et renverser leurs projets.

Estimé des officiers de la marine, qu'il avait constamment caressés, il les séduisit facilement par des discours flatteurs et des présents et leur fit promettre ainsi qu'aux matelots de n'obéir qu'aux ordres qui leur viendraient du Grand-Seigneur. Joignant ses efforts à ceux du topchy-bachy, qui devait son emploi à Baïractar, il n'eût pas beaucoup de peine à engager le corps discipliné des canonniers à rester fidèle à son souverain. Les nouveaux seymens réguliers, qui occupaient les casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, furent appelés à Galata et à Usum-Pacha et servirent à contenir les habitants de ces faubourgs.

Non content de ces mesures le capitan-pacha

ordonna aux capitaines de deux vaisseaux de ligne lesquels destinés pour l'Égypte étaient mouillés dans le port, d'aller s'embosser vis-à-vis le quartier où se trouvaient l'hôtel de l'aga et le corps de réserve des janissaires et de faire feu sur cet édifice, ainsi que sur toute réunion un peu nombreuse, qu'ils apercevraient dans le voisinage.

Cadi-Pacha, qui se trouvait à Calcédoine avec près de quatre mille hommes fut invité par Ramis-Pacha, à laisser la moitié de ses troupes à Scutari pour contenir les janissaires de ce faubourg et à passer avec le reste dans l'intérieur du sérail pour défendre le sultan Mahmoud contre les entreprises des rebelles, qui paraissaient disposés à rétablir le sultan Moustapha.

Après ces sages précautions, qui détachaient la cité de Constantinople de ses faubourgs, Ramis-Pacha ayant réuni quelques soldats de Baïractar leur ordonna d'aller battre la campagne sur la route d'Andrinople et de Silivria, de faire main-basse sur tous les janissaires et d'arrêter les voyageurs. Il fit courir en même-temps le bruit que Baïractar s'était sauvé, que ses soldats s'étaient ralliés autour de lui, que plusieurs pachas et ayans du divan des notables étaient en marche pour le joindre et qu'il allait reparaître avec des forces considérables. Ce strata-

gême lui réussit. Les janissaires épouvantés fermèrent les portes de la ville se tinrent sur la défensive et n'admirent qu'avec les plus grandes précautions les vivres nécessaires aux approvisionnements journaliers de cette immense capitale.

Le sultan Mahmoud n'aurait pas été fâché d'être délivré d'un grand-visir grossier et insolent, qui lui imposait la loi ; mais il avait raison de craindre que les janissaires, en renversant Baïractar, ne remissent sur le trône le sultan Moustapha. Il connaissait l'âme insensible et les dispositions sanguinaires et vindicatives de son frère. Le désir de conserver le trône et la vie l'obligeait de se déclarer en faveur de Baïractar, dont le sort lui était inconnu.

Les seymens réguliers reçurent l'ordre d'entrer dans le sérail et furent repartis sur les murs d'enceinte du côté de la ville. On leur commanda de faire feu sur tout ce qui s'approchait des murailles. Les pages et les bostandgys furent armés. Les premiers se groupèrent autour de la personne du Grand-Seigneur ; les autres formèrent des masses auprès des principales portes et dans les cours ; le corps de Cadi-Pacha fut placé dans la grande cour de Saint-Irénée près de la porte d'entrée.

Les seymens furent les premiers qui commencèrent les hostilités, en faisant feu sur quelques individus que la curiosité ou leurs affaires avaient attirés dans les rues voisines du sérail. L'aga des janissaires dirigea de suite sur ce point, quelques détachements composés de jeunes gens les plus bouillants et les plus intrépides, et surtout de ces fanatiques qui, égarés par l'enthousiasme religieux, montrent dans les combats une impatience extrême d'aller jouir dans le ciel de la compagnie des aimables houris que le prophète promet à tous les musulmans qui meurent pour la défense de leur sainte religion. Combattre Moustapha-Baïractar et les seymens, c'etait alors aux yeux des janissaires servir Dieu et défendre la foi.

Toute la journée du 15 novembre fut employée dans une fusillade, qui fut peu meurtrière tant à cause du petit nombre des assaillants que de la position avantageuse de seymens, qui étaient couverts par des murs crénelés. Les vaisseaux embossés dans le port ne cessèrent de tirer sur la maison de l'aga des janissaires et sur tous les groupes qui se montraient dans les rues et sur les places près de la mer. Le plus grand calme régnait dans les faubourgs. Les marins étaient tranquilles. Les topchys se tenaient sur 15 novemb.

les batteries ou dans leurs casernes, ne se déclaraient pour personne et attendaient l'événement.

Les janissaires, inquiétés par le feu des seymens et des vaisseaux, par la tranquillité des fauxbourgs et plus encore par les bruits circulant, que Baïractar n'était pas mort, qu'il s'était sauvé sous des habits de femme au commencement de l'incendie de son palais et qu'il allait bientôt reparaître avec des forces irrésistibles, commencèrent à craindre de s'être trop tôt déclarés.

Les principaux officiers de ce corps se reprochaient de n'avoir pas comprimé de suite l'élan de leurs soldats. L'aga des janissaires se regardait déjà comme un homme perdu. Les premiers dignitaires du corps des oulémas, plus alarmés que les autres, se tenaient cachés dans leurs maisons et laissaient à quelques imams subalternes le soin d'entretenir par leurs cris et leurs prédications l'enthousiasme du peuple.

Ces dispositions des insurgés furent bientôt connues dans le sérail; on résolut d'en profiter. Ramis-Pacha, à qui on devait l'heureuse tournure que les affaires du gouvernement venaient de prendre, proposa une amnistie générale dont l'aga des janissaires serait seul excepté. Mais Cadi-Pacha, qui était animé du désir de se ven-

ger des injures qu'il avait reçues des janissaires en 1806, fut d'avis de faire une sortie générale pour attaquer et détruire tous les rassemblements d'hommes armés, pour porter le carnage dans les quartiers qui opposeraient de la résistance, et pour imprimer enfin à la population entière de Constantinople une grande terreur, qui l'obligerait de se soumettre aux conditions les plus dures et la dégoûterait à jamais de tout mouvement séditieux.

Le sultan Mahmoud penchait pour l'avis du capitan-pacha. Mais les cris des soldats qui demandaient à attaquer et qui désiraient profiter du pillage, le forcèrent à autoriser Cadi-Pacha à faire une sortie pour combattre les rebelles, en ne lui imposant d'autre obligation que celle de ne pas mettre le feu aux maisons qui opposeraient de la résistance. Cette injonction sortait du cœur paternel d'un souverain. Mais il était difficile que Cadi-Pacha pût la respecter.

Ce dernier fit sa sortie à la tête d'une colonne 16 novem
d'environ quatre mille hommes, laquelle était précédée par quatre pièces de canon. Il poussa devant lui les janissaires qui faisaient feu contre le sérail, les dispersa, s'empara d'une de leurs casernes près de Sainte-Sophie, arriva à la place de l'Hyppodrôme et dissipa le cordon qui était

autour du palais du grand-visir. Repoussé par les flammes qui l'empêchaient d'approcher de cet édifice, et n'ayant obtenu aucun avis certain sur le sort de Baïractar, il laissa une forte réserve sur la place de l'Hyppodrôme, et divisa le reste de ses troupes en trois détachements, qu'il envoya vers le quartier des Sept-Tours, vers la mosquée du sultan Soliman et vers la demeure de l'aga des janissaires. Il se mit lui-même à la tête de ce dernier détachement, et ordonna aux deux autres de se replier sur lui après avoir balayé les rues et massacré sans pitié tous ceux qu'ils trouveraient en armes. L'avarice des soldats, dont un grand nombre se détachèrent pour pénétrer dans les maisons et les piller, affaiblit les colonnes, qui, en avançant, laissaient derrière elles des quartiers en apparence tranquilles, mais non soumis. La cruauté des soldats qui n'épargnaient ni l'âge ni le sexe, porta les habitants au désespoir. Les cris de rage et de vengeance se mêlèrent bientôt aux gémissements des victimes; les janissaires reprirent courage, se rallièrent et vinrent attaquer les troupes de Cadi-Pacha par derrière, tandis que les habitants faisaient feu de leurs maisons, jetaient des pierres et versaient de l'huile bouillante sur leurs ennemis.

Ces moyens défensifs devinrent également fu-

nestes aux deux partis, en produisant des incendies inévitables dans un pareil désordre. Les trois colonnes arrêtées dans leur marche se replièrent d'abord sur l'Hyppodrôme et ensuite sur la place en dehors du sérail, où réunies, elles opposèrent une vigoureuse résistance à la multitude des assaillants. Ceux-ci, animés par la vengeance et par leurs derniers succès, ne cessaient de s'accroître malgré leurs pertes.

Les janissaires qui désiraient reprendre leurs casernes près de Sainte-Sophie, s'y portèrent en masse et déployèrent autant de courage qu'ils avaient montré de lâcheté dans les premiers moments de la sortie. Un détachement de trois cents seymens réguliers y avait été placé. Ceux-ci, qui ne s'attendaient à aucun quartier, étaient résolus de périr plutôt que d'abandonner ce poste. La lutte fut terrible. Les janissaires revinrent plus de vingt fois à la charge, et furent constamment repoussés. Exaspérés par leurs pertes et par la résistance, et ne pouvant pas reprendre leurs casernes, ils y mirent le feu. La flamme étendit en peu d'instants ses effrayans ravages, non-seulement sur ce grand et magnifique édifice, mais encore sur toutes les maisons voisines. Ce spectacle, loin de diminuer la fureur des combattants, ne fit que l'accroître. Les seymens, qui ne voyaient

qu'une mort certaine en descendant dans la rue pour se sauver, préférèrent de périr au milieu des flammes, et continuèrent à combattre jusqu'à ce qu'ils fussent entraînés par les murailles écroulantes ou étouffés par des tourbillons de fumée.

Cadi-Pacha tenta une nouvelle attaque pour délivrer les seymens. Mais n'ayant pu entamer la multitude qui remplissait les rues, et affaibli par ses pertes, il fut obligé de rentrer dans le sérail avec ses soldats découragés. Un renégat prussien (Soliman-Aga), qui avait été un des colonels des nizam-gedittes, et que Baïractar avait mis à la tête des seymens réguliers, fut pris dans cette circonstance et coupé en mille morceaux.

L'incendie, que personne ne cherchait à arrêter, fit en peu de temps des progrès terribles. Bientôt tout ce quartier, le plus populeux de Constantinople, fut couvert d'une nappe de feu. Les cris et les gémissements des femmes, des vieillards et des enfants n'attiraient l'attention de personne, et n'excitaient aucune pitié. En vain étendaient-ils des mains suppliantes, en vain demandaient-ils des solives et des planches pour se sauver par les toits. Leurs supplications étaient vaines. On les voyait avec indifférence tomber et disparaître au milieu des flammes. L'envie de

détruire était le seul sentiment qui dominait alors.

Le sultan Mahmoud contemplait d'une des tours du sérail cet horrible spectacle. Son cœur ne put y résister. Il ordonna à Cadi-Pacha de cesser les hostilités, et envoya à l'aga des janissaires un exprès chargé de lui présenter un kattichérif impérial, qui lui commandait d'employer tous ses soins pour arrêter le progrès de l'incendie, et le rendait responsable sur sa tête de l'exécution de cet ordre.

La fusillade du sérail contre les janissaires cessa à l'instant. L'aga des janissaires n'osa pas désobéir aux ordres du sultan; il envoya chercher des pompiers, fit abattre des maisons et s'efforça d'arrêter les progrès de l'incendie. Mais le feu était trop grand et trop actif pour être éteint par ces moyens. Il ne trouva d'obstacles suffisants que dans les places publiques et dans les mosquées, dont les vastes coupoles et les grandes murailles en maçonnerie ont souvent préservé Constantinople d'une entière destruction.

La populace, enhardie par la rentrée des troupes de Cadi-Pacha et par la cessation des hostilités, se porta sur la place en avant du sérail près la porte dite *Sublime*, fit entendre des cris de fureur et des menaces contre les seymens et le

major. Leur joie fut extrême en reconnaissant leur ennemi, qui leur avait causé tant d'alarmes et de chagrins, et dont ils craignaient encore le retour et la vengeance.

Comme l'apparition soudaine du cadavre de Baïractar, qui était peu défiguré, ne pouvait pas manquer de mettre fin à tous les bruits alarmants qu'on faisait circuler sur son retour, et d'inspirer la consternation parmi ses amis, l'ordre fut donné à quelques janissaires de le porter devant le sérail, de le présenter à la vue des seymens et des autres soldats qui bordaient les murs de cette enceinte, et de le traîner ensuite jusqu'à l'Etmeidan, où traversé par un pal, il resterait pendant trois jours exposé aux regards satisfaits de la populace.

La vue du cadavre de Baïractar jeta l'effroi parmi ses amis et partisans; il porta le découragement parmi les défenseurs du sérail, qui avaient été soutenus jusqu'alors par l'espoir de le voir bientôt reparaître à la tête d'une armée formidable. Les seymens réguliers et les soldats de Cadi-Pacha déclarèrent qu'ils avaient été trompés, qu'ils ne voulaient plus combattre les janissaires, qui étaient leurs frères et les défenseurs de la religion, et menacèrent de faire périr

Ramis-Pacha et Cadi-Pacha, qui les avaient entraînés dans cette coupable erreur.

Le sultan Mahmoud, resté seul de toute la famille ottomane, n'avait plus rien à craindre des janissaires; il désirait purger son sérail des brigands, qui depuis deux jours s'en étaient emparés, et arrêter le feu qui dévorait Constantinople. Il profita habilement du premier sentiment de terreur que la vue du cadavre de Baïractar avait inspiré aux seymens et aux soldats du pacha de la Caramanie, pour les engager à sortir, après avoir sollicité et obtenu leur grâce des janissaires. Ceux-ci, fatigués des désastres des jours précédents, ne demandaient pas mieux que de voir renaître le calme et la tranquillité.

Ce prince aurait pu imiter la faiblesse de la plupart de ses prédécesseurs, et se faire un titre à la bienveillance du peuple en lui livrant les auteurs des derniers désordres. Mais il avait le cœur trop élevé pour consentir à une action aussi lâche; il permit à Ramis-Pacha, à Cadi-Pacha, à Ali-Efendi, à Beygy-Efendi et aux autres amis de Baïractar, de s'embarquer sur une chaloupe à rames, qui se trouvait à la pointe du sérail, et de se sauver par mer du côté de Silivria ou de Rodosto. Ces ministres s'empressèrent de fuir, débarquèrent près de Silivria et gagnèrent Routs- 18 novemb. 1808.

chouk, où ils furent accueillis par les nombreux amis de Baïractar. Leur départ termina la plus sanglante révolution qui ait eu lieu dans Constantinople depuis la soumission de cette grande cité au joug des Osmanlis. Les janissaires, après avoir mis le feu aux magnifiques casernes de Levend-Tchiflick et de Scutari, afin de ne laisser, disaient-ils, aucune trace des nizam-gedittes, et d'ôter à jamais l'envie de les rétablir, envoyèrent des députés au sultan Mahmoud pour l'assurer de leur attachement inviolable, et pour demander le pardon de leur dernière révolte. Le mufty alla à la tête des principaux oulémas féliciter son souverain sur ce nouveau triomphe de la religion et des anciennes lois. Tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Les pachas et les ayans, qui dans la dernière assemblée des notables de l'empire, avaient promis à Moustapha-Baïractar de soutenir ses projets relatifs à la création des compagnies des seymens réguliers et aux réformes à opérer dans le corps des janissaires, oublièrent leurs promesses; ils restèrent tranquilles, et firent complimenter les oulémas et les janissaires sur leurs succès.

Tout le monde s'empressa d'abandonner la cause du parti vaincu. Les habitants de Routschouk, attachés à Baïractar, qui les avait délivrés

de cette foule de brigands dont leur pays était infesté avant son administration active et sévère, furent les seuls qui, après sa mort, reconnurent l'autorité des fonctionnaires qu'il avait placés, et protégèrent Ramis-Pacha et les autres exilés de Constantinople. Mais ensuite les incursions que Molla-Aga (1) et divers ayans de la Bulgarie firent sur leur territoire, les menaces de la Porte et la nouvelle qu'un corps nombreux de janissaires et de topchys de Constantinople et de la Romélie étaient en marche pour les attaquer, les forcèrent à admettre le nouveau gouverneur envoyé par le sultan Mahmoud, et à expulser tous les amis de Baïractar.

(2) Ramis-Pacha, né en Crimée, mais élevé à

---

(1) Molla-Aga avait succédé à Passawan-Oglou dans le commandement de Viddin.

(2) Ramis-Pacha, attiré à Constantinople par le nouveau grand-visir, sous le prétexte que tout était oublié et qu'il serait employé avantageusement, fut étranglé aussitôt après son arrivée. Ali-Efendi, et Beygy-Efendi, qui étaient parvenus à se soustraire pendant plusieurs mois aux poursuites de leurs ennemis, se laissèrent tromper par la promesse d'une amnistie générale; ils se montrèrent et périrent presqu'aussitôt par le fatal lacet.

Constantinople, alla demander un asyle au nouveau souverain de son pays natal, et fut parfaitement accueilli par la cour de Pétersbourg. Cadi-Pacha, qui répugnait à demander l'hospitalité à des Européens infidèles, quoiqu'il admirât leur tactique et leur discipline, osa reparaître à Constantinople sous l'habit de derviche. Résolu de retourner en Caramanie pour réunir ses amis et organiser une troupe d'aventuriers audacieux, avec lesquels il voulait courir l'Asie-Mineure, et faire une guerre cruelle aux janissaires, il était déjà arrivé près de Kutuyar, lorsqu'il fut reconnu; un ordre circulaire de la Porte enjoignait à tous les agents du gouvernement de mettre Cadi-Pacha immédiatement à mort partout où il serait arrêté. Sa tête, portée à Constantinople, fut exposée pendant un mois à la porte du sérail pour satisfaire les regards des janissaires, qui le regardaient comme le plus audacieux et le plus implacable de leurs ennemis.

Tel fut le dernier résultat des tentatives qui ont été faites en Turquie pour lui donner une armée régulière. On renonça à jamais aux institutions militaires des Francs, qui avaient causé tant de maux; on prononça anathême contre ceux qui en parleraient; l'ancien ordre de choses fut entièrement rétabli; les janissaires et les

oulémas reprirent leurs droits et leur influence politique. Le gouvernement, reconnaissant que les abus qui ont causé la décadence de cet empire, et qui produiront infailliblement sa chute, étaient trop forts pour pouvoir être détruits, reprit le système qu'il suivait depuis un siècle, celui de fermer les yeux sur les dangers, de ne parler que du passé, de ne s'occuper que du présent, de mépriser l'avenir, et d'attendre sans inquiétude le cours des événements écrits dans le livre des destinées.

Le sultan Mahmoud, qui, aux qualités brillantes du sultan Sélim, joint une fermeté de caractère, dont ce dernier était dépourvu, a eu beaucoup à souffrir, depuis la mort de Baïractar, de l'insubordination des janissaires, et des prétentions des oulémas. Plusieurs de ses ministres ont failli être victimes de la férocité de cette soldatesque insolente et insubordonnée, et des intrigues des magistrats. Ce monarque, forcé à regret, par une réaction persévérante et par des menaces continuelles, d'éloigner de son divan quelques-uns des ministres qui avaient mérité sa confiance, n'a dû peut-être jusqu'à ce jour la conservation de son autorité qu'à sa position. Il n'a qu'un fils en bas âge; il est le seul prince de sa famille qui soit en état de régner. Sa mort,

dans les circonstances actuelles, serait la plus grande calamité qui pût arriver à la Turquie.

Nous avons démontré dans la première partie de cet ouvrage, que les oulémas et les janissaires étaient particulièrement intéressés à la conservation de la dynastie ottomane. Les premiers ne renonceront point à leurs intrigues qui embarrassent la marche du gouvernement. Les seconds n'abandonneront jamais leurs dispositions turbulentes; et les uns et les autres s'entendront toujours pour conserver le trône et la vie au sultan Mahmoud, jusqu'à ce que son jeune fils soit en état de pouvoir le remplacer.

Les Turcs se confiant aux promesses de l'empereur Napoléon, s'étaient jetés dans une guerre qui devint malheureuse, autant par suite de l'inaction de leurs armées et de leurs dernières révolutions, que par l'abandon du souverain dont ils avaient embrassé la cause. Napoléon, après la conférence d'Erfurth, sacrifiant ses alliés à l'agrandissement de sa famille et à ses embarras du moment, avait consenti que les Russes conservassent les deux provinces importantes de Moldavie et de Valachie; les Turcs cherchèrent alors l'appui de la Grande-Bretagne et rétablirent avec cette puissance leurs anciens rapports d'amitié.

La France, maîtresse des îles Ioniennes, des deux rives de la mer Adriatique, et traînant à sa suite une grande partie de l'Europe, était devenue trop puissante pour ne pas donner de l'ombrage à la Turquie. L'ambition démésurée de l'empereur des Français, son manque d'égards pour les souverains ses alliés, et son inexactitude à remplir ses promesses et les traités, avaient fait succéder à son égard la haine à l'admiration dans le cœur des Turcs.

Mahmoud, mécontent de la conduite trompeuse du gouvernement français, n'attendait que l'occasion de pouvoir se venger d'un monarque orgueilleux qui avait eu l'imprudence de déclarer publiquement à son sénat qu'il saurait punir l'empereur des Osmanlis. L'occasion ne tarda pas long-temps à se présenter et la vengeance fut terrible.

Napoléon, qui était devenu souverain en flattant le peuple français, avait eu, depuis son avénement au trône, fort peu d'égards pour les peuples et pour les souverains. Sa conduite envers les Espagnols avait soulevé en masse contre lui cette nation fière et énergique, et avait réveillé son antique vertu. Cependant; fermant les yeux, sur les plaies de la France, sur les dangers de la guerre d'Espagne, sur l'incertitude

de ses alliés, sur le mécontentement des peuples et sur les dispositions vindicatives des grandes puissances qu'il avait trop humiliées, il résolut d'aller porter la guerre à cinq cents lieues de ses frontières, et de s'aventurer avec près de quatre cent mille hommes de toutes nations, dans un pays vaste, pauvre, glacial, dont les habitants sont dévoués à leur souverain, dociles à leurs chefs et zélés pour leur religion. On pouvait gagner des victoires dans un tel pays; mais il était impossible d'en faire la conquête.

Quelques brillants succès dus à sa savante tactique et à la valeur bouillante de ses soldats, ouvrirent à Napoléon les portes de Moscou; mais tandis que les Russes se fortifiaient en reculant et en concentrant leurs forces, ce général, affaibli par ses progrès, et même par ses victoires, n'étant maître que de Moscou et de quelques points isolés sur la route de cette capitale à Wilna, et réduit pour subsister aux ressources locales d'un faible rayon, s'imagina qu'Alexandre tremblait pour l'existence de son empire et lui proposa la paix à des conditions qui ne pouvaient convenir qu'à un prince désespéré. La proposition fut acceptée. Une négociation insidieuse, qui n'avait d'autre but que d'allonger le temps, fut entamée. Napoléon, ivre d'orgueil, fut

dupe de l'empressement apparent et du ton modeste des négociateurs russes. Un temps précieux fut perdu; l'hiver approchait; les vivres manquaient; l'armée s'affaiblissait; la cavalerie était menacée de périr par le défaut de fourrages; le froid commençait; les armées russes se présentaient en force de toutes parts; il fallut penser à la retraite avant d'avoir rien conclu.

Cette retraite fut l'événement le plus désastreux qui ait jamais affligé la France depuis l'existence de cette antique monarchie.

Cependant, quoique la cavalerie eût été presque entièrement détruite, et l'artillerie abandonnée sur les routes dans les premiers jours de marche, que des milliers de cadavres d'hommes gelés servissent à marquer les bivouacs de chaque nuit, les divers corps d'armée marchaient toujours en ordre et résistaient avec succès aux attaques des nombreux ennemis qui les poursuivaient sans relâche.

Tout changea d'aspect au passage de la Bérésina. Des divisions russes, naguère stationnées sur les frontières de la Turquie, se présentèrent pour arrêter l'armée française. Les Français ne surmontèrent cet obstacle qu'avec une perte immense; et bientôt, affaiblis et démoralisés par tant de causes de destruction, et harcelés

par les nombreux cosaques du Don, du Dnieper et de l'Ukraine, qui avaient suivi les divisions russes du Danube, ils ne connurent plus aucun ordre. Une dispersion générale s'ensuivit. Toute résistance cessa; chacun pensa à fuir. Le froid, la faim, le découragement et le fer de l'ennemi moissonnèrent cette brillante armée. Une faible partie des 400,000 hommes avec lesquels Napoléon avait commencé cette funeste campagne, rentra dans les États du roi de Prusse.

Tel fut le triste résultat de la fausse politique de Napoléon et surtout de cette impatience fougueuse qui l'empêchait souvent de mûrir ses projets, de les coordonner avec les circonstances et les difficultés, et d'attendre le temps le plus favorable pour leur exécution.

Aussitôt que le projet d'invasion de la Russie avait été connu à Londres et à Pétersbourg, ces deux cabinets s'étaient empressés de faire sentir à la Sublime Porte combien sa position deviendrait dangereuse et précaire si les Français réussissaient dans leur entreprise. On ne manqua pas de rappeler au sultan Mahmoud les discours de Napoléon à son sénat et ses menaces outrageantes. On cita sa conduite perfide envers l'Espagne et son lâche abandon des Turcs ses

idèles alliés, à l'époque du traité de Tilsitt. On lui proposa, avec la paix, la restitution de la Valachie, d'une grande partie de la Moldavie, et n s'obligea à abandonner les Serviens à sa discrétion.

L'ambassadeur de France eut beau repréenter combien il importait à la Turquie d'assister dans cette circonstance importante l'empereur Napoléon, qui allait combattre les Russes, es plus cruels ennemis du nom Ottoman. Il eut eau promettre, au nom de son souverain, que restitution de la Crimée, du Cuban, de la Bessarabie ainsi que de la Valachie et de la Moldavie entière serait bientôt pour les Turcs la écompense certaine de leurs nobles efforts en aveur du plus ancien et du plus fidèle de leurs lliés.

On détestait Napoléon; on ne crut pas aux romesses de son ambassadeur et on conclut la aix avec les Russes à des conditions qui parurent avantageuses, en comparaison de celles que e cabinet de Pétersbourg avait offertes pendant inq ans sous la médiation de la France. Cette paix, funeste à Napoléon, puisqu'elle rendit les divisions russes du Danube entièrement disponibles dans le moment le plus critique pour l'armée française, prouve combien il importe à un

souverain, quelque puissant qu'il soit, d'être fidèle à sa parole et de ménager les peuples et les rois, même ceux qui, par leur faiblesse ou leur position, paraissent les moins susceptibles de contrarier ses vues ou de lui causer quelque préjudice.

Depuis les événements qui ont changé la face de l'Europe en 1814 et 1815, la position des Turcs est devenue plus critique que jamais. La Porte doit craindre 1° la mort du sultan Mahmoud avant que son fils soit en âge de pouvoir lui succéder; 2° une coalition de la Russie et de l'Autriche contre leur existence. Ces deux événements entraîneraient probablement la dissolution de cet empire ou du moins l'expulsion des Osmanlis de l'Europe.

Les Turcs, en adressant des prières à Dieu pour la conservation des jours du prince qui les gouverne, doivent également lui demander que la sainte Alliance, qui, basée sur l'esprit du christianisme, paraît avoir pour but de réparer les maux de l'humanité, affermisse dans le cœur des monarques alliés l'amour de la paix, qu'elle éteigne en eux tout sentiment de vengeance ou de jalousie, et qu'elle les détourne au moins pendant une dixaine d'années de tout projet d'agrandissement.

NOTES

EXPLICATIVES ET JUSTIFICATIVES

DU SECOND VOLUME.

Page 47, ligne 3. — *M. Italinsky, interrogé par la Porte sur les motifs de cette injuste agression, répondit par la lettre suivante:*

Lettre de M. Italinsky, envoyé de Russie près la Porte ottomane, à M. Hangerli, dragoman de la Porte.

MONSIEUR,

Les nouvelles que vous venez de me transmettre me causent autant de surprise qu'à Son Excellence le Reis-Efendi; je continue à être dans l'ignorance des faits et des motifs qui les amènent. Je devais me flatter de recevoir incessamment un courrier qui m'en informerait, et j'aurais, dès-lors, pu donner à cet égard des assurances positives à Son Excellence; mon attente a été

malheureusement vaine jusqu'aujourd'hui. Mon courrier ordinaire n'est pas encore arrivé. Ma cour ne n'a point écrit depuis le 26 août, parce qu'elle me supposait parti de cette capitale ; ce n'est que depuis le commencement de novembre qu'elle est informée du contraire. Telle est la pure vérité. Je prie Son Excellence le Reis-Efendi d'en être persuadé, et de croire qu'il n'y a dans ma conduite ni feinte ni cachoterie. Je ne saurais néanmoins penser qu'il ne m'arrrivera pas de courrier ; car il est de toute impossibilité que ma cour ne me mette pas à même de m'expliquer avec la Sublime Porte sur ce qui se passe, quelle qu'en puisse être la cause ; aussi je ne considère son silence du moment que comme un retard résultant de quelques circonstances que je ne peux déterminer. Je ne saurais non plus regarder comme une hostilité l'entrée de nos troupes à Chotzim, d'après la manière dont elle a eu lieu. D'ailleurs, des hostilités annonceraient un état de guerre, et très-certainement si ma cour était dans l'intention de la faire à la Sublime Porte, elle aurait commencé par la lui déclarer.

Je m'empresserai d'expédier, dans la journée même, un courrier extraordinaire au commandant des troupes, pour l'informer des communications que la Sublime Porte vient de me faire, et les accompagner de toutes les observations sérieuses que requiert le sujet.

Je profite, Monsieur, de cette occasion pour renouveler l'assurance, etc.

Péra, le $\frac{1}{13}$ décembre 1806, à 4 heures après minuit.

Signé A. D'ITALINSKY.

Page 48, ligne 1.— *M. Arbuthnot était mécontent du mouvement des Russes.*

Cet ambassadeur écrivit à cette époque à la Porte la lettre suivante :

Lettre de M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre près la Sublime Porte, à M. Hangerli, dragoman de la Porte.

Péra, 13 décembre 1806.

MONSIEUR,

Par le peu de mots que j'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin, vous aurez dû apercevoir l'effet qu'à produit sur moi la nouvelle fâcheuse de ce qui vient de se passer entre les troupes de la Sublime Porte et celles de la Russie. Depuis que je vous ai écrit, j'en ai parlé à M. le chevalier d'Italinsky.

Il regrette cet événement malheureux autant que moi,

et déjà il vous l'a témoigné dans la lettre qu'il vient de vous adresser.

Mais dans les circonstances où nous sommes tous deux, étant dans l'ignorance la plus complète, même quant aux motifs de l'entrée des troupes russes, nous ne pouvons, pour le moment, que déplorer tout ce qui serait de nature à troubler la bonne harmonie entre la Sublime Porte et ses alliés. Nous connaissons trop bien les sentiments de nos deux cours, pour ne pas être sûrs que ni l'Angleterre ni la Russie ne peuvent être mues par aucune vue hostile contre la Turquie; par une conséquence nécessaire, la marche des Russes ne devrait être considérée que comme une mesure de précaution, ayant pour objet la sûreté de la Sublime Porte.

On peut, d'un jour à l'autre, s'attendre à des explications satisfaisantes; et puisque la Sublime Porte m'a fait l'honneur de s'adresser à moi, je m'empresserai de déclarer que tous les motifs de sagesse exigent une continuation de cette conduite loyale et modérée qui, dans les derniers temps, a fait tant d'honneur au ministère ottoman.

Je n'ai aucune difficulté d'avouer que, si les faits sont tels qu'on les a représentés, il est tout naturel que la Sublime Porte en soit extrêmement choquée; mais elle connaît trop bien la loyauté de l'empereur de Russie,

pour ne pas être convaincue que S. M. I. sera la première à désavouer toute démarche hostile de la part de ses officiers envers la Turquie. Elle a trop de lumières pour ne pas sentir que toute apparence de mécontentement à l'égard de la Russie ne pourrait avoir d'autre effet, vu les circonstances actuelles, que d'entraîner cet empire dans des dangers que depuis long-temps la France, dans ses vues sinistres, a mis tant de soins à lui préparer.

L'honneur que la Sublime Porte m'a fait de demander mon intervention, m'a extrêmement flatté. J'y vois une preuve frappante de la justice que ce gouvernement me rend, et ce serait un motif de plus pour me porter à faire tout ce qui pourrait lui être agréable.

Mais dans cette occasion, toute démarche semblable à celle que la Sublime Porte m'a proposée eût été inutile et même déplacée; car je n'ai entendu, de la bouche de l'envoyé de Russie, que les mêmes sentiments dont je suis animé moi-même.

Il faut donc me réserver à d'autres occasions, pour témoigner à la Sublime Porte l'amitié qu'en qualité de représentant de son fidèle allié je dois ressentir à son égard; et j'ose dire que rien ne peut arriver qui ne soit de nature à rendre de plus en plus évident que le Roi n'a d'autres vues que d'être essentiellement utile à Sa Hautesse le Sultan, et que les engagements pris récipro-

quement entre S. M. et l'empereur de Russie, n'ont d'autre but que le maintien, le salut et la gloire de cet empire.

J'ai l'honneur, etc.

Signé CHARLES ARBUTHNOT.

Manifeste de la Porte ottomane contre la Russie, en 1807.

Depuis les temps les plus anciens, c'est à la religieuse observation des traités et des conventions entre les puissances, que les sociétés humaines doivent la tranquillité et la sécurité dont elles jouissent; et ceux qui osent déroger à cette sainte observation, mettent le trouble et le désordre dans l'harmonie de l'univers. Tout souverain équitable, lors même qu'il se voit obligé de rompre avec une autre puissance, ne s'y décide qu'après avoir considéré avec l'attention la plus scrupuleuse une démarche aussi grave. Les entreprises formées par la cour de Russie avec une persévérance sans exemple pour dominer et opprimer les puissances voisines; ses infractions continuelles des traités et des lois des nations, sa perfidie et son ambition démésurée; enfin, ses intentions hostiles envers les États ottomans sont notoires et manifestes. Cette cour a toujours méconnu la condescendance amicale que la Sublime Porte lui a montrée en toute occa-

sion, et elle n'y a répondu que par des démonstrations pleines d'aigreur et de malice. — Entre autres exemples, la cour de Russie, qui, d'après les traités, n'avait aucun droit sur la Crimée, employa tous les artifices imaginables pour empiéter sur la liberté de ce pays et y mettre le désordre; et à la fin elle y fit marcher un nombreux corps d'armée (en pleine paix) et s'empara de force de cette province considérable.

La Géorgie a été de tout temps, ainsi que les nations le savent, sous la souveraineté de l'Empire ottoman; la cour de Russie s'introduisant successivement par mille détours dans les affaires politiques et civiles de ce pays, a fini par s'en emparer sans aucun droit.

Les consuls qu'elle plaçait dans les villes turques, détournant de leurs devoirs les employés de la Porte dans les endroits de leur résidence, séduisaient les sujets de l'empire, et, abusant de la liberté de la navigation, qui ne leur était accordée que pour le commerce, ils embarquaient ses sujets sur des vaisseaux et les envoyaient dans les États russes. En outre ils délivraient des patentes aux sujets ottomans et des pavillons aux vaisseaux des îles de l'Archipel, dans les États mêmes de l'empire ottoman.

La Sublime Porte avait espéré qu'en resserrant par un traité d'alliance les liens de l'amitié avec la Russie, celle-

ci se désisterait de ses prétentions et suivrait d'autres procédés. Tout au contraire, elle se fit de ce nouveau lien un moyen plus puissant d'artifices et de mauvaises intentions, et, dans le vain dessein de susciter un bouleversement général, elle séduisit les sujets de la Servie, et leur fournissant de l'argent et des munitions, elle devint leur appui et leur défenseur. Elle demanda la permission de faire passer une seule fois des munitions de bouche pour ses troupes de Téflis; la Sublime Porte, par égard pour son alliance, n'hésita pas à lui délivrer le firman nécessaire. La Russie eut à peine reçu cet ordre qu'elle fit débarquer au Phaze des troupes nombreuses avec de l'artillerie au moyen desquelles elle força et fortifia le château d'Anacara. La Porte ayant demandé par des offices réitérés, remis au ministre russe à Constantinople, qu'on se désistât de cet indigne procédé, celui-ci répondit toujours d'une manière évasive sans jamais donner aucune satisfaction convenable.

Les deux puissances étant convenues que la Russie n'aurait d'autre prééminence sur la république Septinsulaire, qui connaissait la suzeraineté de la Sublime Porte, que celle de la garantie, si le cas exigeait d'y mettre des troupes, les deux alliés devaient le faire conjointement, et la constitution de ladite république devait être reconnue et mise en exécution du consentement

des deux parties. La cour de Russie, malgré cette convention, mit dans les dites îles autant de troupes qu'il lui plut, y fit adopter une constitution rédigée à Pétersbourg, et la mit en exécution par ses agents comme dans un pays qui lui aurait appartenu en toute souveraineté. Elle fit en outre de ces îles un asile pour tous les brigands qui s'y rendaient; et il n'y eut ensuite point d'intrigues qu'elle ne mit en œuvre contre les agents de la Porte dans ces contrées, et en particulier contre S.E. Ali-Pacha, gouverneur de Yanina.

La Sublime Porte s'était proposé, dans la guerre actuelle de l'Europe, de garder la plus scrupuleuse neutralité envers les puissances belligérantes. La cour de Russie, au contraire, ne respectant aucune loi, abusa du passage qui lui avait été accordé pour quelques vaisseaux de guerre seulement, fit transporter aux Sept Iles beaucoup de troupes, enrola secrètement des Albanais, et à l'insu de la Porte les envoya en Italie. Elle osa également violer le droit des gens en fomentant une insurrection à Montenegro par le canal de ses mandataires. Pareillement elle distribua des patentes dans les provinces de Valachie et de Moldavie, s'y appropria des sujets sans nombre pris à différents titres, et traita ces provinces à peu près comme ses propres possessions. Elle poursuivait par des plaintes continuelles et par toutes sortes de vexations les Vaivodes

(princes) nommés par la Porte, qui ne suivaient pas ses volontés. Au contraire elle protégeait ouvertement ceux qui montraient de l'affection et du penchant pour elle, de façon que la nomination du Vaivode dans ces deux provinces de la part de la Porte devenait un objet de dérision.

Quoique chacun de ces griefs pût être un juste motif de déclaration de guerre, cependant la Sublime Porte montra une patience inaltérable, non parce qu'elle se croyait trop faible et impuissante, mais parce qu'elle préférait les voies amicales, uniquement pour éviter l'effusion du sang. En voici une preuve frappante : la Sublime Porte déposa dernièrement les Vaivodes de Valachie et de Moldavie, d'après l'exigeance du cas. Le gouvernement russe, mécontent de ce qu'on ne l'avait pas prévenu, voulut s'y opposer. Une plus longue tolérance envers le traître Vaivode de Valachie, dont la perfidie a été suffisamment prouvée dans plusieurs occasions, devenait nuisible à la Sublime Porte ; si elle eût prévenu la Russie de cette mesure, la nouvelle en serait parvenue à la connaissance du Vaivode, ce qui aurait causé beaucoup d'embarras. C'est pour cette raison que la Russie n'en a été avertie qu'après la déposition.

Quelque temps après le ministre de Russie à Constantinople demanda, au nom de son souverain, que ledit

Vaivode fût réintégré sans délai, déclarant qu'en cas de refus, il avait ordre de partir avec toute sa légation, comme il le notifia à tous ses négociants et autres. En outre il ajouta que son gouvernement ne cherchait pas par là à réaliser les intentions hostiles qu'on pouvait lui imputer; mais que le rétablissement des Vaivodes était son unique but; que si la Porte voulait y consentir, tout différent serait applani entre les deux puissances. La Sublime Porte conçut par cette déclaration officielle, que la cour de Russie cherchait un prétexte pour lui déclarer décidément la guerre, et qu'en formant une prétention aussi injuste et si peu importante, elle faisait voir que son but était d'imputer à la Sublime Porte les intentions hostiles qu'elle nourrissait dans son cœur. La Sublime Porte consentit avec répugnance au rétablissement des deux Vaivodes, pour ne laisser au gouvernement russe aucune excuse devant les puissances de l'Europe.

La Porte crut enfin que la cour de Russie rougirait de sa conduite devant les autres puissances, et renoncerait à son projet de faire la guerre à l'empire ottoman: point du tout; deux mois et demi après cette époque, sans qu'il y eût aucun nouveau prétexte de mésintelligence, et foulant aux pieds le droit des gens au moment même où tout annonçait paix et amitié, des troupes

russes s'avancèrent inopinément sur le territoire turc, tandis que les habitants des environs, ainsi que les gouverneurs de Bender et de Chotzim, se croyaient en toute sûreté sous la garantie des traités. Les généraux russes, abusant de cet état de confiance et de paix et employant toutes sortes de ruses, s'emparèrent de ces deux forteresses contre le droit des gens, généralement respecté par toutes les puissances.

La Sublime Porte n'en fut prévenue qu'après l'événement; elle demanda des explications au ministre de Russie. Celui-ci protesta itérativement qu'il avait écrit l'issue de l'affaire du rétablissement des Vaivodes, à sa cour, ainsi qu'aux employés russes sur le Dniester, en vertu de la commission qui lui avait été déléguée pour cet objet, et que la marche actuelle des troupes russes n'était pas une suite de la même affaire; que quant à lui, il ne connaissait aucun motif de rupture, et que sa cour ne lui avait donné aucun avis à ce sujet. La Sublime Porte, apprenant d'une manière aussi inattendue la nouvelle des hostilités commises par les Russes, l'occupation de ses forteresses et l'envahissement de ses États, aurait dû éloigner, sans délai, de la capitale, le ministre de Russie. Quoiqu'il fût juste de rendre violence pour violence, la Sublime Porte, toujours guidée par l'amour de l'humanité, désirait cependant écarter les malheurs

de la guerre ; elle demanda de nouvelles explications au ministre russe ; elle lui fixa un terme pour l'éclaircissement entier de cette affaire, dans l'espoir que la cour de Russie procéderait en temps de paix comme en temps de guerre d'une manière convenable à une puissance, et qu'au moins, pour n'avoir pas à rougir devant les autres cours, elle respecterait les droits politiques et civils.

Près d'un mois s'était écoulé depuis les premières hostilités des Russes, que le ministre de Russie ne donnait à la Porte aucune réponse, si ce n'est qu'il protestait n'avoir reçu aucun éclaircissement sur cette affaire. La patience de la Porte étant poussée à bout, un plus long délai lui devenait inutile et dangereux.

D'un autre côté le général Michelson, chef des troupes russes, adressait des proclamations séditieuses aux juges et aux gouverneurs de la Romélie, dans le dessein de séduire même les musulmans, et de semer la dissention dans les États de l'empire ottoman : enfin les indignes violences que la cour de Russie s'est permis d'exercer contre la Sublime Porte sont sans exemple, et il n'est plus permis de les tolérer.

Les hostilités de la Russie étant notoires et évidentes, chaque musulman est obligé, par la religion et la loi civile, de tirer vengeance de ce perfide ennemi. En lui déclarant la guerre, la Sublime Porte met toute sa con-

fiance dans Dieu, puissant et vengeur; et pour réprimer l'audace de l'ennemi, elle est obligée d'armer par terre et par mer, de faire avancer toutes ses forces et de les faire agir avec énergie. Ainsi la Sublime Porte n'a déclaré la guerre que parce que son extrême modération n'a servi qu'à augmenter l'audace et la violence de la Russie. La Sublime Porte, ayant pour elle toutes les raisons possibles, la cour de Russie reste responsable du sang qui sera répandu, et des malheurs qui doivent accabler l'humanité; et jusqu'à ce que cette cour respecte les traités et les alliances, l'impossibilité d'avoir aucune confiance en elle doit être une vérité reconnue de toutes les puissances qui sont dirigées par des sentiments de justice et de modération.

Quoique les motifs ci-dessus exprimés soient des faits notoires et connus du monde entier, et qu'il ne soit du tout besoin d'en faire la publication; cependant, pour suivre l'usage officiel, copie de la présente déclaration a été remise à MM. les ministres étrangers résidant dans la capitale, pour être communiquée à leurs cours respectives.

Donné à Constantinople, le 25e de la lune de scheval, l'an de l'hégire 1221 (5 janvier 1807).

Page 81, ligne 22. — *Le nombre des bouches à feu destinées à combattre l'ennemi s'éleva dans les jours suivants à près de douze cents de toutes espèces et de tous calibres.*

Voici l'état d'armement des batteries qui ont été construites en moins de cinq jours, pendant la présence de l'escadre anglaise devant Constantinople.

	Can.	Mort.
Trois batteries pour défendre les moulins à poudre et les magasins attenans hors de Constantinople.	50	00
Depuis les Sept-Tours jusqu'au sérail.		
En avant du château des Sept-Tours.	28	4
Saint-Mathias.	24	5
Port des galères.	25	20
Tchatladu-Capu	22	6
Batterie d'Ibrahim-Efendi, près de Yeni-Capu.	10	24
Idem, entre cette dernière batterie et Aker-Capu.	26	10
Batterie du Reis-Efendi.	28	12
Batteries du sérail		
Sur le terre-plein d'une tour.	00	8
Ingerlu-Kiosk.	36	6
Sur la grande terrasse du jardin du sérail.	60	8

	Can.	Mort.
Petit jardin de l'hôpital.	22	00
Hastatar-Capoutsou.	24	6
Yeni-Kiosk.	36	6
Idem à gauche de Yeni-Kiosk.	24	6
Batteries extérieures du premier hangard, sur le quai de débarquement du sérail.	48	00
Batteries du second hangard, sur le même quai.	62	8

Hors du Serail.

— *Rivage de Constantinople.*

Trois batteries contenant ensemble.	78	8

Côté de Galata et Péra.

Batterie du Terfterdar	28	10
Grande batterie de Tophané.	84	12
Batterie sur le versant de la colline au-dessus de la caserne de Tophané.	32	3
Bechiktache et *Dolma-Baktché.*	26	4
Ortakeni	18	10

Côté d'Asie.

Tour de Léandre.	14	00
Saladjack.	20	00
Ibrahim-Pacha.	28	12
Harem-Skelessi.	28	00
Serai	28	4
Pointe de Calcédoine.	24	8
Total.	917	196

Page 59, ligne 25, — *Il résolut de partir secrètement.*

M. Arbuthnot laissa la note suivante pour être remise à la Porte après son départ.

A bord de l'Endymion, 29 janvier 1819.

Le soussigné, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. Britannique, ayant reçu un refus à la demande qu'il avait faite d'un passe-port pour son courrier, et ce refus ayant été réitéré aujourd'hui, il lui est impossible de croire plus long-temps qu'il se trouve dans un pays qui veut conserver des relations d'amitié avec Sa Majesté. Il serait pareillement impossible au soussigné, pendant qu'il reste dans cet endroit, de continuer la négociation entamée avec cette sécurité, sans laquelle il n'y a pas de liberté de discussion. Il a donc été forcé de prendre la résolution de se rendre à la flotte britannique, qui mouille à la hauteur de Ténédos, où il pourra trouver la sécurité qu'on lui refuse ici, et il éprouvera la plus grande satisfaction si la Sublime Porte lui envoie une réponse aux demandes qu'il fit dans la conférence du 25 de ce mois, qui soit de nature à lui permettre de revenir de nouveau à son poste. Le soussigné attendra pendant un temps raisonnable, avant qu'on ait recours à des

station dans la plaine de Daoud-Pacha, d'où il prendra le chemin de la victoire. De l'autre part, et avec la même célérité, tous les moyens d'opposition aux entreprises maritimes des Anglais, sont mis en activité.

En un mot, les Moscovites étant les vrais ennemis de la foi et de ma Sublime Porte, et les Anglais s'étant réunis aux premiers, à raison de leur alliance, pour former conjointement de noirs complots contre mon empire, on doit y opposer partout une vigoureuse résistance. Tout musulman grand et petit, riche et pauvre, doit se lier étroitement l'un à l'autre d'esprit et de cœur, et ne s'occuper que de la défense de la loi du peuple choisi de Mahomet. C'est la stricte obligation que la religion impose à tout vrai croyant. Prenez bien garde, vous tous que vous êtes, prenez bien garde que personne ne se relâche dans sa vigilance et ne diminue d'efforts dans ce moment. Que tous les employés, que tous les individus orthodoxes, que tous les fidèles tributaires qui ont pris asile sous les ailes de ma protection impériale, restent fermes et imperturbables dans toute l'étendue de mon empire. Que les personnes nommées par mes commandements aux diverses commissions publiques, s'appliquent sans relâche à les remplir, et à maintenir le courage et la constance. Voilà ce que ma volonté suprême exige de tous et de chacun en particulier. Tout

fois de l'invigilance de nos agents locaux, et de
que le plan de fortification de ce passage n'avait pas
entièrement exécuté, cette division le franchit. Im-
ant aussitôt le secours du Très-Haut, je fis armer et
ir de mon arsenal impérial, ma formidable flotte,
était trois fois plus forte que la division ennemie; et
e la côte de Constantinople, ainsi que celle d'Asie
est en face, furent couvertes et hérissées de canons.
scadre anglaise, témoin oculaire de cet appareil im-
ant, ayant su qu'on avait en outre prodigieusement
ncé le plan de fortifications des Dardanelles, se retira
tamment, et ne songea plus qu'à repasser, en com-
tant et à tout risque, le même détroit. Les nouveaux
nts, qui ont été envoyés, instruits par l'exemple de
rs confrères, font tous leurs efforts pour mettre ce
sage dans le meilleur état de défense possible.
Dans cette situation des choses, comme il conste
s les Moscovites, qui sont à Corfou, rassemblent des
upes de débarquement, et qu'ils ont déjà équipé leur
adre, les manœuvres perfides de tous nos ennemis,
i sont partout en mouvement, ne nous permettent
is de rester une seule minute dans l'inaction. D'une
t mon camp impérial, prêt à marcher sur les Mosco-
es, va s'ébranler ces jours-ci, avec le secours de la di-
ie Providence, et gagner en toute diligence sa première

tous les effets qui sont commandés pour la campagne, doivent être mis incontinent en route. Prenez bien garde de vous permettre sur ce point le moindre délai ou relâchement; mais déployez, ainsi que mes commandements vous l'ordonnent, tout votre zèle et tout votre empressement à l'accomplissement de la commission qui vous a été confiée.

C'est à ces fins que le présent ordre impérial a émané et vous a été expédié. Dès que vous en aurez pris connaissance, faites-en la publication. Conformez-vous à son noble contenu, et gardez-vous de tout acte contraire.

Donné dans les premiers jours de la lune de Mouharrem, l'an de l'hégire 1222.

Semblable commandement a été envoyé à Caraosman-Oglou, vaivode de Bergama, aux pachas de Yanina, Trikala, Scutari d'Albanie; au pacha gouverneur de Seyde, aux mouhassils de Candie, de la Canée, de Rétimo, de Morée et de Lépante; au gouverneur de Tripolitza, chef-lieu de la Morée, aux moutsellims ou commandants militaires de Négrepont, de Carliéli, d'Adana, de Trasous et de Tripoli de Syrie; aux mouhassils ou armateurs de Chypre, de Chio et de l'Attaquie; aux commandants des places fortes sises sur la côte de Syrie;

au pacha à deux queues, chef du district de Rhodes, aux autorités constituées et aux officiers des janissaires de la garnison de la dite île; au cadi et aux autorités de Larisse; aux substituts des juges, aux vaivodes et autres préposés de Stancho, de Scalanova et de Lemnos; leur recommandant à tous de défendre les rivages, côtes, habitations, et de publier et de notifier partout le même ordre de défense générale.

L'Égypte étant connue pour l'objet de l'ambition des Anglais, il a été ordonné, en sus du précédent commandement impérial, au gouverneur du Caire et aux autres autorités de la province, de se tenir en garde contre les mamelucks et les troupes anglaises de débarquement, et d'employer tous les moyens pour les détruire, en cas d'attaque.

Le susdit commandement impérial a été communiqué au gouverneur de la Caramanie, ainsi qu'aux moutsellims de Teké et de Satalie, et aux vaivodes et naïbs des îles de Samos, Tinos, Andros, Syra, Ténédos, Imbros, Tasse, et Semadrak (Samothrace).

Le capitan-pacha a reçu l'ordre de communiquer ledit commandement impérial par des commissaires dans tous les lieux de son apanage, savoir: aux îles d'Hydra, de Spezza, de Boudouz, de Mourtad d'Ina, de Syphante, de Thermie, de Sériphe, de Paros, d'Antiparos, de Naxie,

de Myconi, de Policnori, de Milo, de Patmos, de l'Orègentire, de Cicnos, d'Anafia, d'Ischiros, d'Ypsera, d'Amourgos, et de Santorin.

Ce même commandement a été adressé au gouverneur et au juge de Bagdad, au commandant du corps des janissaires de cette ville, au moutsellim de Bassora, en leur enjoignant en outre de ne négliger aucun moyen pour annihiler dans ces riches contrées les avantages que les Anglais retiraient de leur commerce.

Ce commandement a été également communiqué au molla, au moutsellim, et au chef du corps des janissaires à Alep. Les chefs des trois grandes divisions de la Turquie d'Europe, et des trois divisions de la Turquie d'Asie, ont également reçu cet avis.

Même envoi a été fait séparément aux beylesbeys d'Alger, de Tunis et de Tripoli de Barbarie, aux armateurs et milices de ces trois régences, en leur enjoignant d'armer tous leurs corsaires pour courir sur les navires anglais et moscovites.

La Sublime Porte a fait aussi connaître ses mesures générales par des commandements particuliers adressés à S. A. le victorieux Hadgi-Yussuf-Pacha, ex-grand-visir, gouverneur d'Erzeroum et de Trébisonde, et généralissime de cette partie de l'Empire; à S. Ex. le victorieux Moustapha-Pacha, gouverneur de Silistrie et Routs-

uck, et général en chef sur le Danube; et à S. Ex. le orieux Cassim-Pacha, mouhafiz d'Ismail, en leur scrivant d'entretenir dans le cœur et l'esprit de tous agents, en tout lieu, la même ardeur et le même :. de manière qu'aucun d'eux ne se permette ni délai ralentissement à remplir sa tâche, et de donner -mêmes l'exemple de la ferveur et de l'exactitude.

Traduit sur la copie envoyée par S. Ex. le Reis Efen- par le soussigné conseiller de l'ambassade de France.

Péra-lez-Constantinople, 25 mars 1807.

RUFFIN.

ge 185, ligne 5. — *C'était l'heure où les musulmans ont coutume de faire, dans le mois d'août, leurs prières de l'après-midi.*

La prière qui est, suivant les mahométans, la plus ligatoire pour l'homme et la plus agréable à la Divité, est le *Namaz*, qui consiste dans différents versets ts de l'Alcoran. Le musulman qui veut s'en acquitter pement, doit: 1° être en état de pureté physique et rale, 2° couvrir les parties du corps que la pudeur la bienséance ordonne de voiler, 3° se tenir constamnt tourné vers le Kéabe de la Mecque.

Le prophète lui-même a déterminé les heures con-

sacrées aux cinq prières (Namaz) que tout musulman doit faire journellement.

1° La prière du matin, *Salath subh*, instituée, dit-il, par Adam, doit être faite depuis l'aurore jusqu'au lever du soleil.

2° Celle du midi, *Salath suhr*, qu'il attribuait à Abraham, doit avoir lieu autant que possible à l'heure précise de midi.

3° Celle de l'après midi *Salath assr*, dont il prétendait que le prophète Jonas était l'instituteur. Elle commence au moment où le cadran solaire donne une ombre dont la longueur est double de celle de l'aiguille.

4° Celle du soir, *Salath magrib*, dont, suivant Mahomet, Jésus-Christ, l'Esprit de Dieu, *Rukh-Ullah*, et le plus grand des prophètes après Mahomet, est l'inventeur, doit être récitée au coucher du soleil.

5° Celle de la nuit instituée par Moïse; elle doit commencer au moment où l'horizon est entièrement obscurci.

Les ablutions ordonnées par le prophète avant de commencer toutes ces prières, et les bains fréquents dont l'Alcoran a fait une obligation indispensable, ont rendu les Turcs le peuple le plus propre de la terre. — Il paraît que Mahomet, en ordonnant ces nombreuses et fréquentes ablutions, les considérait comme des pré-

servatifs contre la lèpre et les autres maladies de peau, qui étaient avant lui très-fréquentes et très-répandues parmi les Arabes. On remarque, que ces maladies cutanées sont assez rares parmi les mahométans fidèles aux préceptes du prophète sur les prières et sur les ablutions, tandis qu'elles sont assez communes chez les Grecs, dans l'île de Candie et dans la Syrie Les ravages que la lèpre a faits parmi les croisés et qui s'étaient répandus avec eux dans toute l'Europe occidentale, prouvent que ces derniers étaient bien loin d'imiter la propreté des musulmans

Page 182, ligne 14. — *Les janissaires qui composaient la garde de ce poste extérieur, baissèrent la tête en voyant le sandjak-chérif.*

On regarde le sandjak-chérif comme le premier des drapeaux de Mahomet. Il en a eu plusieurs, dont les uns étaient blancs, les autres noirs; le principal de ces derniers était de camelot, et avait servi de portière à la chambre d'Aïsché, la plus chérie de ses femmes. Le sandjak-chérif actuel est, dit-on, composé de la mousseline que Schemy détacha de son turban, pour en faire un drapeau, lorsque, envoyé par les ennemis de Maho-

met pour arrêter ou détruire le prophète qui était alors caché dans une grotte près de la Mecque, il se sentit séduire et entraîner par les discours persuasifs de cet homme éloquent et devint le plus zélé de ses partisans, après avoir été le plus acharné et le plus cruel de ses ennemis.

Cette oriflamme avec laquelle Mahomet, jusqu'alors simple prédicateur, commença son apostolat militaire, est couverte d'un autre drapeau dont se servait le calife Omar, et de quarante enveloppes de taffetas; le tout est renfermé dans un fourreau de drap vert. Au milieu de ces enveloppes se trouve un petit livre de l'Alcoran, écrit de la main d'Omar, et une clef d'argent du sanctuaire du Kéabé, laquelle fut présentée par le chérif de la Mecque à Sélim Ier, après la conquête de l'Égypte et de la Syrie. Le sandjac-chérif, après avoir appartenu aux quatre premiers califes, passa aux Ommiades de Damas, de ceux-ci aux Abassides de Bagdad et du Caire, et finalement à la maison ottomane. Déposé par Sélim Ier à Damas dont le pacha, en sa qualité d'émir des pélerins, le faisait porter tous les ans à la Mecque, à la tête de la caravane des villes saintes, il fut transporté d'Asie en Europe sous le règne d'Amurath III, pour apaiser une insurrection terrible des janissaires, qui durait depuis plusieurs jours, et qui menaçait la vie du

sultan. Resté et conservé soigneusement dans le sérai de Constantinople depuis cette époque, on ne le fait sortir que lorsque le sultan ou le grand-visir conduit en personne les armées contre les ennemis de l'empire. Il est défendu à toute personne qui ne professe pas la religion musulmane, de fixer ses regards sur ce drapeau sacré. L'ambassadeur ou internonce d'Autriche, sa femme, ses filles et une suite nombreuse d'Européens distingués furent outragés en 1769 par une populace fanatique, pour s'être permis de regarder d'une maison de Constantinople le sanjak-chérif, lequel sortait du sérail pour être porté à la tête de l'armée ottomane marchant contre les Russes. La Porte, à qui cet ambassadeur porta ses plaintes, fit semblant de le satisfaire en faisant étrangler quelques individus, qui étaient coupables d'autres crimes. La Cour de Vienne, informée de cet événement, au lieu de se plaindre et de demander vengeance, rappela cet ambassadeur, pour lui apprendre par cette disgrâce, qu'un ministre étranger doit être toujours le premier à montrer des égards pour les coutumes locales et surtout pour les idées religieuses du pays où il réside.

Page 224. — *Les seymens réguliers reçurent l'ordre d'entrer dans le sérail, et furent répartis sur les murs d'enceinte du côté de la ville.*

Le sérail du Grand-Seigneur est placé près de l'angle nord-est du triangle que forme la ville de Constantinople. Il occupe une grande partie de l'emplacement de l'ancienne ville de Byzance. Son enceinte d'environ sept milles d'étendue, est composée d'une muraille épaisse, solide, élevée, percée de créneaux et flanquée de tours, tant du côté de la ville que vers le rivage de la mer. La pointe du sérail est presque sur la direction de la ligne centrale du Bosphore, dont les eaux rapides viennent s'y briser avec force. Les édifices de l'intérieur du sérail présentent un mélange confus de maisons, dont quelques-unes sont très-mesquines et d'un mauvais aspect. Construits sans ordre et suivant les caprices des empereurs, tous ces édifices se distinguent des maisons particulières de la ville par leurs totis couverts de plomb. La principale entrée du sérail est revêtue en marbre et s'appelle *Bab-Umayoum*, Porte-Sublime. Elle introduit à la première cour dite de Saint-Irenée, où se trou-

vent l'église de ce nom, transformée en salle d'armes, l'hôpital du sérail et la monnaie.

La deuxième cour s'appelle cour du divan, parce que c'est près de cet espace que se trouve le palais du divan où le conseil d'état se rassemble dans une grande salle dans laquelle on a pratiqué une tribune grillée pour le Grand-Seigneur. Les bâtiments qui servent aux offices, aux écuries et au trésor, ont leurs portes d'entrée dans cette deuxième cour, dont ils forment la façade irrégulière. Le palais du divan est contigu aux appartements du Grand-Seigneur. Une galerie couverte conduit à la magnifique, mais assez petite chambre d'audience, où est le trône de l'empereur. C'est là que les ministres étrangers coiffés d'un chapeau à trois cornes et revêtus d'une belle pelisse de marte noire, qu'ils reçoivent de la munificence du sultan, sont présentés avec leur suite, dont le costume offre également la réunion grotesque de l'habillement oriental et européen.

C'est au delà de cette deuxième cour que se trouve le harem, habité par les nombreuses et jolies esclaves qui sont destinées aux plaisirs du sultan. Sept d'entre elles sont élevées au-dessus des autres par le titre de *Cadunes*, et ont un établissement particulier et des esclaves pour les servir. Cette dignité, à laquelle toutes les autres jeunes filles aspirent et ont le droit de prétendre,

occasionne beaucoup d'intrigues et souvent des crimes. La cadune disgraciée ne rentre plus dans la classe des simples odalisques ; mais elle est renvoyée dans le vieux sérail, lieu d'oubli et d'abandon, où sont reléguées impitoyablement toutes les femmes dont les grâces sont flétries par la tristesse, par des passions dévorantes non satisfaites ou bien par l'action de l'âge plus active dans cette solitude que dans l'état de liberté. La cadune de l'odalisque devenue mère d'un garçon, prend le titre d'asseki, et peut approcher le sultan aussi souvent qu'elle le désire. Ce droit cesse si son fils vient à mourir.

. . . . . .

Les Turcs ont la liberté de prendre quatre femmes légitimes, d'après la loi de Mahomet. Mais il paraît qu'ils trouvent si peu d'agréments dans ces nœuds, où leurs droits et leurs devoirs matrimoniaux sont fixés par les lois religieuses et civiles, qu'il n'arrive presque jamais qu'ils en prennent plus d'une. Les sultans ottomans se sont entièrement dégagés de cette dépendance et n'ont que des esclaves.

Les cadunes et les eunuques noirs veillent sur les simples odalisques et les traitent quelquefois avec une sévérité cruelle. Les premières veulent faire sentir leur importance et se plaisent surtout à sévir contre celles

dont la beauté, les grâces et les talents peuvent les rendre des rivales redoutables. Les eunuques noirs, dont la mutilation est telle qu'il ne reste aucune trace de leur sexe, se plaisent à tourmenter ces malheureuses esclaves aux yeux desquelles ils ne peuvent être qu'un objet d'horreur et de dégoût.

Les eunuques blancs n'approchent pas des femmes et sont employés hors du harem, dont les portes leur sont confiées. Ils sont chargés en outre de surveiller et d'instruire les pages du Grand-Seigneur, occupation dont ils s'acquittent avec d'autant plus de zèle et de sévérité, que ces jeunes gens, chez qui la nature est dans toute sa force et son éclat, ont peu d'estime pour les êtres mutilés qui président à leur éducation.

Outre les bostandgys, dont nous avons déjà rendu compte et qui sont au nombre de dix mille hommes, il existe dans les palais impériaux près de deux mille akchys ou cuisiniers, distingués par leurs bonnets coniques de feûtre aurore, et environ cinq cents capidgis, dont les officiers sont connus sous le nom de capidgis-bachys. Ceux-ci, pris parmi les anciens pages, sont ordinairement chargés par le sultan de missions secrettes et surtout de ces opérations souvent difficiles et toujours dangereuses, relatives à l'exécution des pachas disgrâciés.

Lorsque le Grand-Seigneur quitte son sérail de Constantinople pour aller habiter, au mois de mai, suivant sa coutume, ses palais d'été, dont le principal est celui de Dolmah-Bakché près du Bosphore, tout le harem suit son mouvement. Il en était de même autrefois, lorsque les empereurs ottomans se rendaient à Andrinople ou lorsqu'ils dirigeaient eux-mêmes leurs armées. — Il est facile de concevoir quel embarras, quelles dépenses, quels désordres entraîneraient ces femmes et leur suite nombreuse, dans des marches un peu longues, puisque le seul trajet de Constantinople à Dolma-Bahché sur une distance d'environ une demi-lieue par eau, nécessite de grandes précautions et des préparatifs de plusieurs jours. — Il est probable que Mahomet II, Sélim I^er^, Soliman I^er^ et Amurath IV n'avaient pas un harem aussi nombreux que celui des sultans actuels, et, qu'après avoir fait un choix d'une douzaine de filles parmi les plus jolies esclaves, et d'une trentaine d'eunuques noirs pour les surveiller et les servir, ils renvoyaient impitoyablement les autres dans le vieux sérail.

Les embarras et les dépenses qu'occasionnerait à l'armée le transport d'un harem impérial, dont la réduction serait même très-difficile et presque impraticable à

cause des abus qui se sont introduits jusque dans cette partie, est une des considérations principales qui empêchent depuis plus d'un siècle les empereurs ottomans de s'éloigner de Constantinople et de se mettre à la tête de leurs troupes.

FIN DES NOTES EXPLICATIVES DU SECOND VOLUME.

OBSERVATIONS

GÉOLOGIQUES,

MILITAIRES ET POLITIQUES,

SUR

LA TURQUIE D'EUROPE.

La Turquie d'Europe, qui forme une presqu'île entourée par la mer Noire, l'Archipel, l'Adriatique et la Méditerranée a pour appui de grandes chaînes de montagnes avec leurs ramifications.

Les points culminants d'où partent toutes les chaînes de montagnes de la Turquie d'Europe, sont au 42° degré de latitude nord, et entre le 21 et 22° de longitude est, de Paris. Ils étaient connus autrefois sous le nom de Scardus, Orbélus et Scomius, et sont désignées actuellement par les Turcs, sous les dénominations de Schartag ou Prisrend, Egrisu et Dubnitza; leur direction est de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est.

Trois grandes chaînes partent de ces points culminants dont le Scardus est le plus élevé.

La première, qui se distingue sous le nom de Mont-Hémus, ou Balkans, a la même direction que les monts Scardus, Orbélus et Scomius, et peut être considérée comme leur prolongement du côté de la mer Noire, où cette chaîne se termine par une hauteur considérable, qui forme le cap Eminé.

La seconde, qui part du mont Scardus, le plus occidental des trois points culminants, se dirige vers le nord-ouest, sépare la Bosnie de la Dalmatie, et va se joindre, en s'abaissant, avec les Alpes de la Carniole. Cette même chaîne se prolongeant vers le sud-est, prend les noms de Grand-Driba, Pinde, Parnasse, Hélicon et Cythéron, sépare la Macédoine, la Thessalie et la Béotie de l'Albanie, et pénètre dans la Morée par un contrefort, qui forme avec elle un angle droit.

La troisième, qui sort du Scomius, le plus oriental des trois points culminants, se dirige au nord-ouest du côté d'Orsova, toujours en s'abaissant, et forme, près de cette ville, le défilé étroit, que le Danube traverse avec rapidité, et qui doit son existence au plus grand abaissement de cette chaîne ainsi que d'une autre chaîne correspondante, qui se détache des montagnes Carpathiennes ou Crapacks de la Transylvanie. Du même point du

Scomius, sur le revers méridional, on voit s'élancer vers le sud-est et dans le prolongement de la chaîne, qui se dirige vers Orsova, le Mont-Rhodope ou Despoto-Dagh. Celui-ci, très-haut et très-escarpé près de son origine, s'abaisse rapidement et vient se terminer avec la plaine de la Thrace, près du défilé que traverse l'Hèbre ou Maritza, entre cette chaîne et le point le plus bas des montagnes, qui longent la Propontide et le golfe de Saros.

Les monts Scardus, Orbelus et Scomius, ainsi que le Mont-Hémus, qui sépare la Thrace et la Macédoine de la Bulgarie et de la Servie, forment, avec les montagnes de la Dalmatie ainsi qu'avec le Pinde et ses prolongements, les deux chaînes centrales de la Turquie d'Europe.

Les contreforts principaux de ces chaînes centrales sont à l'Orient :

1°. Celui connu par les Turcs sous le nom de Standches Dagh, lequel se détachant du Mont-Hémus, près de Demir-Capou, longe en s'abaissant dans une direction sud-est la côte occidentale de la mer Noire jusqu'à Constantinople, et se bifourque avant d'arriver à cette capitale, en poussant au sud-ouest une branche vers Rodosto, Gallipoli et les Dardanelles d'Europe ; à cette dernière branche, vient se joindre près de Rodosto

un rameau dont la direction nord-ouest vers le Rhodope se confond avec la plaine de la Thrace, près de l'embouchure de la Maritza ;

2°. Les monts Pangéens des anciens, si célèbres par leurs mines d'or et d'argent, ne laissent près de la Cavalle qu'un passage très-étroit le long de la mer ;

3°. Les monts Chalcidiens, qui forment, entre Salonique et Orfan, la presqu'île Chalcidique, laquelle se termine au sud-est par deux larges baies et trois caps très-avancés, dont le plus remarquable, par sa hauteur et sa célébrité, est le Mont-Athos ;

4°. Les monts Cambuniens, qui, se détachant du Pinde, séparent la Macédoine de la Thessalie ; ils se terminent, près de la mer, par le mont Olympe, dont la hauteur, déterminée par le célèbre Bernouilli, s'élève à 1017 toises au dessus du niveau de la mer ;

5°. L'Othrys et l'Œta : cette dernière montagne forme la limite entre la Thessalie et la Grèce. Le Pélion et l'Ossa, qui joignent l'Othrys au mont Olympe, en longeant le rivage de la mer, donnent une grande élévation à la Thessalie. Cette province, entourée de de montagnes, n'a qu'une faible issue pour l'écoulement des eaux du Pénée, entre le mont Olympe et l'Ossa.

Le Cithéron et l'Hélicon sont une continuation du Parnasse, et séparent la Béotie de la Phocide. Le

mont Pentélique et le mont Hymette, célèbres, l'un par ses marbres, et l'autre par son miel, sont le prolongement de l'Hélicon à travers la presqu'île *de* l'Attique. L'île d'Eubée, ou Négrepont, est une chaîne secondaire entièrement parallèle à celle du Parnasse et de l'Hélicon.

Les contreforts qui sortent de la chaîne centrale pour se diriger vers l'ouest sont plus élevés et plus rapides que ceux de la partie orientale, et forment les vallées extrêmement profondes, âpres, difficiles et étroites de l'Albanie et de l'Épire.

Les plus remarquables de ces contreforts, sont le Montenegro, qui sépare l'Albanie de la Dalmatie et les Acrocérauniens ou monts de la Chimère, dont les sommets entourés constamment de nuages, paraissent le séjour favori des tempêtes, et dont les rivages escarpés, sans abri et battus par des courants rapides, ont été dans tous les temps la terreur des navigateurs (1).

Les montagnes de l'isthme de Corinthe, qui sont une ramification de la chaîne centrale, se relèvent près du plateau de l'Arcadie dans le Péloponèse ou la Morée. C'est de cette plaine élevée de plus de 800 toises, dont le Ménale occupe le centre, et où l'on voit plusieurs

(1) Infames scopulos Acroceraunia, dit Horace (ode III).

petites rivières sans écoulement, que se détachent cinq branches de montagnes ou contreforts. L'une, qui s'étend au nord-ouest, connue sous le nom d'*Oleno*, sépare l'Élide de l'Achaïe ; une seconde, qui se dirige à l'est, forme la presqu'île d'Épidaure et de Trézène ; une troisième, allant au sud-ouest, traverse la Messénie et se termine au port de Coron ; la quatrième, qui se porte au sud, sous le nom de *Taygète*, et dont les versants rapides forment la Laconie, finit au promontoire de Ténare, aujourd'hui cap Matapan ; enfin la cinquième, qui incline vers le sud-est, se termine par le promontoire de Malia.

Toutes les chaînes et leurs nombreux contreforts, tant dans la Turquie d'Europe que dans celle d'Asie, se terminant à la mer par de hauts promontoires et des falaises escarpées, ont dû avoir nécessairement une communication sous-marine et des points de relèvement comme il en existe dans toutes les montagnes. Ces relèvements forment dans la mer de l'Archipel les îles nombreuses dites *Cyclades*, dont le cordon méridional, au milieu duquel s'élève majestueusement l'île de Crète, lie les montagnes de la Cilicie et de la Lycie avec celles du Péloponèse.

Les rives septentrionale et occidentale du Pont-Euxin étant les extrémités du bassin du Danube et des vastes

stèpes qu'arrosent le Dniester, le Dniéper et le Don, n'ont aucune corrélation avec les côtes montueuses qui sont au sud et à l'est de cette mer. C'est probablement la raison pour laquelle cette mer, partout libre et profonde, ne présente aucune île dans toute sa surface.

Les contreforts occidentaux de la chaîne centrale de la Turquie d'Europe sont plus hauts et plus escarpés, comme dans tous les systèmes de montagnes, que ceux de la partie orientale, et aboutissent à une chaîne sous-marine qui leur est perpendiculaire, et dont les points de relèvement sont les îles Ioniennes. Ces îles sont d'autant plus élevées, qu'elles s'approchent davantage de la côte de l'Épire. Céphalonie est traversée par une montagne dont le point culminant est à plus de 3oo toises au-dessus du niveau de la mer. Ithaque n'est qu'un pic élevé d'un abord très-difficile.

Tel est l'enchaînement des montagnes de la Turquie européenne. C'était sur l'appui des chaînes centrales et de leurs plus grands contreforts qu'étaient posés les limites des anciens royaumes de cette péninsule.

La hauteur des principaux points culminants de ces montagnes n'est pas déterminée. Si on peut en juger par celle de quelques points de relèvement dans les contreforts ou dans les chaînes secondaires, tels que le

mont Olympe en Macédoine, auquel Bernouilli donne 1017 toises d'élevation, ou bien le mont Ida dans l'île le Crète, qui a plus de 1500 toises. On peut supposer que l'Orbélus et le Prisrend s'élèvent au moins à 1800 toises au-dessus du niveau de la mer. Les incommodités qu'éprouvèrent à la fin de mars 1801, en passant le Prisrend, des voyageurs français qui avaient quitté les prisons de Constantinople pour retourner dans leur patrie (telles que des vertiges, un écoulement de sang, un bourdonnement d'oreilles et un froid glacial), sont une preuve de la grande élévation de ce point, qui est le noyau principal de toutes les montagnes de la Turquie.

Les chaînes centrales sont granitiques. Plusieurs contreforts et quelques parties des chaînes secondaires sont schisteuses et en grande partie calcaires.

Les couches sont placées avec assez de régularité dans la partie septentrionale du système des montagnes de la Turquie d'Europe. Mais dans l'ancienne Grèce et la Morée, on voit beaucoup de pics coniques et détachés, et des traces de grands bouleversements. Les couches y sont irrégulièrement inclinées, fondues ou mêlées avec des masses hétérogènes; leur inclinaison dans quelques points, et surtout dans les îles Ioniennes, est tout-à-fait perpendiculaire.

Dans une péninsule dentelée par des golfes profonds,

traversée par de hautes montagnes, arrosée par de nombreuses rivières et renfermant en abondance des métaux et des minéraux de toute espèce, des eaux thermales, des cavernes profondes, des antres d'où s'exhale une vapeur sulfureuse, il n'est pas étonnant que des tremblements de terre assez fréquents y produisent des changements physiques et des événements calamiteux. Cependant aucun volcan enflammé n'existe dans cette péninsule; mais il paraît que sa base et surtout celle sur laquelle s'appuient les eaux de l'Archipel, sont travaillées par des feux souterrains. Ceux-ci qui ont agrandi plusieurs des Cyclades, qui ont fait naître treize nouvelles îles, suivant les rapports des historiens, et qui ont fait disparaître les îles de Chrysé et le petit Cameni, ont produit des brèches et des fissures dans plusieurs montagnes de la Turquie d'Europe, y ont occasionné des désastres par de nombreuses commotions, et auraient probablement bouleversé la surface de cette péninsule, sans la grandeur et la dureté de ses montagnes granitiques.

Le climat de la Turquie d'Europe varie dans les diverses provinces qui composent cette péninsule, suivant leur hauteur, leur position, les vents dominants et les montagnes qui les entourent.

Les provinces turques situées au nord du mont

Hémus (la Valachie, la Moldavie et la Bulgarie), ont une température beaucoup plus froide que leur latitude ne semble l'annoncer, parce qu'elles ne sont pas abritées contre les vents du nord-est, qui viennent des vastes plaines de la Russie.

Celles qui sont placées entre l'Hémus et le Rhodope ont une température beaucoup plus douce. Cependant, quoique sous la latitude de 41 à 42 degrés, l'olivier y languit, parce que les vents d'est, qui viennent du Caucase et de la mer Noire, y causent pendant l'hiver un froid humide qui est nuisible à la culture de cet utile végétal.

La Macédoine, couverte au nord par le Rhodope, à l'ouest, par la chaîne du Prisrend et du Pinde, ayant d'ailleurs une inclinaison orientale et étant constamment rafraichie par les vents qui viennent de l'Hellespont, jouit d'une température douce, modérée, vivifiante, tant pour les hommes que pour les végétaux, et convient, par les diverses élévations de ses vallons et de ses plateaux, à la culture des plantes céréales, aussi-bien que du cotonnier, du mûrier et de l'olivier.

La Grèce, encore plus au sud et mieux abritée que la Macédoine, a une température plus chaude. Mais son sol, plus accidenté et plus rocailleux, n'est pas aussi productif.

La Servie et la Bosnie sont garanties en partie des vents froids de la Russie par les nombreux contreforts qui séparent les affluents méridionaux du Danube. Elles jouissent d'une température plus douce que la Valachie et la Moldavie, quoique beaucoup plus élevées que ces de uxprovi nces.

L'Albanie, âpre et montueuse, est plutôt humide que froide, parce que la haute chaîne qui forme sa limite orientale arrête toutes les vapeurs que les vents d'est, sud-est et de l'ouest apportent de la mer Noire, de l'Archipel et de l'Adriatique.

La Morée, dont le centre est occupé par le plateau très-élevé de l'Arcadie, d'où se détachent des contreforts qui forment des vallées très-larges et des golfes profonds et étendus, jouit d'une température toujours douce quoiqu'inégale ; elle est arrosée par des ruisseaux nombreux et abondants. Cette presqu'île pourrait se distinguer par la variété et l'abondance de ses produits, et conviendrait, par sa position entre l'Adriatique et l'Archipel, et par le nombre, l'étendue et la sûreté de ses golfes, à un commerce actif et florissant.

La population de l'empire ottoman est extrêmement incertaine. Quelques géographes lui donnent 50 millions d'habitants; d'autres réduisent ce nombre à 28 millions; quelques uns enfin, renversant toutes les idées connues,

supposent que la Turquie d'Europe contient 18 millions d'âmes, tandis que la Turquie asiatique n'en contiendrait que 9 millions. Tooke, dans son histoire de Russie, donne pour la population de l'empire ottoman 49 millions, dont 8 en Europe, 36 en Asie, et 5 en Afrique. D'après les renseignements peu exacts que j'ai obtenus dans les bureaux de la grande chancellerie ottomane, la Turquie d'Europe aurait 8 millions d'âmes, la Turquie asiatique 22 millions, l'Égypte 2 millions, tandis que la population des régions barbaresques s'éleverait en tout à 15 cent mille âmes. Total, 33 millions cinq cent mille âmes.

Après avoir donné une idée générale de la direction et de la ramification des montagnes de la Turquie européenne, de la nature de son sol, de sa température et de sa population, nous allons entrer dans quelques détails sur chacune des provinces qui composent cette intéressante péninsule.

La Moldavie, dont la Porte a perdu la partie qui est à l'est du Pruth, par les conditions du traité de paix qu'elle a fait avec la Russie en 1812, était occupée autrefois, ainsi que la Valachie, par des Scythes ou Tartares, que les Grecs et les Romains distinguaient sous le nom de Daces. Vaincus et expulsés par Trajan, les Daces furent remplacés par une colonie romaine, composée de l'écume de toutes

les provinces de l'Empire. Le mauvais latin que parlaient ces colons s'est conservé en partie dans le langage actuel des Valaques et des Moldaves. Les vices de ces Romains, rebut de toutes les nations, n'ont pas, dit-on, entièrement disparu parmi leurs descendants actuels, auxquels on reproche beaucoup de paresse, d'orgueil et de lâcheté. Ce jugement paraît sévère, surtout lorsqu'on se rappelle que les Moldaves seuls ont tenu tête à l'empire ottoman, et ne se sont soumis que volontairement à leur joug. Mais le prince Cantemir, qui fut le premier des historiens à leur faire ce cruel reproche, appartenait lui-même à ces familles grecques du Fanar de Constantinople, qui ne viennent dans ces provinces que pour les tyranniser, les piller et s'enrichir.

Les Turcs devenus possesseurs de la Valachie et de la Moldavie, se contentèrent d'en exiger un léger tribut, et leur laissèrent la liberté d'élire leur prince, sauf l'approbation de la Porte. Les querelles entre les boyards ou nobles pour le choix de leur souverain électif, engagèrent les monarques ottomans à se réserver exclusivement le droit d'élection. Depuis le milieu du dix-septième siècle, ces provinces sont gouvernées par des Grecs de Constantinople ; mais ces gouverneurs temporaires, à qui la Porte vend le titre d'hospodar ou de vaivode, étant étrangers au pays par leur naissance, persécuteurs

par crainte, avides par nécessité, orgueilleux par faiblesse, ne pensent qu'à profiter du court espace de leur administration, et sont devenus les plus cruels ennemis du pays qu'ils administrent.

Douze boyards appartenant aux plus anciennes familles de chacune de ces provinces forment le divan ou conseil d'état, qui est en même temps le tribunal suprême. Ce conseil, qui se regarde comme le sénat de la province, et en même temps comme le représentant de la nation, voudrait quelquefois limiter ou modérer l'autorité de l'hospodar; mais comme il n'existe dans ces deux principautés, ni institution fixe, ni code de lois déterminé, et que tout se décide par les coutumes, le prince basant l'étendue de ses droits sur les abus de pouvoir de ses prédécesseurs, fait les lois, confisque arbitrairement les biens de ceux qui lui déplaisent, dispose de toutes les charges et établit les impôts. Protégés par les pachas voisins, qui ont ordre de les assister, et dont ils cherchent à capter la bienveillance par des présents, ayant à leur disposition des troupes qu'ils soudoient, ces hospodars sont d'autant plus puissants qu'ils sont avides, et d'autant plus sûrs de conserver leur dignité qu'ils rançonnent leurs sujets.

Non contents de dédaigner les conseils des douze et d'opprimer les boyards et le peuple, les hospodars s'ar-

rogent tous les droits des princes souverains, osent encore créer des nobles, et qui plus est, dégrader les anciennes familles. On voit ainsi des hommes élevés dans la crainte des Turcs, et qui baisent respectueusement à Constantinople la robe du dernier employé des ministères, faire et défaire des nobles et disposer à leur gré de la fortune et des titres d'une ancienne aristocratie

Ce système d'administration, qu'on peut regarder comme le plus vicieux et le plus oppresseur de tous les modes de gouvernement, tend à diminuer tous les jours la population de ces deux provinces et à réduire à la plus grande misère et à la barbarie ce pays, que la nature a comblé de ses faveurs.

Se trouvant à l'extrémité du vaste et fertile bassin du Danube, la Valachie et la Moldavie, couvertes presque partout d'un épais sédiment d'humus végétal, produisent en abondance du blé, des vins exquis, et nourrissent des chevaux vigoureux et des bestiaux de toute espèce; le blé y rend annuellement vingt pour un. Mais un quarantième de ces vallées basses et fertiles est à peine cultivé. La population persécutée et malheureuse dépérit ou fuit son pays natal pour se retirer en Russie ou dans les États autrichiens. Si ces provinces continuent à languir sous un système de gouvernement qui devient de

plus en plus vexateur, à mesure que le pays s'appauvrit, bientôt elles n'offriront plus que des déserts.

La Moldavie se divise en haute et basse. Jassy, ville de 30,000 âmes, sur le Pruth, est la capitale de la Basse-Moldavie et la résidence de l'hospodar. Galatz, au confluant du Pruth et du Danube est l'entrepôt de tout le commerce de cette province. La ville de Focksany et la Milkow qui la traverse, forment la limite de la Valachie et de la Moldavie. Chotzim est la principale ville de la Haute-Moldavie.

Depuis que le Pruth est devenu la nouvelle frontière de l'empire Russe, et que la place d'Ismaïl n'appartient plus à la Porte, la Moldavie, coupée en deux et n'ayant aucun point d'appui, paraît devoir changer à la première guerre de maître, et de fortune, et passer sous la domination de la Russie.

La Valachie se divise en Valachie propre et bannat de Crajova. Bukarest, ville de plus de 60,000 âmes, est la capitale de cette province. Crajova, dont la population est d'environ 15,000 âmes, est la principale ville du bannat de ce nom.

Orsova, Giogiova, Ibrahil, Galatz, Ismaïl et Kilia étaient des places fortes occupées par les Turcs sur la rive gauche du Danube. Elles servaient comme têtes de pont pour assurer le passage de ce grand fleuve et pour

faciliter les communications et les opérations des armées ottomanes qui étaient employées dans les provinces septentrionales de l'empire. Depuis le dernier traité de paix cette ligne offensive est brisée. Il ne reste plus aux Turcs qu'à mettre en état de défense les villes de la rive droite, Widdin, Nicopoli, Routschouk, Silistria, Hirsova et Isakchy, et de perfectionner les places qui leur restent sur la rive gauche, s'ils veulent donner à leur empire une frontière respectable contre le grand colosse qui les menace.

La Valachie, entourée par les possessions de la cour de Vienne et par le Danube, paraît plutôt convenir à la maison d'Autriche qu'à la Russie. — Toute la partie occidentale de cette province jusqu'à l'Aluta a appartenu, depuis le traité de Passarorwitz jusqu'à celui de Belgrade, aux États autrichiens.

Les Valaques en 1688 se livrèrent d'eux mêmes à l'Autriche, et ont conservé pour elle une attachement héréditaire ; ceux d'entre eux qui quittent leur pays natal pour échapper aux persécutions de leur gouvernement, s'empressent d'aller s'établir dans le bannat de Témeswar et dans la Basse-Hongrie, où une politique adroite leur assure une protection paternelle et des secours utiles.

La Bosnie, dont les habitants parlent la langue esclavonne était gouvernée autrefois par des souverains qui, sous le titre de Bans, étaient vassaux de la Hongrie.

Conquise par Mahomet II, délivrée par Mathias Corvinus, roi de Hongrie, la Bosnie ne fut définitivement soumise au joug ottoman que par le grand Soliman, en 1522. Une grande partie des habitants professe la religion grecque; mais les mahometans y sont très-nombreux.

Son territoire, composé des bassins de l'Una, du Verbas et de la Bosna, qui se jettent dans la Save, et de leurs nombreux affluents, est très-montueux, sans être âpre et difficile, parce que les contreforts qui se détachent des monts Dalmatiques, sont d'autant moins élevés, que la chaîne à laquelle ils appartiennent tend elle-même à s'abaisser en s'avançant vers les Alpes de la Carniole. Le fond des vallées renferme d'excellents pâturages; le bas des versants produit des blés en abondance; les coteaux donnent des vins très-spiritueux.

La Bosnie, riche par ses mines de fer et de cuivre mêlé d'argent, est composée de deux parties, qui sont séparées par la haute chaîne centrale. La première, connue sous le nom de *Herstzegovina*, paraît une enclave naturelle de la Dalmatie. La seconde, qui a porté le titre de royaume dans le quinzième siècle, est divisée en trois sandgiacats. 1°. Banialouka; 2°. Obrak, 3°. Seraï. Ces trois sandgiacats sont sous l'autorité du pacha de Traunick.

Robustes, actifs, belliqueux, les Bosniaques sont

regardés par les Turcs comme les défenseurs de leur Empire contre l'Autriche, et ont souvent porté la terreur et les ravages de la guerre dans le sein de la Hongrie.

La Servie, que les Turcs appellent Laz-Vilaiéti, du nom du prince Laz ou Lazare, qui la gouvernait lorsqu'ils en firent la conquête en 1365, est habitée, depuis l'empereur Héraclius, par un peuple d'origine slavone. Le vaste et fertile bassin de la Morava-Inférieure, et ceux des deux rivières de l'Est et Ouest Morava, qui s'y réunissent auprès de Kruschevacz, occupent les trois quarts de cette grande province ; le Colucara forme un autre petit bassin à l'ouest de la Morava.

Le long et étroit bassin de la Drinna sépare la Servie de la Bosnie.

Appuyée sur les points culminants de la chaîne centrale et sur les hauts contreforts, qui s'en détachent pour se diriger vers le Danube, la Servie est une province âpre, montueuse, difficile. C'est un vrai pays de chicane pour des opérations militaires. Moins bien cultivée que la Bosnie, peut-être aussi fertile, elle donne à peu près les mêmes produits. Ses habitants, la plupart grecs de religion, ont la bravoure, l'activité et la persévérance des peuples des montagnes. Leur longue et glorieuse résistance contre l'Empire ottoman, dans ces dernières années, prouve ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils peu-

vent espérer. Leur czerni Georges a péri par un lâche assassinat. Mais ils ne manqueront jamais de chefs de cette trempe pour les conduire, lorsque l'amour de l'indépendance leur aura fait secouer de nouveau le joug qui les opprime.

La Servie a été divisée par les Turcs en quatre sandgiacats, 1°. Belgrade, 2°. Semendria, 3°. Nissa, 4°. Novibazar, dans la partie la plus montueuse.

Ces quatre sandgiacats sont sous l'autorité militaire du Pacha qui réside à Belgrade, place importante, autrefois le boulevard de la chrétienté.

La Bulgaric, située entre le Danube et les Balkans, est séparée de la Servie par la chaîne qui, partant du Mont-Orbélus, se prolonge, en s'abaissant, vers Orsova. Le Timock, l'Isker qui passe par Sophie, l'Osme et le Yantra, sont les principaux bassins de la Bulgarie. Cette province, coupée par de nombreux contreforts extrêmement rapides (comme sont en général tous ceux à à l'exposition du nord et de l'ouest dans le système des montagnes), n'est arrosée que par des ruisseaux qui se dirigeant au nord, presque perpendiculairement aux Balkans, portent avec vitesse dans le Danube le tribut de leurs eaux.

Les vallées occidentales de la Bulgarie sont presque désertes, et n'offrent que dans quelques positions heu-

reuses des villagcs misérables, qui étaient autrefois des villes florissantes. Mais une population active et assez industrieuse couvre la partie orientale depuis Routschouk jusqu'à l'embouchure du Danube.

L'escarpement rapide des contreforts les rend peu propres à la culture; mais les vallées et les plaines sont extraordinairement fertiles. Les fonds des montagnes offrent d'excellents pâturages. Le terrain, légèrement accidenté, qui s'étend depuis la Yantra et Routschouk jusqu'à la mer Noire, est une des plus belles parties de l'univers.

Les Bulgares, venus des bords du Volga, où l'on voit encore les restes de leur ancienne capitale *Bulgar*, ont une origine commune avec les Serviens et les Bosniaques, puisqu'ils parlent à peu près le même langage. Soumis d'abord aux empereurs grecs, gouvernés ensuite par un prince particulier, qui devint bientôt vassal de la Hongrie, ils passèrent en 1396 sous le joug oppresseur de la Porte.

Les Bulgares de l'ouest étant presque tous bergers, mènent une vie errante et isolée au milieu de ces tristes vallées qui sont séparées par des contreforts hauts et rapides; plusieurs d'entre eux émigrent et se répandent dans l'empire ottoman, pour y exercer le métier de palfreniers ou celui de gardeurs de troupeaux.—Les Bulgares de la

plaine orientale, livrés aux travaux de l'agriculture, paraissent une autre nation. Cette variété dans la même province et l'isolement des peuplades qui se livrent à la vie pastorale, sont probablement le motif pour lequel les Bulgares, toujours tranquilles et soumis, n'ont jamais pensé à secouer le joug de la Porte, et n'ont fait aucun mouvement pour favoriser les Russes.

Les Turcs ont divisé la Bulgarie en quatre sandgiacats, 1°. Sophie, 2°. Widdin, 3°. Nicopoli, 4°. Sélistria. Ceux-ci dépendent de l'autorité militaire du pacha de Roumilly, résidant à Sophie, le premier de tous les beylerbeys de l'Empire.

Routschouk, ville importante, qui dépend du sandgiacat de Sélistria, n'est gouvernée que par un ayan. Mais nous avons vu de nos jours un de ces ayans, Moustapha Baïractar, devenir pacha à trois queues, sans quitter le commandement de cette ville, et retirer du territoire qu'il gouvernait, des ressources suffisantes pour déposer le sultan Moustapha et se constituer grand-visir.

Les peuples de la Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie ayant une origine commune et parlant la même langue, conviendraient pour former par leur aggrégation une nation indépendante. — Le Danube et la Save couvriraient leur frontière du côté du nord; leur droite s'appuierait à la mer Noire; leur gauche serait couverte par la chaîne

centrale, qui sépare la Bosnie de la Dalmatie. Cette même chaîne, le Prisrend, l'Orbelus et les Balkans seraient pour eux une excellente barrière défensive du côté de la Thrace et de l'Albanie? Belgrade, Orsova, Widdin, Nicopoli, Routschouk, Silistria, Irsova et Isakchy seraient les points d'appui de leur ligne militaire du Danube. Le Save, la Morave et les autres affluents navigables du Danube faciliteraient leur commerce intérieur. Les mouillages des bouches du grand fleuve et le port de Varna serviraient d'entrepôt et de débouché à leur commerce extérieur.

Unis par la religion et une origine commune, grands, robustes, belliqueux, les peuples de ces trois provinces, formeraient par leur réunion une population d'environ deux millions cinq cent mille âmes; ils sauraient défendre leur indépendance, se feraient respecter de leurs voisins, et ne manqueraient pas de profiter de leurs ressources naturelles pour figurer bientôt au nombre des nations riches et industrieuses de l'Europe.

La Romanie ou la Thrace formait autrefois plusieurs royaumes, qui n'étaient pas certainement barbares puisque les anciens Grecs leur étaient redevables de quelques connaissances dans les beaux-arts et surtout dans l'agriculture. Ces royaumes réunis sous les Romains ont subi les joug des ottomans en même temps qn'Andrinople.

La Maritza et ses affluents forment le grand bassin de la

Thrace. Celui-ci, séparé de la mer Noire et de la Propontide par les chaînes secondaires qui longent ces deux mers, verse ses eaux dans l'Archipel. La Thrace, bordée au nord par des Balkans et contenue à l'est et à l'ouest par les chaînes secondaires qui tendent toujours à s'abaisser, penche insensiblement vers la mer de l'Archipel, et présente l'image d'une vaste plaine faiblement accidentée. Les plantes céréales et toutes les denrées de l'Europe y viennent en abondance. Mais le mûrier et le cotonnier, qui demandent une température douce, n'y donnent que des produits d'une qualité inférieure. L'olivier n'y réussit que dans des lieux abrités contre les vents du nord-est.

Des laines brutes, des peaux de buffle souvent écrues, une grande quantité de peaux de lièvre, une petite quantité de coton grossier et de soie ordinaire, des marroquins de toutes couleurs, des grains et un peu de cire forment les objets ordinaires de son commerce d'exportation. Les marroquins seuls doivent leur prix et leur qualité à l'industrie des habitants.

Il suffit de nommer le golfe d'Enos, Constantinople, le Bosphore et l'Hellespont pour faire sentir que la Thrace, à présent pauvre et dépeuplée, pourrait devenir par sa fertilité et sa position une des plus belles parties du monde.

Les Turcs ont divisé la Thrace en trois sandgiacats. 1°. Celui de Visé vers l'est, du nom de la capitale des anciens rois de la Thrace (Constantinople, conquis après que cette division eut été faite, y a été compris). 2°. Celui de KirkEclesie ou Quarante Églises, qui s'étend à l'ouest. 3°. Celui de Gallipoli, qui occupe la partie méridionale de cette province, et se prolonge jusqu'aux monts Pangéens près de la Cavalle.

Constantinople, qui sous le nom de Bizance formait une ville grecque indépendante des rois de Thrace, et qui a conservé le nom de Rome et sa liberté près de cent ans après la soumission d'Andrinople aux sultans ottomans, parait former une région particulière, d'autant plus que les montagnes qui bordent la Propontide et la mer Noire la détachent, ainsi que le littoral de ces mers, du grand bassin de la Romanie.

La Macédoine, bordée au nord par les points culminants de la chaîne centrale, à l'est par les monts Pangéens parallèles au Rhodope, à l'ouest par la grande chaîne du Mezzovo ou du Pinde, et au sud par le mont Olympe et la Thessalie, se compose de plusieurs bassins larges, étendus et abrités, dont l'exposition orientale est celle qui convient le plus à la culture de toutes les plantes et à la prospérité de l'agriculture. Le Strymon ou Egrisu, l'Axius ou Vardar, la Vistritza ou Érigon,

le Platamone ou l'Aliacmon forment de magnifiques vallées, extraordinairement fertiles, où le cotonnier, le mûrier, la vigne, l'olivier et les plantes céréales réussissent à merveille.

Les golfes de Salonique (Sinus Thermanus), de Cassandre, du mont Athos et de Contessa (Sinus Strymonicus), qui s'avancent profondément dans les terres et sont abrités contre les vents orageux du nord et du nord-est, paraissent destinés par la nature à donner au commerce extérieur de la Macédoine le plus grand développement.

Les Macédoniens qui, d'après l'opinion du père de la médecine, le savant Hypocrate, doivent être forts, hardis et persévérants, puisqu'ils habitent un pays de montagnes exposé à l'est, montrèrent tout-à-coup un éclat extraordinaire, lorsqu'ils eurent commencé à participer à la civilisation des Grecs. Forts par leur nombre, leurs ressources naturelles, leurs qualités physiques, et par les lumières qu'ils devaient à la civilisation, ils asservirent d'abord la Grèce, et portèrent en peu d'années leur domination jusqu'aux frontières de l'Indostan. Leur lutte contre Rome, qui vint les attaquer avec toutes ses forces, lorsque Carthage était déjà asservie, fut longue et glorieuse. Mais affaiblis et dégénerés, ainsi que toutes les nations grecques par l'in-

fluence funeste de la superstition, ils ont subi le joug ottoman, sans opposer à leurs vainqueurs une résistance qui serait devenue facile au milieu des vallées profondes, des rivières nombreuses et des contreforts élevés, qui traversent leur pays.

Malgré la faiblesse où toutes les provinces de la Turquie languissent sous un gouvernement qui ne sait que piller et ruiner ses sujets, la Macédoine seule exportait encore, il y a vingt ans, pour plus de seize millions de piastres turques en cotons, tabacs, grains, laines et soie.

La Thessalie, appuyée sur le Pinde, et entourée au nord par l'Olympe, à l'est près de la mer par le Pélion et par l'Ossa, et au sud par le mont Œta qui la sépare de l'ancienne Grèce, est un plateau extrêmement élevé. Le terrain au nord de l'Ostryx, montagne qui partage cette province en deux parties, avait été couvert, disait-on, par les eaux, avant que le Penée eût trouvé un passage étroit pour son écoulement rapide vers la mer. Telle a été l'opinion de tous les poëtes et de tous les historiens de l'antiquité. Elle était fondée sur des traditions populaires et sur la vue de la brèche, par laquelle le Penée s'échappe, et qui paraît par son étrécissement et par ses escarpements avoir été produite par un violent tremblement de terre; cependant on doit remarquer qu'au point où le Penée traverse les mon-

tagnes orientales de la Thessalie, l'Ossa et l'Olympe se trouvent à leur plus grand abaissement.

Ces deux parties de la Thessalie, appelées autrefois le jardin des Muses à cause de leur fertilité et de leur aménité, nourrissent encore des troupeaux nombreux de chevaux et de bestiaux de toute espèce, et possèdent en abondance tous les autres produits de la Macédoine. Conquis par Philippe roi de Macédoine, les Thessaliens ont presque toujours suivi depuis cette époque le sort des Macédoniens. Les Turcs ont fait de la Thessalie le troisième sandgiacat du gouvernement de Salonique, dont Jamboli et la Vena font les deux autres. — Jamboli contient les cantons maritimes ; la Vena s'étend dans la grande vallée du Vardar au nord de Pella.

Si la Macédoine et la Thessalie étaient unies à la Thrace, pour former par leur aggrégation un royaume séparé et indépendant, elles auraient pour leurs frontières du nord le Scardus, l'Orbelus, le Scomius et l'Hémus, chaîne au moins aussi respectable que les Pyrénées ; le Pinde les séparerait de l'Albanie et de l'Épire ; le mont Œta et les Thermopyles seraient leurs frontières du midi ; le Pont-Euxin, la Propontide et l'Archipel baigneraient leurs rivages sur une longueur de près de 300 lieues. Un gouvernement nouveau, qui ne serait pas entravé par des lois et des usages

rieux chef, défendit pendant plus de vingt ans dans le quinzième siècle, la liberté de son pays contre les armées nombreuses des empereurs ottomans. Leurs dispositions belliqueuses ne se sont pas altérées.

Les Albanais actuels, presque tous mahométans, sont depuis longtemps le principal appui des armées ottomanes et les satellites des Pachas. Trois sandgiacats composent l'Albanie, 1° Scutari, 2° Avlona 3° Delvino. Les deux premiers obéissent au pacha de Scutari. Le dernier dépend du pacha actuel de Yanina, qui sans être brouillé avec la Porte en est, pour ainsi dire, indépendant. Ce pacha qui a su profiter des circonstances pour s'agrandir, gouverne l'Épire méridionale, la Livadie, la Thessalie, et une partie de la Macédoine.

La Livadie, séparée de l'Albanie par un des grands contreforts du Pinde, contient l'Étolie, l'Acarnanie, la Locride, la Phocide, la Doride, la Béotie, Mégare et l'Attique. Le Parnasse et l'Hélicon, qui sont un prolongement du Pinde, séparent les cinq premières provinces des trois dernières. Le Céphise, qui se jette dans le lac Copaïs, à travers le Béotie, forme le seul grand bassin de la Livadie. Le mont Pentélique et le mont Hymette, composent avec leurs vallées le territoire de l'Attique.

La Béotie, ou la vallée du Céphise, possède de riches pâturages et récolte beaucoup de grains. Mais les

autres parties de la Livadie ne consistant que dans les versants du Parnasse, de l'Hélicon, du Cythéron, du mont Pentélique et de l'Hymette, et dans les étroites vallées de leurs contreforts, sont peu fertiles, et ne produisent en abondance que des olives, du vin et des fruits de toutes espèces.

Les parties orientales de la Livadie, étant à la fois montueuses et exposées à l'est, sont habitées par des hommes actifs, laborieux et spirituels. Le gouvernement turc n'a pas encore pu leur ôter, après une oppression tyrannique de plus de trois siècles, ces qualités brillantes qu'ils doivent à leur climat. Les Grecs de la Livadie occidentale sont encore comme autrefois plus superstitieux et moins spirituels que ceux de la partie orientale.

L'île de Négrepont, l'ancienne Eubée, peut être considérée comme faisant partie du continent, puisqu'un pont de pierre l'unit à la Livadie, et que la mer a très peu de profondeur au détroit de l'Euripe. Traversée par une chaîne calcaire qui est parallèle au Parnasse et à l'Hélicon, l'île d'Eubée a été remarquable dans tous les temps par sa fertilité et la variété de ses produits. Les galères turques y étaient stationnées autrefois.

Les montagnes de la Morée ou Péloponnèse, unies à celles du continent par l'isthme de Corinthe, qui est un contrefort de la chaîne centrale de la Grèce, se re-

lèvent vers le centre, et forment, comme nous avons dit, le haut plateau de l'Arcadie. C'est de ce plateau que partent tous les contreforts qui se dirigent vers les caps très-saillants de la Morée. Ces contreforts servaient autrefois de limites aux provinces de l'Achaïe, de l'Élide, de la Messénie, de la Laconie et de l'Argolide.

La Morée a été divisée par les Turcs ou plutôt par les Vénitiens, en quatre parties. 1° La Saccanie ou Romanie mineure, qui comprend les anciens territoires de Corinthe, Argos et Sycione. 2° Braccio de Maïna, qui renferme l'Arcadie et la Laconie. 3° Belvedère, où sont l'ancienne Élide et la Messénie. 4° La Chiarenza ou l'ancienne Achaïe. — Les chefs de ces quatre parties dépendent de l'autorité militaire du pacha de Tripolitza, capitale de toute la province.

Outre la plaine grande et élevée de son plateau central, où l'on voit le lac Stymphale et le Styx, la Morée contient les bassins du Carpon ou Alphée, de la Pirnaza ou Pirnisus, du Vasilipotamos ou Eurotas et de la Planiza, et produit en abondance du blé, de l'huile, des raisins de Corinthe, de la soie, du coton, des laines, du vin, du miel et de la cire ; ses vallées nourrissent des chevaux beaux et vigoureux, et des bestiaux de toute espèce. La culture du tabac et du coton y prospère ; l'abondance et la qualité de ses mûriers est le motif de

sa dénomination actuelle. Les mélèses et les sapins, qui couvrent ses plus hautes montagnes, donnent des résines et du goudron.

Les golfes de Lépante, de Coron, de Colokitia, de Naples de Romanie et d'Égina sont tellement favorables à son commerce extérieur, que même sous le gouvernement des Turcs elle exporte annuellement pour plus de huit millions de francs de marchandises de son cru.

Cependant cette presqu'île, qui par sa grande fertilité et par sa position entre l'Archipel et l'Adriatique devrait être une des provinces les plus riches et les plus peuplées de l'Europe, et qui comptait autrefois huit millions d'âmes, n'a pas en ce moment 500 mille habitants, dont à peine 130 mille suivent la croyance mahométane ; mais prise et reprise pendant trois siècles par les Turcs et les Vénitiens, saccagée tour à tour par ces deux peuples également avides, ravagée d'une manière affreuse par les Albanais durant l'avant-dernière guerre contre les Russes, elle présente, surtout dans les parties montueuses, beaucoup de déserts, des ruines et des forêts impénétrables. On voit cependant avec plaisir au milieu de cette presqu'île désolée, un peuple fier, intrépide et laborieux, celui de Maina (1), d'environ 45 mille âmes,

(1) Ce peuple descend des Spartiates.

lequel a réussi à défendre sa liberté contre les Turcs, et n'a consenti à payer un léger tribut à la Porte, qu'à condition que les Osmanlis n'auraient jamais *le* droit de mettre le pied sur son territoire.

L'Albanie, la Livadie et la Morée pourraient former par leur aggrégation un royaume assez puissant. Le Montenegro, la grande chaîne centrale, ses contreforts et le mont Œta couvriraient sa frontière du côté de la Dalmatie et de la Macédoine. Partout ailleurs la mer lui servirait de défense naturelle. Sa population, qui formerait une masse d'environ quinze cent mille âmes, ne tarderait pas à s'accroître par le commerce et l'agriculture, et serait plus que quadruplée avant cent ans. Les habitants de ce nouveau royaume, étant belliqueux, actifs, entreprenants et spirituels, sauraient à la fois défendre leur pays et cultiver avec succès, comme autrefois, les arts, les sciences, le commerce et l'agriculture.

Les mers qui environneraient ce royaume, et les golfes profonds du Drino, de Durazzo, d'Avlona, de l'Arta, de Lépante, de Coron, de Naples de Romanie, d'Egina, et d'Egripas, animeraient à la fois le commerce extérieur de ces peuples et les rendraient excellents marins. Les beaux bois de construction de l'Albanie procureraient bientôt à ce royaume une marine militaire. Le

golfe de Lépante fermé par des châteaux, comme les Dardanelles, servirait, dans son vaste bassin, d'école d'instruction pour des escadres, qui pourraient s'armer, évoluer, et s'instruire, sans crainte d'un ennemi supérieur.

La division de la Turquie d'Europe, en trois nouveaux royaumes, ne changerait pas essentiellement la balance de notre continent, puisque les grandes puissances européennes ne feraient aucune acquisition importante dans ces arrangements politiques. Les trois nouveaux souverains, obligés de se surveiller entre eux, concentreraient long-temps leurs principales vues dans l'accroissement de leur population et de leur commerce, et rechercheraient par conséquent la paix. L'intérêt de ces peuples, et même de l'Europe entière, semblerait exiger qu'aucun des chefs de ces nouvelles monarchies n'appartînt par le sang aux principaux monarques de notre continent.

Les constitutions de ces royaumes devraient être conformes aux dispositions de ces peuples considérés comme essentiellement belliqueux, et susceptibles en même temps de devenir riches par leur agriculture et leur commerce, et comme sortant tout à coup de l'esclavage et de la barbarie pour participer à la civilisation européenne. La nécessité de fondre dans une masse

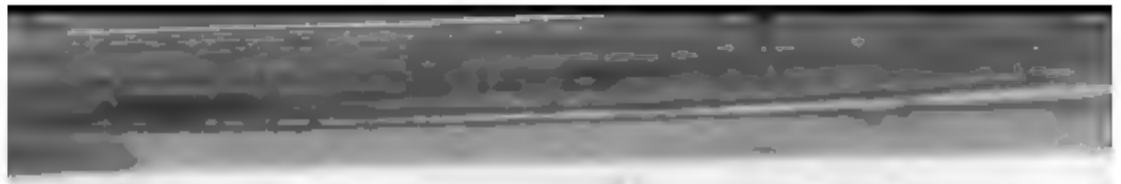
générale des hommes de toutes les religions, re
tolérance la première loi de l'État, et devrait p
même empêcher qu'il n'y eût une religion do
L'égalité politique de tous les sujets de ces trois n
royaumes, au moment de leur émancipation g
serait sans doute un motif pour n'établir parmi
distinctions héréditaires, que lorsque les nouvel
tutions monarchiques seraient entièrement aff

Les îles Cyclades pourraient aussi, à l'instar
Ioniennes, former une république insulaire,
président résiderait à Candie. Je ne pousserai
loin ces dissertations politiques..... Il co
m'arrêter, d'autant plus que mes réflexions pré
basées sur l'état des peuples de la Turquie euro
sur la configuration physique de cette importan
sule, ne fixeront sans doute pas l'attention
verains de l'Europe à une époque où tout d
au calme, à la concorde et au repos, aprè
désastres, de guerres et de bouleversements.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 39, ligne 1, au lieu de frontières du *Nord et* de la France, lisez : frontières du *Nord-Est*, etc.
Page 85, ligne 8, au lieu de *etfas*, lisez : *fetfas.*
Page 103, ligne 7, au lieu d'*assourdi*, lisez : *abasourdi.*
Page 166, ligne 10, au lieu d'*acheté*, lisez : *achetés*
Page 179, ligne 21, au lieu de *beylesboy*, lisez : *beylerbey.*
Page 189, ligne 2, au lieu de *scheïtes*, lisez : *schütes.*
Page 190, ligne 3, au lieu *des califes*, lisez : *aux califes.*
Page 204, lignes 17 et 18, au lieu de *kinperli*, lisez : *kinpèrli.*
Page 208, ligne 6, au lieu du *Puith*, lisez : *Pruth.*
Page 224, ligne 18, au lieu de *Rcault*, lisez : *Ricault.*
Id. —, ligne 20, au lieu de *Toclcerini*, lisez : *Toderini.*
Page 253, ligne 20, au lieu de *nezzins*, lisez · *muezzins.*
Page 255, ligne , au lieu d'*Américains*, lisez : *Arméniens.*

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 22, ligne 12, au lieu de *Hasson*, liscz : *Hassan.*
Page 23, ligne 9, au lieu de *nommé Aga*, lisez : *nommé Omer Aga.*
Page 55, ligne 18, au lieu de *de derrière*, lisez : *derrière.*
Page 61, ligne 22, au lieu de *les ministres*, lisez : *ces ministres.*
Page 75, ligne 27, au lieu de *acfit*, lisez, *actif.*
Page 97, ligne 3, au lieu de *Fruser*, lisez : *Frazer.*
Id. —, ligne 6, au lieu de *Wanchopa*, lisez : *Wauchope.*
Page 226, ligne 6, au lieu de *circulant*, lisez : *circulants.*
Page 262, ligne 17, au lieu de *Ortakeni*, lisez : *Ortakeuï.*